









LES

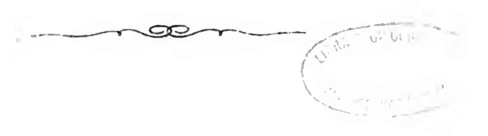
ÉTATS-UNIS

RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES
RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
INDUSTRIE AGRICOLE

PAR

LOUIS STRAUSS

ÉLÈVE-CONSUL DE S. M. LE ROI DES BELGES



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1867



LES ÉTATS-UNIS



Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.

LES

ÉTATS-UNIS

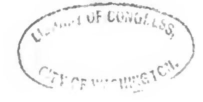
RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES
RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
INDUSTRIE AGRICOLE

PAR

LOUIS STRAUSS

ÉLÈVE-CONSUL DE S. M. LE ROI DES BELGES

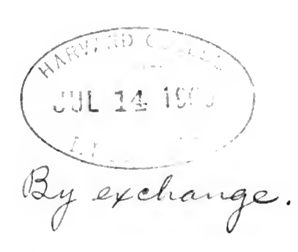




PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1867

D.


JUL 14 19
By exchange.

A

SA MAJESTÉ

LÉOPOLD II

ROI DES BELGES

AVANT-PROPOS

Le développement rapide qu'a pris la grande république américaine a été bien souvent un sujet de surprise en même temps qu'un enseignement pour les pays d'Europe où l'on n'a jamais vu, comme là-bas, des milliers d'individus sortis des classes ouvrières s'élever, dans un espace de temps très court et par des moyens inimaginés jusqu'alors, à un état d'aisance et d'indépendance comparatives.

Le but de cet ouvrage est de décrire les richesses de ce pays où tant de pauvres émigrants, après avoir jeté derrière eux le fardeau de la pauvreté, sont allés prospérer; de ce pays, où plusieurs millions d'individus d'une condition trop infime pour qu'ils puissent songer à s'élever à un degré d'aisance supérieur en Europe, pourraient encore aller s'enrichir par le travail.

Pour la facilité des recherches, j'ai divisé cet ouvrage en plusieurs volumes dont chacun formera une série distincte.

La première série comprise dans le présent volume contient : 1° des renseignements historiques; 2° une description géographique et topographique ; 3° la description de l'industrie agricole.

Les autres volumes traiteront de la flore américaine, de l'industrie forestière, de l'industrie métallurgique, de l'industrie proprement dite, du commerce, de la navigation, des ports, phares, etc., de la législation douanière, de l'immigration, etc.

I

HISTOIRE

RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Le succès de Christophe Colomb qui, plein de foi en la théorie de la rotondité de la terre, traversa l'Atlantique pour chercher à l'ouest la route des Indes et trouva l'Amérique, eut pour conséquence de changer la situation commerciale de fond en comble. Le sceptre des mers passa des mains des Italiens dans celles des Espagnols et des Portugais; ces derniers étant parvenus à s'emparer du commerce des Indes, grâce à la découverte du cap de Bonne-Espérance. Plus tard, lorsque les guerres civiles et religieuses déchirèrent le continent, l'Angleterre en profita pour s'emparer du grand courant commercial.

Ce fut le 12 octobre 1492, que Colomb aborda à l'île de Guanahani (depuis San Salvador); mais ce n'est que quelques années plus tard que l'on commença à soupçonner qu'il y avait encore là un vaste continent à découvrir et non quelques îles dépendantes de l'Asie, comme on l'avait cru d'abord. Cependant dès que la première nouvelle du succès

des voyageurs espagnols arriva en Europe, une espèce de fièvre coloniale travailla les contrées de l'Occident. Les gouvernements d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre et de France, rivalisèrent de zèle pour s'emparer d'une partie du pays nouvellement découvert. Dans les ports principaux des expéditions furent organisées et partout des aventuriers se présentèrent pour aller à la recherche de nouvelles découvertes.

L'Espagne eut, outre Colomb :

Ovando;

Amerigo Vespuce;

Magalhaëns ou Magellan (Portugais de naissance), qui découvrit la Patagonie (1519) et le détroit et l'archipel qui portent son nom (en 1520) ;

Fernand Cortès, qui soumit le Mexique en 1521 ;

François Pizarre et Almagro, les conquérants du Pérou (en 1524) ;

Valdivia, qui essaya vainement de pénétrer dans l'intérieur du Chili (en 1540) ;

Vasquez Coronada, qui avec trois cent cinquante Espagnols et environ un millier d'Indiens pénétra, en 1540, jusqu'en Californie ;

Ferdinand de Soto, qui à la tête de quelques centaines d'aventuriers, s'enfonça, en 1539, dans les forêts de la Floride et alla périr sur les bords du Mississipi (en 1542) ;

Enfin Ponce de Léon, qui aborda en Floride le premier jour de pâques de l'an 1512. Ce fut la première découverte du vaste pays qui forme aujourd'hui les États-Unis ; ses deux établissements les plus anciens sont celui de San Augustino fondé en 1564 et celui de Pensacola fondé en 1596. La Floride resta à l'Espagne jusqu'en 1763, époque à laquelle elle fut cédée à la Grande Bretagne, et prit un développement considérable. En 1780, ses exportations atteignaient

la valeur d'environ 400,000 livres, sa population était estimée à 22,000 habitants dont 14,000 pour la Floride orientale; malheureusement pour la province un nouveau traité la rendit à l'Espagne (1783), qui la conserva jusqu'en 1821 époque de son annexion à l'Union américaine.

Les principaux aventuriers portugais furent :

Don Pédro Alvarès Cabral, qui découvrit le Brésil (1500);

Gaspard Cortereal, qui en 1501, visita les côtes de l'Amérique septentrionale, en se tenant à plusieurs milles en mer.

Les Français, de leur côté, avaient également organisé des expéditions lointaines; ils furent même les premiers à avoir des établissements sur le continent américain. Dès la fin du quinzième siècle, des pêcheurs basques, bretons et normands construisirent à Terre-Neuve les premières cabanes européennes.

En 1523, Verazzani, Florentin de naissance, après avoir visité plusieurs points de la côte sud, entra dans le port de New-York (1524) et poursuivit son voyage jusqu'au Vin Land (Nouvelle-Écosse).

En 1555, Nicolas Durand de Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, essaya vainement d'établir une colonie française au Brésil. En 1562 et 1564, Jean de Ribault et Laudonnière fondèrent des établissements protestants sur les bords de l'Halatamaha. Ribault donna à toute cette région qui comprend aujourd'hui les deux Carolines, le Tennessee, et une partie de la Géorgie le nom de *Caroline,* en l'honneur du roi Charles IX.

Ces plantations, ayant été détruites par les Espagnols en 1665, furent abandonnées.

Quant au Canada, il avait été découvert en 1534 par Jacques Cartier qui y fit trois voyages successifs et explora le Saint-Laurent depuis le golfe jusqu'à *Hochelaga* (Montréal). Mais ce n'est qu'à dater de 1608, c'est à dire depuis la fondation de Québec par M. de Champlain, que la colonisation de cette contrée fit quelques progrès, et même en 1663 la population française ne s'élevait encore qu'à 2,000 habitants. A cette époque, Colbert commença à s'occuper d'un plan de colonisation, les fonctions exécutives furent séparées des fonctions législatives et judiciaires; la coutume de Paris fut introduite comme code; un fonctionnaire qui devait à la fois être ministre de la justice, des finances, des travaux publics et de la police, fut installé sous le nom d'*intendant;* enfin le gouvernement ecclésiastique, de vicariat apostolique qu'il était, devint évêché. Les premiers évêques créèrent des séminaires et des écoles d'où devaient sortir bientôt les missionnaires qui continuèrent à étendre les découvertes vers l'ouest.

En 1632, le père Sagard avait déjà poussé jusqu'au lac *Huron;* mais ce n'est qu'à dater de la seconde moitié du dix-septième siècle que des comptoirs pour le trafic avec les Indiens furent établis à *Sault Sainte-Marie* et à *Michilimackinac* (dans le Michigan).

En 1660, dans le courant d'octobre, Mesnard s'avança jusqu'à *Che-goi-me-gon* sur les bords du lac Supérieur. En 1672, Alones et Dablon visitèrent le pays situé entre la rivière Fox et le lac Michigan, et le 13 mai 1672, le révérend père Marquette et Joliet, un agent du gouvernement de la Nouvelle-France, accompagnés de cinq Français, s'embarquèrent à Mackinac et allèrent fonder un village indien

sur la place où s'élève aujourd'hui Greenbay; puis ils continuèrent leurs excursions pour découvrir, le 17 juin 1673, le Mississipi supérieur.

En 1670, Lasalle était aussi parti du Canada pour aller à la recherche de la partie septentrionale du « Père des fleuves » ; il avait traversé les lacs du Michigan et descendu la rivière Illinois; mais voyant que sa suite n'était pas assez nombreuse pour établir une colonie dans ces contrées sauvages, il abandonna au chevalier de Tonte le commandement d'un fort qu'il y avait fait construire, et auquel il avait donné le nom de Crèvecœur, et retourna au Canada pour y chercher des colons. En 1673, il rejoignit avec une centaine de volontaires le corps de de Tonte, et alla fonder les villages de Kaskaskia, Cahokia, etc. (compris aujourd'hui dans l'État de l'Illinois). Puis il quitta l'Illinois pour descendre le Mississipi jusqu'à son embouchure, établissant des comptoirs pour le commerce des fourrures sur les bords de l'Ohio et de plusieurs autres rivières tributaires du grand fleuve.

Enfin, en 1680, le révérend père Louis Hennepin, accompagné de deux marchands, remonta le Mississipi jusqu'aux chutes supérieures auxquelles il donna le nom de *Saint-Anthony* (aujourd'hui dans le Minnesota); neuf ans plus tard, le gouvernement français prit possession de ce pays encore inconnu et un établissement fut fondé sur la rive occidentale du lac *Pepin*.

Toutes ces colonies firent des progrès assez rapides, lorsque la guerre de 1755 entre la France et l'Angleterre vint entraver leur développement. La France ayant laissé le Canada à la garde de ses habitants et de quelques soldats, tandis que l'Angleterre portait son armée coloniale à 50,000 hommes, l'issue de la lutte ne pouvait être douteuse; malgré l'héroïsme de ses enfants, la colonie dut céder, après la

fameuse bataille livrée, le 13 septembre 1759, sur les hauteurs d'Abraham (près de Québec). Par un traité conclu en 1763, le roi Louis XV cédait à l'Angleterre toutes ses colonies connues sous la dénomination de « Nouvelle-France ». Le territoire de la Louisiane s'étendant des Montagnes Rocheuses au Mississipi avait été cédé à l'Espagne par le traité secret du 3 novembre 1762, et ne fit retour à la France qu'en 1800, pour être vendu aux États-Unis, le 13 avril 1803, pour la somme de 60,000,000 de francs.

En Hollande aussi l'attention s'était portée de bonne heure sur la colonisation d'une partie de l'Amérique. En 1609, la compagnie des Indes orientales engagea le navigateur anglais Henry Hudson à faire un voyage d'exploration pour la découverte d'un passage vers les Indes par le nord-ouest. Hudson s'embarque à bord du *Croissant*, mais, repoussé par les glaces, il est obligé de descendre au sud jusqu'à la baie de New-York, où il découvre et remonte, jusqu'à environ cinquante lieues de son embouchure, la rivière qui aujourd'hui porte son nom. Le pays ainsi découvert était habité par deux tribus guerrières, les *Mohawks* et les *Manhattans*, qui firent aux Européens un accueil très bienveillant. Pendant les premières années, la compagnie des Indes orientales se borna à expédier des navires d'Amsterdam pour aller trafiquer avec les Indiens, et ce n'est qu'en 1613 que des comptoirs fortifiés furent établis dans les environs de la ville actuelle d'Albany et que quelques maisons furent construites dans l'île de Manhattan.

En 1614 (le 29 mars) les états généraux des Provinces-Unies firent une ordonnance en vertu de laquelle toute personne qui découvrait un territoire dans l'Amérique septen-

trionale avait seule le droit d'y envoyer annuellement quatre navires pour y faire le commerce avec les naturels. Cinq navires furent immédiatement expédiés par une compagnie de négociants d'Amsterdam. Blok, commandant un de ces bâtiments, découvrit une île au sud du Rhode-Island et lui donna son nom; le capitaine Mey allant plus au sud doubla le cap Mey (sur les côtes de l'État actuel de Delaware) et le cap Henlopen (Pensylvanie).

Tout le pays situé entre le Connecticut et le Delaware reçut le nom de Nouvelle-Hollande (New Netherlands) et le 11 octobre 1614, on accorda aux explorateurs qui venaient de fonder la société de la Nouvelle-Néerlande, le droit de faire pendant trois ans le commerce avec ces parages. Le terme expiré, la concession ne fut pas renouvelée et en juin 1623 la compagnie des Indes orientales obtint une charte qui lui concédait le nouveau territoire. Elle y envoya en 1623 deux agents Mey et Thienpont; le premier alla coloniser le Delaware où il érigea le fort Nassau (près de la ville actuelle de Glocester), tandis que le second remontant l'Hudson alla fonder le village Orange. En 1624, Peter Minuet, ayant été nommé gouverneur, amena à bord de son navire plusieurs familles wallonnes qui s'établirent sur les bords d'une baie du Long-Island à laquelle elles donnèrent le nom de Wahlebocht (aujourd'hui Wallabout bay). En 1626, Staten Island et l'île de Manhattan (aujourd'hui New-York), furent achetées aux naturels pour la somme de 60 florins. Le fort d'Amsterdam et la colonie de la Nouvelle-Amsterdam furent alors fondés dans l'île de Manhattan et l'année suivante les exportations s'élevèrent déjà à environ 50,000 florins. Cependant ce n'est qu'en 1629 que l'on commença à songer à une colonisation proprement dite; le 7 juin de cette année, il fut décidé que quiconque achetait des terres aux naturels

(dont les titres devaient être éteints en déans quatre ans) et établissait sur ce territoire une colonie d'au moins cinquante âmes, devenait le propriétaire du domaine qui pouvait avoir jusqu'à seize milles en longueur; si une ville venait à s'y établir, le seigneur avait seul le droit d'exercer le pouvoir judiciaire et de nommer le conseil administratif. C'était, comme on le voit, l'établissement du système féodal; heureusement que l'on avait respecté pour la plantation le principe de la liberté religieuse auquel la mère patrie devait toute sa puissance. Grâce à cette liberté la colonie devint bientôt l'asile de nombreux exilés, et en 1656 la population y était tellement hétérogène que l'administration se trouva dans la nécessité de publier les actes tant en français et en anglais qu'en hollandais. Les Huguenots surtout y étaient nombreux; ils avaient fondé une ville à seize milles de la Nouvelle-Amsterdam et l'avaient nommée Nouvelle-Rochelle. Les puritains aussi devinrent de plus en plus puissants et ce furent eux qui provoquèrent les premières crises intérieures de la colonie. En 1638, les restrictions commerciales avaient été abolies. Mais cela n'avait pas suffi aux colons qui voulaient jouir des mêmes libertés civiles et politiques que leurs frères des colonies anglaises. En 1653, une pétition fut adressée au gouverneur, Peter Stuyvesant, qui, pour toute réponse, prononça la dissolution de l'assemblée novatrice et imposa à quelques-uns des plus riches habitants une taxe variant de 50 à 200 florins. Cet argent devait servir à la défense de la colonie, menacée dans ce moment par les habitants de la Nouvelle-Angleterre qui s'étaient établis dans les environs du fort Good Hope et avaient fondé deux villes, Southampton et Southold, près du Cow-Neck. La compagnie ayant approuvé les mesures arbitraires du gouverneur, le peuple demanda l'annexion de

la Nouvelle-Hollande aux colonies anglaises. En 1663, le roi Charles II, accorda à son frère le duc d'York, sous le nom de terre de New-York, toute la Nouvelle-Hollande, plus une partie du Connecticut et du Massachusetts et, avant que les Hollandais eussent connaissance de cette concession, une flotte se présenta dans la baie de la Nouvelle-Amsterdam; la discorde régnant entre le peuple et Stuyvesant, celui-ci ne put réunir une force suffisante pour la défense de la ville, il se vit donc forcé de capituler et d'abandonner la colonie au colonel Nichols, nommé gouverneur au nom du frère du roi d'Angleterre. Le 12 juin 1666, une charte fut octroyée en faveur de la ville.

Le 7 août 1674, la colonie fut reconquise par les Hollandais, qui donnèrent à New-York le nom de Nouvelle-Orange, à Albany celui de Williamstadt, et au fort James le nom de William Hendrick Fort; le capitaine Anthony Colve fut nommé gouverneur. Cependant la contrée n'était pas destinée à rester au pouvoir des Hollandais, et le traité du 9 février 1675 la céda définitivement au duc d'York. Cette cession comprenait tout le territoire séparant les colonies anglaises du sud de celles du nord, tant la Nouvelle-Hollande que la Nouvelle-Suède dont les Hollandais s'étaient emparés en 1655, et qui avait été colonisée par une société commerciale fondée par le roi de Suède Gustave-Adolphe (en 1624).

En 1637, des émigrants étaient partis de la Suède sous la conduite de Peter Menewe, pour aller s'établir à l'embouchure du *Delaware*, c'est à dire dans le pays que les Hollandais avaient vainement tenté de coloniser (de 1629 à 1632). Après avoir acheté tout le territoire situé sur les bords du fleuve, depuis son embouchure jusqu'à la chute,

où se trouve aujourd'hui la ville de Trenton, les Suédois construisirent sur la *Maniques* (aujourd'hui Brandywine River), un fort auquel ils donnèrent le nom de *Christiania*, en l'honneur de leur jeune reine. Les bonnes nouvelles envoyées en Europe eurent pour conséquence d'attirer d'autres colons qui vinrent fonder de nouvelles plantations dont la plus importante fut celle de *Nya Gœtheborg* ou de New-Gottenburg. Le chef-lieu de la colonie fut établi dans l'île de *Tinicum*.

Les Hollandais considérèrent ces établissements comme une invasion de leurs droits, mais aussi longtemps que les soldats de Gustave-Adolphe furent là, ils n'osèrent pas protester; une fois que ceux-ci eurent été rappelés (après la mort du héros des protestants), l'administration de la Nouvelle-Hollande profita du moment favorable pour s'emparer de la colonie suédoise (en 1655). En 1664, elles passèrent ensemble sous la domination anglaise.

COLONIES ANGLAISES

Quant à l'Angleterre, qui devait se maintenir en Amérique beaucoup plus longtemps que les autres contrées de l'Europe, elle ne songea pas à s'y établir d'aussi bonne heure que ses rivales. Ses navigateurs recherchaient déjà alors un passage vers la Chine par le nord-ouest, et ce fut dans un de ces voyages que Cabot atteignit le *Labrador*, le 20 juin 1497.

Ce ne fut que vers la fin du seizième siècle que les Anglais songèrent également à former des établissements permanents sur le continent américain. En 1583, sir Humphrey Gilbert prit possession de Saint-Jean de Terre-Neuve; il périt en revenant en Europe. Son beau-frère, Walter

Raleigh, organisa des expéditions vers la Virginie, où les colons furent très bien accueillis par les Indiens, et réussirent à s'établir à Roanoke. Raleigh, ayant été accusé d'avoir conspiré contre Jacques Ier en faveur d'Arabella Stuart, fut condamné à mort et exécuté, après avoir passé douze ans en prison. Sa perte entraîna celle de la colonie qu'il avait établie ; les émigrés se dispersèrent : les uns se mêlèrent avec les tribus indiennes, les autres avec les Espagnols contre lesquels ils ne pouvaient se défendre.

Ce ne fut qu'en avril 1607 que le premier établissement permanent fut fondé par les Anglais en Virginie. Vers cette époque, un nommé Hackluyt réussit à obtenir la division, entre deux compagnies, du territoire situé entre le cap Fear et Halifax : l'une ayant son siége à Londres pour la colonisation de la Virginie du sud, c'est à dire du territoire compris entre le 34e et le 41e degré de latitude nord ; l'autre à Plymouth, pour la colonisation de la Virginie du nord (plus tard la Nouvelle-Angleterre), c'est à dire le territoire compris entre le 38e et le 45e degré de latitude. Une partie de ce terrain appartenait donc à la fois à l'une et à l'autre de ces compagnies. Afin d'éviter toute contestation, on décida plus tard que toute nouvelle colonie devait être établie à une distance d'au moins cent milles d'un pays déjà occupé par l'autre colonie.

COLONISATION DE LA VIRGINIE

Trois navires partirent en décembre 1606 avec cent-cinq personnes, parmi lesquelles une cinquantaine de gentilshommes ruinés, habitués à mépriser le travail manuel. L'expédition arriva à la baie de Chesapeake en avril 1607 ; les colons s'établirent sur la rivière *James* et fondèrent

Jamestown. Peu après leur débarquement, les émigrés ayant eu à souffrir de privations, formèrent le projet d'abandonner le pays et de se réfugier aux Antilles, et ce n'est que grâce aux efforts de John Smith, jeune homme extraordinaire par ses talents et son courage, que la colonie fut sauvée. Étant devenu l'ami du sachem Ponhatan, il obtint facilement les provisions nécessaires à l'entretien des colons dont il était devenu le chef. Une fois approvisionnés pour un certain temps, ceux-ci s'occupèrent de la construction de cabanes et de la culture du maïs, pendant que Smith visitait la baie de Chesapeake et remontait le Potomac, nouant des relations amicales avec les indigènes. A son retour, il fut nommé président du conseil.

Lorsque la nouvelle de ce premier succès arriva en Europe, la compagnie de Londres envoya de nouveaux émigrants, parmi lesquels deux femmes, les premières qui s'établirent dans la colonie, et huit Polonais chargés d'enseigner aux colons à faire de la résine. Enfin on s'intéressa en haut lieu à la colonisation et lord Delaware fut nommé gouverneur. Sous son administration, de même que sous celle de ses successeurs, Thomas Dale et Gates, la colonie se développa rapidement. En 1611, le système communiste fut aboli et chaque colon obtint quelques acres de terrain, qui, dès lors, lui appartenaient en propre.

En 1616, le conseil colonial fut rétabli; il fut convoqué pour la première fois, en 1619, par le gouverneur Yeardley. Dans le courant de cette même année, le nouveau trésorier de la compagnie de Londres, Edwin Sandys, envoya douze cents émigrants, parmi lesquels se trouvaient environ cent-cinquante jeunes filles qui furent vendues à des planteurs et que ceux-ci épousèrent dans la suite.

Ce fut aussi vers cette époque que les colons de la Virgi-

nie introduisirent chez eux l'esclavage, cette institution célèbre qui seulement vient de disparaître du sol nord-américain, après avoir été la source des plus grands maux. En 1620, un navire hollandais remonta le James-River, et le capitaine vendit publiquement vingt nègres qui furent employés à la culture du tabac; l'année d'après (en 1621), de nouveaux esclaves furent importés, et ce fut alors que l'on essaya pour la première fois si le coton pourrait réussir en Amérique.

En 1622, les Indiens surprirent plusieurs établissements, massacrèrent trois cent quarante-sept émigrés et s'avancèrent vers Jamestown qui était déjà fortifiée. Les colons se tinrent sur la défensive jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts; alors ils marchèrent contre les Indiens qui finirent par se soumettre.

Deux ans plus tard, en 1624, le roi Jacques Ier prononça la dissolution de la compagnie de Londres et prit entre ses mains l'administration de la colonie, tout en laissant à celle-ci ses franchises. Les pouvoirs furent placés entre les mains de commissaires qui gouvernèrent despotiquement; un d'eux, sir John Harvey, nommé en 1629, fut pris par les colons et envoyé comme prisonnier en Angleterre. Il eut pour successeur sir John William Berkeley, qui convoqua une assemblée des représentants des diverses colonies et qui gouverna la province avec prudence et douceur.

Tandis que l'absolutisme gagnait du terrain dans la mère patrie, la Virginie conservait toutes les libertés qui lui avaient été accordées, et pendant tout le temps que dura la rivalité entre le roi Charles et le parlement, la colonie demeura en pleine jouissance du régime représentatif. Elle en profita en procédant, en 1632, à l'unification de ses lois par la publication d'un nouveau code. Vers le même

temps on rechercha un moyen législatif pour relever le prix du tabac qui avait considérablement baissé, par suite de la grande concurrence des autres pays producteurs. On limita la production et on indiqua quelques améliorations pour la culture. Pour prévenir les disettes, on décréta encore d'autres lois d'après lesquelles

1° Tout colon devait cultiver deux acres de maïs.

2° Il devait cultiver vingt pieds de vigne.

3° Il était défendu de détruire les porcs sauvages.

4° Une prime était accordée à quiconque tuait un loup.

5° Il était défendu d'exporter les cuirs et les peaux.

6° L'émigration sans l'autorisation du gouverneur était interdite.

Comme on le voit, les colons de la Virginie cédaient aux idées de l'époque; ils abandonnaient au gouvernement colonial le droit d'intervenir dans le domaine privé, mais ils voulaient que ce gouvernement fût aussi indépendant que possible de celui de la mère patrie. — Charles Ier avait compris ce désir et leur avait accordé ce qu'ils demandaient; aussi, à la chute de ce prince, la Virginie resta royaliste et ce n'est qu'à la suite de mesures de rigueur que Cromwell parvint à la soumettre. Alors la Virginie, qui devait toujours prendre une attitude différente de celle de l'Angleterre, abandonna tout à coup ses idées libérales; les ministres puritains reçurent l'ordre de quitter le pays, et les non-conformistes furent bannis de la colonie. Plusieurs d'entre ces derniers se réfugièrent dans le Maryland, colonie nouvelle ne datant que de 1631.

COLONISATION DU MARYLAND

Dans le courant de cette année (1631), un nommé William Clayborne vint, avec quelques aventuriers partis des bords de la rivière James, s'établir dans l'île de Kent (faisant partie aujourd'hui du Maryland).

La compagnie de Londres ayant été dissoute, le gouvernement britannique ne laissa pas au conseil de la Virginie le temps de faire reconnaître son autorité sur le pays nouvellement colonisé. Le 20 juin 1632, Charles Ier accorda à Cecilius lord Calvert et second lord Baltimore, une concession pour la fondation d'un établissement colonial au nord du Potomac sous le nom de *Terra Maria* ou Maryland, du nom de la reine Henriette-Marie. Les premiers émigrés s'embarquèrent à l'ile de Wight, le 22 novembre 1633, et débarquèrent à l'île de Saint-Clément, le 25 mars 1634; le 27 du même mois, ils commencèrent la fondation de la colonie de Sainte-Marie. Ce fut alors que Clayborne se présenta pour réclamer la possession d'une partie du territoire, en vertu des droits de *primo occupanti*.

Le conseil rejeta ces prétentions et confisqua les biens de Clayborne qui lui-même fut obligé de se réfugier en Angleterre. En 1644, il revint en Amérique et réussit à exciter une insurrection dans le Maryland, insurrection qui dura jusqu'en 1647.

Après que la paix fut rétablie, lord Baltimore s'occupa spécialement du développement de la colonie; de larges concessions de terrain furent faites aux émigrés, et, en 1649, l'assemblée passa un acte en vertu duquel tous ceux qui croyaient en Jésus-Christ avaient le droit de venir s'établir dans la colonie. Le pouvoir ayant passé en Angleterre entre

les mains des puritains, l'influence de ceux-ci dans les colonies devint de plus en plus grande, et au Maryland, ils finirent par suspendre les droits du propriétaire ; des troubles éclatèrent et, pendant près de quatre ans, la colonie eut à souffrir de ces querelles. Les puritains avaient fait de Providence (aujourd'hui Annapolis) la capitale du pays, tandis que Sainte-Marie était restée le siége du gouvernement. Après des discussions assez vives, les pouvoirs du propriétaire furent rétablis et Philippe Calvert fut nommé gouverneur. A cette époque (1660), le Maryland avait une population de 12,000 habitants; en 1665, ce chiffre s'élevait à 16,000 et en 1671, il était de 21,000 habitants; on y comptait sept comtés et plusieurs centaines d'esclaves. Ce n'est qu'en 1663 que la législature s'occupa pour la première fois du sort de ces malheureux. Il fut décidé que les femmes blanches qui épouseraient des nègres seraient, pendant la vie de leurs maris, les servantes des propriétaires, leurs enfants devaient devenir esclaves; enfin tout enfant né d'un esclave devait être esclave pendant toute sa vie.

En Virginie, on n'avait pas été aussi sévère. En 1662, on avait décidé que l'enfant devait être adjugé à la mère et par conséquent être libre lorsque la mère l'était. En 1667, une nouvelle loi devint nécessaire. Un grand nombre de nègres, asservis en vertu de leur paganisme, avaient été baptisés et réclamaient la liberté, sinon pour eux au moins pour leurs enfants. Cette demande si juste fut repoussée, et il fut décidé que le baptême ne pouvait avoir aucune influence sur la situation de l'esclave. En outre, il fut décrété que le nègre libre ne pouvait devenir propriétaire, et enfin que la mort d'un esclave, à la suite d'une correction infligée par son exacteur, ne pouvait être considérée comme un crime.

Ce fut aussi vers cette époque que commença à se dessi-

ner dans la Virginie la position des deux classes d'habitants blancs : l'aristocratie et le prolétariat. En 1670, on fit une loi d'après laquelle il fallait être chef de famille et propriétaire pour pouvoir participer aux élections des représentants.

EXPÉDITIONS VERS LA VIRGINIE DU NORD OU NOUVELLE-ANGLETERRE

Nous avons vu que le roi d'Angleterre, Jacques I[er], avait divisé, en 1606, tout le territoire s'étendant entre le cap Fear et Halifax, entre deux compagnies importantes, celle de Londres et celle de Plymouth. Tandis que la première tâchait de coloniser la partie méridionale des solitudes concédées, la seconde cherchait à peupler les pays découverts par Barthélemy Gosnold, et situés au nord de la république hollandaise de la Nouvelle-Amsterdam (aujourd'hui New-York). Barthélemy Gosnold, navigateur anglais, parti de Falmouth en mars 1602, se dirigea en droite ligne à travers l'Atlantique, et, au bout de sept semaines, il découvrit un promontoire auquel il donna le nom de *Cape Cod*, à la suite d'une pêche fructueuse de morues qu'il y avait faite. Cependant cette expédition et deux autres qui suivirent, l'une en 1603 sous Pring, l'autre en 1604 commandée par Georges Waymouth, n'eurent d'autres résultats que l'introduction en Europe de quelques naturels réduits en esclavage et de cargaisons de bois de cèdre, de sassafras, etc.

Ce ne fut que lors de l'établissement de la compagnie de Plymouth qu'un nouvel essai fut tenté, et cela sous la protection de John Paphan, chef de justice du banc de la reine, et de Ferdinand Gorges, gouverneur de Plymouth et descendant d'une famille illustre d'Angleterre. Le 31 mai 1607,

trois vaisseaux abondamment pourvus et emportant une centaine de colons, commandés par Georges Paphan, partaient pour le nouveau monde; après une traversée heureuse, les émigrés débarquent à l'embouchure de la *Kennebec*, et se mettent immédiatement à l'œuvre. Tout promettait une bonne réussite lorsque, malheureusement, au milieu de l'hiver, le feu consuma les magasins et une grande partie des provisions. Cet événement jeta le découragement dans la colonie, découragement qui augmenta encore à la mort du président et à la nouvelle du décès de sir John Paphan. Les émigrés profitèrent de la première occasion qui s'offrit à eux pour regagner l'Angleterre où ils détruisirent, par leurs récits, le reste de confiance que l'on y avait encore dans la colonisation de ces contrées.

Gorges seul ne se décourage pas ; il parvient à faire rompre les relations qui existaient entre le capitaine John Smith et la compagnie de Londres, et à faire entrer ce jeune aventurier au service de la société de Plymouth. On se décide alors à tenter un dernier essai, et Smith part avec deux navires (en mars 1615). Une tempête sépare les deux bâtiments, et Smith est pris par les Français qui se servent de lui pour faire la chasse aux vaisseaux espagnols. De retour en Angleterre (en 1617) il cherche vainement à éveiller l'intérêt pour de nouvelles tentatives. Gorges lui-même se déclare découragé et abandonne la partie, il prétend que la colonisation de ce territoire est impossible. C'était là une erreur, et ce que le commerce, aidé des faveurs de l'aristocratie, n'avait pu accomplir allait être mené à bonne fin par quelques sectaires bannis de l'Europe.

ÉMIGRATION DES PURITAINS. — LEUR ÉTABLISSEMENT EN AMÉRIQUE

En 1620, une congrégation de puritains originaire du petit village de Scrooby, dans le Nottinghamshire, et que la persécution avait chassés en Hollande, obtint de la compagnie de Londres la concession d'un terrain situé dans les limites de son territoire. Le 22 juillet 1620, les pèlerins s'embarquèrent à bord du *Speedweel* qui les transporta en Angleterre; là plusieurs frères vinrent se joindre à l'expédition et, le 6 septembre (1620), le *Mayflower* quittait la rade de Plymouth emportant cent deux de ces sectaires pour les conduire sur les bords de l'Hudson. Des vents contraires portèrent le navire plus au nord, et le 9 novembre on se trouva en vue du cap Cod, c'est à dire en dehors des limites de la patente. Cependant on décide le débarquement. Les émigrés étant maintenant indépendants de la juridiction de tout gouvernement, s'emparent du territoire en vertu du droit du *premier occupant* et signent un contrat social établissant dans la colonie la souveraineté populaire.

Cet acte qui, comme le dit fort bien Bancroft, est le fon dement de la société moderne, portait :

« Au nom de Dieu, ainsi soit-il.

« Nous, soussignés, les sujets fidèles de notre redoutable « Seigneur, le prince Jacques, par la grâce de Dieu, roi « d'Angleterre, d'Écosse, etc., ayant entrepris pour la gloire « de Dieu, les progrès de la foi chrétienne, et l'honneur de « notre roi et de notre patrie, un voyage à l'effet de fonder « le premier établissement colonial dans le nord de la Vir- « ginie, reconnaissons solennellement et mutuellement de-

« vant Dieu et en présence l'un de l'autre, que par cet acte
« nous nous réunissons en un corps politique et civil pour
« parvenir au but que nous nous proposons, et maintenir
« entre nous le bon ordre.

« En vertu du présent acte, nous ferons et établirons
« telles lois justes et équitables, telles ordonnances, actes,
« constitutions et tels fonctionnaires qu'il nous convien-
« dra, suivant que nous le jugerons nécessaire pour le bien-
« être général de la colonie. Moyennant quoi nous promet-
« tons tous due soumission et obéissance.

« En foi de quoi nous avons signé, au cap Cod, le 11 no-
« vembre, anno Domini 1620. »

Une fois cette constitution signée, un des chefs, Carver, fut nommé gouverneur, et plusieurs expéditions furent faites pour choisir un emplacement favorable pour la fondation du premier établissement; ce fut Miles Standish, qui plus tard devint le chef militaire de la colonie, qui les commandait. On explora le pays et enfin on se décida en faveur de la place où se trouve aujourd'hui Plymouth.

ÉTABLISSEMENT DE PLYMOUTH ET DE SALEM

Le 16 décembre, tous les passagers du *Mayflower* furent débarqués sur le célèbre rocher de Plymouth dont on ne voit plus aujourd'hui que la base. Le sol était déjà recouvert de neige, et le froid était très vif, tandis que les constructions n'avançaient que très lentement; aussi, avant que le printemps eût remplacé l'hiver, si sévère dans ces régions, la mort avait diminué le nombre des colons juste de la moitié, cinquante et un (des cent deux) restaient.

Heureusement que le printemps se montra cette année-là plus tôt que de coutume. Les puritains ne négligèrent rien

dans les travaux des champs et, lorsque l'automne arriva, leur position avait déjà passablement changé; on avait plus de provisions qu'il n'en fallait pour passer l'hiver. — Aussi voulut-on remercier Dieu par des réjouissances, de ce qu'il n'avait pas abandonné son peuple; une fête nationale fut instituée, et aujourd'hui encore on la célèbre tous les ans aux États-Unis sous le nom de *Thanksgivingsday* (jour d'action de grâces).

Les passagers du *Mayflower* n'avaient pu tirer bénéfice de la patente qu'ils avaient reçue de la compagnie de Londres. Ils avaient pris possession des terres d'une corporation, établie en 1620 dans le comté de Devon, pour la colonisation et l'administration de la Nouvelle-Angleterre (1). La position des pèlerins devait donc être régularisée. A son retour en Angleterre, le capitaine du *Mayflower* rapporta au gouverneur Gorges ce qui était arrivé. Celui-ci obtint, du conseil de Plymouth, une patente qu'il envoya en Amérique avec un nouveau transport d'émigrants par le navire *Fortune* qui ancra dans la baie de Plymouth le 9 novembre 1621. Malheureusement la patente fut délivrée à un nommé John Pierce qui n'était que le fidéi-commissaire des entrepreneurs de Londres; de manière que les puritains se trouvèrent bientôt pécuniairement engagés envers cette société qui s'efforçait de paralyser leurs efforts.

Cette situation obligea les colons de vivre en communauté; tout fut mis en commun, aussi la colonie ne fit-elle guère de progrès pendant les trois premières années; dès qu'on avait récolté ce qui était nécessaire à l'entretien de tous, chacun se reposait; une fois même, c'était à la seconde

(1) The Council established at Plymouth (Devon County) for the planting, ordering, ruling and governing of New-England.

moisson, l'année ayant été mauvaise, ce ne fut que grâce à quelques pêches fructueuses que l'on échappa à la famine.

En 1623, ce système communiste fut aboli; depuis lors on fit des progrès considérables; et lorsqu'en 1629 et 1630 de nouveaux convois d'émigrants arrivèrent, les premiers colons se trouvaient déjà en état de se charger des frais de transport et de premier établissement, sacrifices qui furent plus que compensés, puisqu'ils donnèrent définitivement à l'élément puritain la prépondérance pour le gouvernement de la colonie qui comptait à cette époque deux villes, Salem et Charlestown.

Mais ce n'est qu'à dater de 1628 que l'émigration commença définitivement à se porter vers ces contrées de la Nouvelle-Angleterre. A cette époque, les puritains entreprirent un second essai de colonisation; car un combat décisif allant s'engager entre la royauté et le puritanisme, celui-ci voulait se procurer une retraite en Amérique pour s'y réfugier en cas de besoin. Cette fois, c'était donc des gens riches, élevés dans l'aisance et le confort, qui allaient entreprendre le projet. En 1628, John White, recteur de l'église de la Trinité à Dorchester, obtint la concession d'une bande de terrain considérable s'étendant de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique (Western Ocean). Une première expédition est envoyée sous les ordres d'un homme important, Endicott, qui donne au lieu du débarquement le nom de *Salem* (du mot hébreu *Schoulem* qui signifie paix). L'année suivante, une nouvelle société de colonisation est fondée sous le nom de compagnie de Dorchester. White obtient pour elle une charte royale lui conférant les pouvoirs d'une corporation connue sous le nom de *Gouvernement et Compagnie de la baie de Massachusetts dans la Nouvelle-Angleterre;* cette charte ne faisait aucune mention de questions

religieuses. Les pouvoirs de la corporation ayant été transférés en Amérique, l'émigration devint considérable. En 1629, six navires ayant quatre cent passagers à bord arrivèrent à Salem; en 1630, Winthrop, le porteur de la charte et descendant d'une famille aisée, quitte l'Angleterre et arrive à Salem en juin; il est bientôt suivi par de nouveaux transports s'élevant ensemble à 1,500 personnes. Winthrop, nommé gouverneur, recherche une localité dont il veut faire sa capitale; il jette les yeux sur Charlestown où il va s'établir avec quelques centaines des derniers arrivés. Mais l'eau potable étant venue à manquer dans les environs de cette localité, un grand nombre des habitants alla fonder une nouvelle ville à laquelle on donna les noms de Shawnut et de Threemountains qui, plus tard, furent changés en celui de Boston.

COLONISATION DU CONNECTICUT. — CONFÉDÉRATION DE 1643

L'année après son débarquement, Winthrop fit une expédition sur les bords du Connecticut, et ayant trouvé le pays favorable à la fondation d'établissements nouveaux, il s'entendit avec les chefs des puritains de Plymouth pour la colonisation de cette vallée dont le sol est de beaucoup plus fertile que celui du Massachusetts. Les assemblées populaires ayant repoussé le projet, celui-ci ne fut représenté qu'en 1635, et accepté alors sans opposition; des expéditions préparatoires eurent lieu et on s'entendit avec John Winthrop le jeune qui venait de débarquer, porteur d'une patente qui lui concédait le territoire. Environ cent personnes de la congrégation de Newton, sous les ordres du pasteur Hooker, furent les premiers colons du Connecticut;

ils fondèrent la ville de Hartford (1), et proclamèrent l'indépendance de la nouvelle colonie en 1637, c'est à dire alors qu'elle n'avait encore que 800 habitants. En 1638, de nouveaux émigrants arrivent dans le Massachusetts sous la conduite de John Davenport, un des membres les plus rigides du puritanisme. Davenport, ne trouvant pas le système de Boston assez libéral, alla fonder la colonie de New-Haven (avril 1638) qui fut unie à celle du Connecticut par une charte du roi Charles II, en 1662.

Telle était la situation des diverses colonies fondées par les puritains, les unes indépendantes des autres, lorsqu'en 1643 elles se constituèrent en confédération, sous le nom de Colonies-Unies de la Nouvelle-Angleterre. D'après le contrat, la ligue était perpétuelle, offensive et défensive, pour assurer la sûreté et le bien-être des quatre colonies : Boston, Plymouth, Connecticut et New-Haven. En outre, il garantissait à chacun des membres de la confédération son indépendance intérieure. L'administration des Colonies-Unies était confiée à un conseil composé de deux commissaires de chaque plantation ; ceux-ci devaient choisir le président. Enfin, d'après l'art. 8, on s'engageait réciproquement à rendre les malfaiteurs ou tout autre individu ayant commis quelque délit, et même les serviteurs qui s'étaient échappés de chez leur maître. C'est cet article qui a servi de base aux lois fédérales subséquentes concernant les esclaves fugitifs.

COLONIE DE PROVIDENCE FONDÉE PAR ROGER WILLIAMS

Une colonie quasi puritaine restait en dehors de cette confédération ; c'était celle de Providence, fondée par Ro-

(1) Où les Hollandais avaient déjà établi un fort en 1633.

ger Williams qui s'opposa, au nom du spiritualisme chrétien, aux prétentions des puritains de la Nouvelle-Angleterre, et défendit avec énergie et talent les principes qui dominent aujourd'hui dans les États de l'Union américaine.

Roger Williams était né dans le pays de Galles en 1599; il fit ses études à l'université d'Oxford, et lorsqu'il quitta cet établissement, l'avenir de l'Angleterre se présentait déjà fécond en événements importants. Les folies du roi Jacques I[er] conduisaient le pays vers cette révolution qui devait coûter à Charles I[er] la couronne et la vie. Roger Williams remarqua bientôt que ce n'était pas là un milieu fait pour des gens dont les tendances libérales étaient marquées, et ne désirant pas attendre l'orage qui pouvait se terminer par un échec sérieux pour le parti avancé, il s'embarqua à Bristol, le 1[er] décembre 1630, en destination du nouveau monde.

A peine arrivé à Boston, Williams conteste aux magistrats le droit d'intervenir dans les questions religieuses, de punir l'idolâtrie, la violation du sabbat, le parjure et le blasphème; il réclame la séparation absolue de l'Église et de l'État comme la seule garantie d'une vraie liberté religieuse. Boston n'ayant pas accepté ces idées nouvelles et étranges pour l'époque, Roger Williams se rend à Salem en qualité de ministre assistant. Il n'y resta que quelques mois et quitta alors cette colonie où il avait rencontré des adversaires acharnés, pour aller chercher à Plymouth une atmosphère plus libérale. Accueilli à bras ouverts comme membre de l'Église, il fut plus accommodant avec les magistrats de cette colonie qu'il ne l'avait été avec ceux de Boston, et pendant les deux années qu'il resta à Plymouth, aucune discussion sérieuse ne s'éleva entre Williams et le gouverneur Winthrop. Pendant son séjour dans cette colonie, il

s'occupa spécialement des intérêts des Indiens; il alla vivre au milieu d'eux pour apprendre leur langue et leurs mœurs, et lorsqu'il se reconnut l'ami de ces malheureux, il contesta aux colons le droit de prendre possession du territoire au nom du roi d'Angleterre sans tenir compte des prétentions des indigènes; il en appelait au droit naturel et à l'humanité.

Les débats sur cette question ne s'ouvrirent qu'après le rappel de Williams par la congrégation de Salem, c'est à dire à la fin de 1633. Pour échapper à une accusation des plus graves, le jeune pasteur offrit de brûler le traité qui n'avait, disait-il, été communiqué aux gouverneurs des deux colonies (Massachusetts et Plymouth) que pour leur seule édification. Cette déclaration faite, on se réconcilia, et Williams remplaça le pasteur Skelton à Salem. Il y resta jusqu'en 1635, époque à laquelle il fut expulsé de la colonie, parce qu'il était resté conséquent avec ses principes. Il alla demander l'hospitalité aux Indiens dont il était l'ami, et resta parmi eux pendant quatorze semaines; puis il descendit la rivière *Pawtucket* pour s'établir dans un lieu appelé *Seedonck* où il fut rejoint par quelques amis qui lui étaient restés fidèles. Ayant appris que le territoire sur lequel il s'est établi appartient au Massachusetts, il lève sa tente, passe la rivière et va fonder, en juillet 1636, une nouvelle colonie à laquelle il donne le nom de Providence, comme témoignage de reconnaissance envers Dieu qui l'avait soutenu dans ses détresses. Le pays où il venait de s'établir appartenait au sachem des Narragansetts, un de ses amis les plus dévoués; aussi lorsqu'il offrit d'acheter une partie du territoire environnant, les naturels, pleins de reconnaissance pour les services qu'il leur avait rendus, lui offrirent gratuitement ce qu'il demandait. Une fois installé sur un territoire dont il était l'unique et légitime possesseur,

Roger Williams se décida à ouvrir un asile à toutes sortes de consciences. La charte du Maryland avait été la première à reconnaître la liberté de conscience des sectes chrétiennes, Williams fut le premier à établir l'égalité pour tous, chrétiens, juifs, mahométans, païens, etc.

Tous les proscrits et les mécontents des autres colonies allèrent se réfugier dans ce pays dont le chef avait proclamé la liberté religieuse la plus large. Parmi eux figurent plusieurs exilés du Massachusetts qui, après la controverse antinomienne, allèrent, sous la conduite de William Coddington, rejoindre Williams, qui s'entremit en leur faveur auprès des naturels et leur procura la propriété de l'île Aquetuec où ils allèrent fonder l'établissement du Rhode-Island.

Lorsqu'en 1643, les colonies de la Nouvelle-Angleterre se constituèrent en confédération, le Rhode-Island demanda à y être admis; mais la colonie de Plymouth éleva des prétentions sur cette plantation, et il fut décidé que si celle-ci voulait se soumettre à la juridiction de Plymouth, elle jouirait de tous les avantages de l'Union; ces conditions furent rejetées. La même année, les deux établissements de Providence et de Rhode-Island chargèrent Roger Williams d'aller en Angleterre pour y demander la reconnaissance officielle des deux villes. Williams se rendit à Manhattan (New-York), et après avoir sauvé la future métropole des États-Unis d'une attaque des Indiens, il s'embarqua pour l'Angleterre où il arriva dans le courant de l'année 1643, quelques mois après qu'un bill exemptant les colonies de tout impôt douanier avait été accepté par la chambre des communes. D'après un autre décret nouveau, le conseil d'administration des colonies anglaises, établies dans l'Amérique septentrionale, était composé de cinq membres de la chambre des lords et de douze de celle des communes; ils avaient pour président le

comte de Warwick, gouverneur et grand amiral de ces établissements coloniaux.

Grâce à l'influence de Henry Vane, ce conseil accorda à Williams, le 14 mars 1644, une charte en vertu de laquelle les habitants de Providence et du Rhode-Island (Portsmouth et New-Port) avaient le droit d'établir un gouvernement libre et de faire des lois, en tant que celles-ci ne seraient pas en opposition avec celles de l'Angleterre.

Après un séjour de dix-huit mois en Angleterre, Roger Williams retourna en Amérique porteur de la charte nouvellement octroyée et d'une lettre d'introduction pour le gouverneur du Massachusetts. Il débarqua à Boston, le 17 septembre 1644, et tâcha vainement de s'entendre avec les magistrats de cette colonie; mais le rapprochement était impossible, les vues de Williams étant trop libérales pour ses contemporains. — Roger, muni de sa charte, retourna à Providence où il s'occupa du soin d'établir un gouvernement colonial pour les plantations de Providence, de Portsmouth, de New-Port et de Warwick, et en 1647, les francs-tenanciers (*freemen*) des quatre villes se réunirent en assemblée générale à Portsmouth pour y arrêter un code de lois réglant les matières exclusivement civiles (1). Ils décidèrent encore que le gouvernement devait se composer d'un président, de quatre assesseurs et d'une assemblée législative composée de six représentants de chaque commune. Cette chambre des députés ne devait que sanctionner ce qui avait

(1) Ce Code se terminait par cette formule remarquable : « Quant à « tout ce qui n'est pas ici défendu, tout colon peut se laisser diriger « par sa conscience, chacun marchant au nom de son Dieu. Que les « agneaux du Tout-Puissant aient à tout jamais, dans cette colonie, la « liberté de leurs mouvements, sans qu'on leur fasse aucun tort. Au « nom de Jéovah, leur Dieu. »

été fait dans la majorité des assemblées générales des communes.

En 1651, Coddington, un des chefs antinomiens et qui avait établi une théocratie semblable à celle du Massachusetts, avec obligation du test, dans le voisinage de Portsmouth, se présente avec une charte nouvelle qui le constitue gouverneur des îles de la Baie. Cette concession, en enlevant à la nouvelle confédération la plus grande partie de son territoire, renversait celle de 1634, et conséquemment la constitution à peine établie, et remettait ainsi toutes les questions importantes à l'ordre du jour. Dans cette situation difficile, les yeux des administrateurs se tournent vers Roger Williams, retiré chez ses amis les Narragansetts; on le supplie de se rendre une seconde fois en Angleterre pour obtenir le rappel de la patente nouvelle. Le fondateur de la colonie vend sa plantation et part accompagné de John Clarke. Arrivé dans la mère patrie, il s'adresse de nouveau à Sir Harry Vane qui obtient, en 1652, une déclaration du conseil d'État confirmant la concession accordée à Williams en 1634 et rapportant en conséquence celle de Coddington.

Après avoir obtenu ce document, le député de Providence retourna en Amérique laissant John Clarke à Londres pour y défendre les intérêts de la colonie dissidente.

A son retour, Williams rencontra les plus grandes difficultés pour la réunion des plantations en un seul gouvernement; le désordre le plus complet régnait dans la colonie; les fonctionnaires établis par Coddington se refusaient à reconnaître le nouvel état de choses; enfin les colons de la terre ferme et ceux des iles n'avaient pas encore réussi à s'entendre pour fixer leur lieu d'assemblée, de manière que Providence et Warwick avaient élu des magistrats distincts de ceux nommés par Portsmouth et New-Port. Grâce à son esprit essen-

tiellement logique Roger parvient, à l'aide d'exhortations et de remontrances, à établir la paix entre les deux sections, et bientôt (en 1654) une assemblée composée de six représentants de chacune des quatre colonies décida que le gouvernement serait rétabli sous l'empire de la première charte obtenue en 1644 par Williams. Celui-ci fut élu président de la colonie ainsi reconstituée. Grâce aux intrigues de ses ennemis, il ne fut pas renommé après la seconde année, c'est à dire à l'époque où on avait le plus besoin de ses lumières. Olivier Cromwell, l'ami des colons de Rhode-Island, était mort et l'on ne pouvait espérer de faveurs de la monarchie restaurée, quoique cependant le Rhode-Island eût mis le plus grand empressement à reconnaître le gouvernement de Charles II. Roger Williams surtout voyait tout en noir; la position l'effrayait. Heureusement John Clarke, l'infatigable agent de la colonie à Londres, surveillait avec soin ce qui se passait. Il se fit présenter au roi dont il s'assura le haut patronage et en 1663 il obtint de ce prince une nouvelle charte pour la colonie de Rhode-Island et Providence dans laquelle il était dit que personne ne pouvait être molesté pour ses opinions religieuses et que chacun avait le droit de professer librement ses convictions. Enfin le gouvernement était confié à une assemblée composée d'un gouverneur ou député-gouverneur, de dix assistants et de représentants des différentes communes qui tous devaient être nommés par les francs-tenanciers.

Grâce à cette nouvelle charte, la couronne d'Angleterre accordait donc officiellement au Rhode-Island ce que Roger avait sollicité depuis la fondation de Providence; la colonie pouvait donc proclamer librement le grand principe de la *liberté religieuse* qui domine aujourd'hui dans plusieurs pays, mais qui cependant n'a pas encore remporté sa dernière victoire.

Contrairement à ce qu'affirme Chalmers (1), le Rhode-Island n'a jamais été en contradiction avec ce principe et, en 1680, le gouverneur de cette colonie déclara « que l'administration de la colonie laisse à chacun la liberté d'agir « comme Dieu l'enseigne à son cœur, et que tout le monde « y jouit de la liberté de conscience la plus étendue. »

Williams, de son côté, persista dans son respect pour la conscience individuelle; il désapprouva cependant le principe des quakers persécutés dans les autres colonies de la Nouvelle-Angleterre et accueillis dans le Rhode-Island. Jusqu'à sa mort en 1683, il resta à la hauteur de sa tâche, prêchant la liberté religieuse la plus illimitée, tout en résistant à ceux qui abusaient de ce principe.

ATTITUDE HOSTILE DU GOUVERNEMENT ANGLAIS VIS-A-VIS DES COLONIES

Tandis que ceci se passait en Amérique, on recherchait en Angleterre les moyens de réduire les colonies déjà endurcies, disait-on, dans le républicanisme.

Déjà lors de son avénement au trône, le roi Charles II avait fait adopter un acte monstrueux portant que tout ministre devait consentir sans réserve aux ordres des cérémonies et des prières consacrées par l'Église anglicane. Deux mille pasteurs, ayant quitté les presbytères plutôt que de faire le sacrifice de leurs principes, furent prévenus qu'il ne leur était plus permis de s'approcher à plus de cinq milles des villes ou de leurs anciennes paroisses.

(1) L'historien anglais Chalmers prétend que l'assemblée du Rhode-Island de 1664 n'accorda les droits de citoyens qu'aux protestants; ceci est inexact, car dans cette même session toutes les lois contraires au contenu de la nouvelle charte furent rapportées.

Mais, comme si ce n'était pas encore assez punir les puritains, le roi envoya à Boston un ordre demandant la suspension de tout arrêt prononcé contre les quakers et réclamant aussi l'envoi en Europe de tous les accusés. Le conseil du Massachusetts qui prévoyait les projets de l'Angleterre contre l'indépendance des colonies se soumit à la demande royale et envoya même deux agents (Norton et Bradstral), à la cour de Londres. Ceux-ci furent favorablement accueillis; Charles II confirma la charte du Massachusetts et accorda un pardon complet à tous ceux qui, pendant les années de la république, avaient pu commettre quelque crime soit contre sa personne, soit contre un membre de sa famille. Enfin les intentions de Sa Majesté paraissaient tout à fait en faveur des colonies. Pour masquer ses projets, le gouvernement anglais venait d'accorder au Connecticut une charte concédant à cette plantation toutes les libertés et tous les priviléges dont jouissait déjà le Massachusetts.

Clarendon, ministre de Charles II, voulait, avant d'attaquer l'indépendance des colonies, triompher des difficultés intérieures.

En attendant le moment favorable, il tâchait de semer la discorde entre les colons des diverses plantations et de déchirer les liens de la confédération de 1643.

Grâce aux chartes favorables accordées au Connecticut et au Rhode-Island, ces deux établissements étaient gagnés à l'Angleterre; Plymouth, berné de promesses illusoires, recherchait les moyens de montrer son attachement aux institutions de la mère patrie. Le Massachusetts était donc isolé, et c'était contre lui qu'il fallait commencer à agir. Dans une lettre envoyée par le roi aux habitants de cette colonie, Sa Majesté demanda que toutes les lois contraires à son gouvernement fussent rapportées, que tout colon prêtât le ser-

ment d'allégeance, que l'on ne tînt aucun compte dans les élections des opinions religieuses, et enfin qu'il suffit d'être orthodoxe pour que l'on pût jouir des droits civils et politiques.

En réponse à ces demandes, les colons obligèrent le conseil à remettre en vigueur les lois prescrivant la peine du fouet contre les quakers vagabonds (1662) et à organiser une milice destinée à défendre l'indépendance de la colonie. Lorsque le gouvernement anglais apprit que la lettre du roi avait été mise à *remotis*, il rechercha un prétexte pour envoyer une force armée en Amérique sans trop éveiller l'attention des colons.

En 1664, quatre vaisseaux de guerre portant quatre cents soldats entrèrent à Boston. Ils avaient à bord des commissaires chargés de recueillir les informations nécessaires à la réalisation des bonnes intentions de Sa Majesté, à l'égard des plantations, et de demander compte au conseil administratif de sa conduite en réponse aux demandes qui lui avaient été faites deux ans auparavant. En outre, ils avaient reçu des instructions secrètes leur ordonnant d'étudier l'esprit public dans les colonies, de faire souhaiter des modifications dans la charte, etc.

L'assemblée générale n'étant pas réunie lors du débarquement des commissaires, et le peuple ayant refusé une réunion extraordinaire, les agents recommandèrent aux colons de réfléchir aux réclamations pendant qu'eux allaient, au nom du roi d'Angleterre, soumettre les colonies hollandaises dont Charles II avait fait don à son frère, le duc d'York. Pendant l'absence des commissaires le gouvernement du Massachusetts, désirant gagner du temps, envoya une pétition à Charles II demandant le maintien des droits et priviléges dont la colonie avait joui par le passé. La ré-

ponse ne se fit pas attendre; elle contenait de sévères remontrances tant de la part du roi que de celle du ministre lord Clarendon; celui-ci donna même à la démarche faite par le conseil colonial la qualification d'*imprudente*.

Il n'y avait donc plus à compter que sur ses propres forces, et cela d'autant plus que le temps pressait. Après avoir soumis la Nouvelle-Hollande, les commissaires royaux avaient visité les différentes plantations puritaines et complétement réussi dans leur mission; ils revenaient maintenant à Boston pour tâcher de soumettre également cette colonie. A leur arrivée, on commença à discuter les demandes royales et, pour donner des preuves de leur loyauté, les hommes d'État du Massachusetts cédèrent sur les premières questions, c'est à dire les points les moins importants. Mais lorsqu'un incident vint soulever la question du droit d'appel que les commissaires s'arrogeaient dans les questions judiciaires, les magistrats de Boston protestèrent énergiquement, déclarant le droit en question contraire aux prescriptions de la charte. Les commissaires, n'ayant pu réussir à faire céder les puritains et ne pouvant en appeler à la force, furent obligés de se retirer. Un d'eux fut envoyé en Angleterre, chargé de remettre au roi un rapport détaillé de ce qui venait d'arriver. Ce document fut pris par un croiseur hollandais et avant qu'une copie en arrivât en Angleterre, l'attention de celle-ci était absorbée par la guerre contre la France. Ne pouvant cependant pas reculer elle invite le Massachusetts à envoyer des agents dans la mère patrie afin de s'entendre sur les questions fondamentales. Au lieu de députés, la colonie envoya au roi des cadeaux magnifiques, entre autres pour 2,000 livres sterling de mâts de vaisseaux.

Tout resta donc dans le *statu quo* jusqu'en 1680, époque

à laquelle le gouvernement anglais envoya à Boston un agent (Randolph) chargé de veiller à l'observation de l'acte de navigation qui réservait au pavillon national le commerce des colonies et qui, jusque-là, n'avait pas été observé dans la Nouvelle-Angleterre. Les colons ne tinrent aucun compte des pouvoirs royaux confiés à Randolph, et celui-ci se vit bientôt obligé de retourner en Angleterre d'où il revint muni d'une lettre royale sommant la colonie d'envoyer à Londres deux agents munis des pouvoirs nécessaires pour changer la patente. Les puritains ayant refusé toute modification dans la forme de leur gouvernement, Randolph fut de nouveau envoyé en Amérique chargé cette fois de signifier aux magistrats de Boston d'avoir à comparaître devant la justice pour la défense de leur charte. Le Massachusetts, n'ayant pas été représenté devant la cour, fut condamné par défaut; sa charte fut déclarée non avenue. Une fois ce jugement prononcé, Dudley fut envoyé à Boston avec le titre de gouverneur mais ayant été accusé d'être trop zélé en faveur de la colonie, il fut remplacé par sir Edmond Andros qui arriva en Amérique, en 1685, avec le titre de gouverneur général de tous les établissements de la Nouvelle-Angleterre, et suivi de deux compagnies de soldats. Après avoir soumis Plymouth, le Connecticut et Rhode Island, il s'occupa des changements à apporter dans l'organisation publique; les patentes furent confisquées, le suffrage universel fut aboli, des taxes furent établies, les terres de ceux qui ne purent en justifier la possession confisquées; enfin la célébration des mariages fut retirée aux magistrats et donnée à des ecclésiastiques épiscopaux; les habitants de la colonie furent appelés à contribuer à l'érection d'une église épiscopale.

C'est ainsi que fut renversé par Charles II et Jacques II le

régime politico-religieux de la Nouvelle-Angleterre, régime qui avait eu pour résultat de développer rapidement ces vastes solitudes s'étendant, sur les bords de l'Atlantique, de la baie de Penobscot à celle de New-York, et à l'intérieur jusqu'aux environs des lacs George et Champlain.

COLONIES DES QUAKERS

Pendant que ceci se passait au nord, de nouvelles colonies avaient été fondées au sud du New-York. Les quakers, chassés de la confédération de la Nouvelle-Angleterre, étaient allés chercher un refuge dans le Rhode-Island et dans les colonies de la Virginie; en 1675, ils fondèrent les premiers établissements destinés à devenir des asiles pour les prosélytes de Georges Fox.

Après que Charles II eut donné toutes les colonies hollandaises de l'Amérique septentrionale à son frère le duc d'York, celui-ci avait vendu tout le district situé entre l'Hudson et le Delaware à lord Berkeley et à sir Georges Carteret. Afin d'encourager la colonisation du pays, les terres furent offertes aux conditions les plus libérales et la jouissance de la souveraineté populaire était garantie aux colons, les propriétaires ne se réservant que le pouvoir exécutif et la nomination des fonctionnaires judiciaires. La colonie prospéra rapidement, lorsqu'en 1673 les Hollandais, ayant repris New-York, parvinrent à étendre de nouveau leur domination sur le New-Jersey. En 1674, le pays fut rendu à l'Angleterre et la charte de 1664, en faveur du duc d'York, confirmée. Celui-ci considérant la vente faite à Berkeley et à Carteret comme annulée, nomma sir Edmond Andros gouverneur de tous les territoires, du Connecticut au Delaware.

Les propriétaires protestèrent et, finalement, le duc d'York fut obligé de reconnaître leurs droits. Berkeley céda sa portion, le New-Jersey occidental, à deux quakers dont l'un, John Fenvick, s'embarqua en 1676 avec plusieurs familles pour aller fonder, sur le Delaware, les villes de Burlington et de Salem. A peine débarqués, les colons se donnèrent une constitution reposant sur le régime démocratique égalitaire proclamant la liberté de conscience la plus absolue.

Quant au Jersey oriental, appartenant encore à Carteret, celui ci le céda, en 1682, à Penn et à onze autres quakers qui en gardèrent la moitié et donnèrent l'autre partie à une compagnie écossaise, sous la présidence du comte de Perth; lors de l'avénement du duc d'York au trône d'Angleterre, cette dernière partie et le Jersey occidental furent annexés au New-York et passèrent ainsi sous la domination absolue de Edmond Andros, gouverneur de la Nouvelle-Angleterre.

Mais la plus importante des colonies établies par le quackérisme fut celle de Pensylvanie, la seule qui conserva le nom de son fondateur.

William Penn, né à Londres en 1644 et fils de l'amiral Penn qui se distingua en 1655 à la prise de la Jamaïque et dans la guerre contre les Hollandais, fit ses études à l'université d'Oxford. Ayant été renvoyé de cet établissement comme dissident, après avoir osé se rendre à une conférence publique de G. Fox, il va visiter le continent, mais revient bientôt en Angleterre pour étudier le droit à Londres. Ses études terminées, William se rend en Irlande où il se lie d'amitié avec Thomas Loc et se déclare quaker; il est emprisonné et ce n'est que grâce à l'intervention du duc d'York, ami de son père, qu'il est rendu à la liberté. Il n'en continue pas moins à défendre la cause de la liberté religieuse et lorsque la mort de son père le met en possession d'une for-

tune importante, il s'intéresse dans toutes les entreprises qui ont pour but de combattre l'intolérance.

Après avoir fait encore quelques voyages sur le continent où il prêcha l'Évangile, Penn fit un dernier appel à la chambre des communes en faveur de la liberté religieuse pour tous. Mais voyant qu'il n'y avait rien à attendre du parlement, il songea à aller établir un gouvernement libre et indépendant en Amérique.

Son père lui avait laissé une créance sur l'État, de 16,000 livres sterling environ. Penn fit savoir au roi qu'il se contenterait pour le paiement de cette somme d'un terrain en Amérique ayant alors peu de valeur. Charles II, se trouvant dans des embarras d'argent, accepta cette proposition et, le 5 mars 1681, il donna au jeune Penn une patente en vertu de laquelle il devenait propriétaire de tout le pays situé à l'ouest du Delaware sur une largeur de cinq degrés vers l'intérieur, s'étendant du nord au sud entre le 40e et le 42e degré de latitude nord en exceptant néanmoins une superficie de douze milles aux environs de New-Castle.

La charte accordait à la nouvelle colonie les mêmes priviléges que ceux dont le Maryland jouissait déjà; cependant pour prévenir des troubles du genre de ceux qui agitaient alors les établissements de la Nouvelle-Angleterre, il avait été ajouté que les actes du gouvernement colonial ne pouvaient être mis en vigueur qu'après avoir été acceptés par le roi et son conseil; un agent permanent de la Pensylvanie devait résider à Londres; enfin, on se réservait le droit d'appel pour tous les procès jugés en Amérique.

Après avoir adressé une proclamation à ses sujets, le nouveau propriétaire chargea son agent Markham d'aller prendre possession du territoire. Markham s'embarqua en mai 1681, et au mois de juillet suivant, il vendit pour une somme de

600 livres sterling un terrain de 20,000 acres à une compagnie de commerçants.

A la fin de la même année, Penn envoya dans sa colonie par la *Sarah et John*, capitaine Smitt, la première compagnie d'émigrants. Dans le courant de l'année suivante, il obtint du duc d'York, pour arrondir son territoire, la cession de trois comtés situés sur la baie du Delaware et compris aujourd'hui dans l'État du Delaware; puis, après avoir fondé une société commerciale parfaitement libre dont chacun pouvait faire partie, il s'embarqua lui-même à bord du *Blue Anchor* et arriva, le 27 octobre (1682), à l'embouchure de la rivière Dock.

A peine débarqué, Penn convoque une assemblée des hommes libres de la colonie à Upland (aujourd'hui Chester), pour le 12 décembre suivant. Il y présente son projet de gouvernement qui n'est pas accepté; alors, dans une session de trois jours, une constitution est arrêtée et différentes lois sont promulguées. Parmi les principes adoptés il faut surtout citer ceux qui consacraient la liberté religieuse et prescrivaient de vivre en paix avec les Indiens. Ceci admis, Penn invite la tribu des Leni-Lenape à lui envoyer une députation et conclut avec elle un traité d'amitié qui fut sincèrement observé de part et d'autre.

En 1683, Philadelphie ou la « Cité de l'amour fraternel, » fut fondé dans une position magnifique entre le Delaware et la Schuylkill. La taverne de l'Ancre bleue (*Blue Anchor tavern*) fut la première habitation de la ville et c'est là que se réunirent, en avril de cette même année 1683, les représentants des six comtés de la Pensylvanie pour y tenir la seconde assemblée législative. Dans cette session, plusieurs lois importantes furent votées, une abolissant le droit de primogéniture, une autre le serment, une troisième procla-

mant l'égalité civile des colons. Quant aux droits politiques, ils n'étaient accordés qu'aux chrétiens; enfin, une loi inter disait les plaisirs bruyants tels que bals, mascarades, scènes théatrales, etc.

La colonie une fois organisée, Penn en abandonne le pouvoir exécutif à un comité présidé par son ami Lloyd et revient en Europe rejoindre sa femme et ses enfants. A peine est-il parti que des dissensions intérieures éclatent. En paralysant le pouvoir exécutif, on cherche à priver le propriétaire de tous ses droits; l'assemblée veut usurper les pouvoirs du propriétaire en présentant des lois tendant à réorganiser le pouvoir judiciaire. Cette anarchie ne devait pas durer moins de huit ans; elle n'affecta heureusement pas la prospérité matérielle du pays. Des colons continuaien à arriver en masse tant de l'Angleterre que de l'Allemagne et des Pays-Bas, et Philadelphie qui à la fin de 1683 ne consistait encore qu'en cinq ou six petites maisons (cottages) avait déjà, en 1684, une population de 2,500 habitants et, en 1687, ce chiffre s'élevait à 4,800 personnes. Cette même année 1687, la seconde imprimerie de l'Amérique y fut établie et, en 1689, on y érigea une école supérieure.

RÉVOLUTION ANGLAISE DE 1688

Telle était donc la situation politique, morale et religieuse, des divers établissements fondés sur cette partie du territoire américain qui, plus tard, devait devenir le domaine primitif des États-Unis lorsque éclata, en Angleterre, la révolution du 15 novembre 1688.

Après avoir défait l'armée du duc de Monmouth et fait

décapiter ce fils naturel de son frère, Jacques II qui avait abjuré la religion protestante dès l'année 1671 chercha, peu à peu, à rétablir dans son royaume la religion catholique; il invita même le nonce du pape à faire son entrée publiquement à Windsor, précédé de la croix et suivi d'un grand nombre de religieux. Les Anglais, qui étaient fortement attachés au régime anglican, furent mécontents et appelèrent à leur secours Guillaume, prince d'Orange, gendre du roi. Ce prince débarqua au village de Broxholme, dans la baie de Torbay, le 15 novembre 1688 et fut bientôt couronné sous le nom de Guillaume III.

Dès que cette nouvelle arriva en Amérique, les colonies s'empressèrent de reconnaître l'autorité du nouveau souverain; le Connecticut et le Rhode-Island remirent en vigueur leurs anciennes chartes, tandis qu'à Boston on préféra attendre les ordres de la mère patrie. Guillaume accepta la situation telle qu'elle se présentait, maintenant les patentes des deux premières plantations et confirmant provisoirement le gouvernement dépendant du Massachusetts. Bientôt une nouvelle charte fut octroyée en faveur de cette dernière colonie (y compris l'établissement de Plymouth); mais elle était loin d'être libérale. Le roi s'y réservait la nomination du gouverneur qui seul avait le droit de convoquer, d'ajourner et de dissoudre l'assemblée générale, de nommer les membres de la cour judiciaire, les officiers de la milice, etc. Les droits politiques cessèrent d'appartenir aux seuls membres de l'Église; un cens électoral fut substitué au test religieux, enfin toutes les colonies devaient être soumises à la suprématie du parlement anglais.

Ces restrictions désappointèrent cruellement les colons de la Nouvelle-Angleterre, qui comprirent que la perte de leur indépendance devait nécessairement les condamner à parta-

ger la fortune de la mère patrie toujours en guerre avec les puissances du continent.

GUERRES COLONIALES

La rivalité existant en Europe entre les Anglais et les Français se communiqua aux colonies d'Amérique; les puritains et les Français, dans un même but de conquête, se livrèrent des engagements sanglants qui, grâce à la division des Indiens, n'eurent d'autre effet que de promener les ravages de la guerre dans les deux pays, depuis le Delaware jusqu'au Saint-Laurent, et la paix signée à Ryswyk, en 1697, rendit à chaque partie la possession des territoires qu'elle possédait avant la guerre. Des deux côtés on profitait de cette trêve pour se fortifier en vue de nouvelles éventualités et lorsque, en 1702, la guerre de la succession d'Espagne éclata, les possessions de la France de même que celles de l'Angleterre étaient prêtes à la lutte. Les hostilités éclatèrent d'abord dans le sud où les Espagnols et les Français tentèrent vainement de s'emparer de la Caroline. Dans le nord, les puritains ravagèrent l'Acadie, tandis que les Français s'avançaient jusqu'aux portes de Boston. Enfin, après bien des destructions, on vit qu'on s'était encore fait illusion de part et d'autre et que sans l'intervention efficace d'une des puissances européennes, il était impossible de réunir les deux colonies sous un gouvernement. Cependant le traité de paix conclu à Utrecht en 1713 augmenta la puissance de l'Angleterre en Amérique; la France renonça à ses prétentions sur la baie d'Hudson, la Nouvelle-Écosse et le banc de Terre-Neuve, elle ne conserva que le cap Breton et la faculté de faire sécher le poisson sur le rivage.

Ce fut après cette seconde guerre coloniale que les Anglais songèrent à se fortifier davantage dans le sud afin de protéger la Caroline du sud contre les invasions des Espagnols de la Floride. En 1720, le fort Barrington fut établi sur le Halatamaha (aujourd'hui dans le comté de Mac Intosch en Géorgie), pour intercepter la fuite des esclaves vers la Caroline espagnole de Saint-Augustin (en Floride); mais ce n'est que sous le règne de Georges II, alors que les Espagnols recommençaient à inquiéter le commerce de la Grande-Bretagne, que des mesures énergiques furent prises. En 1732, une nouvelle colonie fut fondée sur les bords de la Savannah, sous le nom de Géorgie; elle devait être gouvernée militairement. En 1733, le général Oglethrope y conduisit les premiers colons qui furent bientôt suivis par un grand nombre d'Écossais et d'Allemands.

Les Espagnols, qui ne pouvaient tolérer que des Anglais s'établissent sur un territoire qu'ils prétendaient leur appartenir, fomentèrent une insurrection servile dans la Caroline du sud et favorisèrent dans la Floride l'établissement des esclaves fugitifs. Ceux-ci ayant été vainement réclamés par les Anglais, on recommença les hostilités. Après des tentatives infructueuses des deux côtés, on était sur le point de s'entendre lorsque la terrible et désastreuse guerre de Sept ans vint de nouveau mettre en présence les Français et les Anglais, les deux peuples qui prétendaient toujours à la domination dans l'Amérique septentrionale. Les colonies anglaises, au nombre de treize, avaient fait des progrès importants; leur population qui, en 1715, n'était que de 375,750 habitants blancs et 58,850 nègres, était, en 1753, de 1,192,896 blancs et 292,738 noirs. Leur mouvement commercial s'élevait à 2,469,000 livres sterling (dont 1,486,000 pour les exportations et 983,000 pour les im-

portations). Dans le nord, les puritains se faisaient déjà remarquer à cette époque par le développement qu'ils avaient su donner à l'industrie et au commerce, tandis que dans le sud l'agriculture continuait à être la seule richesse du pays. La culture des céréales était très importante dans la Pensylvanie ; la Virginie produisait du tabac et du riz ; la Caroline du sud, l'indigo ; enfin, dans la Caroline du nord, la fabrication du goudron et de la poix était la principale ressource des colons. Quant aux branches les plus importantes de l'industrie, c'étaient la production du fer en Pensylvanie et le travail du minerai dans la nouvelle Angleterre, la fabrication des chapeaux à Boston, etc., etc.

Les Français, de leur côté, avaient aussi tâché d'obtenir la prépondérance dans l'Amérique du nord ; Louis XIV avait accordé au Canadien Iberville le titre de gouverneur de la Louisiane, et l'avait chargé de la colonisation de cette contrée. En 1699, Iberville et Bienville créèrent le premier établissement permanent dans cette province ; l'année suivante d'autres plantations furent établies sur les bords du Mississipi, notamment aux environs des villes actuelles de Natchez, de la Nouvelle-Orléans et de l'*île du Vaisseau* (Ship Island). En 1719, le fort d'Orléans fut construit près de l'embouchure de l'*Osage* et, dès 1720, on commença l'exploitation des mines de plomb situées aujourd'hui dans l'État du Missouri.

Plus au nord, les jésuites avaient continué à gagner la plupart des naturels à la cause de la colonisation du Canada et des villes nouvelles avaient été établies sur les bords des lacs et dans l'Illinois. En 1721, la Nouvelle-France possédait déjà des défrichements couvrant une superficie de soixante-quatorze mille arpents de terre d'un rendement considérable.

La France cherchait, comme on le voit, à étreindre les possessions anglaises; mais la population n'était pas assez nombreuse pour occuper un territoire aussi vaste, commençant au banc de Terre-Neuve pour aller vers l'ouest jusqu'au lac Supérieur et descendre ensuite jusqu'à l'embouchure du Mississipi. En 1755, tout ce pays n'avait que 120,000 habitants, dont 95,000 dans le Canada et 25,000 dans la Louisiane. Le commerce de la Nouvelle-France avait alors une valeur d'environ 7 millions de francs, dont 5,250,000 pour les importations et 1,750,000 pour les exportations. C'était donc à peine la huitième partie du mouvement des colonies anglaises dont la population était dix fois supérieure à celle des possessions françaises. Par contre, ces dernières avaient pour elles l'alliance des Indiens et puis l'avantage de posséder des officiers supérieurs à ceux qui commandaient les soldats de la Nouvelle-Angleterre.

Grâce à cette situation et surtout à l'immensité des terrains, les chances de succès étaient fortement balancées; il était facile de prévoir que c'était à l'intervention plus ou moins efficace des deux métropoles que serait due l'issue de la lutte. L'Angleterre qui ne voulait à aucun prix du triomphe définitif de la France avait déjà résolu la conquête du Canada, tandis que la France n'avait guère le temps de s'occuper de sa colonie laissée à la garde de l'héroïsme de ses habitants.

Les premières hostilités eurent lieu en 1754 dans la vallée de l'Ohio. Nous avons vu déjà que ce furent les Français qui, lors de l'excursion de Lasalle, avaient les premiers colonisé cette région. Afin de se défendre contre les prétentions des Anglais, ils avaient établi une chaîne de forts reliant l'Ohio au lac Erié. Par contre, plusieurs chartes des colonies anglaises accordaient à ces dernières tout le pays

situé entre les deux océans et, en 1750, une compagnie de la Virginie avait même obtenu du gouvernement de la mère patrie la concession de 600,000 acres de terre situés dans les limites du pays dont la possession était contestée. La société fit établir immédiatement des comptoirs sur les bords de l'Ohio et commença à trafiquer avec les Indiens. Les Canadiens réclamèrent vainement et finirent par s'emparer de deux marchands anglais qu'ils envoyèrent dans la presqu'île du lac Erié, où un fort important avait été établi. En apprenant cette nouvelle, l'assemblée de la Virginie envoya le célèbre Washington, alors major de la milice, avec mission d'obtenir la retraite des troupes canadiennes du territoire de l'Ohio. N'ayant pas réussi, il fut mis à la tête d'un régiment chargé de s'emparer de cette contrée. En avril 1754 il rencontra l'armée de M. de Villiers près du fort de la Nécessité, entre l'Alleghany et la Monongahela; après une lutte assez vive, les Virginiens furent obligés de se rendre et les Français restèrent provisoirement en possession du pays.

Lors de la déclaration de la guerre de 1755, le commencement de la campagne fut encore favorable aux Canadiens qui, malgré leur infériorité numérique, défirent le général Braddock chargé de s'emparer du fort Du Quesne, à Monongahela, jetant ainsi l'alarme dans la Virginie, le Maryland et la Pensylvanie, dont les frontières étaient abandonnées. En outre ils prirent le fort Oswego, qu'ils rasèrent, laissant les colonies anglaises ouvertes aux incursions des naturels.

Trois campagnes étaient déjà terminées (1755-1757), et toutes avaient été, en somme, favorables au Canada, lorsqu'en 1758 l'Angleterre porta son armée coloniale au chiffre de cinquante mille combattants. Les Canadiens, redoutant la revanche que les puritains se disposaient à prendre, demandèrent à la métropole de leur envoyer des secours propor-

tionnés à ceux qu'avait envoyés l'Angleterre ; mais la France engagée dans les guerres européennes n'envoya que quelques troupes, obligeant ainsi le général marquis de Montcalm, vieil officier expérimenté commandant l'armée coloniale, à prendre des mesures défensives qui devaient devenir funestes. Dix-huit mille hommes dont six mille réguliers allaient se trouver en présence de cinquante mille Anglais, dont vingt-deux mille de troupes régulières. Pour comble de malheur, les sauvages s'apercevant de la tournure qu'allait prendre la guerre abandonnèrent la cause du Canada pour signer des traités d'amitié avec les Anglais.

Ce fut dans ces conditions que s'ouvrit la campagne de 1758 ; l'attaque fut portée sur trois points à la fois : sur les bords de l'Ohio, au cap Breton et sur la route de Montréal.

Les armées anglaises furent heureuses dans les tentatives du Golfe, mais par contre elles éprouvèrent un échec important sur les bords des lacs Champlain et George, où quatre mille Français sous les ordres de Montcalm établis au fort Carillon repoussèrent en juillet quinze mille soldats d'élite commandés par le général Abercromby ; cet échec fit abandonner aux Anglais le projet d'envahir le Canada pour cette année.

En 1759, de nouveaux renforts furent envoyés aux Anglais, tandis que la France avoua officiellement son impuissance à envoyer à sa colonie les secours demandés. Le général Wolf commandant en chef l'armée britannique sentit que le moment était venu d'attaquer le Canada par le centre (Montréal) et les deux extrémités (Québec et Niagara). En juin, le général Arnherst attaqua le fort Niagara et s'en empara, tandis que le général Wolf venait avec une flotte débarquer ses troupes dans l'ile d'Orléans, devant Québec.

Après avoir perdu la bataille de Montmorency, le général

Wolf réussit à tromper la vigilance de l'ennemi et à surprendre les hauteurs d'Abraham, de manière à pouvoir attaquer la ville du côté opposé au camp retranché de Montcalm ; celui-ci ne pouvant croire à un mouvement stratégique aussi hardi, sortit de sa retraite et livra bataille dans les plaines voisines de la ville. Cette bataille dans laquelle Wolf fut tué et Montcalm mortellement blessé fut gagnée par les Anglais et entraîna la reddition de Québec. Ce fut en vain que le chevalier de Levis vengea en 1760 sur les hauteurs de Sainte-Foi la défaite de l'année précédente ; le sort en était jeté, la colonie abandonnée par sa métropole et attaquée de tous côtés dut céder malgré les prodiges de ténacité et de valeur de ses enfants et, par capitulation du 8 septembre 1761, le Canada cessa de faire partie de la France et devint dépendance anglaise. La capitulation garantissait aux soixante et dix mille colons le libre exercice de leur religion et la conservation de leurs anciennes lois, institutions sociales et religieuses.

En 1763, les ambassadeurs d'Angleterre, de France et d'Espagne signèrent à Fontainebleau un traité de paix par lequel la France cédait à l'Angleterre l'Acadie, la Nouvelle-Écosse, le Canada et ses dépendances, l'île du cap Breton et toutes celles du golfe et du fleuve Saint-Laurent; elle ne conservait que le droit de pêche dans le golfe à trois lieues des îles et hors du golfe à quinze lieues du cap Breton, plus le droit de faire sécher et barraquer le poisson dans les îles Saint-Pierre et Miquelon, mais sans pouvoir y établir des fortifications.

Quant à la paix avec l'Espagne, elle se fit aux dépens de la France qui accordait à cette puissance la Louisiane qui n'avait pas été conquise en échange de la Floride et de la baie de Pensacola abandonnée aux Anglais.

Ce fut ainsi que fut réglée en faveur de la race anglo-saxonne cette question importante de la prépondérance dans le nouveau monde. C'était donc grâce à l'intervention efficace de la mère patrie que les puritains parvinrent à se débarrasser du voisinage de la domination française et à donner à leurs établissements une puissance tellement considérable qu'ils se virent bientôt en état de résister à la métropole même. La guerre contre la France avait été faite dans un intérêt commun et avait conséquemment resserré les liens qui unissaient les possessions anglaises; celles-ci aspiraient plus que jamais à l'indépendance, et cherchaient à élever des prétentions de plus en plus hautes. Pendant la guerre, l'administration avait déjà passé de la main des gouvernements dans celle des assemblées choisies par le peuple.

EFFETS DE LA GUERRE DE 1755-1759. — GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

La dernière guerre coloniale avait donc mis les colonies en état d'attendre tranquillement les éventualités qui pouvaient surgir. L'Angleterre qui n'était pas sans craintes manifesta l'intention de maintenir en Amérique en temps de paix une armée de dix mille hommes dont l'entretien devait être à la charge des colons; en outre, le gouvernement anglais désirait se rembourser de la valeur des secours qu'il avait envoyés contre les Français et pour lesquels il n'avait rien réclamé. Aussi à peine la paix fut-elle signée qu'on revint à un ancien projet d'établir dans la colonie un droit de timbre qui devait rapporter un demi-million de dollars et qui devait s'appliquer aux actes de toutes sortes, civils et ecclésiastiques. Ce projet de bill fut proposé au par-

lement le 10 mars 1764 et malgré l'opposition de William Pitt, comte de Chatam, il fut accepté l'année suivante par la chambre des communes. A cette nouvelle, les colonies firent éclater tout leur ressentiment; des réunions populaires se formèrent dans les principales villes établissant des comités de résistance dont les membres prirent le titre d'*Enfants de la liberté*. Ces associations qui se recrutaient parmi la jeunesse se déclarèrent les gardiennes des franchises coloniales et prêtes à attaquer, les armes à la main, l'exécution de la loi. Enfin, les assemblées législatives de la Virginie et du Massachusetts prirent l'initiative de la résistance ouverte; elles contestèrent au parlement, dans le sein duquel elles n'étaient pas représentées, le droit de leur imposer des taxes : « Les colons, disait on, ne doivent être soumis qu'aux impôts votés par eux. » Les députés du Massachusetts convoquèrent pour le 7 octobre (1765) un congrès de députés de toutes les plantations à New-York. Après une session de trois semaines, cette assemblée proclama le droit des colonies de n'être imposées que par elles. Les diverses assemblées coloniales approuvèrent cette décision. A New-York les principaux habitants se constituèrent en comité pour correspondre avec les conseils des colonies. Il fut convenu que jusqu'au rappel de la loi du timbre tout commerce avec la mère patrie devait être suspendu, qu'on cesserait d'importer des marchandises anglaises pour ne faire usage que des articles de manufactures américaines.

Une telle unanimité dans la résistance donna à réfléchir à l'Angleterre et Pitt, chef du parti libéral alors en formation, fit des reproches amers à lord Grenville sur sa politique injuste; il maintint le principe que les colonies ne devaient être soumises qu'aux impôts votés par elles; enfin,

le 19 mars 1766, une nouvelle loi fut votée, elle rapportait l'impôt sur le timbre.

Cependant les embarras financiers continuaient à subsister et il s'agissait de trouver de l'argent. Supposant qu'un droit de douane exciterait moins d'opposition que l'impôt rejeté, le gouvernement présenta un nouveau bill au parlement; il demandait maintenant l'établissement de droits d'entrée sur le thé, le papier, le verre, le plomb et les couleurs, et pour surveiller l'exécution de cette loi qui devait être mise en vigueur le 20 octobre 1767, il fallait créer une administration douanière ayant son siége à Boston et dont les agents seraient répandus dans tous les ports.

En réponse à cette loi, les colonies renouvelèrent les lois somptuaires qui avaient été adoptées deux ans auparavant à Boston; les officiers de la douane ayant voulu saisir un navire suspect d'avoir introduit frauduleusement du vin de Madère furent insultés par les émeutiers et obligés de se réfugier dans une île où se trouvait une batterie d'artillerie.

En Angleterre on croyait que le mouvement n'était qu'une insubordination momentanée et par conséquent sans danger sérieux; on croyait même pouvoir l'arrêter dans son foyer en y envoyant des troupes. Le général Gage commandant quelques régiments à New-York reçut l'ordre de se transporter à Boston où il arriva en octobre 1768. Le peuple exaspéré par cette occupation militaire se réunit, refuse les logements, invite les citoyens sans armes à s'en procurer au plus vite et provoque la convocation d'une assemblée composée de délégués de toutes les communes de l'État. Cette attitude produisit en Angleterre une très mauvaise impression; le parlement accorda en 1769 au ministère un bill d'indemnité pour tout ce qu'il avait fait et déclara que les infracteurs des dernières lois devaient être envoyés

en Angleterre pour y être jugés. L'assemblée de Virginie protesta contre cette décision, mais sa démarche n'eut aucun succès. La résistance énergique de l'Angleterre ne fit qu'augmenter l'opposition des colons, la convention du Massachusetts déclara ne pouvoir délibérer librement dans une ville occupée par une garnison anglaise et elle se refusa à fournir les subsides réclamés par le bill qui ordonnait aux colonies de pourvoir à l'entretien des troupes. Cette résistance fut approuvée par New-York et le Maryland. Le ministère anglais entra alors de nouveau dans la voie des concessions; révoquant le droit sur le verre, le papier, le plomb et les couleurs, il ne laissa en vigueur que la taxe sur le thé (3 pence par livre). Mais les colonies ne tinrent aucun compte de cet acte, ce qu'elles voulaient, c'était que l'Angleterre reconnût n'avoir pas le droit d'établir d'impôt dans ses possessions américaines; or, la circulaire annonçant le retrait de la loi des douanes maintenait précisément ce droit du parlement. C'était donc plus qu'il n'en fallait pour détruire le bon effet que la demi-concession aurait pu produire. La fermentation, plus vive à Boston que partout ailleurs, avait amené des rixes sanglantes; les soldats anglais poussés à bout finirent par faire feu sur la foule et ce n'est qu'à grand'peine que les officiers parvinrent à éviter une collision générale. Après cette rencontre appelée le *Massacre de Boston* (en 1770) la garnison fut obligée de se retirer au fort William.

Près de trois années se passèrent alors en essais de rapprochement; mais toutes les peines furent inutiles; les colons continuaient de s'abstenir de thé. Le ministère anglais supposant que dès que la marchandise serait introduite dans le pays des planteurs ceux-ci en achèteraient, engagea la compagnie des Indes orientales à tenter des expéditions.

Plusieurs cargaisons furent expédiées de Londres; mais le peuple de Boston ne voulut pas en permettre le débarquement; puis comme les navires restaient dans le port, une quarantaine de matelots travestis en Indiens les envahirent et vidèrent dans la mer les caisses de thé, occasionnant ainsi une perte de 18,000 livres sterling. Les bâtiments envoyés à Charleston, New-York et Philadelphie furent reçus de la même manière.

Dès que cette nouvelle arriva en Angleterre, le ministre lord North croyant intimider les colonies eut recours à des mesures de rigueur. Il proposa au parlement, qui les accepta sans opposition sérieuse, différents bills importants qui devaient être mis à exécution le 1er juin 1774. L'un d'eux décida que le port de Boston serait fermé et que le siége du gouvernement du Massachusetts serait transporté à Salem. Un second abolissait implicitement la charte de la colonie et lui enlevait la nomination de ses magistrats; un troisième défendait l'alliance du Canada avec les autres colonies; enfin une quatrième loi ordonnait que quiconque aurait tué un officier de la couronne serait jugé en Angleterre.

La lutte était donc sérieusement engagée; les principaux citoyens de Boston demandèrent la formation d'un nouveau congrès général; toutes les plantations émirent le même vœu; des députés furent nommés et le premier congrès continental se réunit à Philadelphie le 5 septembre 1774. Il comptait cinquante-trois représentants venus de douze colonies; la Géorgie seule s'était abstenue. Il fut décidé que le continent tout entier devait soutenir le Massachusetts dans sa résistance, puis on protesta contre les mesures du parlement. Trois adresses furent rédigées : l'une aux colons que l'on engageait à la résistance au nom de leurs droits et de la religion; une seconde au peuple anglais et une troi-

sième aux Canadiens; enfin une supplique fut envoyée au roi Georges III. On se sépara après être convenu de se réunir de nouveau au mois de mai suivant.

Pour soutenir les habitants de Boston dont le port avait été fermé, des listes de souscription furent ouvertes dans les principales villes, et Salem qui devait hériter des priviléges de l'ancienne capitale offrit aux Bostoniens l'usage libre et gratuit du port et des magasins; les habitants de Boston enhardis par ces témoignages de sympathie se préparèrent ouvertement à la résistance, et lorsque l'Angleterre décida l'envoi en Amérique d'un corps de 10,000 hommes, le Massachusetts avait déjà établi un congrès provincial qui avait consigné douze mille hommes de la milice qui devaient être prêts à tout moment et était entré en négociations avec les autres colonies pour porter ces troupes à 30,000 hommes. Dans le Rhode-Island le peuple profitant de l'absence des vaisseaux de guerre anglais pilla l'arsenal de New-Port et transporta quarante-quatre pièces de canon à Providence. L'assemblée du New-Hampshire fit occuper le fort William et Maria, enfin des manufactures d'armes furent établies dans le Massachusetts, la Pensylvanie et le Maryland. En un mot on se préparait à une lutte acharnée qui devait être décisive.

Un premier conflit eut lieu à Salem, entre le peuple et les soldats; il fut suivi de près de la première bataille de la guerre de l'indépendance. Une colonne de troupes anglaises ayant été envoyée à Concord pour détruire quelques magasins militaires fut assaillie près de Lexington par la milice américaine qui lui fit perdre environ 300 hommes. Cet engagement, qui eut lieu le 19 avril 1775, fut le signal des hostilités générales. Le lendemain Boston se vit assiégée par une armée de volontaires accourus de tous les points de

la Nouvelle-Angleterre et s'élevant bientôt à près de 20,000 hommes; toutes les communications de la ville avec le continent furent coupées.

Sur ces entrefaites le congrès continental ouvrit sa deuxième session le 10 mai 1775 (1); il accepta l'autorité suprême que lui offrait le Massachusetts. Ses membres s'occupèrent d'abord de centraliser les opérations militaires en nommant un général en chef. Ce fut Georges Washington, né à Bridge-Creeck (Virginie), le 22 février 1732, le même qui s'était signalé dans les guerres contre les Français, qui fut choisi. Avant que le général fût à même de prendre le commandement de l'armée, un second engagement avait déjà eu lieu. L'armée anglaise était toujours bloquée dans Boston par les milices coloniales sous les ordres du général Putnam. Celui-ci ayant envoyé le colonel Prescott établir sur la presqu'île de Charlestown une redoute qui menaçait la sûreté du port, le général Gage résolut une attaque générale pour déloger ses adversaires de la hauteur. Ses colones fortes de 3,000 hommes montèrent deux fois à l'assaut et furent deux fois repoussées; mais à la troisième attaque elles finirent par s'emparer de la redoute. Ce fut là la bataille de Bunkers-Hill livrée le 17 juin 1775.

Quinze jours après, le 3 juillet, Washington prit le commandement de l'armée américaine à Cambridge, près de Boston. Tandis qu'il tenait en échec l'armée anglaise enfermée dans Boston, le major général Montgomery avec une troupe de miliciens envahissait le Canada, dont le gouverneur Carleton, qui avait déclaré rester neutre, cherchait à faire une diversion sur les bords de l'Hudson pour délivrer

(1) Dans cette session la Géorgie fut également représentée; les treize colonies étaient donc unies.

Boston. Montgomery s'empara de Montréal, puis se joignant au colonel Arnold que Washington lui envoya avec un renfort de 1,100 hommes,il vint mettre le siége devant Québec. Montgomery ayant été tué d'un coup de canon, fut remplacé par Arnold. Ceci se passait vers l'hiver. Dès le retour du printemps les Anglais, maîtres de la mer, débarquèrent dans le Canada 13,000 hommes, ce qui obligea les Américains d'abandonner leur projet de conquérir cette colonie, projet aussi éphémère que hardi.

Quant à Washington, il avait réussi on ne peut mieux dans l'organisation des milices entourant Boston. Pendant la nuit du 4 mars 1776, il fit occuper par 2,000 hommes les hauteurs de Dorchester et s'apprêtait à donner un assaut général à la ville, lorsque le général Howe, qui avait remplacé Gage dans le commandement, évacua la place pour se retirer avec ses 9,000 soldats à Halifax. Les milices libérales firent leur entrée dans Boston le 27 mars 1776.

Ce succès augmenta considérablement la confiance des patriotes qui aspiraient déjà à l'indépendance des colonies. Pour eux ce n'était plus une révolte faite pour la défense d'un droit contesté; ils voulaient la séparation d'avec l'Angleterre et au mois de mai le conseil provincial du Massachusetts décida à l'unanimité qu'il fallait combattre pour l'indépendance. Quelques États tels que la Pensylvanie et le Maryland protestaient encore contre cette idée lorsque Richard Lee posa franchement la question au sein du congrès continental. Après un long débat la proposition fut adoptée le 8 juin et un comité composé de Thomas Jefferson, John Adams, Benjamin Franklin, Roger Levingston et Roger Sherman, fut nommé pour préparer un acte interdisant toute réconciliation avec la métropole; cette déclaration d'indépendance fut signée de tous les membres du

congrès et solennellement proclamée le 4 juillet à deux heures de l'après-dîner dans la maison de ville de Philadelphie. Avant que cet acte décisif fût rendu public, un agent diplomatique et commercial avait déjà été envoyé secrètement en France. En outre, le 23 mai il avait déjà été déclaré que tous les bâtiments anglais qui tomberaient entre les mains des patriotes étaient de bonne prise.

Malgré tout cela quelques villes hésitaient encore à prendre pour le moment la responsabilité d'une séparation définitive. New-York surtout qui comptait un grand nombre de royalistes accueillit encore avec faveur le parti anglais; aussi fut-ce vers ce port que le général Howe fit diriger les renforts que lui amenait son frère. Washington de son côté supposant que New-York serait le point attaqué tâcha d'y réunir une armée. Huit mille hommes y étaient rassemblés lorsque Howe débarqua sur Long-Island, avec 24,000 soldats. Alors Washington fit venir toutes les troupes qu'on pouvait distraire de l'armée destinée à tenir tête au général anglais Carleton qui était descendu du Canada à la tête de 13,000 hommes par les lacs Champlain et George et s'était emparé de Crownpoint où la saison avancée le contraignit à prendre ses quartiers d'hiver. Ayant porté son armée à 27,000 hommes, Washington crut devoir engager les hostilités; il fit passer le 27 août 1776 à Brooklyn dans le Long-Island environ 1,200 soldats sous les ordres du général Putnam; mais Howe était déjà parvenu par une série de manœuvres habiles à envelopper l'armée américaine, il l'attaqua et obligea Washington à abandonner la position. Après cette bataille de Long-Island les milices coloniales se retirèrent sur les hauteurs de Harlem — fortes positions situées à l'extrémité de l'île de New-York; — mais après plusieurs engagements sans grande importance, elles

durent gagner la rive droite de l'Hudson. La position devenait difficile pour le général en chef; son armée s'était pour ainsi dire fondue, les caisses étaient vides, et la seule flotille que les Américains possédassent venait d'être détruite par Carleton, vainqueur des trois généraux Sullivan, Vooster et Thomas. Dans cette situation critique Washington se retira dans la direction de Philadelphie et demanda au congrès la permission de former une armée permanente dont les soldats s'engageraient pour toute la durée de la guerre. « Je l'ai déclaré plus d'une fois, disait-il, on ne peut « pas compter sur des troupes engagées pour peu de temps, « il nous faut pour le gain de notre cause que celle-ci soit « confiée à une armée permanente. » Le congrès décréta pour la campagne suivante la formation de quatre-vingt-huit bataillons d'hommes enrôlés à leur choix pour trois ans ou pour toute la durée de la guerre.

Avant que cette réorganisation fût complète, Washington, dans le but de relever le moral de ses troupes, livra la bataille de Trenton, dans la nuit du 25 décembre 1776; il traversa le Delaware, surprit l'armée anglaise dont il fit environ 1,000 prisonniers. Malheureusement quelques jours après Cornwallis rencontra les Américains dans les environs de Princeton (New-Jersey), les amena à une bataille et remporta sur eux une victoire complète (le 3 janvier 1777).

La situation semblait de nouveau désespérée lorsque la saison des glaces vint au secours des patriotes. Washington se retira à Morristown où il prit ses quartiers d'hiver, usant du pouvoir que lui avait conféré le congrès pour la réorganisation de l'armée. Au printemps les affaires des patriotes étaient remises en bon état. Le congrès menacé dans Philadelphie s'était retiré à Baltimore et avait envoyé aux principales cours de l'Europe des agents secrets pour leur

exposer les griefs des anciennes colonies contre l'Angleterre. Benjamin Franklin fut chargé de cette mission en France où la perte du Canada n'était pas encore oubliée. Avant l'arrivée de Franklin à Paris le ministre des affaires étrangères avait déjà fait parvenir aux Américains par l'entremise de Beaumarchais deux cents pièces d'artillerie, des provisions d'armes tirées des arsenaux du royaume, quatre mille tentes et des effets d'habillement pour environ 25,000 soldats (printemps 1776); mais une fois que Franklin eut réussi à conquérir les sympathies des Français, les secours devinrent plus importants. Un jeune et brillant militaire de dix-neuf ans, le marquis de la Fayette, donna à la noblesse l'exemple du dévoûment à la cause de la liberté. Malgré l'opposition de la cour de France, il s'embarqua accompagné d'une douzaine d'officiers pour l'Amérique pour porter aux colons anglais son épée et sa fortune et cela dans un moment où les affaires des patriotes se présentaient sous l'aspect le plus triste.

Lorsque La Fayette débarqua à Georgetown, en avril 1777, les hostilités allaient recommencer. Les Anglais n'étaient pas restés inactifs; ils ouvrirent la campagne par l'attaque contre les plantations du nord. Quinze mille hommes sous le commandement de Burgoyne partirent du Canada pour reprendre les forts dont les Américains s'étaient emparés dès le début de la guerre et pour aller rejoindre ensuite l'armée du général Howe au sud de New-York. Burgoyne obtint au début des succès rapides; après avoir pris le fort Ticonderoga il chassa devant lui l'armée coloniale et parvint à s'établir sur les rives de l'Hudson. Là les pluies abondantes avaient rendu les chemins tellement impraticables que les Anglais furent obligés de s'arrêter, ce qui permit aux milices de se rallier et de reprendre l'offensive; le 19 septembre

celles-ci sous le commandement de Gates attaquèrent les forces réunies de Burgoyne qu'ils forcèrent à se replier sur le camp de Saratoga. Le général anglais s'y voyant enfermé et ne recevant pas de secours alors que son armée était réduite à cinq mille six cents hommes exténués de fatigue, capitula le 17 octobre. Toute son armée mit bas les armes et alla s'embarquer à Boston pour l'Angleterre après avoir fait le serment de ne plus servir pendant cette guerre.

Dans le sud malheureusement le résultat n'avait pas été aussi favorable. Washington après avoir hiverné à Morristown était resté dans une position défensive; il se trouvait avec ses 15,000 hommes au sein de populations mécontentes qui voulaient accepter les propositions de paix faites par l'Angleterre; devant lui se trouvait l'armée anglaise de Howe fortifiée par un renfort de troupes hessoises qui venaient de débarquer dans la baie de Chesapeake. Le 11 septembre un engagement eut lieu près de la rivière de Brandywine; après une défense héroïque, les patriotes furent contraints de céder devant un ennemi supérieur en nombre; ils avaient perdu 1,400 hommes et la Fayette avait été blessé d'un coup de feu. Après cette défaite ils ne purent empêcher les Anglais d'entrer dans Philadelphie (26 septembre 1777); le 4 octobre ils tentèrent encore vainement d'enlever le camp de Germantown où se trouvait le gros de l'armée anglaise; ils furent plus heureux quelques semaines plus tard à Red Bank où les Hessois subirent un échec assez sérieux.

Somme toute la campagne s'était terminée une fois encore contre les patriotes. Washington rejeté au delà du Delaware était en butte aux attaques les plus violentes; on l'accusait de manque d'énergie et on demandait sa destitution. Le congrès heureusement ne tint aucun compte de ces intrigues, il confirma le pouvoir dictatorial du généralissime et l'invita

à prendre toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires pour la réussite de la bonne cause.

Tandis que ceci se passait en Amérique, Franklin était parvenu à déterminer la cour de Versailles à se déclarer ouvertement en faveur des Américains. Le 6 février 1778, un traité d'amitié et de commerce fut conclu entre la France et les États-Unis d'Amérique dont l'indépendance était reconnue; en même temps, on fit un traité éventuel d'alliance défensive pour le cas où l'Angleterre attaquerait la France. Cette nouvelle tournure que prirent les choses jointe à la capitulation de Burgoyne détermina le gouvernement anglais à essayer une politique de conciliation. Trois commissaires furent envoyés auprès du congrès pour lui proposer les plus larges concessions, mais tous les efforts furent inutiles, il était trop tard. Depuis que les Français avaient avoué leurs sympathies pour les Américains, ceux-ci étaient pleins de confiance et attendaient avec impatience la reprise des hostilités. Cependant lord North ne désespérait pas encore et, après avoir remplacé le général Howe par le chevalier Clinton, il nomma ce dernier général en chef et commissaire pour la paix.

Par suite de ces tentatives de rapprochement, il ne se fit rien de bien important avant l'arrivée des Français. Le 5 juillet 1778, l'amiral comte d'Estaing parut à l'embouchure du Delaware avec une escadre de douze vaisseaux de ligne portant un corps de quatre mille hommes. Clinton eut à peine le temps d'évacuer Philadelphie où le congrès vint reprendre ses séances. Dans sa retraite, le général anglais fut encore battu à Freehold (bataille de Monmouth, le 28 juin 1778) et son armée repoussée jusqu'à Sandy-Hook où l'amiral Howe vint la prendre pour la conduire à New-York.

Convaincus de l'impossibilité de soumettre les provinces du nord et du centre, les Anglais portèrent le théâtre de la guerre dans le sud. Une armée sous la conduite du colonel Campbell fut envoyée en Géorgie, tandis qu'un autre corps de troupes allait ravager la Virginie. Au mois de mars 1780, Clinton vint lui-même mettre le siége devant Charlestown. Après s'en être emparé (le 12 mai 1780), il retourna à New-York laissant le commandement des troupes au général Cornwallis qui remporta une victoire signalée à Camden (16 août 1780), sur les généraux Gates et Green qui avaient essayé de rétablir les affaires des Américains dans le sud.

Dans les États du nord et du centre rien de bien important ne s'était passé, les hostilités avaient presque cessé par suite de la détresse financière; le congrès avait déjà émis à diverses reprises du papier-monnaie, mais la multiplication de ces émissions amena bientôt une dépréciation de plus en plus forte, grâce aux spéculations des agioteurs. La détresse financière augmentant journellement, on fut obligé de diminuer le budget de la guerre, ce qui amena des événements désastreux; le paiement des soldes n'ayant pu se faire régulièrement, deux corps de troupes se révoltèrent l'un dans la Pensylvanie, l'autre dans le New-Jersey, et tandis que Washington parvint, grâce à sa prudente fermeté, à comprimer vigoureusement la révolte du New-Jersey, le congrès se vit dans la nécessité de transiger avec les soldats de la Pensylvanie qui, après avoir mis aux arrêts tous leurs officiers, s'étaient mis en marche sur Philadelphie.

D'un autre côté la guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre, ces pays la transportèrent dans leurs colonies respectives; c'est dans une de ces excursions navales que le comte d'Estaing était venu sur les côtes de l'Amérique,

en octobre 1779 ; il était allé mettre le siége devant Savannah que les Anglais avaient capturé le 29 décembre de l'année précédente; mais ayant été blessé dans un assaut qu'il livra sans succès à cette place, il retourna en Europe avec toute sa flotte après avoir perdu 637 de ses soldats et 241 miliciens du général Lincoln. Environ neuf mois plus tard, un nouveau secours fut envoyé par la France. Le 10 juillet 1780, le chevalier Ternay et le comte de Rochambeau arrivèrent à la tête de 6,000 hommes destinés à être exclusivement employés dans la guerre d'Amérique.

En outre, l'Espagne avait également reconnu les États-Unis (1779) ; elle s'était jointe à la France contre l'Angleterre et ses navires faisaient sur la marine marchande anglaise des prises considérables. — Dans les Indes, Hyder-Ali, qui de simple soldat s'était élevé jusqu'au rang d'un prince puissant, cherchait à détacher de l'alliance de la Grande-Bretagne plusieurs rois de l'empire; les Français s'étant présentés, Tippo-Saïb, fils de Hyder-Ali, les aida à s'emparer de plusieurs villes.

En Irlande, le peuple semblait vouloir imiter les Américains.

Enfin, les Hollandais continuaient à entretenir des relations avec les colonies insurgées et à leur fournir des armes et des munitions, une guerre maritime en fut la conséquence.

Par contre, la France envoya aux Américains des secours qui venaient fort à propos : des provisions, des munitions de guerre, plus 500,000 dollars en espèces, en à-compte sur un subside de 1,111,111 dollars; grâce à toutes ces circonstances, les opérations militaires furent plus heureuses en 1781 qu'elles ne l'avaient été pendant les années précédentes.

Dans le sud, le général Cornwallis était resté à la tête de

l'armée anglaise. Après la bataille de Camden il s'était avancé à la poursuite des Américains qui eurent encore à soutenir plusieurs engagements dont les plus importants furent ceux de Broad-River (octobre 1780), de Tyger-River (octobre 1780), de Cowpens (17 janvier 1781), de Fort Watson (14 avril 1781), gagnés par les Américains; et ceux des hauteurs de Hobkirk (25 avril 1781) et de Ninety-Six (18 juin 1781) dont la victoire resta aux Anglais.

Les succès étaient donc balancés, et l'ardeur des Américains s'étant réveillée, ils cherchèrent à reprendre l'offensive. Green qui les commandait parvint, à l'aide d'une série de manœuvres remarquables, à tourner les positions anglaises et à se placer au sud de l'armée de Cornwallis. Le 18 septembre, un nouvel engagement eut lieu sur les bords de la *Santee*, près des sources d'Eutaw (Caroline du sud). Après un combat acharné, les Anglais commandés par Stewart furent mis en fuite et Cornwallis lui-même fut obligé de se réfugier avec le reste de son armée à Yorktown, en Virginie. Un seul corps était resté dans le sud ; Green redescendant les montagnes de la Santee le poussa devant lui jusqu'à Charleston où il le força à se renfermer, tandis que Washington allait reprendre le siége de Yorktown. L'armée américaine venait de recevoir de nouveaux renforts. Vers la fin du mois d'août, l'amiral français, comte de Grasse, venant des Indes occidentales avec une flotte comprenant vingt-quatre vaisseaux de ligne montés par 3,300 soldats, avait jeté l'ancre dans la baie de Chesapeake. Après avoir détruit le blocus de Newport, et s'être rallié aux bâtiments de l'amiral Barras, de Grasse alla bloquer Yorktown. Washington, de son côté, s'avança avec l'armée du nord réunie aux troupes du général Rochambeau, pour venir cerner la ville avec ses 16,000 soldats.

Ainsi environné de toutes parts, Cornwallis se défendit avec courage, et après avoir fait des tentatives inutiles pour forcer les lignes ennemies, il tâcha encore de se maintenir jusqu'à l'arrivée des secours que lui avait promis Clinton. Mais celui-ci n'arrivant pas et ses deux dernières redoutes ayant été enlevées, l'une par les troupes de la Fayette et de Kosciuzko, le héros polonais, l'autre par celles de Viomesnil, Damas et Deux-Ponts, Cornwallis profita de la nuit du 16 au 17 octobre pour faire sa retraite; mais son projet ayant été découvert, il dut y renoncer, et le 19 octobre 1781, voyant Washington prêt à livrer un nouvel assaut, il fit demander une suspension d'armes de vingt-quatre heures pour traiter. Le général américain craignant l'arrivée de Clinton n'accorda que deux heures pour la capitulation sans conditions. Le commandant anglais abandonné dans une place démantelée accepta ; il se rendit avec son armée composée de 8,000 hommes, dont environ 1,000 soldats de marine ; 214 canons, des munitions de guerre et un grand nombre de bâtiments de transport tombèrent également au pouvoir des Américains. En mémoire de cet événement qui allait terminer la guerre, une colonne triomphale en marbre fut érigée à Yorktown.

PAIX AVEC L'ANGLETERRE

Lorsque la nouvelle de ce succès des patriotes arriva en Angleterre, le parlement qui avait toujours refusé de traiter avec les colonies révoltées se montra accommodant ; il se déclara contre une guerre qui avait déjà coûté plus de 100 millions de livres sterling. Le ministère de lord North fit place à celui de lord Sherburne et de Fox, qui voulaient

la paix à tout prix. Clinton fut remplacé par Carleton qui reçut l'ordre de traiter de la paix, et qui fut mis en même temps à la tête de forces importantes, pour obtenir les conditions les plus avantageuses. Il offrit au congrès la reconnaissance immédiate des États-Unis, s'il voulait rompre l'alliance avec la France dont les flottes venaient d'être complétement détruites dans les Antilles; les États refusèrent, ils ne voulaient traiter qu'avec le concours de la nation qui était venue les secourir au moment du péril. Les hostilités continuèrent encore pendant quelques mois; enfin, le 30 novembre 1782, l'Angleterre accepta de traiter avec les commissaires des États-Unis; des négociations furent ouvertes à Versailles, et amenèrent, le 20 janvier 1783, les préliminaires de paix convertis en traité définitif le 8 septembre de la même année. Les Américains avaient obtenu tout ce qu'ils avaient voulu sur les points de quelque importance.

L'évacuation de New-York eut lieu le 25 novembre 1783. Quelques jours auparavant Washington avait fait ses adieux aux soldats définitivement licenciés, après avoir toutefois encore sauvé son pays d'un péril intérieur. Le retard qu'on avait mis à délivrer les notes pour le paiement de la paye des soldats alors qu'on cherchait à les licencier au plus tôt avait amené une sédition militaire qui vint assiéger le congrès en séance à Philadelphie. Washington avec quinze cents hommes marcha contre les révoltés et parvint à rétablir la concorde.

Après avoir sauvé sa patrie de la guerre civile et pris congé des divers États en leur recommandant une union indissoluble, le fondateur de la république se démit du pouvoir militaire dont il avait été revêtu. A peine le dernier soldat anglais venait-il de quitter le sol de la confédération que

Washington prit la route d'Annapolis où le congrès général, sous la présidence de Mifflin, tenait sa session. Admis devant l'assemblée le 23 décembre, il y déclara que l'œuvre qui lui était confiée étant terminée il ne lui restait plus qu'à remettre son brevet de commandant en chef entre les mains du congrès sous les ordres duquel il avait été pendant si longtemps et qu'à prier le Tout-Puissant de répandre ses bénédictions sur les États confédérés et sur les hommes chargés de veiller à la destinée de la nouvelle république. Il déclara en outre résigner toutes les fonctions de la vie publique.

CONFÉDÉRATION DES TREIZE COLONIES. — CONSTITUTION DES ÉTATS-UNIS

Si l'œuvre de Washington était pour le moment terminée, il n'en était pas de même de celle de l'assemblée. Pendant la lutte qui avait duré près de huit ans le pouvoir souverain avait été placé dans la législature locale de chacun des treize États; le congrès avait bien pris entre ses mains les affaires générales de la république, mais on ne savait pas au juste la force des liens qui unissaient les colonies. Déjà en 1775 Franklin avait soulevé la question de la confédération, mais les difficultés du moment avaient fait perdre de vue le projet présenté. En 1777, un nouveau plan fut soumis à l'approbation de l'assemblée qui l'accepta le 15 novembre, mais la ratification des législatures locales ne fut reçue que le 1er mars 1782. — Cette constitution créée pour la nécessité du moment ne tarda pas à être jugée incomplète; on n'avait pas tenu compte de questions importantes qui devaient se représenter à chaque moment dans la suite. Une convention fut convoquée à Philadelphie pour le 14 mai 1787; elle se

réunit sous la présidence de Washington, et se composait en majorité de membres appartenant au parti conservateur. Quant au parti libéral dont le chef Jefferson était en Europe, il n'était pas représenté. La triste condition du pays avait quelque peu changé les opinions, on voulait avant tout un gouvernement qui eût la main assez ferme pour contraindre le peuple à payer; dans quelques cercles on songeait même à la monarchie, et Hamilton en plein congrès exprima toute son admiration pour la constitution anglaise, tandis qu'il doutait de la valeur du gouvernement républicain.

Pendant quatre mois la convention discuta les différents points de la nouvelle constitution; les débats furent souvent violents, notamment dans les questions où l'antagonisme du nord et du sud se faisait jour : ainsi lorsqu'il fut question de régler le nombre des députés, le sud voulait avoir le droit d'envoyer à la chambre un nombre de représentants proportionné à celui de sa population totale, esclaves compris; le nord, au contraire, ne voulait avoir de représentés que les électeurs. —De deux choses l'une, disait-il, ou bien les nègres doivent être considérés comme hommes, et alors il faut leur accorder le droit de voter, ou bien vous les considérez comme n'étant qu'une simple propriété, et alors il ne faut pas en tenir compte lorsqu'il s'agit de politique, pas plus que vous ne tenez compte des autres éléments de richesse des États.—Enfin on finit par s'entendre : il fut décidé que la population nègre compterait pour trois cinquièmes. Par contre, le sud accepta aussi un compromis lorsque l'on vint à discuter les attributions du congrès pour ce qui concernait les droits de navigation et de douanes. Au début, il demandait l'autorisation de faire la traite des esclaves, la franchise pour les exportations des produits de

son sol, et enfin qu'aucune loi commerciale ne pouvait passer qu'après avoir été acceptée par les deux tiers des voix. Comme on devait s'y attendre, le nord refusa de se soumettre à ces prétentions exagérées, et un moyen terme nouveau dut être cherché; enfin on décida que le congrès aurait une compétence absolue pour tout ce qui concernait les lois sur la navigation, et qu'en revanche la traite des noirs serait encore autorisée pendant vingt ans.

Les débats, qui avaient commencé le 14 mai, ne furent terminés que le 17 septembre 1787, et quand alors il s'agit d'adopter l'ensemble de la constitution, il se trouva qu'aucun parti n'en était tout à fait satisfait. Néanmoins, le projet fut adopté; ses principales dispositions sont :

« Tous les pouvoirs législatifs appartiennent au congrès des États-Unis qui sera composé d'un sénat et d'une chambre des députés.

« La chambre des députés sera composée de membres élus tous les deux ans par le peuple et âgés au moins de vingt-cinq ans et citoyens des États-Unis depuis sept ans.

« Il y aura un représentant pour 30,000 habitants. Chaque État en aura au moins un. Tous les dix ans on fera le recensement de la population.

« La chambre choisira ses officiers et elle aura seule le droit de mettre en accusation les fonctionnaires publics.

« Le sénat se composera de deux sénateurs pour chaque État, choisis tous les six ans par la législature locale. Ils devront être âgés de trente ans au moins et jouir des droits de citoyen depuis neuf ans. Le vice-président des États-Unis sera président du sénat, mais il ne pourra voter que lorsque les voix de l'assemblée seront également partagées.

« Le sénat aura seul le pouvoir de prononcer sur les actes

d'accusation présentés par l'autre chambre contre les fonctionnaires publics. Son arrêt ne pourra s'étendre, en tout cas, qu'à priver l'accusé de ses fonctions et à le déclarer inhabile aux emplois publics, le reste étant de la compétence des tribunaux ordinaires.

« Le congrès devra se réunir au moins une fois par année ; la session s'ouvrira le premier lundi de décembre.

« Les sénateurs et les représentants recevront une indemnité, pour leurs services, de huit dollars par jour, plus une autre indemnité pour couvrir les frais de voyage. Par contre, ils ne pourront, pendant toute la durée du mandat, être nommés à aucun emploi civil créé dans cet intervalle, de même qu'aucun fonctionnaire des États-Unis ne pourra, durant ses fonctions, être nommé membre de l'une ou de l'autre chambre.

« Le pouvoir exécutif est confié à un président nommé tous les quatre ans par le peuple, de la manière suivante : Chaque État nomme des électeurs en nombre égal à celui de ses sénateurs et de ses représentants ; ces électeurs se réunissent dans leurs États respectifs et chacun d'eux vote par bulletin désignant deux candidats. Ces listes sont envoyées cachetées au vice-président en fonction qui les ouvre en présence du congrès. Celui des deux candidats qui a réuni le plus de voix est nommé président s'il a obtenu la majorité du nombre total des électeurs. Si personne n'obtient cette majorité, alors la chambre fait un choix parmi les cinq candidats qui ont eu le plus de voix.

« La nomination du vice-président se fait de la même manière que celle du président qu'il remplace en cas de mort ou de démission.

« Le président est commandant général des forces de terre et de mer et des milices. Il accorde des lettres de

sursis et de grâce, excepté dans le cas d'accusation par la chambre des représentants. Avec le consentement du sénat, il conclut les traités, nomme les ambassadeurs, consuls, officiers publics, etc.

« Avant de devenir une loi, chaque bill qui aura été accepté par les deux chambres doit être présenté au président qui doit le signer s'il l'approuve; si, au contraire, il ne l'approuve pas, il doit le renvoyer avec ses objections à la chambre où le bill a été proposé; si celui-ci est alors accepté par les deux tiers des membres de l'une et de l'autre chambre il acquiert force de loi.

« Le congrès lève les droits, taxes et impôts, règle le commerce avec les pays étrangers et entre les diverses parties de la Confédération. Il lève et entretient les armées, subvient à l'entretien de la marine et fixe la valeur des monnaies.

« Les États de la Confédération se garantissent mutuellement leurs institutions. »

Cette constitution qui régit encore actuellement les États de l'Union américaine ne fut définitivement adoptée qu'après avoir été ratifiée par les assemblées particulières des différents États, où le parti démocratique qui n'avait pas été représenté dans le sein du congrès était très puissant.

Les conservateurs, qui craignaient de voir repousser leur projet, tâchèrent de gagner les sympathies des citoyens influents. Ils fondèrent même un journal, le *Federalist*, rédigé par Hamilton et Madison, dans lequel ils tâchèrent de défendre la constitution qui, disait-on, peut toujours être amendée du consentement des trois quarts des États. Grâce à cette propagande on parvint à se procurer onze ratifications (le Rhode-Island refusa et la Caroline du nord

ne donna qu'une ratification conditionnelle) (1), et comme il avait été décidé que le projet deviendrait exécutoire dès que neuf États l'auraient ratifié, le congrès prononça, le 8 septembre 1788, la mise en vigueur de la nouvelle constitution à dater du 4 mars 1789, jour auquel on procéda également à la nomination des deux premiers magistrats. Washington fut élu président à l'unanimité, et John Adams, un des auteurs principaux de la constitution, vice-président.

THOMAS JEFFERSON

Vers cette époque nous voyons reparaître sur la scène politique des États-Unis, Thomas Jefferson récemment arrivé de Paris où il était allé représenter son pays natal. Jefferson était le chef de ce parti républicain qui avait toujours demandé l'abolition immédiate de l'esclavage. En 1775, lorsqu'il rédigea la fameuse déclaration de l'indépendance, il accusa Georges III de protéger les marchés où des *hommes* étaient achetés et vendus, et de supprimer les lois entravant cet exécrable commerce : « Nous tenons, disait-il « plus loin, ces vérités comme évidentes de soi, que les « hommes sont créés égaux, qu'ils ont été dotés par leur « créateur de certains droits inaliénables, et que parmi ces « droits sont la vie, la liberté et la recherche du bonheur. « Aucune personne ne peut être privée de sa vie, de sa « liberté, de sa propriété, si ce n'est conformément à une « loi. — Nous, le peuple des États-Unis, afin de former une

(1) Dans le Massachusetts le projet ne fut accepté que par une majorité de 19 voix ; 187 oui, 168 non.

« union plus parfaite, d'établir la justice, d'accroître le bien-
« être général et de rendre durable pour notre postérité les
« bienfaits de la liberté, nous établissons cette consti-
« tution. »

En 1778, Thomas Jefferson avait aussi fait passer par l'assemblée législative de la Virginie une loi interdisant l'introduction de nouveaux esclaves.

Enfin, en 1784, lorsqu'il fut question de disposer des vastes territoires de l'ouest, Jefferson, au nom des délégués de son État (Virginie), présenta à la Confédération la cession de tous les droits que la Virginie pouvait avoir sur les territoires situés au N.-O. de l'Ohio; cette cession ayant été acceptée, on nomma une commission chargée de faire un rapport sur la forme du gouvernement à donner à ces territoires. Jefferson de Virginie, Chase du Maryland et Howell du Rhode-Island furent chargés de ce travail; ils proposèrent notamment, qu'après l'année 1800 l'esclavage ou la servitude involontaire ne pourrait plus exister dans les États qui surgiraient de ces solitudes. Le 19 avril 1784, le congrès s'occupa de la question; le rapport ayant été lu, M. Spaight de la Caroline du nord et M. Read de la Caroline du sud protestèrent contre la clause prohibant l'esclavage à partir de 1800; les délégués de six États : le New-Hampshire, le Massachusetts, le Rhode-Island, le Connecticut, New-York et la Pensylvanie votèrent pour; ceux de trois : la Caroline du sud, la Virginie (1) et le Maryland, votèrent contre le projet; ceux d'un État (de la Caroline du nord) partagèrent leur vote, et enfin le New-Jersey n'étant représenté que par un député ne put faire

(1) Jefferson avait répondu oui tandis que Mercer et Hardy avaient répondu non.

passer de voix (1). Les articles de la Confédération demandant pour faire passer une loi que celle-ci ait été acceptée par la majorité de tous les États, il manqua donc une voix pour l'adoption de cette clause si importante.

Dans tous ses discours et dans tous ses écrits contre l'esclavage, Thomas Jefferson avait dénoncé cette institution comme fatale aux mœurs et au développement de la richesse nationale. L'esclavage, disait-il, ne peut s'allier avec les principes sur lesquels doivent reposer les libertés d'une république.

Après avoir fait adopter par la législature de Virginie une loi autorisant les planteurs à émanciper leurs nègres, il en prépara une autre pour l'extinction graduelle de l'esclavage, mais celle-ci ne fut pas acceptée; alors Thomas Jefferson se rendit en Europe, et ce n'est que vers 1790 qu'il revint aux États-Unis, c'est à dire, au moment où Hamilton et John Adams recommençaient à prêcher en faveur d'une forte monarchie. Jefferson ayant été nommé ministre des affaires étrangères continua à défendre la souveraineté du peuple et le régime républicain, et forma le parti démocratique de plus tard, le parti républicain qui devint bientôt assez puissant pour pouvoir lutter ouvertement avec les fédéralistes, et pour pouvoir dès 1801 triompher dans les élections présidentielles. Le 17 février de cette année 1801, Thomas Jefferson fut élu président de la république des États-Unis. Ami de la France, il parvint à en obtenir la cession de la Louisiane qui était redevenue une colonie française par le traité de San-Ildefonso, conclu le 1er octobre 1800. Napoléon qui désespérait de conserver cette possession, la vendit

(1) D'après les articles de l'acte de confédération il fallait deux délégués pour permettre à un État de faire passer son vote.

par le traité de Paris du 13 avril 1803, pour la somme de soixante millions, aux États-Unis, qui en ont formé depuis les États de Louisiane, du Missouri, de l'Iowa, de l'Arkansas, etc.

EFFETS DES GUERRES EUROPÉENNES EN AMÉRIQUE. — GUERRE DE 1812

Les États-Unis qui déjà à cette époque croyaient avoir seuls le droit de gouverner l'Amérique septentrionale n'étaient cependant pas encore assez puissants pour pouvoir se soustraire à l'influence de la politique européenne. Lorsque les guerres de Napoléon contre l'Angleterre vinrent à éclater, Jefferson essaya de rester neutre et de tenir tête aux prétentions des deux puissances; mais ne pouvant pas faire respecter ses principes par la force, il se vit attaquer des deux côtés à la fois. Napoléon ayant établi le blocus continental par le décret de Berlin, le gouvernement anglais décréta, en 1807, que tout bâtiment neutre destiné pour un port non ouvert aux navires anglais était tenu de toucher aux îles britanniques pour y acquitter certains droits. Par son décret de Milan, Napoléon déclara de bonne prise tout bâtiment qui se conformerait aux injonctions de l'Angleterre.

Jefferson fit alors passer une loi d'embargo interdisant à tout bâtiment de sortir des ports de la Confédération; le peuple irrité n'en tint aucun compte, et lorsqu'en 1809, Jefferson fut remplacé par Madison, le régime de l'embargo fut remplacé par celui de *non intercourse*. Cependant par suite des mesures de représailles ordonnées par les gouvernements de France et d'Angleterre, le commerce avec les contrées de l'Europe resta interdit à la marine américaine,

les Anglais continuant à saisir les bâtiments américains sous divers prétextes et désirant se venger de l'acte de navigation qui avait été établi en Amérique en 1792 et en vertu duquel les marchandises d'Angleterre venant sous pavillon anglais étaient soumises à des droits différentiels. L'irritation augmenta des deux côtés, les relations commerciales déclinèrent (de 218,000 tonneaux qu'il était en 1790, le tonnage des navires anglais admis en Amérique était descendu à 19,000 en 1796, et à environ 2,000 en 1810). Enfin, en 1812, la Confédération des États-Unis déclara la guerre à l'Angleterre et envoya une armée faire la conquête du Canada; mais les milices de cette dernière colonie parvinrent à se défendre, et après avoir été, à quelques revers près, heureuses, elles repoussèrent définitivement les Américains. Pendant que ceci se passait à l'intérieur du pays, la marine anglaise réussissait à bloquer tous les ports depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'à l'embouchure du Mississipi.

En 1814, la chute de l'empire français ayant rendu aux Anglais la liberté de leurs mouvements, de nouveaux renforts furent envoyés à la flotte de l'amiral Cockburn de la baie de Chesapeake. En août 1814, une armée de 5,000 hommes sous les ordres du général Ross fut débarquée à Bénédict, sur la Patuscent, à 35 milles au S.-E. de Washington; elle se mit immédiatement en marche pour aller attaquer la capitale de l'Union. La milice du Maryland et celle du district fédéral commandées par le général Winder furent chargées d'arrêter la marche des envahisseurs. Ayant été repoussées dans une première rencontre elles se retirèrent à Bladensburg où elles furent renforcées par l'arrivée du général Stansbury avec 2,100 soldats du Maryland. Un nouvel engagement eu lieu et, malgré la supériorité du nombre, les Américains furent encore obligés

de lâcher pied ; ils s'enfuirent en désordre, tandis que l'armée anglaise continua sa marche sur Washington qu'elle occupa pendant quelques jours. Après avoir brûlé le capitole, la résidence du président, les bureaux du trésor et une foule d'autres propriétés publiques et privées, le général Ross se retira et alla rejoindre l'amiral Cockburn à Bénédict. Mais bientôt il reprend encore l'offensive et marche sur Baltimore ; ayant rencontré le général Strikes avec 4,000 soldats du Maryland à Nord-Point, il livre bataille, repousse son ennemi, mais il est tué dans une escarmouche suivant de près la victoire. Son armée le venge en bombardant, le lendemain 15 septembre, la capitale de l'État.

Les Anglais furent moins heureux dans le golfe du Mexique où le général Jackson réussit à défendre la Nouvelle-Orléans contre les attaques des Anglais ; le 8 janvier 1815, une sortie ayant été faite, les Américains parvinrent à dégager la ville après avoir remporté une victoire décisive. A peine cette nouvelle arriva-t-elle dans le nord, que déjà une autre plus importante venait d'y être apportée par un navire entré à New-York en février 1815. Les représentants de l'Angleterre et des États-Unis réunis à Gand avaient signé, le 24 décembre 1814, un traité de paix restituant à chacune des parties les territoires qu'elle possédait avant la guerre et nommant en outre des commissaires chargés de régler les questions encore pendantes. Un traité de commerce fut aussi conclu entre les deux nations ; il était basé sur le principe de la réciprocité et de l'égalité des deux pavillons et portait ainsi le premier coup sensible à l'acte de navigation de Cromwell.

PROGRÈS DES ESCLAVAGISTES

La culture du coton ayant rapporté des profits considérables pendant les années qui avaient précédé à la guerre de 1812, l'émigration se porta bientôt rapidement vers les contrées du sud-ouest où l'on continuait à importer, malgré les défenses, de nombreuses cargaisons de nègres. Cependant l'importation n'étant pas assez considérable on y joignit la traite domestique c'est à dire la vente des esclaves des Etats du centre aux propriétaires des États de l'extrême sud ; les provinces à esclaves furent donc divisées en deux groupes : celles de production, c'est à dire celles où l'on s'occupait de l'élève des esclaves ; et celles de consommation ou les États où l'esclave était employé.

Les produits cultivés dans la Virginie, le Delaware, le Maryland, le Kentucky, etc., ne demandant que peu de travail, ces États exportaient les jeunes esclaves vers l'Alabama, la Louisiane, etc., où les cultures du tabac et du sucre nécessitaient beaucoup de bras.

Ce commerce inhumain fut dénoncé comme détestable dès 1815 par le gouverneur de la Caroline du sud même, et des lois interdisant l'importation de nègres étrangers furent adoptées. Mais deux ans plus tard ces dispositions furent rapportées : les esclavagistes prétendaient avoir besoin de nouveaux bras pour la culture du coton qui continuait à prendre un développement considérable.

Cependant dans le nord cette traite domestique continua à provoquer des protestations et en 1817 quelques personnes modérées s'entendirent avec plusieurs possesseurs d'esclaves pour l'établissement d'une société américaine de colonisa-

tion. Cette compagnie se proposait de chercher un asile pour les nègres libres qui grâce aux lois existantes risquaient de tomber à chaque instant entre les mains de trafiquants d'esclaves. Elle fut fondée le 1er janvier 1817. La première colonisation fut essayée en 1820 à l'ile de Sherbro; mais l'entreprise n'ayant pas réussi sur ce point, on acheta, le 15 décembre 1821, la colonie actuelle de Libéria située dans la Guinée septentrionale, sur les bords du Mesurado.

COMPROMIS DU MISSOURI

En 1817 aussi, les débats sur l'esclavage recommencèrent dans le congrès. En 1787 déjà, il avait été décidé que dans tous les territoires cédés à la confédération par le Massachusetts, le Connecticut, New-York et la Virginie et situés au nord-ouest de l'Ohio, l'esclavage serait interdit. Cependant jusque vers 1817, voulant maintenir l'équilibre des parties dans le sénat, le congrès avait admis en même temps un État libre et un État à esclaves. Ce n'est qu'en 1818 lorsque se présenta la question du Missouri que des difficultés surgirent. M. John H. Taylor de New-York, représentant de la liberté, proposa une clause excluant définitivement l'institution du sud du territoire détaché du nouvel État sous le nom de territoire d'Arkansas. Les esclavagistes attaquèrent ce projet; ils le prétendirent contraire au traité conclu entre la France et les États-Unis pour la cession de la Louisiane, traité qui garantissait aux habitants des territoires cédés tous les priviléges des citoyens de la confédération. En outre, disaient-ils, si le congrès défend l'introduction de l'esclavage dans l'une ou l'autre partie du pays, il attaque directement l'indépendance des

États. Enfin Cobb de la Géorgie et Scott délégué du Missouri attaquèrent le projet et n'épargnèrent à leurs adversaires ni personnalités blessantes, ni menaces : « Oui, disait « Cobb, si vous insistez sur les restrictions à apporter au « développement de l'esclavage, l'Union finira par se dis-« soudre. » Enfin, malgré les discours chaleureux de Tallmadge et de Taylor, la clause fut rejetée par 71 voix contre 70, le 18 février 1819 (sous l'administration du président James Monroe). Quant à la question de l'acceptation du Missouri comme État avec ou sans esclavage, elle fut remise à la session suivante qui s'ouvrit le 6 décembre de la même année. Pendant cette trêve, un événement fâcheux vint favoriser les prétentions des esclavagistes ; le Maine se sépara du Massachusetts et s'adressa au congrès pour être reconnu comme État indépendant. Dès le commencement de 1820, il fut accepté par la chambre des représentants, mais lorsque le bill fut présenté au sénat, un amendement pour l'admission du Missouri fut proposé ; le comité fondit les deux bills en un seul après qu'un amendement excluant l'esclavage du Missouri eût été repoussé. Alors eut lieu ce que l'on appelle généralement le Compromis du Missouri. M. Thomas de l'Illinois proposa, le 17 février 1820, un nouvel amendement excluant l'esclavage de cette partie du territoire cédé par la France aux États-Unis, sous le nom de Louisiane, située au nord du 36° 30′ de latitude nord, exceptant seulement l'État du Missouri. Le sénat adopta cette proposition par 36 voix contre 10 et le bill du Missouri ainsi amendé fut accepté par une majorité de 4 voix (24 oui contre 20 non). Dans la chambre des représentants, au contraire, l'amendement de Thomas fut rejeté par 159 voix contre 18, mais le sénat ayant refusé de revenir sur son vote demanda une conférence des

comités. Celle-ci se réunit et le 20 mars 1820 John Holmes du Missouri présenta son rapport; il demandait au sénat d'abandonner sa combinaison concernant le Missouri et le Maine et tendant à revenir à l'ancienne politique d'admettre un État à esclaves contre un État libre, et à la chambre de ne pas demander de restrictions à l'esclavage dans le Missouri; et enfin que les deux chambres s'entendissent pour accepter le bill, admettant le Missouri comme État indépendant, avec l'amendement présenté par le député de l'Illinois, M. Thomas. Quatorze membres des États libres (1) et 76 des États à esclaves, soit ensemble 90 voix, se prononcèrent en faveur du compromis, tandis que 87 membres des États libres et un des États à esclaves votèrent contre. Le bill était donc accepté et le même jour on accepta encore celui du Maine.

ANNEXION DE LA FLORIDE. — GUERRES AVEC LE MEXIQUE

L'année où se discutait ce compromis, en 1819, la Géorgie obtint du congrès l'achat de la Floride à l'Espagne pour la somme de 5 millions de dollars. Dans le traité qui survint à cette occasion il fut stipulé que la rivière Sabine serait la ligne frontière entre les États-Unis et la colonie espagnole du Mexique. La politique américaine était donc aussi envahissante à l'extérieur qu'à l'intérieur. Une fois la Floride annexée, ce fut vers le Mexique que se tournèrent les yeux des esclavagistes.—Ceux-ci en voulaient à la jeune république mexicaine de ce qu'elle avait éman-

(1) 4 du Massachussetts, 1 du Rhode-Island, 2 du Connecticut, 2 du New-York, 3 du New-Jersey et 2 de la Pensylvanie.

cipé ses esclaves et de ce qu'elle n'avait pas voulu ratifier un traité stipulant la reddition des fugitifs. En 1827, le secrétaire d'État M. Clay — sous la présidence de M. John Q. Adams — donna pour instructions au ministre des États-Unis à Mexico, M. Joel R. Poinsett, d'obtenir du gouvernement auprès duquel il était accrédité la cession du territoire situé à l'est du Rio Grande pour la somme d'un million de dollars. M. Poinsett, prévoyant un refus, préféra ne pas faire la proposition. Deux ans plus tard, en 1829, M. Van Buren, secrétaire d'État, sous la présidence du général Jackson, fit offrir quatre à cinq millions de dollars pour le Texas seul, c'est à dire sans le Nouveau-Mexique; cette proposition fut encore repoussée. Alors le gouvernement de Washington envoya dans la province mexicaine des émigrants qui devaient saisir la première occasion pour la proclamer indépendante. En 1830, un aventurier nommé Sam. Houston, né à Rockbridge dans la Virginie et qui avait exploré l'ouest américain, se rendit au Texas, suivi d'une expédition armée. Après avoir communiqué ses projets au docteur Robert Mayo il souleva la tribu des Nacogdoches et parvint à réunir, le 1er mars 1833, une commission qui fit une constitution pour l'État du Texas. Le 2 mars, les 57 députés dont cinquante étaient des émigrants venus des États esclavagistes de l'Union américaine proclamèrent l'indépendance de l'État. La guerre continua; Houston succéda au général Austin dans le commandement des insurgés. Après avoir perdu la bataille de Gonzalès le 10 mars, il se retira vers San Jacinto poursuivi par les Mexicains sous les ordres de Santa Anna. Le 10 avril l'armée de Houston reçut des renforts et deux canons venus de Cincinnati (les premiers que possédèrent les insurgés). Santa Anna poursuivait toujours son ennemi; après avoir incendié Harrisburg, la

capitale de l'État, il traversa le San Jacinto avec son avant-garde; le gros de l'armée ayant été retenu par une crue de la rivière, Houston profita du moment favorable, attaqua vigoureusement le corps d'armée de Santa Anna qui fut entièrement défait et dont 630 tués 208 blessés restèrent sur le champ de bataille. Le général mexicain et 730 officiers et soldats furent faits prisonniers. Un traité fut alors conclu à Velasco entre les deux commandants (le 14 mai). Santa Anna y déclarait le Texas indépendant et s'engageait à quitter le pays avec toutes ses troupes. Enfin le 22 octobre suivant, Houston, après avoir été à Washington, fut nommé président du nouvel État.

En août 1837, le général Memucan Hunt, ministre du Texas à Washington, proposa au gouvernement des États-Unis l'annexion de son pays. M. Van Buren alors président n'osa pas accepter cette proposition et ce n'est que le 18 juin 1845, après l'avénement du président James Polk, que le Texas fut admis dans l'Union avec l'esclavage. Craignant une attaque de la part du Mexique avec qui les limites du Texas n'avaient pas encore été réglées, on envoya le général Zachary Taylor avec 1,500 hommes à Corpus Christi sur la baie des Aransas près de l'embouchure de la Nueces. Deux mois plus tard un renfort de 2,500 soldats fut envoyé. Alors l'armée américaine s'avança jusque sur les bords du Rio-Grande et alla établir vis à vis de Matamoras le fort Brown. Le général mexicain Ampudia alarmé de cette invasion pria Taylor de reprendre ses positions sur les bords de la Nueces et d'attendre là la fin des négociations sur la question des limites. Taylor ayant refusé, le général mexicain Arista vint remplacer Ampudia. Au commencement de mai il traversa le Rio-Grande à la tête de 6,000 hommes et attaqua les Américains à Palo-Alto; ayant été repoussé il

se retira à Resaca de la Palma d'où il fut chassé quelques jours après. Le président Polk, se prévalant de cette collision, déclara dans son message au congrès, le 11 mai 1846, que la guerre existait par le fait du gouvernement du Mexique.

Le 13 mai, le congrès vota une loi appelant sous les armes 50,000 volontaires et accordant 10 millions de dollars pour la continuation de la guerre. Plus tard, au mois d'août, la commission présenta un bill mettant à la disposition du président 30,000 dollars pour négocier un arrangement et 2 millions de dollars pour achat de territoires à la république mexicaine.

En septembre 1846, le général Scott s'empara de Mexico et le drapeau étoilé des États-Unis flotta en maître sur le palais du gouvernement de la jeune république; peu après Kearny s'étant emparé de Santa Fé (le 8 septembre) fit la conquête de la Californie. Enfin le 2 février 1848, un traité de paix fut conclu entre les deux pays à Guadeloupe-Hidalgo, et le Mexique céda aux Américains plus de la moitié de son territoire, c'est à dire le Nouveau-Mexique et la Californie supérieure. Une question importante allait donc se présenter au congrès de Washington. Qu'allait-on faire maintenant de ces nouveaux territoires? Fallait-il y introduire l'esclavage que le Mexique avait aboli ou fallait-il en faire des États libres? En 1846, M. Wilmot, représentant démocrate de la Pensylvanie, avait déjà proposé l'exclusion de la servitude involontaire dans les territoires que le Mexique pourrait avoir à céder à l'Union. Dans la chambre des représentants cet amendement fut accepté par 93 voix contre 79; mais au sénat il fut repoussé par 105 voix contre 93.

LUTTE PRÉSIDENTIELLE DE 1848

Malgré la défaite du projet Wilmot, la question n'en restait pas moins sur le tapis et ce fut elle qui dirigea l'opinion publique dans la lutte présidentielle de 1848. Trois partis étaient en présence : les démocrates qui présentaient le général Lewiss Cass du Michigan et le général William O. Butler du Kentucky; les whigs qui avaient choisi le général Zachary Taylor de la Louisiane et Millard Fillmore de New-York; et enfin les abolitionistes qui venaient de se réorganiser sous le nom de *free soilers* ou hommes du sol libre et qui dans la convention de Buffalo (9 août 1848) avaient arrêté un programme d'après lequel tous les territoires appartenant aux États-Unis devaient être déclarés libres. Leurs candidats étaient Martin Van Buren et Charles Francis Adams du Massachusetts.

Taylor et Fillmore furent élus. Taylor remporta la majorité dans le New-York, la Pensylvanie et treize autres États nommant 163 électeurs; le général Cass remporta les suffrages populaires également dans quinze États, mais qui ne nommaient que 137 électeurs. Le parti des free soilers ne parvint pas à faire passer d'électeur, mais ses candidats obtinrent un grand nombre de voix dans le New-York, le Massachusetts, le Vermont et le Wisconsin.

En tout 1,360,752 voix furent données à Taylor et Fillmore; 1,219,962 à Cass et Butler; 291,342 à Van Buren et Adams.

NOUVELLE AGITATION ESCLAVAGISTE DE 1849-1853

Ce fut pendant la période présidentielle 1849-1853 que l'agitation au sujet de l'esclavage prit son plus grand développement. En 1849, lorsque la Californie réclama son admission comme État, le général B. Riley, gouverneur militaire de cette province, réunit une assemblée populaire pour préparer une constitution. La convention se réunit en juillet et, au bout de quelques semaines, la constitution dont une clause excluait l'esclavage fut envoyée au président pour être discutée par le congrès. Ce fut le 13 février 1850 que Taylor la communiqua au congrès qui était alors occupé à discuter le compromis que Henri Clay avait présenté le 29 janvier précédent et d'après lequel 1° la Californie serait admise comme État libre; 2° tous les autres pays cédés par le Mexique seraient constitués en territoires dont la population locale aurait à décider si l'esclavage serait ou ne serait pas introduit; 3° si l'esclavage continuait à exister dans le Maryland, il était inopportun de l'abolir dans le district de la Colombie sans le consentement de cet État, du peuple du district et sans indemniser les propriétaires d'esclaves; 4° par contre, il était nécessaire de prohiber la traite dans le district de Colombie; 5° des mesures plus sévères devaient être prises pour assurer l'extradition des esclaves fugitifs.

Les députés du sud attaquèrent vigoureusement ce compromis; Jefferson Davis du Mississipi, William R. King de l'Alabama, Downs de la Louisiane et Butler de la Caroline du sud prétendaient que ce n'était pas là un compromis, que Clay voulait tout bonnement que le sud abandonnât tous ses droits sur les territoires. Lorsque, le

25 mars 1850, M. Douglas fit le rapport sur l'admission de la Californie et l'établissement des territoires de l'Utah et du Nouveau-Mexique, le colonel Benton proposa de remettre la continuation de la discussion du compromis et de s'occuper immédiatement du bill de la Californie. M. Clay demanda le dépôt de cette proposition. Après cela le sénat s'occupa de la constitution d'un comité de treize membres chargés d'étudier les questions soulevées lors de la discussion du compromis de Clay. Celui-ci fut nommé président de cette commission et le 8 mai un nouveau rapport fut présenté au congrès; on y conseillait l'adoption du compromis. La discussion fut alors rouverte et continua jusqu'au mois d'août, entravée seulement par la mort du président Taylor (9 juillet 1850), remplacé dans ses fonctions par le vice-président Fillmore. Les ultra du sud proposèrent de séparer de la Californie le pays situé au sud du 36° 30′, mais cet amendement fut repoussé et le 13 août le bill admettant la Californie sans esclavage fut adopté dans le sénat par 34 voix contre 18; deux jours après, celui concernant l'organisation des territoires du Nouveau-Mexique et de l'Utah fut également accepté par 27 voix contre 10. Quant aux autres clauses du compromis, elles furent votées le 9 septembre.

Cependant aucun des partis n'était complétement satisfait et les concessions mutuelles auxquelles on avait eu recours pour concilier les principes opposés du nord et du sud ne devaient être qu'une courte trêve.

QUESTION DU KANSAS ET LUTTE PRÉSIDENTIELLE DE 1856

Le 14 décembre 1853, l'année même de l'inauguration du président Pierce du parti démocrate, Auguste C. Dodge

de l'Iowa présenta au sénat un bill pour l'organisation de la contrée située à l'ouest du Missouri et de l'Iowa en deux territoires : le Kansas et le Nebraska. Le pays à organiser, situé au nord de la latitude 36° 30', devant en vertu du compromis de 1820 être libre, Dodge dans sa proposition n'avait pas traité la question de l'esclavage. Le bill fut renvoyé au comité des territoires et le 4 janvier suivant Douglas de l'Illinois président de ce comité remit son rapport demandant qu'il fût permis d'introduire l'institution du sud dans les nouveaux territoires.

Les débats furent longs et intéressants; MM. Chase, Sumner, Seward et Wade défendirent chaleureusement les engagements de 1820; et lorsqu'ils remarquèrent qu'ils ne pouvaient parvenir à les faire respecter, ils tâchèrent vainement d'introduire quelques amendements qui auraient pu restreindre la domination absolue de l'esclavage. — Dans la nuit du 3 au 4 mars, le bill proposé par Douglas fut adopté par 37 voix contre 14. — Quant à la chambre, elle l'adopta au mois de mars suivant. Le peuple du Kansas étant laissé libre de décider lui-même si l'esclavage serait ou non introduit dans le territoire, chacune des parties travailla à le gagner à sa cause; le sud y envoya des planteurs qui voulaient l'introduction de la servitude forcée, tandis que dans le nord on organisa des comités pour diriger une émigration libre vers le nouveau pays. L'entreprise était plus aisée pour les esclavagistes que pour les libéraux, ceux-ci devant parcourir de grandes distances et traverser des États à esclaves, tandis que leurs adversaires, se trouvant aux frontières mêmes du nouveau territoire, n'avaient qu'à traverser la rivière Missouri pour s'établir dans le Kansas. Enfin après des actes de violence nombreux qui furent sur le point de dégénérer en guerre civile, une assemblée de ci-

toyens du territoire fut tenue à Topeka le 19 octobre 1855, et le 23 du même mois une constitution libérale excluant l'esclavage fut envoyée au congrès qui se rassembla le 3 décembre suivant. Aucun des partis n'était représenté par une majorité sensible; plusieurs semaines s'écoulèrent avant que le président fût choisi, M. Banks jeune du Massachusetts fut finalement nommé. Dans le Kansas on avait délégué deux représentants, l'un M. Whitfield avait été nommé par le parti esclavagiste, l'autre le gouverneur Reeder par les partisans du sol libre; on ne savait pas au juste lequel accepter; aussi fut-il décidé, le 19 mars 1856, par 101 voix contre 93, qu'une commission spéciale serait envoyée dans le Kansas pour y étudier la situation du pays. MM. Wit Howard du Michigan, John Sherman de l'Ohio et Mordecai Oliver du Missouri furent chargés de cette mission. Après une absence de quelques semaines ils revinrent à Washington et présentèrent au congrès un rapport favorable au mouvement libéral. Whitfield conserva néanmoins son siége, et l'admission du Kansas sans l'esclavage fut même rejetée une première fois par 107 membres contre 106; mais ayant été reprise en considération, elle passa avec une majorité de deux voix (99 oui contre 97 non). Dans le sénat où le parti sudiste était dominant, le bill fut repoussé après des scènes révoltantes qui signalèrent le cours des débats. Sumner du Massachusetts fut assailli dans la salle même du sénat par Preston Brooks de la Caroline du sud et si cruellement maltraité qu'il lui fut impossible de reprendre son siége pendant les deux sessions suivantes.

Dans le Kansas les désordres continuaient; le 21 novembre 1855 un républicain nommé Williams Dow fut tué en plein jour par un esclavagiste près de Hickory-Point,

sur la route de Santa-Fé. L'assassin n'ayant pas été poursuivi, un meeting libéral fut tenu à Hickory-Point. On y dénonça le coupable et ses complices et un comité fut nommé pour les livrer à la justice. Quelques jours après Branson, un des présidents du meeting, fut arrêté, mais pendant qu'on le conduisait à Lawrence, une quinzaine de free soilers se réunirent et allèrent arracher Branson des mains du sheriff Jones. Celui-ci irrité demanda la levée de 3,000 miliciens pour aller s'emparer de Lawrence, la citadelle des idées républicaines. Bientôt les habitants des frontières du Missouri réunirent une force armée assez importante qui alla camper à Franklin près de Lawrence ; elle n'y resta que quelques jours et ce n'est qu'au printemps suivant 1856 que les hostilités commencèrent. Le colonel Buford de l'Alabama arriva alors avec un régiment de soldats de la Caroline du sud et de la Géorgie, « voulant, disait-il, à tout prix faire du Kansas un État à esclaves. » Dans la matinée du 21 mai, Lawrence fut assailli par 800 soldats sous les ordres du général Atchison et du colonel Buford. Les habitants ne s'étant pas préparés à la défense furent obligés de se rendre, et une partie de la ville fut livrée aux flammes. Le 5 juin suivant le village Osawatomie eut le même sort et le 1er septembre des Missouriens allèrent s'emparer de Leavensworth.

Ce fut sous l'impression de ces événements que s'ouvrit la lutte présidentielle de 1856. Le nord devait savoir maintenant que les prévisions des abolitionistes étaient fondées, que le sud voulait étendre l'esclavage même au risque de devoir lui sacrifier la constitution et tous les droits naturels. Le parti libéral réorganisé sous le nom de *parti républicain* avait été renforcé par les whigs déjà désorganisés lors de l'élection de Pierce. La première convention nationale de

ce nouveau parti se réunit le 22 février 1856 à Philadelphie, mais ce n'est que le 17 juin suivant que l'on nomma les candidats à la présidence pour 1857-61. John C. Frémont de la Californie ayant obtenu 359 voix contre 196 données à J. Mac Lean de l'Ohio pour la présidence et William L. Dayton du New-Jersey ayant eu 259 voix contre 110 données à Ab. Lincoln pour la vice-présidence, furent présentés aux suffrages populaires. Dans sa plate-forme, le parti républicain demandait l'adhésion à la constitution des États-Unis; l'admission du Kansas comme État libre et la prohibition de l'esclavage dans les territoires. Les démocrates se réunirent le 2 juin à Cincinnati et le 17 du même mois, James Buchanan et John Breckinridge furent nommés candidats.

Quant aux whigs encore indépendants, ils présentèrent Millard Villmore de New-York et Donelson du Tennessée.

En octobre eurent lieu les élections. La Pensylvanie et l'Indiana ayant voté pour les démocrates, la nomination de Buchanan et de Breckinridge était certaine; ceux-ci remportèrent en tout 174 voix électives, tandis que Frémont et Dayton qui eurent la majorité dans le New-York, les États de la Nouvelle-Angleterre, l'Ohio, le Michigan, le Wisconsin et l'Iowa n'obtinrent que 114 voix d'électeurs, le Maryland seul vota pour Villmore. En général les démocrates obtinrent 1,838,169 suffrages populaires, les républicains 1,341,264 et les whigs indépendants 874,534.

Le parti libéral touchait donc au but, son succès relatif démontra aux hommes politiques du sud que le nord commençait à se fatiguer de se soumettre toujours aux exigences des esclavagistes. Ceux-ci, prévoyant que la direction politique de l'Union allait leur échapper, tâchèrent d'obtenir sous l'administration de Buchanan de nouvelles concessions.

La question du Kansas était toujours pendante; le président envoya dans ce territoire un nouveau gouverneur, Robert J. Walker, ancien sénateur du Mississipi. Une convention esclavagiste fut assemblée à Lecompton le premier lundi de septembre 1857, et le 21 décembre suivant une constitution demandant l'introduction de l'institution sudiste fut présentée au peuple avec ordre de voter pour; on ne laissait aux électeurs que le droit de voter pour la constitution avec esclavage ou pour la constitution sans esclavage; un grand nombre de Missouriens vinrent voter avec les habitants du territoire, et la constitution fut adoptée par 6,266 voix contre 567.

En 1858, le 4 janvier, un nouveau vote eut lieu; la législature locale avait passé un acte en vertu duquel la constitution de Lecompton devait être soumise aux électeurs avec droit de rejet.

138 voix se prononcèrent en faveur de la constitution avec l'esclavage, 24 voix se prononcèrent pour la constitution sans l'esclavage et 10,226 voix se prononcèrent contre la constitution.

Dans le 35e congrès de 1857-1858, la constitution frauduleusement préparée à Lecompton par le parti esclavagiste fut adoptée par le sénat, grâce surtout à la pression du président Buchanan. La chambre des représentants demanda que la constitution fût soumise à un nouveau vote, ce qui finalement fut accepté par le sénat, et le 3 août la population du Kansas rejeta la constitution de Lecompton. Le territoire devait donc devenir un État libre. En mars 1859, une convention fut convoquée à Wyandot. Dans le courant du mois d'octobre suivant, une constitution libérale fut présentée au peuple qui la ratifia; elle fut alors envoyée à la chambre des représentants qui en prit connaissance le

10 février 1860. Le 15 du même mois, M. Grow de la Pensylvanie introduisit un bill pour l'admission du Kansas; ce bill fut adopté le 11 avril par 134 voix contre 73, mais au sénat il fut repoussé par 32 voix contre 27; le Kansas resta donc territoire jusqu'en 1861, époque à laquelle le gouverneur Seward fit passer le bill par 36 voix contre 16.

INSURRECTION DE JOHN BROWN

Outre cette question du Kansas une autre occupait encore les esprits, c'était celle des esclaves fugitifs. Jusqu'à cette époque il avait été entendu que tout nègre conduit par son maître dans un État libre était affranchi de droit, puisqu'il ne fallait restituer que les fugitifs; mais en 1859 la cour fédérale, gagnée elle aussi par la contagion de l'esclavage, rendit un arrêt infâme reconnaissant à tout citoyen de l'Union le droit de se transporter partout avec sa propriété et d'invoquer sur les territoires communs la protection que la constitution fédérale assure aux biens quels qu'ils soient.

C'est au milieu de la perturbation générale qu'éclata, comme un coup de foudre, l'insurrection dirigée par John Brown. Après avoir contribué à conquérir le Kansas à la liberté, Brown poussé par ses convictions et aussi par une idée de vengeance contre les esclavagistes qui avaient assassiné deux de ses fils se mit en tête de soulever les esclaves, et le 16 octobre, au matin, il fit une attaque sur Harper's Ferry (Virginie) dont il voulait faire la place forte d'une insurrection noire. Brown avec ses deux fils, quatorze autres blancs et cinq hommes de couleur, en tout vingt et un combattants, arrêtèrent le train du chemin de fer mais durent

bientôt le laisser rétrograder ne sachant pas quoi faire des voyageurs. Les populations noires de la vallée de la Shenandoah et de celle du Potomac n'ayant pas répondu au cri de liberté, la petite troupe fut réduite à s'enfermer dans l'arsenal de la ville et à attendre. Pendant que John Brown était retenu à Harper's Ferry, des ordres partirent de Washington enjoignant au commandant des troupes fédérales à Baltimore de diriger contre les abolitionistes toutes les forces disponibles. Le colonel Robert Lee les réunit sous son commandement. En même temps arrivaient des troupes de Charleston sous les ordres du colonel Baglet; enfin les habitants de Harper's Ferry même s'étaient armés et avaient déjà donné l'assaut à l'arsenal. Le 18, au matin, les forces fédérales se préparèrent à donner un assaut définitif. Les assiégés retranchés derrière les portes et les fenêtres du bâtiment de la pompe à incendie tiraient par des trous pratiqués dans le mur. Brown tirait par une meurtrière lorsque deux balles vinrent frapper à mort les deux fils qui lui restaient; debout entre ses enfants expirants, il ajuste encore; mais bientôt la porte sur laquelle il s'appuie cède et les troupes s'élancent à l'intérieur du bâtiment. Dans un combat corps à corps qui suivit, Brown reçut trois coups de sabre dans le côté et un quatrième à la tête. Avec quatre de ses compagnons il est fait prisonnier et conduit à Charleston, où le procès fut indiqué pour le 25 octobre. John Brown ayant été reconnu coupable de trahison, de complot contre la sûreté de l'État, de tentative d'insurrection parmi les esclaves et de meurtre au premier degré, fut condamné à mort le 1er novembre et le 2 décembre suivant il fut exécuté.

Cette tentative malheureuse provoqua une grande agitation tant au nord qu'au sud; celui-ci ne voulut pas croire qu'un homme se fût ainsi lancé dans une aventure qui pou-

vait lui coûter la vie, sans mettre de son côté une seule chance. Il soupçonna quelque complot et accusa le parti républicain tout entier de vouloir abolir l'esclavage par des moyens violents. MM. Giddings, sénateur de l'Ohio, Seward, sénateur du New-York, Sumner du Massachusetts, le colonel Fortier et le gouverneur Chase sont signalés par les journaux esclavagistes comme complices de Brown. Dans le nord, la mort de l'abolitioniste fut le signal d'un deuil général et lorsque le parti républicain désavoua la conduite de Brown, des meetings s'organisèrent en faveur du libérateur et des quêtes furent organisées au profit de sa veuve.

LUTTE PRÉSIDENTIELLE DE 1860. — LINCOLN PRÉSIDENT

C'est au milieu de ces passions déchainées qu'allait s'ouvrir la lutte présidentielle de 1860.

Quatre candidats étaient en présence.

Abraham Lincoln de l'Illinois présenté par le parti républicain qui avait tenu son grand meeting à Chicago le 16 mai 1860;

John Breckinridge du Kentucky présenté par les ultra du sud;

Douglas de l'Illinois, candidat du parti démocratique modéré;

Et enfin J. Bell du Tennessee présenté aux suffrages populaires par l'Union constitutionnelle.

Voici le programme des trois premiers de ces candidats.

Lincoln : « L'esclavage ne peut exister qu'en vertu d'une loi municipale, et pour les territoires il n'y a aucun pouvoir qui puisse introduire une pareille loi. Le congrès ne peut établir ou reconnaître l'esclavage nulle part, mais il est obligé

de prohiber cette institution de tout territoire fédéral lorsque la nécessité réclame cette prohibition. »

Breckinridge : « Les citoyens des États ont le droit de se rendre dans les territoires en emportant avec eux tout ce qui d'après les lois de leur État est reconnu être propriété ; ils doivent être protégés dans la possession de leurs biens tant par la législature territoriale que par le congrès. »

Douglas : « L'introduction ou la prohibition de l'esclavage sur un territoire fédéral ne peut être prononcée que par les habitants du territoire. Le congrès n'a pas le droit d'intervenir. »

Les élections eurent lieu le 6 novembre 1860. Tous les États libres à l'exception du New-Jersey votèrent pour Lincoln qui remporta 1,857,610 suffrages contre 1,291,574 donnés à Douglas, 850,082 donnés à Breckenridge et 646,124 donnés à Bell.

Lincoln fut donc nommé et c'était pour la première fois que les États-Unis appelaient à la présidence un homme qui s'était nettement prononcé contre l'extension de l'esclavage.

SÉCESSION DES ÉTATS DU SUD

Les hommes du sud voyant que la balance politique allait cesser de pencher en leur faveur se préparèrent alors à répudier cette constitution fédérale qui jusque-là avait cependant protégé leur conduite. Le moment pour réaliser cette politique était on ne peut plus favorable, les principaux chefs du parti esclavagiste étant ministres sous Buchanan ; on était donc admirablement bien placé pour préparer la séparation.

Après avoir dégarni les arsenaux des États libres et dissé-

miné la marine fédérale dans tout l'univers, la rébellion se prépara à loisir.

Le 18 décembre, une convention de délégués de la Caroline du sud se réunit à Charleston et discuta la question de la sécession. Le 20 décembre, les 169 membres présents votèrent la dissolution de l'union de la Caroline du sud avec les autres États de l'Union américaine et la constitution dudit État en pays indépendant.

La Géorgie suivit de près l'exemple de la Caroline du sud; le 18 janvier 1861, à la suite d'une convention, elle déclara également sortir de l'Union. L'Alabama, la Floride, le Mississipi, la Louisiane, le Texas, déclarent les uns après les autres se détacher de la confédération et, le 4 février 1861, des délégués de ces États se réunirent à Montgomery pour discuter la constitution d'une nouvelle fédération. Les États qui s'étaient détachés de l'Union furent réunis sous le nom d'*États confédérés de l'Amérique;* Jefferson Davis du Mississipi fut nommé président et Alexandre Stephens de la Géorgie, vice-président de la nouvelle république.

GUERRE CIVILE

Le premier sentiment du Nord à l'arrivée de la nouvelle fut la surprise; personne n'y voulait encore croire à une rupture et même, après l'inauguration de Lincoln, on balbutia encore le mot de compromis. Ce n'est que le 12 avril 1861, après que le premier coup de canon fut tiré contre le fort Sumter, que toute transaction devint impossible; les divers États libres envoient leurs contingents pour aller défendre le gouvernement légal. — Pendant que les 75,000 hommes que le président a appelés sous les drapeaux vont s'enrôler,

la Caroline du nord, l'Arkansas, le Tennessee, le Missouri et la Virginie, jusqu'alors hésitants, se joignent aux États confédérés du sud ; le Kentucky proclame sa neutralité. Enfin la partie occidentale de la Virginie se détache du gouvernement de Richmond pour former un État libre dans l'Union du Nord.

Ce fut le 6e régiment du Massachusetts sous les ordres de Butler qui le premier arriva à Washington pour la défense nationale et la guerre commença bientôt en Virginie. Mc Dowell, nommé général en chef de l'armée unioniste, prend le commandement de l'armée dite du Potomac et chasse les rebelles des hautes vallées de la Virginie occidentale pour aller à la rencontre du général sudiste Beauregard qui avec son armée se trouvait sur les bords d'un torrent nommé Bull Run. Le 17 juillet les fédéraux se remettent en mouvement et le 21 du même mois ils rencontrent les confédérés qui sont rangés sur la rive méridionale du torrent et dont l'arrière-garde touche à la ligne ferrée qui sert à faciliter leurs communications. Mac Dowell pour détourner l'attention de ses ennemis fait faire une fausse attaque sur la droite par la division de Tyler, tandis que Hunter et Heinzelmann vont tourner le flanc gauche des confédérés. Ceux-ci se battent bravement, mais sont repoussés et Beauregard songeait déjà à se retirer dans la direction de la jonction de Manassas lorsque tout à coup un secours inattendu vient changer la situation. Le général Johnston qui se trouvait à Harper's Ferry avec 30,000 hommes avait tourné la division de Patterson et venait avec des troupes fraiches remettre en branle toute la ligne confédérée; 10,000 de ces nouveaux venus attaquent les divisions de Hunter et de Heinzelmann qui, après treize heures de marche et de combats ne peuvent plus soutenir ce choc; le désordre se met dans leurs rangs;

on jette les armes, on abandonne voitures, canons, etc., et chacun prend la fuite. Le flot au lieu de rouler jusqu'à Richmond recula jusqu'à Washington. La première affaire importante de cette guerre sanglante qui devait durer quatre ans fut donc un désastre pour le nord, désastre d'autant plus grand que la route de Washington était ouverte ; heureusement que Beauregard ne sut pas tirer profit de sa victoire et qu'au lieu de poursuivre les fuyards et de faire avec eux son entrée dans la capitale fédérale, il préféra donner du repos à ses troupes et laisser au Nord le temps de se remettre. A peine la nouvelle de la défaite de Mac Dowell est-elle arrivée que Lincoln appelle sous les armes 500,000 volontaires pour aller défendre la capitale et l'honneur de la nation. Il fallait aussi un nouveau général, ce fut George B. Mac Clellan, qui pendant la guerre de Crimée avait visité Sébastopol et qui s'était distingué dans la campagne de la Virginie occidentale, qui fut nommé.

CONCLUSIONS

Nous ne raconterons pas ici les épisodes de cette grande et terrible guerre qui pendant quatre ans divisa les États de l'Union. L'histoire de cette lutte acharnée donnerait un trop grand développement à ce chapitre qui ne doit contenir que des renseignements rapides sur les principales phases qui ont signalé la vie politique des États-Unis. Nous nous bornerons donc à dire que les conséquences de la lutte sont incalculables pour le développement du continent américain. Aujourd'hui la paix étant rétablie, l'esclavage aboli et l'Union reconstituée, on s'occupe des deux côtés à panser les plaies de la guerre ; les machines aratoires perfectionnées

remplacent déjà le travail des esclaves et la production loin de diminuer prendra bientôt un acroissement considérable.

Mais si la guerre a eu pour heureux résultat d'abolir l'institution qui, pendant cinquante ans, a paralysé l'essor du Sud et assuré ainsi la supériorité au Nord, elle a aussi transformé les États-Unis d'une république marchande qu'ils étaient en une puissance militaire de premier ordre. Quoique la plus grande partie de l'armée ait été licenciée, il ne faut pas oublier que la guerre qui vient de finir a produit une génération de fer qui a pris par degrés cet esprit belliqueux dont les effets se font sentir bien longtemps après la conclusion de la paix et qui engendre parfois des luttes nouvelles. Longtemps encore le gouvernement de Washington devra garder sous les armes une partie de l'armée et l'organisation militaire ne peut plus être ce qu'elle était précédemment; au lieu de 8 à 10,000 hommes, il en faudra toujours 30 à 40,000, car s'il est vrai que l'une des questions fondamentales qui divisaient les deux parties de l'Union n'existe plus, une autre, au moins aussi importante que celle de l'esclavage, continuera à soutenir l'antagonisme des deux parties, c'est la question du tarif qui déjà en 1832 a été la cause d'un commencement de révolte. La Caroline du sud ayant proclamé un acte de nullification voulut le faire suivre d'une renonciation complète aux devoirs fédéraux, mais le président Jackson ayant envoyé deux frégates à Charleston parvint à réprimer le mouvement sécessionniste. Aujourd'hui que le tarif est pour ainsi dire prohibitif, la question de la liberté commerciale ne tardera pas à être portée devant le congrès; le Sud ayant été privé de l'institution pour laquelle il a tout risqué, n'a plus d'intérêt à faire des concessions. Son sol étant des plus fertiles et ses habitants s'adonnant en général à l'industrie

agricole, ses hommes politiques tâcheront évidemment d'enlever au Nord la protection industrielle, de manière à permettre aux consommateurs américains d'acheter les produits dont ils ont besoin à meilleur marché. Dans le nord-est, au contraire, le terrain est marécageux et inculte, mais, par contre, le pays est traversé par une foule de rivières dont les forces hydrauliques sont très importantes et dont on a tiré profit en y établissant des filatures de coton et de laine et d'autres manufactures. Pendant la dernière guerre surtout, grâce au tarif presque prohibitif qui a été mis en vigueur, des fabriques importantes ont été construites dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Par suite du prix élevé des salaires, il faut pour que ces manufactures subsistent que les produits similaires venant de l'étranger soient frappés de droits élevés et, puisqu'une grande portion du capital du nord-est a été investi dans l'industrie, il est plus que probable que la partie manufacturière de l'Union aimera mieux se détacher de la confédération que d'accorder une concession qui lui ferait perdre toute sa richesse.

C'est cette question de la liberté commerciale qui sera dorénavant la principale base des programmes des parties; c'est elle qui, dans les débats du congrès, remplacera celle de l'esclavage et qui peut-être, comme cette dernière, finira par amener une crise dont l'issue pourra être funeste à l'Union; car dans cette question des douanes, l'Ouest défend les mêmes intérêts que le Sud, et celui-ci, malgré l'abolition de l'esclavage, conservera toujours ses idées de sécession.

II

RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES

RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES

SITUATION — SUPERFICIE

La partie de l'Amérique qui est comprise dans les territoires de l'Union américaine est située entre le 25° et le 49° de lat. nord et entre le 69° et le 127° de long. oûest; sa plus grande longueur du nord au sud est de 1,700 milles anglais, sa plus grande largeur de l'est à l'ouest de 3,100 milles.

Lors du rétablissement de la paix, en 1783, la superficie de la confédération, bornée à l'ouest par le Mississipi, était déjà de 820,680 milles carrés, soit environ sept fois celle des Iles Britanniques. L'achat de la Louisiane à la France, en 1803, augmenta la superficie du territoire de l'Union de 899,680 milles, et depuis lors d'autres contrées ont encore été achetées par le gouvernement de Washington à l'Espagne, au Mexique et à l'Angleterre (par le traité de l'Orégon). Aujourd'hui la superficie des États-Unis est évaluée à 3,024,535 milles carrés.

FLEUVES

Sous le rapport physique, le territoire de l'Union américaine se divise en trois grandes régions savoir : 1° la *région orientale*, située à l'est des Alleghanies et qui comprend les États du bassin de l'Atlantique; 2° la *région centrale*, entre les Alleghanies et les Montagnes Rocheuses et comprenant le vaste bassin du Mississipi et des autres fleuves qui ont leurs embouchures dans le golfe du Mexique; enfin 3° la *région occidentale* qui comprend les territoires situés à l'ouest des Montagnes Rocheuses, dans le bassin de l'océan Pacifique.

La plus grande partie des États-Unis appartient donc au bassin du golfe du Mexique. Le fleuve principal que l'on y rencontre est

Le Mississipi, appelé par les Indiens Meschachebé ou « Père des eaux » et qui prend sa source vers le 47° 10′ de lat. nord, et le 94° 54′ de long. ouest, dans le lac la Biche ou Itasca situé à 1,500 pieds au desssus du niveau de l'océan ; au sortir de ce lac le fleuve se dirige vers le nord, passe par les lacs Irving et Traverse, puis tourne vers l'est et traverse successivement les lacs Cass, Winnipeg et la partie sud-est du Petit Winnipeg. Au sortir de ce dernier, il reçoit le ruisseau de Leech qui vient du lac de ce nom et qui jusqu'en 1832 avait été pris pour la source du grand fleuve (1). A sa jonction avec le Leech, le Meschachebé a 100 pieds de largeur, son courant est d'un mille et demi par heure avec une descente de 3 pieds par mille. Aux chutes de Peckagama à 685 milles au dessus de celles de Saint-Anthony on découvre la première

(1) Ce n'est que le 13 juillet 1832 que Schoolcraft découvrit la véritable source du Mississipi, le lac Itasca.

île boisée; les rochers de celle-ci élèvent les eaux de la rivière en brisants écumeux; des gouffres, des tournants, des chenaux étroits embarrassés de roches menaçantes y entravent toute navigation, mais offrent par contre aux regards une scène de grandeur sauvage qui rappelle en partie celle des rapides du Saint-Laurent. A Peckagama les prairies cessent et des forêts d'érables, d'ormes, de frênes et de chênes couvrent les bords du fleuve dont le cours prend alors la direction du sud.

Le Mississipi descend de ce plateau par les chutes pittoresques de Saint-Antoine ou Saint-Anthony pour entrer dans une vaste plaine. Ces chutes, situées à 843 milles au dessus du confluent du Missouri, ont une descente perpendiculaire de 25 pieds, en outre, un rapide situé au dessus fait tomber les eaux de 10 pieds en 300 yards; un autre, situé au dessous, a une descente de 15 pieds en moins d'un demi-mille, ce qui donne des chutes successives de 41 pieds en moins de 3/4 de mille. Un peu au dessous de Saint-Antoine, le Mississipi reçoit les eaux du Minnesota ou du Saint-Pierre qui vient de l'ouest et qui est l'affluent le plus important de la partie supérieure du fleuve; il est très profond et est probablement le cours d'eau décrit par Hontan sous le nom de Rivière-longue. Vers le 44° 45' de latitude nord, la rivière Sainte-Croix s'y joint en venant du nord-est, sa largeur est de 150 yards. A 15 milles au dessous de ce confluent, le Mississipi forme le lac Pépin qui a 24 milles de long sur 2 à 4 de large et dont les côtes présentent des rochers élevés. Au sud de ce lac, les eaux de la Chippeway ou Ojibwa qui viennent du Wisconsin se mêlent à celles du fleuve après un cours de 300 milles.

Les autres affluents du haut Mississipi sont : le Wisconsin qui prend sa source dans le lac du Vieux-Désert et dont le

cours de 300 milles est embarrassé de petites îles et de bancs de sable. A son confluent près de Prairie-du-Chien, cette rivière a une largeur de 1,800 pieds; la Turkey qui vient du nord-est de l'Iowa et qui se jette dans le fleuve à Mellville dans le comté de Clayton (Iowa); la Wapsipinicon, dont le cours est de 180 milles et dont les eaux se joignent à celles du Mississipi à 5 milles au nord de Princeton; la Rock-River, qui prend sa source dans le Wisconsin près de la baie Verte (Green Bay); son cours est obstrué par des rapides nombreux, étendus et difficiles à passer. Après avoir régné sur un grand nombre de rivières tributaires, dont les plus importantes sont la Green, la Turtle, la Pécatonica, la Sycamore et la Kyte, elle se joint au Mississipi à 3 milles au dessous de Rock-Island; l'Iowa, qui vient du comté de Hancock, (Iowa), se divise après un cours de 300 milles, en deux branches qui vont joindre le Mississipi au 41° 10′ de atitude nord; le Chicagua ou le Skunk, petite rivière qui descend des Highlands de l'Iowa et coule dans la direction du sud-est à travers un pays fertile et bien boisé; la rivière des Moines, qui a donné son nom à la capitale actuelle de l'État de Iowa et qui est peut-être, après le Minnesota, l'affluent le plus considérable du Mississipi du côté de l'ouest au dessus du Missouri. Elle prend sa source dans la partie du pays dite *Côteau des Prairies*, coule dans la direction du sud-est, reçoit le Raccaon, la Rivière des Sioux, les Trois-Rivières et se joint au fleuve près de Churchville, sur la frontière du Missouri; — à quelques milles au dessus de ce confluent, il y a des rapides de 9 milles d'étendue qui sont un obstacle sérieux pour la navigation fluviale — le Fabius, formé par la jonction du North, du Midle et du South-Fabius dans le Missouri; la Salt-River, qui a son confluent dans le Mississipi, près de Louisang (Mo); la Rivière au Cuivre,

dans le Missouri, sépare le comté de Lincoln de celui de Saint-Charles; l'Illinois qui baigne les immenses savanes de l'État dont il porte le nom est formé de la jonction des rivières Kankakee (venant de l'Indiana) et des Plaines (qui prend sa source dans le Wisconsin à 6 milles du lac Michigan). C'est un des affluents les plus importants du Mississipi. Jusqu'à Ottawa sa navigation est interrompue par des rapides dont la force hydraulique pourrait être employée par des établissements industriels. — A Ottawa un bassin a été creusé pour recevoir les steamers qui remontent la rivière jusqu'à ce point; cependant lorsque les eaux de celle-ci sont peu élevées, les rapides inférieurs obligent les navires à s'arrêter à Lasalle où commence le canal de l'Illinois au Michigan. Un peu au dessus la rivière reçoit le Vermillon au sud et le Petit-Vermillon au nord, puis elle se dirige vers le sud pour reprendre après son cours vers le sud-ouest, recevant Bureau et quelques autres tributaires et formant, près de Chillicothe, le lac de Péoria qui s'étend jusqu'à la ville qui porte son nom. Au dessous de Péoria l'Illinois reçoit encore un grand nombre de rivières dont les plus importantes sont : Spoon-River, Mauvaise-Terre, Big-River, Little-River, puis, après un cours d'environ 400 milles, ses eaux s'unissent à celles du Mississipi.

Après avoir reçu l'Illinois, le cours du Mississipi, qui près de Milan se dirige vers le nord-est, reprend la direction du sud-ouest pour recevoir vis-à-vis de Alton un peu au dessous du 39° de lat. nord le majestueux Missouri qui jusqu'à ce point est bien plus large que le fleuve et qui, s'il avait été exploré plus tôt, aurait donné sans doute son nom au restant du cours d'eau. Jusqu'à ce magnifique confluent les eaux du Mississipi sont limpides, mais elles prennent une couleur grise et terreuse dès qu'elles se mêlent avec celles du Mis-

souri et conservent cet état vaseux jusqu'au golfe du Mexique; fait qui prouve assez l'importance supérieure de la rivière. A leur jonction chacun des deux cours d'eau a une largeur d'un mille et demi.

Le Missouri sort des Montagnes Rocheuses et ne prend ce nom qu'à la jonction des trois branches, le Jefferson, le Madison et le Gallatin (vers le 45° 10' lat. nord et le 110° long. ouest). La source de cette rivière n'est éloignée que d'un mille environ de celle de la Columbia qui se rend dans l'océan Pacifique à l'ouest. En quittant la région montagneuse où il prend sa source, le Missouri coule d'abord entre deux rochers à pic de 1,200 pieds d'élévation, sa largeur est de 150 yards, sa vitesse de 6 milles à l'heure et ce courant rapide entraine des quantités énormes de sable qui, en s'amassant, forment des bancs mobiles très dangereux pour les navigateurs. A 521 milles des Montagnes Rocheuses et à 2,575 milles au dessus de son confluent avec le Mississipi, le Missouri descend par une suite de rapides et de chutes de 357 pieds en 16 milles. Les chutes perpendiculaires ont 26, 47, 19 et 87 pieds; après celles du Niagara ce sont les plus importantes du continent américain. Un grand nombre de larges rivières viennent du sud et de l'ouest se réunir au Missouri; les plus grandes sont : la Yellowstone qui a 800 yards de largeur à son embouchure; la Chayenne ayant 400 yards de largeur et se joignant à l'affluent du Mississipi vers le 44° 20' lat. nord; la White-River large de 300 yards; la Big-Sioux de 120 yards; la Platte-River qui après le Yellowstone est le tributaire le plus important du Missouri; sa rapidité et la quantité de sable qu'elle entraîne empêchent d'y naviguer. Elle a 600 yards de largeur à son confluent, au 40° 50' de lat. nord.

Les autres affluents du Missouri sont : le Kansas dont le

cours est de 1,200 milles, et qui à son confluent a une largeur de 340 yards; la Grand-River; la Mine qui vient du comté de la Fayette (Mo) reçoit la Blackwater et se joint au Missouri à 6 milles au dessus de Bonneville; l'Osage dont le cours a une longueur de 400 milles et dont la largeur à son confluent près de Formosa (à 9 milles est de Jefferson-City) est de 375 yards. Enfin la Gasconnade formée par la jonction des deux branches la Piney et le Robideaux.

Plus au sud, le Mississipi reçoit successivement : près des sources sulfureuses du comté de Jefferson (à 20 milles au sud de Saint-Louis), le Maramec venant du comté de Dent dans le Missouri; à Chester, près du 38° lat. nord, la Kaskakia qui prend sa source dans le comté de Champaign (Illinois) et se joint au fleuve après un cours de 300 milles; à Cairo, vers le 37° de lat. nord, le Mississipi reçoit l'Ohio, nommé par les Français la « Belle-Rivière. » L'Ohio qui sépare les États de Virginie et de Kentucky de ceux d'Ohio, d'Indiana et d'Illinois est formé par la jonction des deux rivières l'Alleghany, au nord, et la Monongahela, au sud, de Pittsburg dans la Pensylvanie occidentale. L'Alleghany sort des monts Alleghanies dans le comté de Potter (Pensylvanie), entre dans le New-York pour revenir dans la Pensylvanie se joindre à la Monongahela qui vient de l'État de Virginie. Un peu au dessous de Pittsburg, le courant de l'Ohio est assez rapide et la rivière traverse une vallée resserrée entre des montagnes ayant une élévation de 2 à 3,000 pieds. Près de Cincinnati, les vues sont moins pittoresques; les montagnes, moins élevées, s'écartent des bords de la rivière qui sont couverts de forêts. A Louisville (Kentucky), il y a une descente de 22 pieds en deux milles; mais les steamers évitent cet obstacle en prenant le canal qui le tourne. — Comme toutes les rivières de l'ouest des États-Unis, l'Ohio n'est pas tou-

jours navigable pour les bâtiments d'un tirant d'eau quelque peu important. En été et en automne les eaux sont tellement basses que l'on peut voir les rochers au fond du lit; mais en hiver et au printemps elles montent souvent de 50 pieds et alors la navigation y prend un développement considérable. Les principales rivières tributaires de l'Ohio sont : le Muskingum qu'il reçoit à Marietta; la Kanawha, à Point-Pleasant; la Big Sandy qui sort des Alleghanies et sépare la Virginie du Kentucky; la Scioto qui elle-même reçoit la Whetstone et l'Olentaugy et se joint à l'Ohio à Porthsmouth; le Great-Miami qui forme plusieurs rapides et baigne le sud-ouest de l'État de l'Ohio; le Kentucky descendant des montagnes du Cumberland en trois branches qui se réunissent dans le comté de Letcher, traverse une des plus belles parties de l'Amérique septentrionale : sa longueur est de 260 milles; le Wabash qui vient du comté de Mercer dans l'Ohio, traverse l'Indiana, reçoit la Petite Rivière, sépare l'Illinois de l'Indiana et unit l'Ohio au lac Érié par le canal de Wabash et Érié : sa longueur est de 550 milles; le Cumberland venant des montagnes du Cumberland traverse le Kentucky et le Tennessee et est englouti après un cours de 600 milles par l'Ohio qui reçoit aussi à 11 milles plus loin le Tennessee qui 'est son tributaire le plus important et dont la longueur est de 1,100 milles.

Depuis Pittsburg jusqu'à son embouchure l'Ohio a une longueur de 959 milles, mais avec ses affluents il offre une longueur navigable de plus de 3,200 milles.

Vers le 34° 40' de latitude nord, le Mississipi reçoit le Saint-Francis, rivière des États du Missouri et de l'Arkansas; puis au 34°, le White-River, qui se forme dans le comté de Washington par la jonction de trois branches et dont le cours est de 800 milles.

A 30 milles plus au sud (33°48'), l'Arkansas qui prend sa source dans les Montagnes Rocheuses vers le 40° nord se mêle au fleuve. Cette rivière a une longueur de 2,200 milles dont près de 1,900 sont navigables.

Puis viennent : le Yazoo formé par le confluent du Tallahatchee avec le Yallabusha et qui se jette dans le Mississipi, près de Vicksburg, un peu au dessus des hauteurs de Walnut la Big-Black-River dans le Mississipi ; la Red-River qui sort des Montagnes Rocheuses (près de Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique) reçoit la Blue-River et la False Washita, baigne un terrain riche en fer, et se joint au fleuve après un cours de plus de 2,000 milles. A ce confluent le volume d'eau du Mississipi est plus considérable que partout ailleurs, vu que c'est immédiatement au dessous que l'on rencontre les premiers canaux d'écoulement naturels. A 3 milles de l'embouchure de Red-River, une quantité d'eau au moins égale à celle reçue de cette rivière s'écoule vers la mer par la Chaffalo-Bayou ou Atchafalaya, située à l'ouest, et qui forme le lac Chetunaches. Un peu au dessous de Bâton-Rouge, un autre bras nommé l'Iberville se détache du fleuve à l'est, va se joindre à la rivière Amitié, pour se diriger vers le golfe du Mexique par les lacs de Maurepas, de Pontchartrain et de Borgue. C'est entre ces deux canaux que se trouve la partie du fleuve nommée le Delta, composée de terrains limoneux ou sablonneux. Entre l'Atchalafaya et la Nouvelle-Orléans, deux autres ruisseaux se forment ; ils portent les noms de Plaquemine et de Fourche. A 105 milles de la Nouvelle-Orléans (à 90 milles, en ligne directe), le Mississipi s'écoule dans le golfe du Mexique par plusieurs bouches dont la principale est celle de Balize qui présente deux passes : celle du nord-est placée par 29°7'25" de latitude nord, et 89°10' de longitude ouest, et celle du sud-

ouest par 29°8′ de latitude nord, et 89°25′ de longitude ouest; elles n'offrent toutes deux un passage assuré qu'aux bâtiments qui ne tirent pas plus de 12 pieds, tandis qu'en dedans de son embouchure le lit du fleuve offre un canal assez profond pour recevoir les plus gros navires.

Des chutes de St-Anthony au confluent du Missouri, à l'exception des rapides des Moines, la profondeur du Mississipi est de quatre pieds au moins dans la saison des petites eaux; au sud de Saint-Louis, cette profondeur augmente considérablement et est jusqu'à l'Ohio de six à vingt-cinq pieds suivant la saison; de cette dernière rivière jusqu'à l'embouchure du Saint-Francis, il y a un grand nombre de barres qui entravent souvent la navigation, mais au dessous de ce point, il n'y a plus qu'à rechercher le chenal favorable pour passer avec n'importe quel bâtiment, et à la tête du Delta, c'est à dire là où l'Atchafalaya se détache du fleuve, la profondeur de celui-ci est toujours de soixante-quinze à quatre-vingt pieds; à Donaldsonville, à la sortie du canal d'écoulement le Lafourche, elle est de cent trente pieds et elle reste au dessus de cent pieds jusqu'à la Nouvelle-Orléans. De cette ville, jusqu'à trois milles de la barre d'entrée, il y a encore de soixante-quinze à quatre-vingt pieds d'eau.

En général le Mississipi n'éprouve presque point de marées, sans doute à cause des nombreuses courbures de son cours et du peu de constance qu'y ont les vents; aussi est-il souvent extrêmement difficile de le remonter, notamment pendant les crues qui ont lieu vers la fin de l'hiver. C'est généralement vers le mois de mars que les eaux commencent à monter. Près du confluent du Missouri, le flux est en moyenne, vers la fin de mai, de 15 pieds; entre le Missouri et l'Ohio, il est de 25 pieds; au dessous de Cairo,

il est déjà de 50 pieds; au sud de Natchez, les crues commencent à décliner, elles ne sont plus à Bâton-Rouge que de 30 pieds et à la Nouvelle-Orléans que de 12 pieds. De même que les eaux du Nil en Égypte, celles du Mississipi aux États-Unis couvrent annuellement les vallées qu'elles arrosent et bien souvent ces inondations font éprouver à ce fleuve majestueux des changements importants; des arbres tombés de vétusté s'assemblent, sont cimentés par des vases et forment des îles flottantes où de jeunes arbrisseaux prennent racine et qui descendent le fleuve jusqu'à ce qu'elles s'accrochent à quelque arbre plus gros qui a été solidement fixé à l'un des bancs de sable du lit du fleuve. Annuellement le cours du Mississipi est ainsi changé, et quoique la navigation devienne par suite très difficile, un très grand nombre de steamers sillonnent néanmoins ce fleuve qui, avec ses affluents, offre un ensemble de voies navigables de plus de 15,000 milles.

Outre le Mississipi et ses nombreux tributaires, le golfe du Mexique reçoit encore un grand nombre de fleuves, dont les principaux sont : à l'ouest des bouches du Père des Eaux, le Bayou-Teche, qui prend sa source dans la Louisiane, coule dans la direction du sud-sud-est, et se jette dans le lac de Chetimeches : sa longueur est de 180 milles, et sa largeur à son embouchure est de 200 yards. Les navires d'un tirant d'eau inférieur à 8 pieds peuvent remonter son cours jusqu'à New-Iberia, près du lac Tassé; — la Sabine, formée dans le 32°30′ latitude nord par le confluent de la Cow-leech avec le Caddo et le West-Fork. Sur la plus grande partie de son cours, elle sépare le Texas de la Louisiane, et avant d'entrer dans le golfe, elle forme sur la limite des deux États un lac qui porte le même nom qu'elle, et qui a 30 milles de long sur 8 de large. Ce fleuve, qui a

environ 380 milles de longueur, a une profondeur moyenne de 6 à 8 pieds ; les bateaux à vapeur le remontent dans toutes les saisons jusqu'à 150 milles de son embouchure ;— le Rio Trinidad ou Trinity-River, un des plus grands cours d'eau du Texas. A quelques milles au dessus de Dallas, dans la forêt de Cross-Cimbers, la West-Fork et le Hickory se réunissent et prennent le nom de Trinity-River, qui paraît avoir 600 milles de longueur; les steamers le remontent sans obstacle pendant au moins 200 milles. Le sol qui s'étend sur ses deux rives est très fertile et couvert en partie d'arbres qui donnent de beaux bois de construction. Le Rio de la Trinidad coule dans la baie de Galveston, vaste bras de mer qui se prolonge jusqu'à l'île qui porte son nom ;— le Rio-Brazos ou Rio-Florès prend sa source dans la contrée montagneuse du nord-ouest ; du Texas, nommé par les Espagnols Llanos, il coule dans la direction du sud-sud-est entre des berges dont l'élévation varie de 14 à 20 pieds. Ses tributaires les plus importants sont : le Nolands, le Bosque, le San-Léon, le Little-Brazos et le Yegua. Le Rio-Florès se jette dans le golfe du Mexique entre Velasco et Quintana, un peu à l'ouest de la West-Bay (baie occidentale), qui reçoit la Oyster Creek ;—le Colorado, qui prend sa source sur les pentes septentrionales de la Sierra de Guadalupe, est un des plus beaux fleuves de l'Amérique septentrionale. Sa longueur est de 600 milles, et il est navigable jusqu'à Austin. A environ 3 milles de cette ville, une roche granitique barre le lit du fleuve et rend le passage impossible à toute espèce de bâtiments ; sa longueur navigable n'est donc que d'environ 200 milles, depuis la zone des montagnes jusqu'à son embouchure dans la baie de Matagorda ; — la Guadalupe, sortant de la Sierra de Guadelupe sous le nom de Rio-Gonzales, reçoit la Peech et la Sandy,

et se jette dans la baie de Espiritu-Santo, après un cours de 300 milles ; — le San Antonio, formé par la jonction du Salado avec la Medina, coule dans la direction du sud-est, reçoit la Petite-Guadeloupe et le Cibolo, et va s'écouler dans la baie de Espiritu-Santo ;—le Rio de las Nueces ou Nueces-River, sortant des montagnes de Bexar, reçoit le Rio Frio et va se décharger dans la baie des noix (Nueces-Bay), après un cours d'environ 300 milles ; — le Rio-Bravo del Norte ou Rio-Grande, dont les sources furent recherchées en 1807 par le capitaine Pike, entre le 37° et le 38° degré de latitude nord, mais qui plus tard furent trouvées être à deux degrés plus au nord près de celles de l'Arkansas et du Colorado occidental, dans le nœud que forme la Sierra de las Grullas avec la Sierra-Verde. En quittant la région des Montagnes Rocheuses, le Rio-Grande se dirige vers le sud, traverse le Nouveau-Mexique, où il reçoit le Rio-Chamas à l'ouest ; puis son cours prend la direction du sud-est pour servir de limite, au dessous du 32° de latitude nord, à l'Union américaine et à l'empire du Mexique, et pour aller se jeter dans le golfe du Mexique, à quelques milles au sud de Brazos de Santiago. A Albuquerque le fleuve est à 4,800 pieds au dessus du niveau de la mer ; à El Paso, cette élévation n'est plus que de 3,800 et à Reynosa (à 350 milles environ de l'embouchure du Rio-Grande) que de 170 pieds. Entre Albuquerque et El Paso, la descente est donc en moyenne de près de 3 pieds par mille, tandis que de El Paso à l'embouchure elle n'est que de 1 pied en 2 milles. Le cours de ce fleuve a, jusqu'à présent, été fort peu exploré ; au dessus de Laredo, à 700 milles de son embouchure et à 227 milles ouest-sud-ouest d'Austin, des chaînes rocheuses traversent son lit et interrompent toute navigation. La longueur totale du Rio-Bravo del Norte est de plus de 2,000 milles. Outre

le Rio-Chamas, il reçoit encore le Rio-Puerco ou Porc-River, qui a un cours de 500 milles, puis le Conchos, le Salado, l'Alamo et le San-Juan (venant du Mexique).

Quant aux fleuves que le golfe du Mexique reçoit à l'est des bouches du Mississipi, il faut citer comme les plus importants : la Mobile, qui se forme par la réunion de la Tombigbee et de l'Alabama; la première de ces deux rivières prend sa source dans le comté de Tishemingo, État du Mississipi, reçoit la Black-Warrior, et est navigable jusqu'à Stephens pour de grands bâtiments. L'Alabama au contraire est elle-même formée par la jonction de la Tallapoosa et du Coosa, qui viennent de la Géorgie. Le Coosa a une longueur de 240 milles et peut être remontée par les steamers jusqu'à Wetumpka, ville de l'Alabama, située à 15 milles nord-nord-est de Montgomery. La Mobile proprement dite n'a que 50 milles de longueur; à 8 milles au dessous de sa formation, un canal d'écoulement s'en détache, prend le nom de Teusaw et va se jeter dans la baie de Mobile, un peu au dessous de Blakely. Avec ses tributaires, la Mobile offre une voie navigable de 3 à 400 milles; — l'Appalachicola, qui descend des monts Apalaches sous le nom de Chattahoochee-River, sépare la Géorgie de l'Alabama et se joint un peu au dessus du village de Chattahochee (sur les frontières de la Floride) à la Flint qui, elle aussi, sort de l'extrémité méridionale des Alleghanies, traverse le centre de la Géorgie et va après un cours de 300 milles s'unir à la Chattahochee pour prendre ensemble le nom d'Appalachicola et aller se perdre dans la baie d'Apalache, estuaire important de la Floride; — la Suwannee, qui prend sa source dans le marais d'Okefinokee (Ga), coule vers le sud, puis vers l'ouest, reçoit l'Allapahaw par le nord, le Withlacochee par nord-ouest, puis se dirige vers le sud-est,

pour recevoir la Santa Fe par l'est; après quoi elle reprend la direction du sud, pour aller se jeter dans la baie de Waksae. La barre qui se trouve à l'embouchure n'a que 5 pieds d'eau, tandis qu'en dedans de l'embouchure le lit du fleuve, dans un cours de 55 milles, offre un canal assez profond pour les navires tirant de 12 à 15 pieds d'eau.

Parmi les fleuves qui appartiennent au versant de l'Atlantique il faut citer : le Saint-Laurent par lequel s'écoulent les eaux des lacs Supérieur, Michigan, Huron, Érie et Ontario ; il sépare les États-Unis du Canada jusqu'à un mille au nord du 45° degré de latitude nord, et se jette dans le golfe Saint-Laurent par un estuaire qui a 60 milles de largeur. Quelques géographes regardent la rivière Saint-Louis, affluent du lac Supérieur à l'est, et qui sort du lac de Seven-Beaver (Minnesota) comme la véritable source du Saint-Laurent; ce qui donnerait, en suivant le cours du fleuve, une longueur totale de 3,000 milles; au point de vue commercial, grâce surtout aux canaux que le gouvernement du Canada a fait construire pour obvier aux obstacles que les rapides et les chutes du Saint-Laurent présentaient autrefois à la navigation, le fleuve commence maintenant au fond du lac Supérieur où se trouvent les riches mines de cuivre qui doivent faire de cette région une des plus florissantes de l'Amérique septentrionale. La nature l'avait rendu navigable jusqu'à Québec (à 420 milles de son embouchure) pour les plus gros vaisseaux et capable de porter jusqu'à Montréal des navires de mer de 600 tonneaux ; mais là des obstacles commençaient à en interrompre le cours. Après le saut Saint-Louis à Cornwall, il y a entre Montréal et Kingston, 41 milles de rapides, formant une barrière à la navigation ;

puis entre le lac Ontario et le lac Érie, la rivière Niagara longue de 36 milles avec une descente de 330 pieds y compris le précipice de l'île de Chèvre où ses eaux s'engouffrent et qui constitue les chutes si célèbres dont tout le monde a entendu parler. Avant d'arriver à ce point, les eaux du Niagara qui coulent du sud au nord ont déjà descendu un long plan légèrement incliné dont le lit barré par des chaines rocheuses forme des rapides infranchissables. De Buffalo, sur les bords du lac Érié, au détroit du nord, à travers les lacs Érié, Saint-Clair, Huron et Michigan, les eaux sont libres; mais à l'entrée du lac Supérieur dans le détroit de Sainte-Marie un nouvel obstacle avec une ascension de 20 pieds par mille se présente. Eh bien, tous ces empêchements formidables élevés par la nature sont franchis maintetant au moyen de toueurs. Pour permettre aux vaisseaux qui vont des lacs d'en haut à Montréal et à Québec de remonter les grandes eaux, les gouvernements des États-Unis et du Canada ont fait construire des canaux et des écluses magnifiques. Aujourd'hui le saut Sainte-Marie est évité par le canal gigantesque construit par les Américains; les chutes à l'est du lac Érie, par le canal Érie de Buffalo à Albany, d'une longueur de 363 milles et ayant 81 écluses. Les Canadiens, de leur côté, ont escompté l'avenir pour construire des travaux gigantesques ouvrant au commerce du monde la magnifique voie du Saint-Laurent. Dès 1841, la législature de cette colonie alloua un demi-million de livres courantes, pour ces ouvrages, et depuis lors, on a construit les canaux au moyen desquels on surmonte les obstacles que les rapides présentent à une navigation continue. Ces canaux de différentes longueurs et de grande capacité sont adaptés aux bâtiments de mer tirant jusqu'à neuf pieds d'eau, ils ont ensemble une longueur d'environ 70 milles,

ont 54 écluses dont les dimensions intérieures, en dedans des portes, varient de 150 à 200 pieds de long, sur 25 à 45 de large. Le Saint-Laurent est donc aujourd'hui le débouché naturel des plaines de l'ouest à l'océan, sa route est sans rivale; elle est la plus sûre et la plus économique pour l'émigrant soit qu'il veuille se fixer dans le Canada, soit qu'il se dirige vers les États de l'ouest de l'Union américaine. « Il n'est pas suffisamment connu, disait lord Elgin « dans une de ses dépêches de 1852, que la distance de « Liverpool à Québec par le détroit de Belle-Ile, est d'envi« ron 400 milles, et par la voie du sud, de 100 à 200 milles « plus courte que celle de New-York, et cette route pour « conduire à l'océan, n'offre pas de dangers particuliers « pour les bons bâtiments dirigés par des officiers au fait « de cette navigation. »

Nous reviendrons plus tard sur cette question de supériorité de la voie du Saint-Laurent sur les autres pour une notable portion de l'Amérique septentrionale; pour le moment, citons les principales rivières qui, du côté des États-Unis, se joignent soit au Saint-Laurent proprement dit, soit aux lacs. En remontant le cours du fleuve, nous rencontrons: le Richelieu, qui sort du lac George ou de Horicon, dans le New-York, traverse le lac Champlain, entre dans le Canada pour aller se joindre au fleuve à William-Henry, à quelques milles au dessus de Sorel : son cours est de 160 milles;—la Châteaugay sort du lac de ce nom dans l'État de New-York, entre dans le Canada où elle reçoit la Trout, et se joint au Saint-Laurent, dans le lac Saint-Louis, vis-à-vis de l'embouchure de l'Ottowa;—le Racket, venant du lac de ce nom, coule vers le nord-est et s'unit au fleuve, près de Saint-Régis, après un cours de 145 milles;—la Grafs-River, également dans l'État de New-York;—l'Oswegatchie, qui reçoit

l'Indian-River et a son confluent à Ogdensburg ;—l'Oswego, formé par la réunion de la Seneca (canal d'écoulement naturel des lacs Seneca, Cayuga, Crooked, Canandagua, Owasco, Skaneateles et Cross) et de l'Oneida, bras du lac de ce nom. Après la jonction la rivière coule vers le nord-ouest, offre par ses chutes une force hydraulique importante, dont ont déjà tiré parti un grand nombre d'établissements industriels, et va alimenter le lac Ontario ;—la Genesee sort de la Pensylvanie, traverse l'État de New-York et se dirige vers le lac Ontario : sa longueur est de 150 milles. A Rochester il y a des chutes qui constituent une descente de 226 pieds en moins de 3 milles; trois barrages successifs ont 93, 22 et 75 pieds de haut; la rivière fournit à ce point une force hydraulique presque illimitée; le canal Érie la traverse sur un bel aqueduc de pierres ayant 840 pieds de long; — la Cuyahoga, une des rivières les plus importantes de l'Ohio septentional : elle prend naissance dans le comté de Geanga, coule vers le sud, traverse le comté de Portage, puis se dirige vers le nord-nord-ouest pour aller se jeter dans le lac Érie, après avoir formé le port de Cleveland ;— la Maumee, qui est formée dans la partie du nord-est de l'Indiana par la jonction du Petit-Saint-Joseph, de la Grande et de la Petite-Anglaise, et de la Sainte-Marie. Elle se dirige vers le lac Érié par l'Ohio et la baie de Maumee. Son cours a environ 100 milles de longueur;—le Raisin, dans le Michigan, se jette dans le lac Érié, un peu au dessous de Monroe, après un cours de 140 milles; — le Huron, qui descend des plaines élevées des comtés de Oakland et de Livingston, forme le lac Portage et se décharge dans le lac Érié, un peu au dessous du point où le Saint-Laurent prend le nom de Rivière de Détroit ; — la Saginaw prend sa source dans l'État du Michigan, reçoit la Cass, la Shiawassee et la Tittiba-

wassee. Sa longueur est de 150 milles, et a son embouchure dans la baie de Saginaw, qui est une branche du lac Huron, il y a toujours de 25 à 30 pieds d'eau. Au dessous de la ville de Saginaw, il y a un banc de sable où la profondeur de l'eau n'est que de 5 pieds en temps ordinaire, et de 8 pieds si le vent vient du nord-est;—la Manistee, qui sort d'un lac du comté de Crawford, se dirige vers l'ouest pour former avec la M'Moosic la baie de Manistee, branche du lac Michigan; — le Maskegon, venant du lac Houghtons, traverse le centre de Michigan, forme le lac Maskegon et s'écoule dans le lac Michigan, après un cours de 200 milles; — la Grand-River, qui est le cours d'eau le plus considérable de l'État du Michigan : il a une longueur de près de 300 milles et est navigable sur une étendue de 250 milles. Jusqu'aux rapides, sa profondeur est de 12 pieds, mais au delà elle n'est que de 4 pieds. Ses principaux tributaires sont : la Red-Cedar, la Looking-Glass, la Maple, qui elle-même reçoit la Salt-Creek, la Prairie, la Rouge, la Sebewa, et le Big-Fork; — le Kalamazoo, rivière de 200 milles de longueur, qui va se jeter dans le lac Michigan à Newark, après avoir reçu le Rabbit;—le Saint-Joseph dans le Michigan et l'Indiana a un cours de 250 milles. Obéissant à une impulsion mystérieuse qui la pousse tantôt à droite tantôt à gauche, cette rivière abandonne constamment une de ses rives pour empiéter sur l'autre; — la Neenah ou Fox-River, qui est formée près du fort Winnebago (Wisconsin) par la jonction de plusieurs branches qui ont leurs sources dans le comté de Columbia, à deux milles environ du Wisconsin, auquel la Neenah est reliée par le canal de Portage. Du fort Winnebago la rivière se dirige vers le nord, forme les lacs de Buffalo, de Puckawa et de la grande montagne des Morts, puis traverse le lac Winnebago de Fond-du-Lac à

Clayton-Menassa, et va se jeter dans la baie Verte (Green-Bay), branche du lac Michigan. La Neenah offre plusieurs rapides dont les plus considérables sont ceux de Grand-Kankalin, avec une descente de 44 pieds en 8 1/2 milles, ceux de la Petite-Chute 31 pieds en 9 milles, et ceux de la Grande-Chute de 31 pieds en 8 milles ; — la Menomonee qui sépare le Wisconsin de la presqu'île supérieure du Michigan, reçoit la Wesacota avec la Mequacum, la Peshakene et la Little-Creek, puis va se décharger dans la Baie-Verte, près de Menomonee-city.

Quant aux rivières que reçoit le lac Supérieur, elles n'ont guère plus de 30 à 60 milles de longueur; ce sont : la Tahqua-me-naw, les Two-Hearted, la Nekomenon, la Sturgeon qui forme le lac Portage, l'Ontonagon, la Presqu'île, le Montréal, la Bad-River, la Wissakude, puis le Saint-Louis qui passe pour être le commencement du grand fleuve. Plus au nord, il y a encore le Pigeon, qui sépare le Minnesota des possessions anglaises et par lequel s'écoulent dans le lac Supérieur les eaux des lacs des Bois, Pluvieux, du Sturgeon, de la Croix, du Bois-Blanc, du Couteau, de Saganaga, de la Montagne et de l'Oie. Le lac des Bois est uni par une autre branche navigable au lac Winnipeg, alimenté par l'Assiniboin et la rivière Rouge du Nord, et aux lacs Manitoba et Winnipigoos.

Outre le Saint-Laurent et ses nombreux affluents, l'océan Atlantique reçoit encore des États-Unis : le Saint-Jean ou Walloostook, qui sort du lac Baker (État du Maine), coule vers le nord-nord-est, reçoit la Black-River, puis se dirige vers l'est, détache une branche qui le met en communication avec le lac François, sépare la partie septentrionale du Maine du Canada et va se jeter dans la baie de Fundy, près de Saint-John (N.-B.), après avoir reçu encore l'Allaquasti,

l'Aroostook avec la Petite-Modawaska et un grand nombre d'autres rivières plus ou moins importantes; — la rivière SAINTE-CROIX, aussi nommée Cheputnetecook et Passamaquoddy. Elle prend sa source un peu au dessus du lac de Schoodie qu'elle traverse ainsi que le grand lac sur la limite du Maine et du Nouveau-Brunswick ; elle continue à séparer ces deux provinces jusqu'à son embouchure dans la baie de Passamaquoddy. Les Américains prétendent que le nom de Sainte-Croix a été donné à presque toutes les rivières à l'est du pays de Sagadaha, et que celle qui forme l'ancienne et véritable limite du district du Maine est située plus à l'est (sans doute le Saint-John); — le PENOBSCOT, le fleuve le plus considérable de l'État du Maine, se forme par la réunion de deux branches venant des frontières du Canada. Il traverse les lacs Chesuncook et de Pemaduncook, reçoit la Wassatoquoit, la Mattawankeag, le Piscataquis et après avoir traversé les plus riches vallées du nord-est, il se dirige vers les fiords de la côte. Le Penobscot a une longueur de près de 300 milles et est navigable pour les plus gros bâtiments jusqu'à Bangor à 30 milles de son embouchure.

La Kennebec, un des fleuves les plus importants de la Nouvelle-Angleterre, sort du lac de Moosehead, alimenté par la Moose; coule vers le sud, reçoit à Three-Fork la Dead-River qui a sa source à 5 milles à l'ouest de celle de la rivière la Chaudière qui va se joindre au Saint-Laurent. Le cours de la Kennebec a environ 200 milles de long, il est navigable pour les navires de mer jusqu'à Bath, à 12 milles, et pour les petits bâtiments jusqu'à Waterfield, à 60 milles de son embouchure. Au dessus de Waterfield, il y a des chutes dont la force hydraulique est pour ainsi dire illimitée. Depuis sa source jusqu'à son embouchure, le fleuve a une descente de plus de 1,000 pieds, soit en moyenne

5 pieds par mille. A 6 milles au dessus de Bath à Merry-Meeting-Bay, il reçoit l'Andros-coggin, rivière formée dans le New-Hampshire par la jonction du Magalloway avec un bras du lac Umba-gog et qui a une longueur de 150 milles. De ce confluent à la mer, la Kennebec porte généralement le nom de Sagadohock.

Le Saco, qui descend des pentes orientales des Montagnes Blanches, dans le New-Hampshire, entre dans le Maine à Freyburg, reçoit l'Ossipee, canal d'écoulement du lac de ce nom, à Cornish, et va se jeter dans la baie de Saco après un cours de 160 milles. Ce fleuve forme dans le Maine un grand nombre de chutes dont les principales sont celles d'Hiram de 72 pieds; de Limington de 20, d'Hollis Buxton de 30 et de Saco de 42 pieds de haut.

Le Merrimac, qui prend ce nom à Sanbornton au confluent du Pemegewasset venant des Montagnes-Blanches et du Winnipiscogee rigole du lac de ce nom, coule vers le sud jusqu'à son entrée dans le Massachusetts, entre Nashua et Lowell; puis son cours change de direction et il coule vers l'est-nord-est jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique, un peu au dessous de Newburyport. Le Merrimac est navigable jusqu'à Haverhill (Mass.) pour des bâtiments de 150 à 200 tonnes; des canaux l'unissent à Boston, Concord, etc.; des canaux et des écluses, aussi admirables que le fleuve même qu'ils utilisent pour les besoins du commerce de cette contrée, ont été construits pour tourner les chutes si nombreuses du Merrimac, chutes qui offrent une puissance hydraulique des plus considérables dont ont déjà tiré profit un grand nombre d'industriels. Aujourd'hui les principales villes manufacturières de l'Union : Lowell, Nashua, Concord, etc., etc., sont baignées par les eaux de ce fleuve.

Le Connecticut ou la Rivière des Pins nommée par les Indiens « Quonektacut » ou Grande Rivière. Il prend sa source dans le nord du New-Hampshire sur les limites du Canada, forme à quelques milles de ce point le lac qui porte son nom et coule vers le sud en séparant le New-Hampshire du Vermont traversant le Massachusetts et le Connecticut pour aller s'écouler dans le sund de Long-Island par le 46° 16' de latitude nord, après une descente de 1,600 pieds en 410 milles. Les chutes les plus célèbres de ce fleuve sont celles de Bellow, de Queechy et de la Rivière-Blanche dans le Vermont et New-Hampshire, celles de Montagne et de l'Hadley méridionale dans le Massachusetts et les chutes d'Enfield dans le Connecticut. Des écluses superbement et solidement construites permettent aux petits bâtiments d'aller jusqu'à Wells-River à 250 milles au nord de Hartford; les navires d'un tirant d'eau de 10 à 12 pieds ne peuvent remonter que jusqu'à Middletown à 30 milles de l'embouchure. Les principaux affluents du Connecticut sont dans le New-Hampshire : l'Ammonoosuc dont les eaux qui roulent entre des rochers font mouvoir un grand nombre de scieries, le Sugar et l'Ashuelot ; dans le Vermont : la Pasumsic dont la chute de 65 pieds à Lyndon a quelque célébrité, la Wells, la Rivière-Blanche qui a une longueur de 60 milles, la Queechee, la Rivière-Noire, le Williams et la Rivière-Occidentale ou West-River; dans le Massachusetts : le Miller, le Deerfield et la Chicopee qui reçoit elle-même la Swift et le Ware; dans le Connecticut : la Tunxis et l'Housatonic dont le cours a une longueur de 150 milles. La vallée du Connecticut resserrée entre les massives montagnes du Vermont et du New-Hampshire et les monts Tom du Massachusetts est une des plus fertiles et des plus pittoresques des États-Unis; les terrains formés de dépôts alluvionnaires y sont disposés

en terrasses naturelles sur lesquelles les pâturages et les champs ne sont entrecoupés que par des villes prospères (Hanover, Haverhill, Charlestown, Windsor, Newburry, Greenfield, Hadley, Springfield, Holyoke où les eaux du fleuve sont retenues par un barrage magnifique qui a 1,000 pieds de long sur 30 de haut; ce qui produit une force hydraulique dont les capitalistes de Boston ont déjà tiré profit en y établissant des filatures de coton, Hartford, etc.)

L'Hudson, découvert en 1609 par Hendrick Hudson dont il reçut le nom, est une des principales artères du commerce des États-Unis. Il sort du lac Sandtood, dans les monts Newcomt à l'ouest; descend dans la vallée de Minerva, où il reçoit l'Indian-River et le Boreas, puis va recevoir à Warrensburg la Schroon, sa branche orientale qui vient de Valley-Forge et forme, avant de se joindre à l'Hudson, le lac qui porte son nom. A 15 milles au sud de ce confluent et vis-à-vis du village de Luzerne les eaux de la Sacandaga viennent s'unir à ceux du fleuve, qui se dirige alors pendant 15 milles vers l'est-sud-est, jusqu'aux chutes de Hadley, puis sur une étendue de 20 milles vers le nord-nord-est jusqu'aux chutes de Glen's, et enfin vers le sud, pour aller recevoir à Waterford, à neuf milles au dessus d'Albany, son affluent le plus important, la Mohanck, qui forme un grand nombre de chutes et de rapides dont les plus considérables sont les chutes de Cahoes, à deux milles du confluent, où le cours d'eau tombe par flocons écumeux d'une hauteur de soixante et dix pieds et large de près de quatre cents, et la petite chute ou chute de Little-Fall cascade où la rivière bouillonne sur un lit de roches aiguës en rongeant les troncs des mélèzes penchés vers le gouffre; la descente y est de 42 pieds en moins d'un mille. De Waterford, l'Hudson descend en ligne droite jusqu'à la baie de New-York; sa

longueur totale est de 300 milles; il est navigable pour des bâtiments de guerre jusqu'à Hudson à 118 milles au nord de New-York et pour de petits navires jusqu'à Troy, jusqu'où la marée se fait sentir, à 6 milles au nord d'Albany et à 152 milles nord de New-York. A Rondontville, l'Hudson reçoit encore la Rondont qui, de son côté, est alimenté par la Wallkill, venant du New-Jersey. Le fleuve communique avec le Saint-Laurent et les lacs Erie et Ontario par le canal de Sandy-Hill, le lac Champlain et le grand canal, et avec le Delaware par le canal de l'Hudson-Delaware et le canal Morris. De tous les fleuves de l'Amérique septentrionale, l'Hudson est sans contredit celui qui, avec le Saint-Laurent, baigne les rivages les plus pittoresques, et le spectacle imposant qu'il présente est une digne introduction à la visite du voyageur aux chutes du Niagara; tout y a un caractère imposant et sauvage de rudesse et de grandeur. De New-York à Albany, c'est une suite de points de vue délicieux, une scène magnifique au delà de ce qu'on en peut dire. D'abord des falaises rocheuses nommées Hudson's Pyramids qui encaissent le fleuve, puis par larges échappées la campagne dans toute sa magnificence et des villes bâties en amphithéâtre sur les bords du fleuve se montrent aux regards du voyageur; enfin à 31 milles au sud d'Albany, au confluent de la Castkill, une scène de grandeur d'une nouvelle nature se présente; là la Catskill, dont les rives escarpées et béantes forment d'immenses précipices, s'avance avec impétuosité et en se brisant de roc en roc à travers les monts Kaatsberg ou Catskill, dont les sommets élevés d'environ 3,800 pieds au dessus du niveau de l'océan ont ces formes quadrangulaires simulant des tours crénelées qui presque toujours caractérisent les montagnes de grès. C'est aussi sur les eaux de ce fleuve sauvage que Robert Fulton

et Levingston firent les premiers essais de la prodigieuse invention qui supprime les distances. En 1807, le « Clermont, » le premier bateau à vapeur que Fulton lança et qui reçut le sobriquet de Folie-Fulton, franchit la distance de 60 lieues qui sépare New-York et Albany en 32 heures et en 30 heures au retour, et résolut ainsi le problème de la navigation à vapeur. Aujourd'hui des centaines de steamers étagés vont sans cesse de New-York à Albany et vice-versa, emportant des milliers de voyageurs; ceux de la People-Line et notamment les derniers construits sont assurément les plus beaux specimens de bateaux qui existent dans le monde entier, ce sont de véritables palais flottants éclairés au gaz.

Le Delaware est formé par la Mohawks qui sort d'un petit lac situé vers le 42° 45′ de latitude nord, près du comté de Schooharie (État de New-York) et sur les pentes occidentales des monts Catskill. Le fleuve coule d'abord dans la direction du sud-ouest, jusqu'à environ 10 milles de la Susquehanna, puis il tourne tout à coup vers le sud-est, pour aller recevoir sur les limites de l'État de Pensylvanie, vers le 42° de latitude nord, le Popactou. Après cette jonction, la Mohawks prend le nom de Delaware; celui-ci continue à séparer la Pensylvanie du New-York, et puis du New-Jersey et va se jeter dans la baie qui porte son nom à 25 milles au dessous de Philadelphie qui, par cette voie, est à 105 milles de l'océan. La longueur totale du fleuve est de 300 milles jusqu'à la baie, et de 378 milles jusqu'à l'océan; il est navigable pour les plus gros navires jusqu'à Philadelphie et pour bâtiments de cabotage jusqu'à Trenton, à 35 milles plus haut. A Trenton il y a une chute qui interrompt la navigation et entre Trenton et la Montagne du sud, il y a 24 rapides formant une descente de 165 pieds. Le Delaware

communique avec l'Hudson et la baie de New-York par les canaux Delaware et Hudson, Morris et Delaware Raritan; avec Baltimore et la baie de Chesapeake par le canal de Delaware-City, à 42 milles au dessous de Philadelphie, et qui joint le fleuve à la Back-Creek, tributaire de l'Elk-River qui se jette dans la baie de Chesapeake.

Les principaux affluents du Delaware outre le Popacton, sont : la Neversink qu'il reçoit à Port-Jervis (New-Jersey); — la Lehigh qui prend sa source près de Wilkesbarre et qui se joint au Delaware à Easton, après un cours de 100 milles. Par la construction de différents canaux et de fort belles écluses qui tournent les rapides, chutes, etc., qui obstruent la navigation, cette rivière est navigable jusqu'à White-haven, soit une distance de 85 milles; — la Schuylkill dont le cours, de sa source à son confluent à 5 milles au dessous de Philadelphie, a une longueur de 140 milles, est navigable sur une longueur de 108 milles et reçoit la Tulpehocken et le Perkiomen.

Le Susquehanna, le cours d'eau le plus considérable de la Pensylvanie sort du lac d'Otsego, à Cooperstown (New-York), coule vers le sud-ouest, reçoit à Sidney l'Unadilla, petite rivière qui offre une force hydraulique des plus importantes; puis il entre dans la Pensylvanie à Harmdony qui en contourne une vaste courbure au moyen de laquelle le Susquehanna rentre dans l'État de New-York pour y recevoir à Binghampton la Chenango qui a une longueur de 75 milles et dont les eaux alimentent le canal de Chenango qui coule presque parallèlement à la rivière. Après avoir reçu celle-ci, le fleuve se dirige de nouveau vers la Pensylvanie et entre dans cet État à Athens; à 5 milles des limites du New-York, il entraine dans son lit la Chemunt qui est formée par la jonction du Coschocton avec la Tioga.

A Sunbury, il mêle ses eaux à celles de la Branche occidentale venant de Caroll. Près de Duncannon, à 15 milles au dessus d'Harrisburg, la Juniata, rivière magnifique qui traverse une des plus belles vallées du pays, vient après de longs méandres se jeter dans le Susquehanna qui continue son cours jusqu'à la capitale politique de l'État de Pensylvanie où un magnifique pont en treillis appuyé sur dix-huit grandes piles le traverse. De Harrisburg, le fleuve coule vers le sud-est pour aller se décharger, par une embouchure principale de plus d'un mille de large, dans la baie de Chesapeake au Havre de Grâce, port du comté de Harfort dans le Maryland. La longueur du Susquehanna est de 450 milles mais la navigation y est souvent interrompue par des rapides successifs.

Le Potomac prend sa source dans les monts Alleghanies, près de Fairfax's stone à l'extremité sud ouest du Maryland; il passe entre les deux États industrieux et riches de la Virginie et du Maryland et va verser ses eaux dans la vaste baie de Chesapeake, entre Point-Lookont et Smith's-Point, par une embouchure de 10 milles de large. A Washington, à 290 milles de l'océan, le fleuve a déjà une largeur de plus d'un mille et est accessible aux paquebots du plus fort tonnage; mais au dessus de ce point toute navigation est interrompue par les chutes et les rapides. La longueur totale du fleuve est de 550 milles, il a une profondeur de 42 pieds à son embouchure, de 30 à l'île Saint-George, et de 18 à Washington. Le Potomac présente sur tout son parcours un spectacle imposant, il se démène au milieu d'une nature tourmentée, volcanique et des monts sourcilleux couvrent ses deux rives; son cours est rapide et c'est avec impétuosité qu'il se précipite à travers les crevasses des montagnes, après avoir suivi dans sa partie supérieure, les profondes

coupures des *gaps* (combes) de la Virginie occidentale. A Harpers-Ferry où il traverse les Montagnes-Bleues, il reçoit la Shenandoah, large rivière de la Virginie qui a une longueur d'environ 200 milles offrant une voie navigable de plus de 100 milles et qui traverse la belle vallée large et fertile qui porte son nom et connue plus généralement sous celui de la Grande-Vallée. Ce confluent est sans contredit le plus pittoresque que l'on puisse rencontrer ; les deux rivières qui le forment coulent aux pieds de deux murailles de rocs du sommet desquels pendent çà et là quelques buissons; les falaises rocheuses qui encaissent le Potomac présentent surtout un caractère des plus imposants, elles semblent s'être ouvertes expressément pour donner passage aux eaux du fleuve et offrent une foule de points de vue délicieux.

Pendant la dernière guerre civile, c'est surtout dans la grande vallée de la Shenandoah que les campagnes ont été le plus actives; c'était la route favorite du célèbre général sudiste Stonewall Jackson qui joua un si grand rôle pendant les deux premières années de la guerre. Deux fois son armée descendant la vallée alla jeter l'alarme dans la capitale de l'Union, au moment même où celle des États confédérés semblait le plus menacée, et obligea par ce mouvement les soldats du Nord à se retirer et à perdre ainsi le fruit de plusieurs mois d'efforts.

Outre le paysage âpre et sévère que le fleuve présente sur ses deux rives, grâce surtout aux hauteurs qui le dominent, il faut encore mentionner comme curiosités ordinaires les différentes chutes formées par le Potomac et dont les plus célèbres sont : les petites chutes à 3 mètres au dessus de Washington avec une descente de 37 pieds et autour desquelles on a construit un canal ayant 3 milles de long et 3 écluses; les grandes chutes, à 8 1/2 milles au dessus, où

tout le cours d'eau se précipite perpendiculairement d'une hauteur de 76 pieds, un canal avec cinq écluses les tournent; les chutes de Seneca de 10 pieds et celles de la Shenandoah au passage du fleuve à travers les Montagnes-Bleues. La descente du Potomac, depuis le confluent de la Savage à West-Port jusqu'à Washington est de 1,160 pieds; elle est de 445 pieds de West-Port à Cumberland en 31 milles, de 490 pieds de Cumberland aux chutes de Shenandoah en 131 milles, de 43 pieds aux chutes de la Shenandoah en 5 1/4 milles, de 39 pieds de ce point aux grandes chutes en 40 milles, et de 143 pieds des grandes chutes à Washington en 12 milles environ.

Le Rappahannock, fleuve de la Virginie, descend des Montagnes Bleues, se dirige vers le sud-est et va se jeter dans la baie de Chesapeake par un large estuaire, à 25 milles au sud de l'embouchure du Potomac, après un cours de 130 milles et après avoir reçu le Robertson et le Nestham, deux petites rivières ayant une longueur d'environ 30 milles. Le Rappahannock est navigable pour des navires d'un tirant d'eau ne dépassant pas dix pieds jusqu'à Frederiksburg, à 40 milles au dessus de son embouchure.

Le York-River, formé par le confluent de la Mattapony et de la Pamunkey, se décharge dans la baie de Chesapeake par une embouchure de trois milles d'ouverture; son cours est de 30 milles, et il est navigable pour les plus gros bâtiments.

Le Fluvanna, autrement dit la *rivière de James*, est le cours d'eau le plus considérable de la Virginie. Il prend sa source dans les Alleghanies, mais ne prend le nom de rivière de James qu'à la réunion de la Jackson et de la Cow-Pasture; au passage des Montagnes-Bleues il reçoit la Rivière du Nord; plus loin, à Columbia, il entraîne dans son lit la Rivanna, et puis à City-Point l'Appamattox qui, avec la

James et le chemin de fer de Richmond à Petersburg, dessine les trois sommets du triangle presque équilatéral qui, pendant la dernière guerre, formait la clef de la confédération du Sud. De City-Point le fleuve se dirige vers l'Océan auquel il unit ses eaux par la rade de Hampton (Hampton-Road), au point où commence à s'allonger la baie de Chesapeake. Le James-River a un cours de 500 milles jusqu'à Jamestown ; il est accessible aux bâtiments du plus fort tonnage et jusqu'à Richmond, à 150 milles de son embouchure, à ceux qui ne tirent que 10 pieds d'eau. A 5 milles au dessus de la capitale de la Virginie, il y a des rapides avec une descente de près de 90 pieds, mais cet obstacle est surmonté par le canal du James qui, avec les canaux de Kanowha et de Manchester, fournit à des conditions modérées une force hydraulique utilisée par les établissements industriels du voisinage.

Parmi les curiosités qu'offre le fleuve, il faut accorder une mention au Pont-de-Roche ou Rock-Bridge, dans le comté de Rockbridge (Virginie). Ce pont est formé par un des affluents du James-River, le Cedar-Creek, qui passe au fond d'une vallée encaissée entre deux montagnes qui ont 250 pieds de haut et dont les pics inaccessibles sont couverts de verdure. A 12 milles au sud de Lexington, le ruisseau se joint au fleuve après avoir passé au dessous d'un immense pont naturel, qui diffère des excavations si fréquentes dans les pays calcaires par la grandeur des masses et par le pittoresque de sa situation ; les falaises rocheuses qui bordent le Cedar détachent, à 215 pieds au dessus du niveau de ce cours d'eau, une masse solide de roche calcaire, de 55 pieds d'épaisseur, recouverte de terres et d'arbres et qui passe d'un bord de la vallée à l'autre. Ce pont, long de 90 pieds et large de 60, forme ainsi une arche immense

qui a un caractère sauvage de rudesse et de grandeur et qui, vue d'en bas, inspire un sentiment de frayeur et d'admiration.

Le Chowan, fleuve de la Caroline du nord, est formé par la jonction de la Meherrin avec la Nottaway et la Blackwater, rivières assez importantes qui viennent de la Virginie et dont la première est accessible aux bâtiments d'un fort tonnage jusqu'à Murfreesboro', petite ville du comté de Herford sur la limite des deux États. Le Chowan s'écoule par un large estuaire dans l'Albemarle-Sound, vaste lagune qui est séparée de l'océan par une chaîne de dunes dont les passes étroites environnées de bancs changeants entravent la navigation dans cette contrée. — L'Albemarle-Sound reçoit encore : au nord, la Rivière du Nord, la Pasquotank, la Petite-Rivière et le Perquimon ; au sud,—le Roanoke, fleuve important qui est formé près de Clarksville dans la Virginie par la réunion du Dar avec le Staunton, rivières qui ont au delà de 150 milles de longueur ; il entre dans la Caroline du nord, à Ridgeway, et va se jeter dans l'Albermarle-Sound par trois embouchures après un cours d'environ 100 milles. Par suite de son peu de profondeur, le fleuve n'est navigable que pour les petits bâtiments de 60 tonnes jusqu'à Halifax ; au delà, des chutes successives entravent toute communication.

La Tar prend sa source près de Roxboro dans le comté de Person, État de la Caroline du nord, se dirige vers l'est-sud-est et va s'écouler, après un cours de 180 milles, dans le Pamplico-Sound, lagune séparée de l'océan par des îles sablonneuses et qui a 80 milles de long sur 7 à 30 de large ; elle est jointe à l'Albemarle-Sound par le détroit de Roanoke. Au dessous de Washington, la Tar forme un large estuaire qui a une longueur de 40 milles sur une largeur de 1 à 7 milles ; cet estuaire porte le nom de rivière de Pam-

plico et est accessible aux navires tirant moins de 9 pieds d'eau. Outre la Tar, le Pamplico-Sound compte encore parmi ses tributaires : — La Neuse formée par la réunion de deux ruisseaux, l'Éno et la Flat dans le comté de Granville, État de la Caroline du nord. Elle coule dans la direction du sud-est, a un cours de 200 milles et forme également à son embouchure une vaste baie alimentée encore par les eaux de quelques petites rivières telles que la Trente et la Stocombs. Au sud du cap Lookout, qui forme l'extrémité méridionale des terres qui entourent le Sund de Pamplico, l'océan Atlantique reçoit : — la Rivière du cap Fear, proprement dite le Clarendon, et qui est le cours d'eau qui procure le plus d'avantages à la navigation intérieure. Elle est formée par le confluent de la Haw et du Deep, coule vers le sud-sud-est, entraine un grand nombre de ruisseaux et se joint, au dessus de Wilmington, à la branche du nord-est portant le nom de Clarendon ; à 34 milles au sud de cette jonction, le fleuve se décharge dans l'océan par deux détroits, l'un au nord, l'autre au sud de l'ile de Smith.

La Grande Pedie ou Great Pee Dee-River n'est que la continuation de la Yadkin qui descend des pentes orientales des Montagnes Bleues, dans la Caroline du nord, et ne prend le nom de Great Pee Dee qu'en entrant dans la Caroline du sud ; dans le comté de Montgomery elle passe par les Narrows et s'y rétrécit de 600 à 100 pieds. La Grande Pedie reçoit deux rivières importantes, savoir : la Lynch, qui a 125 milles de long, et la Petite Pedie. Un peu au dessous de Georgetown elle forme la baie de Winyaw qui a 18 milles de long sur 2 de large, et qui est alimentée aussi par la Waccamaw, rivière qui sort du lac de ce nom, coule vers le sud-ouest et a une longueur de 100 milles.

La Santee, formée par la réunion de la Congaree et de la

Wateree dans le comté de Richland (Caroline du sud), se dirige vers l'est-sud-est et va se jeter par deux bouches dans l'océan Atlantique.

L'Édisto, autre fleuve de la Caroline méridionale, prend sa source dans le district d'Edgefield, reçoit à Branchville la branche septentrionale et s'écoule dans l'Atlantique par deux bras formant l'ile d'Édisto qui a 12 milles de long sur 1 à 5 de large.

La Combahee, la Coosaw et l'Ashepoo sont les autres fleuves de la Caroline du sud ; ils s'écoulent dans le Sund de Sainte-Hélène situé entre les districts de Beaufort et de Colleton.

La Savannah, qui sépare la Géorgie de la Caroline du sud, est formée par la jonction de la Tugaloo et de la Keowee, qui descendent des régions montagneuses des districts de Pickens, dans la Caroline du sud, et de Rabun dans la Géorgie. La Savannah coule vers sud-est, reçoit au nord la Seneca dont le cours est de 50 milles, et au sud, à Peterburg, la Broad-River ; à 30 milles au dessus d'Augusta, la Petite-Rivière ou Little-River, et près de Mathews-Bluff, sur les confins des districts de Beaufort (Caroline méridionale) et de Screven (Ga), la Briar-Creek qui a sa source près de Warrenton et qui reçoit elle-même le Beaver-Dam-Creek. Dans son cours vers la mer, la Savannah se divise en plusieurs canaux formés par les îles basses et marécageuses du Three-Sound, il se jette dans l'océan par une embouchure ayant une largeur de trois quarts de mille ; la barre qui s'y trouve est la plus accessible de toute la côte et offre, à marée basse, une profondeur moyenne de 16 à 17 pieds.

A l'intérieur de la barre se trouve l'île Tybee avec une bonne rade d'un fond de 30 pieds.

Le cours du fleuve, depuis sa source jusqu'à sa jonction

avec l'Océan, est de 450 milles; avec ses tributaires il baigne un terrain ayant 8,200 milles carrés. Son courant est très rapide, surtout au dessus de la ville de Savannah où il charrie toujours une quantité considérable de sable, produisant ainsi des engorgements qui le rendent presque nul à la navigation intérieure.

L'Ogeechee a un cours de 200 milles; il prend sa source dans le comté de Greene en Géorgie, coule vers le sud-est et après avoir reçu le Williamson et le Connonchee, il vient se mêler à l'Océan par le Sund d'Ossabaw.

L'Halatamaha formée, au sud du comté de Montgomery dans la Géorgie, par le confluent de l'Ocimilgee qui descend des régions méridionales des Chattahochees et dont le cours est de 250 milles et l'Ocononee qui a une longueur de 200 milles et qui reçoit l'Appalachie et l'Indian-Creek. — Après cette jonction, l'Halatamaha se dirige vers l'Océan dans lequel il décharge ses eaux, après un cours de 100 milles, par le Sund qui porte son nom, et situé à 60 milles au sud-ouest de Savannah. La barre qui s'y trouve offre a marée basse une profondeur de 14 pieds.

Parmi les fleuves de la Floride qui appartiennent au versant de l'Atlantique, il faut citer : — le Saint-John, qui prend sa source dans le grand marais du sud dans le comté d'Orange, forme le lac George de 20 milles de long sur 6 milles de large, puis reçoit l'Ocklawaha et va se jeter dans l'Océan après un cours de 250 milles. A la barre il y a toujours de 10 à 12 pieds d'eau, et les bâtiments tirant moins de 8 pieds peuvent remonter le fleuve jusqu'aux lacs George et Dunns; — La Rivière-Indienne ou Indian-River, dont le cours a 120 milles de longueur sur une largeur variant d'un quart de mille à 4 milles, sa profondeur est de 6 à 8 pieds.

Quant au versant de l'océan Pacifique, il compte parmi ses tributaires les plus importants, les fleuves suivants :

Le Columbia, appelé aussi Orégon, dont le cours est encore imparfaitement décrit; on ne sait pas encore laquelle des branches qui le forment est la véritable source; les uns prétendent que c'est celle qui sort des Montagnes-Rocheuses sous le nom de Lewis-York, près des trois Tetons, d'autres disent que c'est la rivière qui descend de la région montagneuse, sous le nom de rivière de Salomon ou Branche du Nord et qui sépare le pays de Nezperces de celui des Shoshones ou Snakes; cependant la véritable source de l'Orégon ne paraît pas se trouver dans les terrains de l'Union; il est plus que probable que ce fleuve sort d'un lac situé sur le versant occidental des monts Sas-Katchawan, coule d'abord vers le nord à travers les monts de Neige, puis tourne vers le sud et traverse les lacs situés entre le 49° et le 51° de latitude nord et vers le 118° de longitude ouest. En sortant du lac du sud, il reçoit, avant d'entrer dans le territoire de Washington et par un canal d'écoulement, les eaux du lac de Flat-Bow et de la rivière de Mac-Gillivray qui, descendant des Montagnes-Rocheuses vers le 51° de latitude nord et le 116° de longitude ouest, coule vers le sud, entre dans le territoire de Washington, baigne les rempart du Fort-Kootaine, puis tourne vers le nord pour aller s'écouler dans le lac de Flat-Bow.

En traversant la frontière qui sépare le territoire de Washington des possessions britanniques, le Columbia est situé à 3,600 pieds au dessus du niveau de la mer et entraine dans son lit les eaux de la Clarks-Fork ou Flat-Head, rivière dont le cours est de 260 milles et qui forme les lacs de Flat-Head et de Kullespelm, et reçoit le Jocko et la rivière Sainte-Marie avec le Lou-lou-Fork, la Hell-Gate ou Little

Blackfoot. Au Fort-Colville les eaux de la Ne-hei-at-Nilqua se mêlent à celles du fleuve dont le lit n'est pas à plus de 3,050 pieds au dessus du niveau de l'Océan, soit une descente de 550 pieds depuis la frontière, ou 250 milles.

Au sud du lac Ettas se trouve le confluent de la Spokane ou Saint-Joseph, large cours d'eau qui traverse le lac Cœur-d'Alène. Après cette jonction, la Columbia qui jusqu'ici a coulé vers le sud se dirige vers l'ouest et va recevoir au fort Okonagon la rivière d'Okinakane qui sort du lac de ce nom, puis il prend de nouveau la direction du sud et reçoit plusieurs cours d'eau qui descendent de la Chaîne-Cotière ou Cascade-Range, et dont les principaux sont : le Mehow, le Lakechelan, l'En-te-at-Kwa, le Pisquouse et le Yakama avec la Satass, le Pisco, l'Atahnam, le Nahchess et l'Anderson. Un peu au dessous du confluent de l'Yakama et près du fort Wallula, les eaux du Lewis-Fork se joignent à celles du fleuve. Le Lewis-Fork ou Snake-River est après le Colombia le cours d'eau le plus considérable des territoires du nord-ouest. Il descend des Montagnes-Rocheuses à l'est des Trois-Tetons dans le territoire d'Idaho, se dirige vers le sud-ouest, baigne les remparts du Fort-Hall, reçoit la Malade entre les chutes américaines et celles de Fishing, forme ensuite de nombreux rapides et tourne vers le nord-ouest, entraînant les eaux de la Sickly et d'un grand nombre d'autres ruisseaux. Au dessous du vieux Fort-Boisé il prend la direction du nord, sépare l'Orégon de l'Idaho et reçoit l'Owyhee qui vient du sud, et le Big-wood venant de l'Est. — Au dessus du vieux Fort-Boisé, il est rejoint à l'ouest par la rivière Malheur, qui sort du lac Sylanilles, la Burnt-River, la Powder-River, le Wollo-How et le Grand'Ronde qui descendent des Montagnes-Bleues. A l'est le Lewis-Fork reçoit encore la branche du nord, dite Salmon-River, qui

coule au nord de la chaîne de montagnes qui porte son nom, et sur le versant septentrional de laquelle se trouve la région aurifère la plus importante de l'Idaho; ses tributaires sont : le Rock, le Deer, le North, le Hungary, le Noon, le Bigler, la Kittie, la Meadow, la Lenora, le Nedgidding, le Cannon-Creek, le White-Bird, le Rocky-Cannon et la Pikunin. Après son confluent avec le Grand'Ronde, la Snake entre dans le territoire de Washington où elle a pour affluents la Waïlna et le Ha-she-tin par l'ouest, et puis le Clearwater qui le rejoint à Lewiston, après avoir traversé la région aurifère de l'Idaho et reçu au sud la Petuwa, la Kanua et le Lapwai avec l'Indian-Creek, et au nord, la branche dite Lolofork, la Ta-wy-e-way ou Quartz-Creek qui traverse les bourgs de Fino et de Pierce, la branche septentrionale du Clearwater, le Yatoin et le Yaohtoin avec la Yacka. A Lewiston, la Snake reprend son cours vers l'ouest et entraîne dans son lit au sud les eaux de l'Alpowai et du Tukanon avec la Rataha; au nord, la West-Kash-pa et la Palouse qui lui apporte les eaux du Me-han-as-he, du Tinat-Panup, du Smoke et du Sinsee-hoo-ille. Après sa jonction avec la Palouse le Lewis-Fork redescend vers le sud-ouest, et va mêler ses eaux à celles du Columbia, à une vingtaine de milles au dessus de Wallula, bourg où le fleuve reçoit la rivière de Wallah-Wallah dont les affluents au nombre de trois, la Mill-Creek, la Dry-Creek et la Tonchet-Creek, ont de 20 à 60 milles de long. Au sud de Wallula la Columbia forme un grand nombre d'îles marécageuses; puis elle se dirige vers l'ouest, passe au nord de la ville de Valles et va se jeter dans l'océan Pacifique après avoir reçu encore, dans le territoire de Washington, la Cascade qui descend du mont Ranner et la Cawlitz qui traverse la région houillère, et dans l'État d'Orégon, l'Umatilla avec la Buttler, le Ho-

kesna avec le Willow, le John-Days, la Deschutes-River qui sort des lacs Virgin et est alimentée par la Crooked-River, le Willow, le Why-Chees, le Mptolyas, le Chittike, le Warm et la Tigh. Enfin l'affluent de la Columbia le plus important jusqu'ici au point de vue commercial est le Willamettee qui sort d'un lac situé au sud de Diamond-Peak, dans la chaîne des Cascades et qui se dirige d'abord vers le nord-ouest, jusqu'à Eugène-City un peu au dessus du 44° de latitude nord, et entre le 124° et le 125° de longitude ouest, puis prend la direction du nord, reçoit le Mackenzie, forme en face de Corvallis une île dont le sol est très fertile, entraîne à Albany les eaux de la Calapooia et celles de la Saulian, près de Santiou, passe encore par les villes de Salem, de Dayton, de Champoeg, d'Orégon et de Lynn, de Milwaukee et de Portland au dessus de laquelle il s'unit à la Columbia par deux bras, dont l'un s'écoule dans le fleuve, vis-à-vis du Fort Vancouver et l'autre à Saint-Helens.

L'Orégon ou Columbia a une longueur d'environ 1,000 milles, son lit se resserre quelquefois jusqu'à n'avoir que 100 pieds de largeur; ceci se produit surtout au passage des monts Cascades, à 150 milles de la mer, au point où le fleuve forme des chutes et des rapides dont la différence de niveau avec le cours inférieur est souvent de 40 à 50 pieds, obstacles qui entravent toute navigation, de manière qu'il faut un court portage par terre pour tout ce qui doit remonter le cours du fleuve, car au delà des cascades la navigation des bateaux est libre depuis Dalles jusqu'au grand Saut, à 200 milles environ de l'océan. A l'ouest des rapides, le fleuve est accessible aux bâtiments qui ne tirent pas plus de 10 pieds d'eau, et jusqu'à Portland il peut même recevoir des navires de 300 tonneaux, tirant 12 pieds. L'embouchure de la Columbia, s'étendant du cap

Hancock ou Disappointment Cape au cap Adams, a une largeur de sept milles et a été découvert le 11 mai 1792 par le capitaine Gray, commandant le navire *Columbia* de 220 tonneaux, du port de Boston.

Au sud de la Columbia, l'océan Pacifique reçoit encore de l'État d'Orégon quelques petites rivières, telles que la Nehalem, le Tillamook, la Nestucca, la Nechesme, le Nekas, la Saliz, le Yaquinna, l'Alseya, la Suislaw qui toutes descendent de la Chaine-Cotière ou Coast-Range.

L'Umpqua, qui sort des monts Cascades, passe par Roseburg, Winchester, Scottsburg, Gartmer et le Fort-Umpqua, reçoit plusieurs tributaires, dont le plus important est l'Elk-River et se mêle au grand Océan par un large estuaire à 40 milles environ au nord du cap Aragon où s'écoule, près de la ville de l'Empire (Empire-City), la rivière de l'Oie ou Goose-River.

Le Kowes, la Coquille, le Savage et la Rogue descendent des monts Umpqua, fraction de la Chaine-Cotière.

De la Californie, l'Océan reçoit les fleuves suivants : le Klamath, qui prend sa source sur les pentes orientales des monts Cascades (dans l'Orégon) à l'est du marais qui porte son nom, coule vers le sud, forme les lacs de Klamath, entre dans la Californie, tourne vers le sud-ouest et passe à travers la vallée qui sépare les montagnes dont il descend du mont Shasta. Puis entraînant successivement dans son lit les eaux du Shasta, du Scotts et de la Trinité, il tourne tout à coup vers le nord-ouest, pour aller se jeter dans la mer près du Gold Bluff, à 40 milles environ au nord de Trinidad.

Plus au sud viennent le Redwood-Creek, la Mad, l'Eel-River ou Van Doosius Fork, au sud de la baie d'Humbold, le Rio-Grande, l'Albion, la Novarra, la Wallhalla.

Le Russian-River, formé par la réunion de plusieurs branches qui descendent de la Chaine-Cotière, passe à Clarville et à Heldbourgh, et a son embouchure au sud du Fort-Ross.

Le Sacramento, qui prend sa source dans la région montagneuse du nord-est de la Californie, coule d'abord vers l'ouest, reçoit la Fall-River et la Ponsett, traverse la vallée qui sépare le mont Saint-Joseph du mont Shasta, puis tourne vers le sud, et entraine dans son lit les eaux d'un grand nombre d'affluents, parmi lesquels il faut citer : la Stillwater-Creek, la Cow, l'Antelope, le Mill, le Deer, le Rock, le Chico, la Butte, la Rivière de la Plume ou Feather-River, large, profonde et rapide, qui vient du nord-est et dont les tributaires l'Honcut, la Yuba, le Bear et la Coan renferment beaucoup d'or d'un titre élevé. A Sacramento-City, l'Américan-River ou Rio de los Américanos, belle rivière de 90 pieds de largeur vient se jeter dans le fleuve après avoir reçu la Silver-Creek, le Hangton et le Waver, signalés pour la richesse de leurs sables.

Tous ces affluents du Sacramento descendent du revers occidental de la Sierra-Nevada et appartiennent donc à la rive gauche du fleuve; sur la rive droite on remarque le Cottonwood-Creek, le Red-Bank, le Stony-Creek, le Willow et le Cake-Creek qui sort du lac Claire. Après un cours de 300 milles, le Sacramento se jette dans la baie de Suisan alimentée aussi par le San-Joaquim et qui est unie à la baie de San-Francisco par un détroit nommé généralement la rivière de San-Francisco. La vallée du Sacramento est une des plus riches et de plus fertiles de la Californie, elle est divisée en haute et en basse d'une manière fortement marquée aux environs de la ville qui porte son nom ; elle est inondée annuellement vers le printemps, à l'époque où la glace commence à fondre.

Des services réguliers de bateaux à vapeur mettent cha que jour en communication les villes de San-Francisco et de Sacramento, puis ces steamers remontent le fleuve jusqu'à Red-Bluff à près de 160 milles plus au nord, passant par Washington, Frémont, près de l'embouchure de la Feather, Colusa , près de celle de la Butte et Terama. La Feather et la Yuba sont également navigables et des bâtiments remontent journellement jusqu'à Marysville, à 52 milles au nord-est de Sacramento et point de jonction des deux rivières.

Le Sacramento forme aussi un grand nombre de rapides dont les plus remarquables sont les grandes chutes de la vallée haute dans la région de la montagne granitique de Shasta, qui s'élève à l'enfourchure de la rivière à une hauteur de 6,000 pieds; la différence de niveau entre le cours supérieur et le cours inférieur du fleuve y est de plus de 1,200 pieds sur un espace de 15 milles. A son embouchure dans la baie de Suisan, le Sacramento se joint au San-Joaquim, autre fleuve important de la Californie qui prend sa source dans la Sierra-Nevada, coule vers l'ouest-sud-ouest, communique avec le lac Tilare par la Kern River, venant du sud et traversant les lacs de Kern, de Bona-Vista et de Tilare qui est encore alimenté par la Flad, la Tale, la Packwood, avec la Visalia et la Kings-River, avec la Wah-to-he. Après sa jonction avec la Kern, le San-Joaquim fait une courbe et se dirige vers le nord, arrosant des plaines couvertes d'une riche végétation et où errent en liberté, à quelques milles des bords, des cerfs et des chevaux sauvages; cette vallée a environ 150 à 160 milles de long sur 15 de large et présente une grande variété de sol; c'est surtout la partie orientale qui est si extraordinairement fertile, et qui envoie à San-Francisco près d'un tiers des denrées qui y affluent sur le marché.

Le fleuve dont les pêcheries de saumon sont très renommées reçoit encore des montagnes de nombreux cours d'eau dont quelques-uns sont en partie navigables ; les principaux de ces affluents sur la droite sont le Cottonwood, le Frezno, la Chewehilla, la Mariposa qui arrose la belle vallée de Tulares et dont les branches baignent les établissements de Bridgeport, de Guadalupe, de Mariposa et d'Aqua-Fria. Dans la vallée de Tulares il faut encore citer le Merced qui est le tributaire le plus considérable du San-Joaquim, puis le Tuolumne dont le lit est large et profond et qui passe par Jackson-Town, Dikson-Fort, Denis-Fort, Empire-City, Adams-Fort et Tuolumne ; une de ses branches supérieures arrose aussi les villes de Chinese-Camp, Povertville, Sonora, Spring-Field, etc. Enfin le Stanislas, torrent rapide de 120 pieds de largeur qui descend de la Sierra-Nevada par trois fourches, traverse plusieurs localités florissantes, reçoit le Little John-River et se joint au fleuve aux environs de Nouvelle-Espérance (New-Hope), bourgade fondée en 1846 par 200 mormons. Au nord de la Nouvelle-Espérance on remarque encore sur la droite du San-Joaquim la Rock-Creek qui mêle ses eaux à celles de la Cataveras près de Stockton ; la Mockutumne tirant son nom d'une tribu indienne qui habitait ses bords il y a cinq à six ans, elle arrose de magnifiques prairies et est rejointe par la Lagoon et la Cosumnes.

Le cours sinueux du San-Joaquim a près de 300 milles de longueur ; jusqu'à Stockton il est accessible aux navires tirant jusqn'à 9 pieds d'eau ; quant aux petits bâtiments de rivières ils peuvent remonter jusqu'au fort Adams sur la Tuolumne.

La baie de San-Francisco est encore alimentée par le San-Pablo, le Léandre, le Cadaveros et le Rio-Guadalupe

qui passe par San-José, ville qui doit à sa situation, au centre d'une vallée magnifique, son importance qui augmente journellement.

La baie de Monterey reçoit le San-Juan-River et la Salina; celle-ci prend sa source près de Santa-Margarita, coule vers le nord, reçoit à Robles le Dry-Creek; à San-Miguel, le San-Juan-Creek; entre San-Barnaba et la Poza, le San-Lorenzo; puis baigne encore San-Lorenzo, Espinosa-Minas, Soledad, San-Vincente et El-Toro.

Plus au sud, l'océan Pacifique compte encore parmi ses tributaires le Carmel, dont l'embouchure est située entre les caps Cypress et Carmel; la Santa-Maria qui reçoit à Olivras la Guiamas avec l'Alirios et qui forme, avant de se jeter dans la mer près du port Sal, le lac de Guadalupe; la Santa-Inez, descendant du versant septentrional des monts Santa-Inez, baigne Santa-Inez, Miss Purissima et coule dans l'Océan au nord du cap d'Arguilla; la Santa-Clara, formée par la jonction de la Soledad et de la Turners et arrose la vallée qui sépare la Sierra de Santa-Inez de la Sierra de Santa-Susanna; le San-Gabriel, qui descend de la chaîne de San-Bernardino et reçoit la rivière de los Angelos, traversant une des vallées les plus fertiles de l'État, la Santa-Anna sortant du mont San-Bernardino, coule à travers les monts de Santa-Anna; enfin la Margarita, le San-Luis-Rey, le San-Bernardo et le San-Diego qui descendent du revers occidental des monts San-Jacinto.

Quant au golfe de Californie, il n'est alimenté du côté des États-Unis que par le Rio-Colorado-del-Occidente, vaste cours d'eau qui prend sa source par 43 de latitude nord près du Fremont's-Peak dans les monts de Wind-River (Idaho); il coule vers le sud sous le nom de Rio-Verde, entre dans le territoire d'Utah, où il reçoit de nombreux affluents

parmi lesquels il faut citer sur la rive droite le Blaksfork l'Umtah et le San-Raphaël; et sur la rive gauche ou orientale le Marys-River, le Vermillon, la Bear ou Yampah qui prend sa source aux environs du Rabbitears, dans la Sierra Madre et qui entraîne dans son cours les eaux de l'Elkshead, du Fishers et de la Snake; la White-River venant également de Colorado, le Rio-Grande ou Grand-River qui descend du Middle-Park de la Sierra-Madre, et reçoit un grand nombre de tributaires dont les plus importants sont au nord la Cancy et le Cottonwood et au sud le Piney, la Roaring-Fork, la Rock, la Gunnison ou Flint-Stone avec le Washington, le Cebota, l'Uncompagre, le San-Miguel et le Rio-Dolorès. Après ce confluent, le fleuve prend le nom de Rio-Colorado ou Red-River, et reçoit encore dans l'Utah le Rio-San-Juan, qui sort du lac de Trinity (Colorado), entre dans l'Arizona, reçoit le Rio-Blanco, le Rio de los Pinos avec le Florido, le Canon-Largo, le Rio de las Animas, le Rio de Chaco avec la Panicha et le Pajarito, le Rio de la Plata, le Rio-Mancos, puis entre dans le Utah et va se jeter dans le Colorado à Conception, ville où le fleuve entre dans l'Arizona, reçoit le Petit-Colorado formé par la jonction du Rio-Puerco et du Suni-River; la Virgin-River qui vient de l'Utah et qui est alimentée par la Santa-Clara et la Muddy-River; puis le fleuve qui coulait du sud-est vers le nord-ouest, prend de nouveau la direction du sud, traverse les Montagnes-Bleues, passe par le Fort-Mohave, sépare l'Arizona de l'État de Californie, baigne les remparts du fort de Juma, et va s'écouler dans le golfe de Californie. Un peu avant de quitter le territoire de l'Union, il reçoit encore sur sa rive gauche le Rio-Gila, une des plus importantes rivières du Nouveau-Mexique; elle prend sa source dans la Sierra-Blanca, coule de l'est à l'ouest, et y est jointe par

un grand nombre d'affluents qui viennent des régions aurifères, et parmi lesquels il faut citer le Rio-Santo-Domingo, le San-Pedro, le Mineral-Creek et leRio-Salinas avec le San-Francisco.

MONTAGNES

Comme on vient de le voir, tous les cours d'eau des États-Unis appartiennent à trois versants bien distincts, savoir : le versant de l'Atlantique, celui du golfe du Mexique, et celui de l'océan Pacifique. Ces bassins sont séparés les uns des autres par deux vastes systèmes de montagnes qui s'étendent sur toute la longueur des États-Unis. A l'ouest, ce sont les Montagnes-Rocheuses ou Rocky-Mountains qui séparent le versant de l'océan Pacifique de celui du Mississipi; elles forment la partie septentrionale de la grande chaîne qui, sous le nom général de Cordillères, parcourt les deux Amériques dans leur partie occidentale du sud au nord. Leur ligne de faîte est élevée d'environ 7,000 pieds au dessus du niveau de la mer; les plateaux qui leur servent de contre-forts ont 3,000 et leurs cols 5,800 pieds. Les Montagnes-Rocheuses descendent du 66° de latitude nord, et prennent, vers le 43° le nom de Wind-River-Mountains, puis vers le 40° celui de Sierra-Madre, et vers le 36° de Sierra de los Mimbres; leurs plus hauts pics connus dans les États-Unis sont : les Trois-Tetons, le Fremont's-Peak, qui a 13,750 pieds; le Long's-Peak, 12,500 pieds; le Pikes-Peak, 12,000, et le Spanies-Peak; les principaux passages qu'elles offrent sont : la Passe du sud, de 7,489 pieds, au sud du Freemont's-Peak, et qui est arrosée par la fourche septentrionale de la rivière Platte,

qui va se joindre au Missouri, et la Passe du Raton au sud du Fisher-Peak, dans le Nouveau-Mexique. La largeur moyenne de la chaîne des Rocky-Mountains est de 40 à 80 milles; elle est presque parallèle à la côte de l'océan Pacifique et à une autre chaîne qui s'étend le long de cette mer, du 51e au 34e degré de latitude nord, et qui est généralement désignée sous le nom de Cascade Range, dans le Washington et l'Orégon, et sous celui de Sierra-Nevada, en Californie. Ses pics les plus élevés sont : le mont Baker, le mont Ramier qui a 12,000 pieds, le mont Saint-Helens, 14,000; puis dans l'Orégon, le mont Hood, qui a 14,000 pieds, et le mont Jefferson; enfin en Californie, les monts Shaste et Saint-Joseph. Vers le 36° de latitude nord, les montagnes de la Sierra Nevada se mêlent à celles d'une autre chaîne connue sous le nom de Coast-Range ou Chaîne-Cotière, et de Mount-Diablo-Range, qui s'étend en Californie du nord au sud; les principales montagnes de cette chaîne sont : les monts Limm, Saint-John, Diablo, Santa-Cruz, Gabilan, Santa-Barbara, San-Bernardino, Santa-Anna, San-Jacinto; les passages les plus importants sont : la passe de Walker, au nord des monts San-Bernardino; la passe de Soledad, entre les monts San-Bernardino et la Sierra Santa-Susanna, et la passe de Pacheco, au nord du pic de ce nom. La Chaîne-Cotière et la Cascade-Range sont liées aux Montagnes-Rocheuses par deux arêtes qui traversent l'Orégon, l'Idaho, l'Utah et le Colorado, et qui portent les noms de Montagnes de la rivière de Salmon, Montagnes de Humbold, Monts Wahsatchac, etc.

A l'est des Monts-Rocheux, le territoire de l'Union semble s'abaisser vers l'océan Atlantique et vers le golfe du Mexique, en suivant une pente rarement interrompue par quelques faibles élévations ou terrasses, dont la dernière seule forme

une chaine importante qui porte le nom de monts Alleghanies ou Apalaches, et dont l'étendue du nord au sud depuis les bords du Saint Laurent jusqu'à la Géorgie est de plus de 1,000 milles; sa largeur varie de 50 à 200 milles.

Les principales branches de cette chaine sont : les Montagnes-Blanches, White-Mountains, dans le New-Hampshire qui comptent parmi les plus élevées des États de l'Union et dont les pics culminants sont le mont Washington, l'Agio-Chook des Indiens, dont l'altitude est de 6,226 pieds; le mont Adams qui a 5,960 pieds, les monts Jefferson 5,860, Madison 5,630, Monroe 5,300 et Franklin 5,050.

Les Montagnes-Vertes ou Green-Mountains qui viennent du Canada traversent le Vermont, le Massachusetts, le Connecticut et vont s'éteindre près de New-Haven au Sund de Long-Island. On y remarque le mont Mansfield qui a 4,300 pieds, le Camel's-Rump 4,200, le Killington-Peak 3,680 et l'Ascutney 3,320.

Dans le New-York on rencontre la branche des Adirondack et celle de Catskill; les pics les plus élevés de la première sont le mont Marcy qui a 5,467 pieds, Dix-Peak 5,200, les monts Wite-Face et Mac'Intyre. L'altitude des Catskill est de 3,500 à 4,000 pieds.

Plus au sud, la structure des montagnes parait changer; dans la Pensylvanie et en Virginie elles se présentent sous la forme de sillons parallèles entre eux. La chaine orientale porte le nom de Montagnes-Bleues ou Blue-Ridge et forme le dernier contre-fort des élévations à l'est des Montagnes-Rocheuses, elle s'étend dans la Géorgie, dans la Caroline du Nord, la Virginie, le Maryland et la Pensylvanie entre le le 32° et le 42° latitude nord, et est coupée par le Susquehanna, le James, le Roanoke et la branche septentrionale de la rivière du Cap-Fear. Les pics d'Otter, en Virginie, qui

ont une altitude de près de 4,000 pieds sont les plus élevés de cette partie du massif des Alleghanies; ensuite viennent les monts de Sideling dans le Maryland et en Pensylvanie.

La chaîne du milieu qui marque le partage des eaux est très peu élevée et se divise en plusieurs groupes : montagnes de Cacapon, de la Branche, de la Schenandoah, du Nord et de la Backbone. Le Mont-Powel est le seul important, il est situé dans la Virginie et a une hauteur de 4,200 pieds. A 20 milles environ à l'ouest de cette chaîne du milieu on rencontre les monts Laurell qui parcourent la Pensylvanie, la Virginie où ils prennent les noms de monts Greenbrier, Great-Hat, Top et Cumberland, traversent le Tennessee et vont s'éteindre dans la Géorgie et l'Alabama. Entre le Tennessee et la Caroline du nord s'élèvent les monts Kittating subdivisés en groupes portant les noms de Stony, Bald, Smocky, Unika et Iron Mountains. Les pics culminants de ces derniers sont la Montagne-Noire (Black Mountain) qui a une altitude de 6,430 pieds, le Roan-Peak qui a 6,038 pieds, la montagne du Grand-Père (Grand-Father Mountain) qui en a 5,516; la montagne de la Table (Table-Mountain) 3,420.

Par ce qui précède on a pu remarquer les deux grands traits qui caractérisent la géographie des États-Unis, savoir : 1° le peu d'élévation des montagnes, et 2° la majestueuse étendue des fleuves qui, à l'aide des nombreux lacs et canaux navigables, facilitent le commerce de cette contrée.

LACS

Nous donnerons dans une autre partie, sous le chapitre des voies de communication, la description des grands lacs qui au nord des États-Unis et sur les limites du Canada forment comme des mers d'eau douce et relient entre elles

les diverses parties du Saint-Laurent. Quant aux autres lacs des États de l'Union, ils sont innombrables et il y en a également un grand nombre qui fournissent une communication par eau très favorable. Parmi les principaux il faut citer :

Le GRAND LAC SALÉ DE L'UTAH, une des curiosités de la contrée, qui est situé dans la région du Pacifique entre le 40°, et le 42° de latitude nord, et les 112° et 114° de longitude ouest. C'est un vaste bassin élevé de 3,600 pieds au dessus du niveau de la mer, d'environ 70 milles de long sur 30 à 40 milles de large; sa profondeur ne dépasse pas 50 pieds, et n'est en moyenne que de 14 à 18 pieds; il est alimenté par un grand nombre de cours d'eau dont les principales sont la Rivière de l'Ours ou Bear-River qui prend sa source vers le 41° de latitude nord, coule vers le nord et redescend vers le sud en faisant un circuit considérable; la Webersfork qui vient de l'est et passe par Brownsville; enfin le Jourdain qui unit le lac Salé au lac d'Utah ou de Timpaganos.

Le grand lac salé doit son nom à la nature de ses eaux dont la densité est telle que le corps d'un homme ne peut y sombrer et que ni poissons ni mollusques n'y peuvent vivre. De cinq galons d'eau les Mormons retirent par l'évaporation environ deux gallons de sel de première qualité. Cette proportion présente le plus haut degré de saturation naturelle du globe.

L'analyse du sel rapporté par le capitaine Frémont donna les chiffres suivants :

Chlorure de sodium.	97,80
— de calcium.	0,61
— de Magnesium	0,24
Sulfate de chaux	1,12
— de soude	0,23

Cette mer intérieure renferme plusieurs iles élevées, dont les principales sont Antelope qui a 45 pieds de long sur 15 de large, et qui s'élève à plus de 2,000 pieds au dessus du niveau du lac; Stansburg, Gunnison et enfin Castle-Island qui est la plus pittoresque. Toutes ces iles sont reliées entre elles par des services réguliers de bateaux à vapeur.

Au sud-sud-est du grand lac salé se trouve le lac d'Utah qui a 30 milles de long sur 15 de large et une profondeur de 15 à 18 pieds. Plus élevé que le lac salé ses eaux limpides se déversent sans cesse dans ce dernier par la rivière Jourdain. Lui-même est alimenté par la Timpanoga, la Spanish-Fork et la Salmon-River qui fournit des quantités considérables de saumons.

Le territoire d'Utah possède encore le lac de Nicollet qui reçoit la rivière de ce nom et qui est situé à 80 milles sud-sud-est de Salt-Lake-City et à 60 milles ouest-nord-ouest de Filmore-City; et le lac d'Astley. Après le grand lac salé, le plus important à l'ouest des Montagnes-Rocheuses est le lac de Tule ou de Tulares qui a une longueur de 52 milles sur une largeur variant de 6 à 10 milles et qui est traversé par la rivière Kern qui le met en communication avec le lac de ce nom. Il est situé dans la partie méridionale de la Vallée des Tulares en Californie entre le 35° et le 37° de latitude nord; à près de 1,000 pieds au dessus du niveau de la mer. Le lac Pyramide dans le Nevada est de beaucoup plus élevé, son altitude étant 4,890 pieds. Il fut découvert en 1844 par Fremont et a une longueur de 33 milles. Il reçoit les eaux de la rivière de la Truite-Saumonée ou Salmon-Trout-River au sud, et celles des lacs de Mud au nord. Une masse granitique régulière et ayant la forme d'une pyramide dont le sommet est parfaitement aigu, s'élance de son sein et s'élève à une hauteur de 600 pieds. Dans le Nevada on rencontre

encore le lac Walker qui est alimenté par la rivière de ce nom et qui a 30 milles de long sur 6 à 7 de large; les lacs Carson et Bigler.

Il y a encore à l'ouest des Monts-Rocheux les lacs de Sylanilles et de Klamatt dans l'Orégon, de Flat-Head dans l'Idaho.

La partie septentrionale du bassin du Mississipi, au sud-ouest du lac Supérieur, est couverte d'une multitude de lacs dont nous ne citerons que les suivants : le lac d'Itasca où le grand fleuve prend sa source et qui fut découvert le 13 juillet 1832 par Schoolcraft. Ce lac est situé sous le 47°12' de latitude nord et le 95°54' de longitude ouest et à 3,160 milles au nord du golfe de Mexique. Le lac Minsi-Sagaigoning ou Mille Lacs dont les eaux alimentent le Mississipi par la rivière Run, il est situé à 79 milles au nord de Saint-Paul ; les lacs de Leech, d'Ottertail, de Travers, de Big-Stone, le lac Saint-Pierre, etc., etc., qui tous sont situés dans le Minnesota. Dans le Wisconsin, il convient de citer le lac de Winnebago à 30 milles ouest du lac Michigan, alimenté par la Neenah et s'écoulant dans la Baie-Verte par la Fox-River. Il a une longueur de 32 milles sur une largeur moyenne de 8 milles. Dans le sud de ce versant il y a encore dans la Louisiane les lacs Caddo, Soda et Bayou-Pierre dans le nord-ouest de l'État sur la rive occidentale du Red-River; les lacs Bodeau et Bisteneau sur la rive orientale de la rivière; ceux de Sabine, Calcassieu, Mermenteau, Chetimaches et Pontchartrain près du golfe du Mexique. Le lac Pontchartrain, le plus important de tous, a 40 milles de long sur 25 de large et une profondeur variant de 9 à 18 pieds, il communique avec les lacs Maurepas et Borgne et reçoit la Taugiapaha et le T'chefuncti ainsi que quelques autres ruisseaux. Le bayou ou canal Saint-Jean le met en communication avec la Nouvelle-Orléans.

Quant aux États de la côte de l'Atlantique, ils contiennent également des lacs nombreux; il suffira de décrire les suivants : le Grand Lac situé sur les limites du Maine et du New-Brunswick contient plusieurs îles et reçoit les eaux du lac Cheputnetecook par la rivière de ce nom.

Le lac Moosehead, également dans l'État du Maine, constitue une des sources de la rivière Kennebec. Il contient différents îlots et a une longueur de 35 milles sur une largeur qui varie de 4 à 12 milles.

Le lac de Pesago, dans le comté de Cumberland (État du Maine), a 12 milles de long sur 7 de large, et décharge ses eaux dans la baie de Gasco par la Presumpscot. Il est relié au Long-Pond par le détroit de Songo et à Portland par le canal de Cumberland et Oxford qui a un cours de 50 milles.

Le lac de Winnipiscogee, dans le Nouveau-Hampshire, est situé entre les comtés de Belknap et Carroll, à 472 pieds au dessus du niveau de la mer. Sa longueur est de 23 milles et sa largeur moyenne de 6, et il contient environ 300 îlots dont quelques-uns sont très fertiles et contiennent des fermes ayant de 200 à 500 acres de terrain cultivé, ses débouchés les plus importants sont la Winnipiscogee et le Merrimac.

Le lac Champlain qui tient dans l'estime des promeneurs désœuvrés de l'Amérique la place qu'occupent en Europe les bords du Rhin. Il est situé entre les États de New-York et de Vermont et le Canada, et décharge ses eaux dans le Saint-Laurent par le Richelieu ou Sorel. Sa longueur est de 128 milles sur une largeur qui varie de 1 à 12 milles. Du sein des eaux s'élancent plusieurs îlots d'où l'on jouit d'un panorama magnifique : d'un côté, sur la rive orientale, des plaines fertiles et bien cultivées et, dans le lointain, les hautes et pittoresques Montagnes-Vertes, et de l'autre, sur la rive

occidentale, la ligne solennelle et grandiose des chaines qui servent d'enceinte au massif des monts Adirondack, dont les découpures fantastiques offrent au voyageur une foule de points de vue délicieux. Au pied de ces rochers se trouvent des villages riants, ombragés d'arbres qui se baignent dans les eaux du lac. Plusieurs de ces localités, South-West-Bay, Fort-Ticonderaga, Crown-Point, Willsborobay, etc., etc., sont célèbres dans les fastes de l'occupation française du Canada et dans l'histoire de la guerre de l'indépendance.

Le lac Champlain se distingue particulièrement par son eau fraîche et limpide et par l'abondance de saumons, de truites saumonées, d'esturgeons, etc., qu'il produit. Au sud, il communique avec l'Hudson par le canal Champlain, qui a une longueur de 63 milles; de nombreux bâtiments à vapeur et à voiles sillonnent cette mer Caspienne de l'Amérique, qui forme plusieurs golfes et dont l'aspect est tantôt gracieux, tantôt sublime ou effrayant.

Le lac George ou lac Horicon situé dans l'État de New-York, au sud-est du précédent auquel il communique par le passage de Ticonderaga. Il attire également tous les ans un grand nombre de voyageurs et est à 245 pieds au dessus du niveau du lit de l'Hudson ; sa longueur est de 36 milles et sa largeur varie de 2 à 3 milles ; il est entouré de montagnes pittoresques; ses eaux sont si claires que l'on peut voir, à une profondeur de 30 à 40 pieds, son lit de sable jaune et les truites à chair jaune d'une saveur exquise et pesant de 12 à 20 livres, les perches, les brochets et les brochetons qui s'y ébattent.

Le lac George contient 365 jolies petites îles circulaires offrant de charmantes perspectives et dont les arbres perpétuellement humectés par les eaux du lac ont un feuillage épais agréablement nuancé de diverses couleurs, et ombra-

geant les passages brillants et souvent étroits qui séparent les différents îlots dont plusieurs sont cultivés. Des nombreux lacs des États de l'Union, il n'en est peut-être aucun qui sous le rapport du pittoresque puisse entrer en comparaison avec celui de Horicon. Il est impossible, même aux esprits les plus sombres et les moins accessibles aux émotions que provoquent les grands spectacles de la nature, de rester insensibles à l'aspect de ces îles dont les chenaux forment un labyrinthe inextricable, et dont à chaque coup de rame on voit pour ainsi dire changer les formes, car nulle ne ressemble à une autre, mais toutes ont une beauté qui leur est propre.

L'État de New-York contient encore le lac d'Onéida qui a 22 milles de long sur 4 à 6 de large; il reçoit la Chittenango, l'Onéida et la Wood, et décharge ses eaux dans la rivière d'Oswega. Le lac Cayuga, situé entre les comtés de Seneca et de Tompkins, est sillonné par des bateaux à vapeur qui font le service entre Ithaca et Cayaga-Bridge; il a une longueur de 40 milles et une largeur qui varie de 1 à 3 milles; sa profondeur est très grande et il s'écoule dans la rivière de Seneca. Le lac Seneca, dans les comtés de Seneca, Ontario et Yates, est à 430 pieds au dessus du niveau de la mer et à 170 milles à l'ouest d'Albany. Sa longueur est de 40 milles sur une largeur de 2 à 4 milles, et une profondeur de 560 pieds. Entre Jefferson et Genera, sur ses bords, il y a des services réguliers à la vapeur. Un canal le joint au lac Crooked dans le comté de Steuben, qui a 22 milles de long sur 1 à 2 de large, avec une profondeur de 3 à 500 pieds.

Parmi les lacs de la Floride, on distingue celui de Mayaco ou d'Okeecho-bee, au nord des Éverglades ou terrains marécageux couverts de halliers qui ont servi de

retraite aux Séminoles dans leur guerre contre les Américains; le lac de Mayaco a une longueur de 40 milles sur une largeur d'environ 25 milles, et contient plusieurs petites îles. La rivière Kissimee le met en communication avec les lacs Tohopikaligo situés dans les comtés d'Orange et de Sainte-Lucie, et qui ont 45 milles de long sur une largeur variant de 1 à 7 milles. Le lac George traversé par le fleuve Saint-Jean (Saint-John) a une longueur de 20 milles et une largeur moyenne de 6 milles. En outre, il y a encore dans la Floride un grand nombre de lacs et de petits entonnoirs contenant de l'eau douce; nous nous dispenserons d'en donner ici la fastidieuse nomenclature.

MARAIS

Il est également inutile d'énumérer les nombreux marais situés sur le versant de l'Atlantique; nous citerons seulement les suivants : le Great-Dismal-Swamp, qui couvre une superficie de 100,000 acres (environ 80,000 hectares) en Virginie et dans la Caroline du nord; il a une longueur de 30 milles et une largeur variant de 10 à 12 milles. Ce marais est couvert en certains endroits dans les parties humides de cyprès et de genévriers, et dans les parties plus sèches de pins et aussi de chênes blancs; le reste est garni d'épaisses broussailles.

Le Little-Dismal-Swamp ou Alligator dans la péninsule entre les sunds d'Albermale et de Pamlico; il est semblable au précédent.

Entre la Suwannee et la Sainte-Marie (Géorgie et Floride) s'étend un marais plus étendu mais moins connu que les précédents et qui porte encore son nom indien d'Okefinokee; dans les saisons pluvieuses il ressemble beaucoup

à un immense lac contenant une quantité innombrable d'îles et d'îlots.

Enfin, le marais de Pay-hai-o-Kee ou Everglades qui couvre en grande partie le comté de Dade en Floride. Il y a en général de 1 à 6 pieds d'eau, mais au milieu se trouvent des terrains plus élevés formant des îles assez considérables où les Séminoles se retirèrent dans la guerre de 1835-1842. Les caïmans et les serpents abondent dans ces terrains marécageux.

CLIMAT

Quant au climat et à l'aspect du pays, ils varient nécessairement beaucoup sur une aussi vaste étendue ; en général cependant le climat des États-Unis est un des plus inconstants, des plus capricieux du monde, un changement de 12 à 15 degrés au thermomètre centigrade dans la même journée compte parmi les choses ordinaires. Les États du nord-est éprouvent de grandes chaleurs en été et des froids rigoureux en hiver; dans le sud-est jusqu'en Géorgie et le long des côtes du golfe du Mexique les chaleurs de l'été sont excessives et étouffantes, tandis que l'hiver y est doux et agréable. Vers les montagnes on jouit d'un climat froid dans le nord, tempéré et salubre dans le sud. A l'ouest des Alleghanies le sol est plus élevé et l'air beaucoup plus pur que sur la côte de l'Atlantique ; dans l'Illinois cependant le climat est également très variable et l'on y passe rapidement des frimas de la Scandinavie aux chaleurs du midi, et dans l'Alabama, le Mississipi et la Louisiane, c'est à l'inconstance de la température qu'il faut attribuer l'introduction de la fièvre jaune, cette maladie pestilentielle qui a si souvent renouvelé ses ravages dans les ports du golfe du Mexique. Sur les bords

du Mississipi, notamment entre les 37° et 39° de latitude nord, les fièvres sont assez fréquentes. Dans le nord des États de l'Union, de Buffalo à Chicago, l'influence des grands lacs se fait sentir d'une manière étonnante et contribue puissamment à modifier les extrêmes du froid et de la chaleur. Dans le Minnesota, les froids de l'hiver sont rigoureux et constants, et l'air y est alors si sec et si vivifiant que sans thermomètre on ne s'aperçoit guère d'une variation de plusieurs degrés; par contre les étés sont très chauds et hâtent considérablement la végétation; dans cet État la transition de l'hiver a l'été est presque subite, et quoique le premier soit long, le second est assez chaud et surtout assez fructifiant pour permettre aux produits de la terre de parvenir à maturité. En outre, les rudes hivers du Minnesota contribuent à la santé publique en chassant les miasmes et ameublissent aussi le sol qu'ils fertilisent.

Entre le 97° de longitude ouest et les Montagnes Rocheuses on ne trouve que de vastes savanes couvertes d'herbes élevées et dépourvues d'arbres, formant un vaste désert où l'œil parcourt un immense horizon sans rencontrer le moindre objet qui en rompe la monotonie. Dans les vallées des Monts-Rocheux le sol présente peu d'avantages, surtout si on le compare à celui des autres parties du territoire des États-Unis; le climat en revanche s'y montre plus aimable et plus consolant. Voici la description fidèle que fait un voyageur français du climat du territoire d'Utah : « Le ciel, « dit-il, presque toujours serein et d'azur, y offre des pro- « fondeurs inconnues à ceux qui n'ont vu que l'Italie. On « respire à l'aise au milieu de cette nature ingrate, et si « l'œil n'y est jamais réjoui par une végétation vigoureuse, « il éprouve un charme d'un autre genre à suivre les jeux « continuels de la lumière du jour, qui colore de mille

« teintes variées les sévères horizons des plaines et des col- « lines. Dans cette atmosphère ravissante, dans ces plaines « prolongées à l'infini, les mirages se renouvellent éternel- « lement et offrent aux regards des tableaux inimitables, « indescriptibles, enivrants qui vous enchantent, vous « transportent, vous terrassent d'admiration. »

A l'ouest des Montagnes-Rocheuses le climat doux et salubre se fait remarquer dans toute la Californie et notamment le long de la côte; il en est de même de l'Orégon où l'hiver ne dure que de décembre à février et où la neige tombe rarement plus de trois jours. Dans la région située entre les Monts-Rocheux et les Montagnes-Bleues formant le territoire d'Idaho, le climat est très capricieux. Enfin le territoire de Washington éprouve des hivers longs et très rigoureux. Plus au sud, le Nouveau-Mexique et l'Arizona jouissent d'un climat très doux, cependant sur les bords du Colorado on est exposé parfois à une chaleur intense. Mais de toutes les contrées des États de l'Union américaine c'est la vallée du San-Joaquim, en Californie, qui est la plus salubre; l'absence de brumes, l'incomparable pureté de l'atmosphère et surtout l'air vivifiant des montagnes de la Sierra-Nevada y favorisent le rapide accroissement de la population.

En général, à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, le climat redevient un peu plus tempéré qu'il ne l'est dans les pays de l'Atlantique où, sous les mêmes longitudes, on éprouve des froids plus violents en Amérique qu'en Europe et où les tourmentes mêlées de vastes tourbillons de neiges viennent souvent obstruer en peu de temps les chemins et les passages en y amoncelant d'immenses quantités de neiges.

Voici un tableau de la moyenne mensuelle de la température dans vingt-six différents États et territoires de l'Union américaine pour six années, en degrés Farenheit :

ÉTATS	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
Maine	18.8	18.5	28.1	39.2
New Hampshire	18.8	20.9	29.3	40.7
Vermont	17.2	18.8	27.7	40.2
Massachusetts	24.3	24.9	32.1	43.5
Rhode Island	25.4	26.4	33.4	44.4
Connecticut	25.1	25.6	33.2	44.1
New-York	23.4	25.2	32.0	43.9
New-Jersey	28.5	29.5	37.6	47.9
Pensylvanie	27.1	28.6	36.4	47.8
Delaware	27.0	32.4	36.9	53.5
Maryland	30.4	32.1	40.3	51.3
District de Colombie	31.6	34.0	42.4	52.4
Caroline du sud	44.2	49.3	55.5	62.3
Tennessee	36.1	41.0	48.6	58.4
Kentucky	32.0	36.2	43.4	52.0
Ohio	27.2	30.0	37.7	49.7
Michigan	21.4	21.7	31.3	43.5
Indiana	28.3	31.9	40.0	52.0
Illinois	22.7	26.8	36.7	50.1
Wisconsin	16.5	19.7	30.7	43.0
Minnesota	7.0	11.5	26.4	40.5
Jowa	18.3	22.3	34.2	46.8
Missouri	28.5	33.7	43.0	54.8
Kansas	34.2	29.8	43.9	48.1
Nebraska (territoire)	21.8	22.6	40.2	48.0
Californie	49.5	51.8	54.4	58.9

MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOUT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
51.6	62.0	67.4	64.0	57.2	46.6	35.6	21.5
53.9	63.2	70.1	65.0	57.4	46.9	35.0	21.6
54.3	63.8	69.9	65.3	57.1	46.1	34.4	20.5
55.0	63.4	70.9	66.7	62.1	49.8	39.4	27.8
54.5	65.4	71.2	68.1	61.5	51.4	40.9	29.8
55.2	64.3	70.9	67.6	61.6	58.7	40.4	29.4
56.6	65.9	72.4	67.5	60.5	49.8	39.0	27.5
58.8	69.8	75.0	71.1	64.8	52.9	42.7	32.4
60.3	69.9	75.1	71.3	65.2	52.4	41.3	31.5
62.6	71.7	78.0	76.0	68.9	56.7	44.7	38.7
62.8	70.7	77.0	73.1	67.2	54.0	43.7	34.8
62.6	73.3	78.0	74.0	67.8	55.1	44.9	35.8
71.2	78.5	79.8	79.0	74.6	64.0	56.7	49.6
66.7	74.7	78.3	75.7	71.0	59.9	46.8	39.1
64.8	72.8	78.1	75.0	70.0	56.1	44.7	36.7
60.7	69.9	75.8	71.6	66.3	52.0	40.4	31.0
55.2	66.1	73.4	68.6	62.4	49.0	36.1	25.7
62.5	71.5	77.8	73.8	67.5	53.4	41.7	33.8
61.0	69.5	76.8	72.9	66.4	53.0	38.0	27.3
55.3	65.2	71.3	69 0	61.3	48.3	37.5	21.3
64.2	65.5	71.5	66.7	57.4	45.6	29.1	12.1
59.9	69.9	71.6	71.1	64.5	51.0	34.5	22.2
55.6	74.3	80.4	76.6	70.3	59.3	43.5	33.6
58.7	73.4	80.8	75.9	69.5	55.2	38.3	29.9
60.7	70.0	77.1	73.7	67.7	54.1	33.4	22.6
62.1	68.3	68.8	68.0	67.6	61.1	55.3	47.3

Tableau de la moyenne mensuelle de la chute des pluies dans 26 provinces

ÉTATS	JANVIER.	FÉVRIER	MARS.	AVRIL.
Maine	4.42	4.67	4.88	4.47
New Hampshire	3.50	2.95	3.33	3.94
Vermont	3.05	2.81	1.95	30.0
Massachusetts	4.36	3.17	2.76	4.78
Rhode-Island	4.68	2.93	3.11	40.8
Connecticut	4.57	2.22	2.90	4.65
New-York	3.13	3.54	2.59	4.43
New-Jersey	3.85	2.88	2.63	4.79
Pensylvanie	2.72	2.54	2.37	4.20
Delaware	2.51	3.03	3.71	3.93
Maryland	3.32	2.20	2.54	3.57
District de Colombie	3.05	1.97	1.62	3.76
Caroline du sud	3.70	3.03	3.32	2.03
Tennessee	3.67	3.40	3.49	4.37
Kentucky	2.92	3.24	3.47	3.41
Ohio	2.12	2.65	2.73	3.77
Michigan	2.89	2.29	2.35	3.30
Indiana	2.25	2.71	2.91	3.83
Illinois	2.64	2.07	2.51	2.66
Wisconsin	3.32	2.10	1.76	2.97
Minnesota	1.52	1.01	1.92	2.85
Jowa	1.40	2.42	2.14	2.84
Missouri	20.0	3.89	3.61	3.80
Kansas	1.61	1.51	2.65	2.17
Nebraska (territoire)	1.38	0.74	1.76	3.44
Californie	2.68	3.87	2.52	1.46

de l'Union pour six années, les quantités étant calculées en pouces Ang.

MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOUT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
4.33	4.32	3.54	4.17	3.17	4.99	4.36	4.50
3.43	3.18	3.14	3.42	3.52	4.92	3.53	3.77
2.43	4.30	3.68	4.04	3.77	3.43	2.38	2.44
4.47	3.91	3.97	5.03	3.68	4.03	3.64	4.51
3.51	3.73	3.41	4.13	3.43	2.58	3.69	4.56
4.05	4.16	4.26	4.95	3.64	5.16	4.11	5.24
3.47	4.39	3.72	3.38	3.60	3.17	3.09	3.40
4.87	4.23	4.02	3.92	3.40	2.75	3.27	2.05
4.36	4.98	3.42	3.58	3.80	2.48	2.43	3.57
3.38	4.80	5.40	5.40	3.30	3.20	3.70	4.90
4.25	4.60	3.05	3.85	4.46	2.92	2.49	3.64
4.24	4.47	3.52	5.10	3.00	2.50	2.10	4.60
3.58	3.95	3.79	5.97	3.67	1.38	2.33	3.72
4.82	4.19	3.92	3.92	2.91	2.30	4.39	4.86
4.32	3.94	3.27	3.59	2.54	2.52	4.22	5.02
4.47	50.1	3.73	3.31	2.69	3.05	4.16	3.65
3.49	4.89	3.34	2.69	3.61	2.96	3.48	2.43
4.55	4.39	3.31	3.84	3.21	2.61	3.83	3.23
5.67	3.34	3.50	3.14	2.70	2.09	2.79	2.54
3.82	4.90	3.98	2.44	3.57	2.72	2.65	2.29
5.14	3.95	4.53	4.53	2.35	1.60	1.53	1.20
5.42	4.11	4.58	3.04	3.19	3.47	4.43	1.95
4.43	4.52	3.85	3.64	3.11	3.51	4.45	3.70
5.00	5.10	4.30	4.50	2.20	3.60	2.20	0.50
5.20	4.30	6.40	4.40	2.40	3.70	1.20	0.70
0.80	0.43	0.25	0.00	0.14	0.91	2.24	2.26

MORTALITÉ

Les statistiques de la mortalité des États-Unis comparées à celles d'autres pays fournissent une preuve satisfaisante de la salubrité de ces provinces. D'après le recensement de 1860, 392,821 habitants étaient morts dans le courant de l'année 1859 (sur une population de 31,445,080 âmes), soit 1 décès sur 79 habitants, tandis que cette proportion est :

Dans les îles Britanniques, de	1	décès sur	38	habitants.
En Suède et Norwége . . .	1	—	47	—
En Danemark	1	—	45	—
En Russie d'Europe	1	—	44	—
En Belgique.	1	—	43	—
En Autriche.	1	—	40	—
En Portugal.	1	—	40	—
En Espagne.	1	—	40	—
En Suisse	1	—	40	—
En France	1	—	40	—
En Hollande	1	—	39	—
En Prusse	1	—	36	—
En Italie.	1	—	30	—
En Grèce.	1	—	30	—
En Turquie	1	—	30	—

Voici la statistique pour l'Union américaine par État pour l'année 1859 :

	Nombre de morts.	Nombre d'habitants pour un mort.	Décès par cent 1860.	Décès par cent 1850.
	—	—	—	—
Orégon	300	172	0.58	0.36
Minnesota	1 109	153	0.65	0.50
Wisconsin.	7.141	107	0.93	0.97
Californie	3.705	101	0.99	1.00
Michigan	7.399	100	1.00	1.16
A reporter. . .	19.654			

	Nombre de morts.	Nombre d'habitants pour un mort.	Décès par cent 1860.	Décès par cent 1850.
	—	—	—	—
Report. . .	19.651			
Pensylvanie	30.241	95	1.06	1.26
Ohio.	24.725	93	1.07	1.48
Vermont	3.355	92	1.08	1.02
Maryland	7.370	92	1.09	1.68
Jowa	7.256	92	1.09	1.08
Delaware	1.246	89	1.13	1.34
Illinois	19.300	87	1.14	1.38
New-Jersey	7.525	88	1.14	1.34
Indiana.	15.325	87	1.14	1.32
New-York.	46.941	82	1.22	1.49
Géorgie.	12.816	81	1.23	1.11
Maine	7.614	81	1.23	1.32
Floride	1.769	78	1.28	1.08
Caroline du Nord . . .	12.600	78	1.29	1.21
Alabama	12.760	74	1.34	1.20
Connecticut	6.138	74	1.35	1.59
New-Hampshire	4.469	72	1.39	1.35
Tennessee.	15.156	72	1.39	1.20
Caroline du Sud. . . .	9.745	71	1.41	1.22
Virginie	22.474	70	1.43	1.36
Rhode-Island	2.479	69	1.44	1.55
Kentucky	16,467	69	1.45	1.56
Kansas.	1.567	68	1.48	0.00
Missouri	17.654	66	1.52	1.83
Mississipi	12.214	64	1.57	1.46
Texas	9.377	63	1.58	1.48
Louisiane	12.324	57	1.76	2.35
Massachusetts	21.304	57	1.76	1.98
Arkansas	8.856	48	2.06	1.06
TERRITOIRES EN 1860				
Washington	50	228	0.44	0.00
Utah.	374	106	0.94	0.00
Nebraska	331	75	1.34	0.00
Nouveau-Mexique . . .	1.305	71	1.42	0.00
District de Colombie . .	1.285	58	1.74	0.00
Pour l'Union.	374.123	79	1.28	1.41

M. J. C. G. Kennedy, chef du bureau des statistiques à Washington, a divisé les États-Unis, dans son recensement de 1860, en sept grandes régions. La proportion dans chacune d'elles peut se fixer comme suit :

	Décès en 1860.	P. c. de la populat.	P. c. en 1850.
1. — Les États du Nord-Est, Maine, New-Hampshire et Vermont .	15.438	1.24	1.25
2. — Les Pays-Bas de l'Atlantique comprennent les côtes de l'océan, de la Delaware à la Floride sur une largeur de deux comtés	15.292	1.34	1.35
3. — La région des Alleghanies, comprenant une partie de la Pensylvanie, la Virginie, le Tennessee oriental, etc., jus-Nord de l'Alabama	26,346	1.08	0.96
4. — La région du Milieu, environnant les Alleghanies, depuis la région de l'Atlantique jusqu'à la vallée du Mississipi .	79.615	1.32	1.19
5. — La vallée du Mississipi, comprenant une largeur de deux comtés sur les deux rives du fleuve du cap Girardeau dans le Missouri au golfe du Mexique	30.154	1.81	2.38
6. — Les États du nord-ouest, Wisconsin, Jowa et Minnesota .	15.508	0.98	1.01
7. — La côte du Pacifique, Californie, Orégon, etc.	3.991	0.95	0.92

Suivant le sexe et les mois de l'année, les cas de décès se divisent :

	NOMBRE.			PROPORTION P. C.		
	Hommes.	Femmes.	Total.	Hommes.	Femmes.	Total.
Janvier	17.537	15.156	32.693	4.42	3.82	8.24
Février	17.791	16.208	33.999	4.79	4.37	9.16
Mars	20.569	18.473	39.042	5.18	4.65	9.83
Avril	19.336	17.593	36.929	5.03	4.58	9.61
Mai	21.365	19.376	40.741	5.38	4.88	10.26
Juin	14.323	13.223	27.546	3.73	3.44	7.17
Juillet	16.181	14.351	30.532	4.08	3.62	7.70
Août	18.287	16.558	34.845	4.61	4.17	8.78
Septembre	17.243	15.852	33.095	4.49	4.13	8.62
Octobre	15.457	13.692	29.149	3.89	3.45	7.34
Novembre	13.194	11.365	24.559	3.44	2.96	6.40
Décembre	14.614	12.753	27.367	3.68	3.21	6.89
Inconnu	1.338	986	2.324	0 00	0.00	0.00
Pour l'année	207.235	185.586	392.821	52.72	47.28	100.00

Eu égard à l'âge, les décès se classifient comme suit :

	Hommes.	Femmes.	Ensemble.	Proportion p. c.
Au dessous d'un an	44.480	36.794	81.274	20.74
De 1 à 2 ans	20.588	17.684	38.236	7.76
— 2 — 3 —	12.493	11.153	23.646	6.04
— 3 — 4 —	7.567	7.083	14.650	3.74
— 4 — 5 —	5.332	5.147	10.479	2.67
— 5 — 10 —	13.822	13.637	27.459	7.01
— 10 — 15 —	6.369	6.768	13.137	3.36
— 15 — 20 —	8.111	9.265	17.376	4.43
— 20 — 25 —	10.398	10.551	20.949	5.34
— 25 — 30 —	9.452	9.560	19.012	4.85
— 30 — 40 —	16.224	15.343	31.567	8.06
— 40 — 50 —	13.470	10.522	23.992	6.12
— 50 — 60 —	11.902	8.514	20.416	5.21
— 60 — 70 —	11.284	8.823	20.107	5.13
— 70 — 80 —	8.995	8.009	17.004	4.35
— 80 — 90 —	4.776	4.808	9.584	2.45
Au dessus de 90 ans	1.284	1.590	2.874	0.74
Age inconnu	688	371	1.859	»

POPULATION

La population des États-Unis de l'Amérique septentrionale a fait des progrès considérables, de 3,929,827 habitants qu'elle était en 1790, elle s'est élevée à

5.305.935	habitants en	1800
7.239.814	—	1810
9.638.191	—	1820
12.866.020	—	1830
17.069.453	—	1840
23.191.876	—	1850
31.445.080	—	1860

L'augmentation dans la dernière période décennale (1850 à 1860), a donc été de 35/46 p. c. contre 35/87 p. c. pour les dix années de 1840 à 1850. Pour cette dernière période il faut tenir compte de l'acquisition du Texas, de la Californie, du Nouveau-Mexique, etc., acquisition qui a contribué pour une large part dans le développement de la population.

Depuis 1860, malgré les quatre ans de guerre, de nouveaux progrès ont été réalisés; ainsi les États suivants comptaient en 1865 en plus qu'en 1860 :

Le Minnesota . .	40	p. c. de la population.
L'Illinois	27	— —
Le Wisconsin . .	12	— —
L'Iowa	11 1/4	— —
Le Michigan. . .	7	— —
Le Rhode-Island .	4	— —
Le Massachusetts .	2	— —

Si l'accroissement actuel devait continuer dans les mêmes

proportions que depuis 1840, les États de l'Union américaine auraient :

En 1870	47,750,000	habitants.
En 1880	63,000,000	—
En 1890 . . , . . .	85,200,000	—
En 1900	109,800,000	—

Il faut donc aux États-Unis vingt-trois ans pour que la population double, tandis qu'en Europe la période du doublement pour les différents États est de

42	ans pour	la Belgique.
48	—	la Saxe.
52	—	la Grande-Bretagne.
55	—	la Prusse.
63	—	la Suède et la Norwége.
92	—	la Hollande.
108	—	la France.
114	—	la Suisse.
120	—	l'Espagne et le Portugal.
130	—	l'Italie.
148	—	l'Allemagne.

Au point de vue de l'agglomération des habitants, les diverses provinces de la république présentent des différences très marquées, ainsi :

Le Massachusetts avait, en 1860. .	157.83	habitants	par milles carrés.
Le Rhode-Island	133.71	—	—
Le Connecticut	98.45	—	—
New-York	84.36	—	—
New-Jersey	80.77	—	—
Maryland	73.43	—	—
La Pensylvanie	63.18	—	—
L'Ohio	58.54	—	—
Le Delaware	52.93	—	—

L'Indiana	39.93 habitants par milles carrés.		
Le New-Hampshire	35.14	—	—
Vermont	34.79	—	—
L'Illinois	30.90	—	—
Le Kentucky	30.67	—	—
La Caroline du sud	28.72	—	—
La Virginie.	26.02	—	—
Le Tennessee	24.34	—	—
La Caroline du nord.	22.06	—	—
Maine	20.94	—	—
Alabama	19.01	—	—
Géorgie	18.23	—	—
Missouri.	17.54	—	—
Mississipi	16.78	—	—
Louisiane	15.25	—	—
Wisconsin	14.39	—	—
Michigan	13.32	—	—
Jowa.	12.26	—	—
Arkansas	8.34	—	—
Texas . . . . , . . .	2.55	—	—
Floride	2.37	—	—
Minnesota	2.08	—	—
Californie	2.01	—	—
Orégon	55	—	—

En y comprenant la vaste partie impropre aux exploitations agricoles et située à l'ouest du 97° de long. ouest, les États-Unis ont une superficie de 3,024,535 milles carrés. Leur population en 1860 ayant été de 31,445,080 habitants, on peut donc compter en moyenne onze habitants par mille carré ou six habitants par kilomètre carré, alors que

En Belgique, il y a . .	164 habitants par kilomètre carré.		
En Saxe	149	—	—
En Hollande	101	—	—
Dans les Iles Britanniques.	92	—	—
En Wurtemberg . . .	89	—	—.
En Italie	83	—	—

En France	69	habitants par	kilomètre carré.
En Bavière	62	—	—
En Suisse.	62	—	—
En Autriche	58	—	—
En Danemark	44	—	—
En Portugal	41	—	—
En Hanovre	41	—	—
En Espagne	31	—	—
En Grèce	23	—	—
En Scandinavie. . . .	12	—	—
En Russie	7	—	—

Le tableau suivant indique la population de chaque État ou territoire en 1790, 1820, 1850 et 1860, la date de son admission ou organisation, sa superficie en milles carrés, le nom de son chef-lieu, le nombre de Belges qui y résidait (dans l'État ou territoire), enfin le nombre d'étrangers en général :

ÉTATS ET TERRITOIRES.	DATE D'ADMISSION OU D'ORGANISATION.	SUPERFICIE — MILLES CARRÉS.	POPULATION			
			1790	1820	1850	1860
ÉTATS						
Alabama	14 décembre 1819.	50,722	»	127,901	771,623	964,201
Arkansas	15 juin 1836.	52,198	»	14,255	209,897	435,450 (1) 14,555
Californie.	9 septembre 1850.	188,981	»	»	92,597	305,439
Caroline du nord	* 29 novembre 1789.	50,704	393,751	638,829	869,039	992,622
Caroline du sud.	* 23 mai 1788.	29,785	249,073	502,741	668,507	703,708
Connecticut	* 9 janvier 1788.	4,674	238,141	275,102	370,792	460,147
Delaware	* 7 décembre 1787.	2,120	59,096	72,749	91,532	112,216
Floride	3 mars 1845.	59,268	»	»	87,445	140,42[illegible]
Géorgie	* 2 janvier 1788.	58,000	82,548	340,983	906,185	1,057,286
Illinois	3 décembre 1818.	55,410	»	55,162	851,470	1,711,951
Indiana.	11 décembre 1816.	33,809	»	147,178	988,416	1,350,428
Iowa.	28 décembre 1846.	55,045	»	»	192,214	674,948
Kansas	29 janvier 1861.	125,283	»	»	»	107,206
Kentucky.	1er juin 1792.	37,680	73,077	564,135	982,405	1,155,684
Louisiane.	8 avril 1812.	41,255	»	152,923	517,762	708,002
Maine.	15 mars 1820.	31,766	96,540	298,269	583,169	628,279
Maryland.	* 28 avril 1788.	11,124	319,728	407,350	583,034	687,049
Massachusetts	* 6 février 1788.	7,800	378,717	523,287	994,514	1,231,066
Michigan	26 janvier 1837.	56,451	»	8,765	397,654	749,113
Minnesota	11 mai 1858.	95,274	»	»	6,077	173,855
Mississipi	10 décembre 1817.	47,156	»	75,448	606,526	791,305
Missouri	10 août 1821.	67,380	»	65,557	682,044	1,182,012
Nevada	31 octobre 1864.	64,550	»	»	»	6,857 (1) 10,507
New-Hampshire	* 21 juin 1788.	9,280	141,899	244,022	317,976	326,073
New-Jersey	18 décembre 1787.	8,320	184,139	277,426	489,555	672,035
A REPORTER.		1,244,035	2,216,709	4,792,082	12,270,433	17,386,938

* Date de la ratification de la Constitution fédérale. — Un des treize États primitifs. — (1) Indiens.

POPULATION DE 1860			NOMBRE D'ÉTRANGERS.	DONT BELGES.	CHEF-LIEU	POPULATION DU CHEF-LIEU.	REMARQUES
BLANCS.	NOIRS LIBRES.	ESCLAVES.					
526,431	2,690	435,080	12,352	19	Montgomery.	8,844	Colonisé en 1713.
324,191	144	111,115	3,711	1	Little-Rock.	3,727	Ach. avec la Louisiane en 1803.
361,353	4,086	»	146,528	299	Sacramento.	13,785	Occ. en 1769. Cédé aux États-Unis en 1848.
631,100	30,463	331,059	3,299	1	Raleigh.	4,780	Colonisé en 1650.
291,388	9,914	402,406	9,986	5	Columbia.	2,100	Colonisé en 1689.
451,520	8,627	»	80,696	30	Hartford.	29,152	Colonisé en 1633.
90,589	19,829	1,798	9,165	»	Dover.	5,617	Colonisé en 1627.
77,748	932	61,745	3,309	4	Tallahassee.	1,932	Colon. par les Espagnols en 1580. Vendu à l'Union en 1819.
591,588	3,500	462,198	11,671	21	Milledgeville.	2,480	Colonisé en 1733.
1,704,323	7,628	»	324,643	526	Springfield.	9,320	Occupé en 1749.
1,339,000	11,428	»	118,184	92	Indianapolis.	18,611	Occupé en 1730
673,844	1,104	»	106,081	91	Des Moines.	1,216	Organisé en territoire en 1838.
106,579	625	2	12,691	52	Topeka.	759	Organisé en territoire en 1854.
919,517	10,684	225,483	57,799	46	Francfort.	3,702	Occupé en 1775.
357,629	18,647	331,726	81,029	299	Baton-Rouge.	5,428	Colonisé par les Français en 1669. Vendu à l'Union en 1803.
626,952	1,327	»	37,453	6	Augusta.	7,609	Colonisé en 1625.
515,918	83,942	87,189	77,536	30	Annapolis.	4,529	Colonisé en 1634.
1,221,464	9,602	»	260,114	38	Boston.	177,840	Colonisé en 1620.
742,314	6,799	»	149,092	597	Lansing.	3,074	Occupé en 1670.
173,596	259	»	58,728	94	Saint-Paul.	10,401	Organisé en territoire en 1849.
353,901	773	436,631	8,558	9	Jackson.	3,199	Colonisé en 1716.
1,063,509	3,572	114,931	160,541	311	Jefferson City.	1,800	Occupé en 1763.
6,812	45	»	2,064	3	Carson City.	»	Organisé en territoire en 1861.
325,579	494	»	20,938	1	Concord.	10,896	Colonisé en 1623.
646,699	25,318	18	122,790	109	Trenton.	17,228	Colonisé en 1627.
11,123,545	262,032	3,001,381	1,878,958	2,684			

ÉTATS OU TERRITOIRES.	DATE D'ADMISSION OU D'ORGANISATION	SUPERFICIE — MILLES CARRÉS.	POPULATION			
			1790	1820	1850	1860
REPORT		1,244,035	2,216,709	4,792,062	12,270,433	17,386,958
New-York	* 26 juillet 1788.	47,000	340,295	1,372,111	3,097,394	3,880,735
Ohio	29 novembre 1802.	39,964	»	581,295	1,980,329	2,339,502
Orégon	14 février 1859.	95,274	»	»	13,294	52,465
Pensylvanie	* 12 décembre 1787.	46,000	434,373	1,047,507	2,311,786	2,906,115
Rhode Island	* 29 mai 1790.	1,306	69,110	83,015	147,545	174,620
Tennessee	1er juin 1796.	45,600	35,791	422,761	1,002,717	1,109,801
Texas	29 décembre 1845.	274,366	»	»	212,592	604,215
Vermont	4 mars 1791.	10,212	85,416	235,749	314,120	315,098
Virginie orientale	* 26 juin 1788.	38,352	748,408	1,065,129	1,421,661	1,261,397
Virginie occidentale	20 juin 1863.	23,000				334,921
Wisconsin	29 mai 1848.	53,924	»	»	305,391	775,881
TERRITOIRES						
Arizona	Org. 24 février 1863.	130,800	»	»	»	»
Colorado	2 mars 1861.	106,475	»	»	»	36,538
Dakota	2 mars 1861.	128,000	»	»	»	2,576
Indien	»	71,173	»	»	»	(1)
Idaho	3 mars 1863.	308,000	»	»	»	»
Montana	0 février 1864.					
Nebraska	30 mai 1854.	60,000	»	»	»	28,841
Nouveau-Mexique	9 septembre 1550.	120,000	»	»	61,547	83,009
Utah	9 septembre 1850.	105,000	»	»	11,380	40,692
Washigton	2 mars 1853.	69,994	»	»	»	11,168
District de Colombie	»	60	»	33,039	51,887	75,080
TOTAUX POUR L'UNION		3,024,535	3,922,827	9,638,191	23,191,876	31,445,080

(1) La population des aborigènes indépendants était, en 1860, de 295,400 individus.

POPULATION DE 1860			NOMBRE D'ÉTRANGERS.	DONT BELGES.	CHEF-LIEU	POPULATION DU CHEF-LIEU.	REMARQUES
BLANCS.	NOIRS LIBRES.	ESCLAVES.					
14,123,545	262,032	3,001,381	1,878,958	2,684			
3,831,730	49,005	»	998,640	860	Albany.	62,367	Colonisé en 1609.
2,302,838	36,664	»	328,254	519	Colombus.	18,554	Occupé en 1788.
52,337	128	»	5,122	18	Salem.	1,115	Organisé en territoire en 1848.
2,849,266	56,849	»	430,505	218	Harrisburg.	13,405	Colonisé en 1631 et 1682.
170,668	3,952	»	37,394	2	Providence.	50,666	Colonisé en 1631.
826,782	7,300	275,719	21,226	18	Nashville.	16,988	Occupé en 1765.
421,294	355	182,566	43,422	30	Austin.	3,494	Occupé en 1687. Annexé en 1845.
314,389	709	»	32,743	2	Montpellier.	3,739	Colonisé de 1724 à 1731.
729,742	54,061	477,594	35,058	9	Richmond.	37,910	Par suite de la sécession, la Virginie occidentale s'est séparée de la Virginie orientale en 1862.
347,669	3,981	13,271			Wheeling.	14,083	
774,710	1,171	»	276,927	4,647	Madison.	6,611	Organisé en territoire en 1836.
»	»	»	»	»	Tucson.	1,000	Populat. estimée en 1865 à 15,000 habitants.
34,231	46	»	2,666	11	Golden City.	1,014	Populat. estimée en 1865 à 70,000 habitants.
2,576	»	»	1,774	»	Yankton.	458	Populat. estimée en 1865 à 15,000 habitants.
»	»	»	»	»	»	»	Populat. estimée en 1865 à 40,000 habitants.
»	»	»	»	»	Florence.	500	Réservé aux aborigènes.
28,759	67	15	6,351	12	Amaha City.	1,883	Populat. estimée en 1865 à 55,000 habitants.
82,924	85	»	6,723	5	Santa-Fé.	4,635	Cédé à l'Union en 1848.
40,214	30	29	12,754	»	Great Salt lake City.	8,236	Pays des Mormons.
11,138	30	»	3,144	7	Olympia.	500	Avait 140,000 milles carr. en 1860.
60,764	11,131	3,185	12,484	20	Washington.	61,129	District fédéral.
26,975,575	487,996	3,953,760	4,136,175	9,072			

Les étrangers habitant les États-Unis, en 1860, se divisaient comme suit :

Natifs de l'Irlande	1,611,304	
— d'Angleterre	431,692	
— d'Écosse	108,518	
— du pays de Galles	45,763	
— de la Grande-Bretagne (non spéc. dénom.).	1,802	
	———	2,199,079
— de la Prusse	227,661	
— de la Bavière	150,165	
— de Bade	112,834	
— de Hesse	95,464	
— de Wurtemberg	81,336	
— d'Autriche	25,061	
— de Nassau	10,233	
— de l'Allemagne (non spéc. dénom.)	598,382	
	———	1,301,135
— de France		109,870
— de Suisse		53,327
— de Norwége	43,995	
— de Suède	18,625	
	———	62,620
— de Hollande		28,281
— d'Italie		11,677
— de Pologne	7,298	
— de Russie	3,160	
	———	10,458
— de Danemark		9,962
— de Belgique		9,072
— d'Espagne		4,244
— de Portugal		4,116
— de Grèce		328
— de Turquie		128
— d'Europe de pays non dénommés		1,403
— des Iles de l'Atlantique		1,361
— des colonies anglaises de l'Amérique du nord		249,970
— du Mexique		27,446
— de l'Amérique centrale		233
— des Indes occidentales		1,353

Natifs de l'Amérique du sud	3,263
— des Iles du Pacifique	286
— des Iles Sandwick	435
— de l'Australie	1,419
— de la Chine	35,565
— des autres contrées de l'Asie	1,231
— de l'Afrique	526
— de pays non indiqués	1,366

Nous reviendrons plus tard à l'étude de la population des États-Unis, notamment aux chapitres traitant de l'immigration, de la situation des Belges aux États-Unis, etc.

III

INDUSTRIE AGRICOLE

INDUSTRIE AGRICOLE

L'énergie des habitants des États-Unis s'étant toujours dirigée vers l'agriculture, on peut dire que la prospérité dont ils jouissent, ils la doivent surtout au sol et à l'usage qu'ils en ont fait. Plus peut-être que l'Anglais, le Yankee a fait de la terre un instrument de fortune; depuis quelques années surtout il s'est emparé du sol des États de l'ouest et en a fait son esclave en le soumettant aux expériences continuelles de son génie industriel ; aussi la contrée située à l'ouest des Alleghanies est-elle devenue une vaste usine à charrues dont les progrès sont peut-être sans exemple dans l'histoire du monde. Depuis que les méthodes perfectionnées d'agriculture y ont été généralement adoptées, les récoltes ont été deux fois supérieures en quantités à celles obtenues dans un rayon d'une étendue égale des États de l'est, et cinq fois supérieures à celles obtenues par les méthodes anciennes des laboureurs du continent européen. La culture, d'épuisante qu'elle était il y a quinze ans, y est donc devenue améliorante, tandis que dans le sud, grâce surtout au maintien de l'esclavage, les propriétaires ont toujours continué à tirer du sol tous les produits que celui-ci pouvait fournir; les nègres représentant leurs capi-

taux engagés, ils ne s'inquiétaient pas de l'état d'appauvrissement dans lequel ils laisseraient la terre. Aujourd'hui cependant l'institution qui a si longtemps paralysé l'essor du sud ayant été abolie et le système du travail libre subsistant déjà dans un grand nombre de plantations où l'on a également introduit des machines agricoles perfectionnées, il est à prévoir que dans peu d'années l'agriculture des États méridionaux deviendra également améliorante; le sol et le capital foncier étant maintenant les grands capitaux engagés, le propriétaire au lieu d'épuiser sa terre tâchera de la rendre de plus en plus fertile, de manière à en retirer des récoltes toujours croissantes, tout en en augmentant la valeur.

Quant au Nord-Est, l'agriculture y est, pour ainsi dire, tout à fait domestique; les États de la Nouvelle-Angleterre consomment en moyenne au delà de leurs revenus personnels en céréales. Dans cette région, le sol est généralement mêlé de pierres rocheuses, il est souvent stérile et plus propre aux pâturages qu'à la culture; cependant dans les contrées où l'on a introduit le plâtre, on est parvenu à changer très avantageusement l'économie agricole.

Depuis le Long-Island jusqu'à la Floride et à l'est des monts Alleghanies, le terrain est en grande partie sablonneux et marécageux et n'est susceptible de culture que le long des fleuves. Au pied des montagnes, le terrain est déjà plus propre au labourage, là aussi des travaux artésiens conquièrent petit à petit des espaces immenses dont ils préparent la fécondation. Les terrains calcaires de la Pensylvanie sont la portion favorisée de cette partie de la contrée. Dans le Maryland et dans le nord de la Virginie, notamment dans le voisinage de Washington, le sol est composé d'un mélange de glaise et de sable, de manière que pendant les mois de l'été la végétation y est en souffrance dans les endroits où l'on n'a pas

encore établi des prises d'eau et des irrigations. Dans la Caroline du nord, la plus grande partie du pays est couverte de forêts de pins à goudron ; il y a également de belles vallées et de riches collines que baignent plusieurs rivières considérables et où, grâce à la douceur de la température, on s'aperçoit que l'on approche des régions tropicales; dans sa partie maritime, cet État est bordé de bancs de sable et de marais importants. Dans les vallées de la chaîne des Alleghanies, le sol est sinon de première qualité du moins passablement bon ; on y rencontre aussi des prairies naturelles et chaque année après les premières pluies de l'automne, la terre s'y couvre d'un tapis de verdure admirable. A l'ouest de ces montagnes s'étendent les États qui présentent tant de garanties qu'ils sont devenus le but de l'émigration européenne.

L'Ohio y est pour les fins agricoles le meilleur de tous les États, et en ce qui concerne la douceur et l'égalité du climat, il ne le cède à aucune autre contrée de l'Amérique ; aussi la terre y est-elle tenue en moyenne au double de prix de celles des autres parties de l'Union. Pour la force végétative des forêts, aucun autre État ne peut être comparé à l'Ohio où le platane parvient à 40 pieds de circonférence. Les vallées du Kentucky n'ont en général qu'un sol maigre, et ne sont cultivées que dans le voisinage de Lexington où le terrain de formation calcaire est de la plus étonnante fertilité et qui, grâce à la variété de ses sites agréables, à la salubrité de son climat et à la richesse du sol, a reçu le nom de Jardin de l'État. Ce cercle qui a environ 100 milles carrés de superficie est un des plus fertiles du monde et est baigné par l'Ohio, la Licking, le Kentucky, le Dick et la Green-River; le sol y est composé d'une terre végétale noire et déliée ayant deux à trois pieds de profondeur et exempte de sable.

A l'état vierge, cette région était couverte de forêts d'arbres gigantesques et l'espace entre leurs pieds était garni d'épaisses broussailles nommées dans le pays canebrakes. Dans l'Indiana, l'Illinois, le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa et le Missouri, le sol est très fertile et de grandes surfaces de terre y sont encore à vendre ; les plages et alluvions du Mississipi surtout ont une fécondité extraordinaire et récompensent toujours bien l'activité du cultivateur. Dans l'ouest de l'Iowa il y a des prairies couvertes d'herbes sauvages aiguës et rudes; on y rencontre aussi, de même que dans l'Illinois, des terrains marécageux qui jadis furent sans doute des lacs importants et qui ont été asséchés par une catastrophe de la nature; le climat qui est en général sain dans les États de l'ouest est insalubre dans les terres basses dont les habitants sont sujets à la fièvre froide et à la fièvre bilieuse. Dans tout le nord-ouest, les vents du nord et du nord-est dominent et rendent l'hiver très rigoureux. Les prairies si vantées de l'Illinois ont un terrain généralement bon consistant en un sol profond et noir, mêlé quelquefois avec de la marne sablonneuse ou de l'argile rouge et du gravier; il est très favorable à la culture des grains et des légumes et les récoltes y coûtent moins de peines et de frais que celles des autres États à l'est du Mississipi. Le sol du Michigan se prête également bien à la culture des blés, mais il est encore en grande partie couvert de vastes forêts de chênes, de sapins, de hêtres, de noyers, d'érables, etc.; le climat y est plus doux que dans les États de l'est situés sous le même parallèle, mais les hivers y sont cependant longs et assez rigoureux. Grâce à sa situation au milieu des grands lacs de l'Amérique du nord, le Michigan surpasse pour la facilité des moyens de communication tous les autres États de l'Union, aussi ses produits agricoles

arrivent-ils à New-York et surtout à Québec (par le Saint-Laurent) à bien moindres frais que ceux de l'Illinois et de l'Iowa. Le Minnesota, à l'ouest du Mississipi, est loin d'être peuplé et cultivé selon son étendue et, malgré l'augmentation prodigieuse de la population et les progrès constants que l'agriculture y fait, la production de la partie occupée de l'État est cependant encore loin d'avoir atteint le développement qui répond à la fertilité de son sol. Près des trois quarts de la superficie du Minnesota, qui a 84,000 milles carrés, se composent de terrains que l'on peut rendre très facilement arables; on y rencontre, notamment sur les bords du Mississipi et de la rivière Rouge du nord, les plus belles prairies que la nature puisse offrir, et dans les prairies sauvages la surabondance d'herbes empêche la venue naturelle des arbres et présente, d'avril à octobre, un magnifique parterre de verdure. Le climat, quoique froid en hiver, y est plus salubre que dans les autres parties du nord-ouest, et les fièvres qui sévissent d'une manière si intense dans d'autres États y sont pour ainsi dire tout à fait inconnues. La saison de la végétation du Minnesota commence en avril pour finir au commencement d'octobre et, pendant cette époque de l'année, la douceur du climat y égale, si elle ne la surpasse pas, celle de l'Ohio. Voici la moyennne mensuelle de la température dans différentes villes des États du nord et du milieu pour les mois de végétation (en degrés Farenheit).

	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septemb
	—	—	—	—	—	—
Fort Snelling (Minnesota).	46.3	59.0	68.4	73.4	70.1	58.9
Saint Paul — .	46.3	59.0	68.4	73.3	70.2	59.0
Chicago (Illinois). . . .	46.0	56.3	62.7	70.7	68.5	60.1
Boston (Massachusetts). .	45.6	57.0	65.6	71.1	69.1	61.8
Marietta (Ohio)	52.3	61.4	69.6	73.5	70.7	63.6

Quoique la saison d'été soit courte dans le Minnesota, elle est néanmoins très favorable à l'agriculture, et la récolte de cet État mûrit plus promptement et est ordinairement moins endommagée par le temps que celle des autres parties de l'Union. L'immigrant cultivateur qui possède encore assez d'argent pour entreprendre le voyage de l'ouest ne saurait mieux choisir que le Minnesota, État qui offre les meilleures chances de succès au laboureur actif, et où les colons sont sûrs de léguer à leurs descendants leur langue maternelle et leurs mœurs nationales, avantages que ne peuvent offrir les contrées déjà occupées par une population composée d'éléments hétérogènes.

Dans les États du sud, les planteurs sont généralement en activité dès les mois de mars et d'avril, et la saison de semer continue jusqu'au commencement de juin; les gelées blanches ne se montrent que rarement avant décembre, époque à laquelle la végétation s'arrête; la neige cependant ne prend guère de consistance au dessous du 34° de latitude nord, car si elle vient à tomber, un rayon de soleil suffit pour la faire disparaître. Dans plusieurs contrées, l'hiver est la saison la plus agréable, mais aux fins de l'agriculture, il est souvent préjudiciable aux semis de blé d'automne. Le climat, comme nous l'avons vu, est très insalubre le long des côtes; la fièvre jaune y sévit fréquemment et cause parfois de grands ravages, surtout parmi les étrangers qui viennent tenter la fortune dans ces pays. Avant la guerre, les États à esclaves avaient devant eux pour un siècle de terrains à défricher et des 245,464,279 acres occupés, 74,362,565 seulement étaient cultivés.

C'est surtout dans la Floride et le Texas que de grandes surfaces de terre sont encore à vendre. La Floride est un pays généralement plat, traversé du nord au sud par une

ligne de faîte de 20 pieds d'élévation et contenant un grand nombre de lacs, d'iverglades ou terrains marécageux, de plaines sablonneuses et de savanes dépourvues d'arbres. Le climat y est plus salubre que dans les autres parties du sud-est et l'immigrant n'y est pas exposé aux fièvres qui, dans les terrains vierges, sont généralement la suite des émanations qu'occasionne la prompte corruption des plantes ; l'air y est habituellement renouvelé par le contre-coup des vents alizés et, dans la partie méridionale de l'État, la température de l'été n'est supérieure à celle de l'hiver que de 11° Fahr. La moyenne annuelle de la température de l'État est de 73°, et il n'y a pas de localité où la différence entre l'été et l'hiver soit plus forte que de 25°. La moyenne annuelle de la chute des pluies y est de 53 pouces, et c'est surtout aux équinoxes que les pluies tombent le plus abondamment, et cela pendant plusieurs semaines de suite. Une grande portion de l'État, notamment la partie centrale, possède un sol très fertile et extraordinairement approprié à la culture des produits de l'Europe comme à celle des fruits du midi, car, grâce à la douceur de l'hiver, les végétaux les plus délicats des Antilles y éprouvent rarement la moindre atteinte de la saison ; mais c'est surtout dans les comtés de Hillsboro, de Wakulla, Marion, Santa-Rosa, Levy, etc., que le sol est d'une fécondité inouïe et dont on ne saurait se faire une idée en Europe ; presque tous les arbres de l'Europe y ont été naturalisés ; la vigne sauvage y serpente à terre et étend dans les forêts ses rameaux tout chargés d'énormes grappes noires, jusqu'à la cime des chênes verts et des cèdres, en s'élançant d'un arbre à l'autre pour former des arcs majestueux.

Dans l'Alabama, le climat, le sol et la végétation varient considérablement suivant les positions de l'État ; dans sa

partie méridionale, par exemple, le terrain est bas, uni et marécageux le long des rivières; quelques districts y sont cependant très fertiles, et la canne à sucre de même que l'indigo y réussissent parfaitement. Vers le centre de l'État, le terrain devient ondulé et s'élève insensiblement jusqu'à la chaîne des Alleghanies. Dans le nord, le climat est plus tempéré et plus salubre que sur les bords de la mer où la fièvre jaune éclate souvent.

Le Mississipi possède de beaux et excellents pâturages où l'on nourrit un si grand nombre de bêtes à cornes qu'il n'est pas rare d'y voir des troupeaux de 1,000 têtes appartenant à un seul propriétaire. Dans le nord de l'État s'étend la région de la Prairie ou Vallée de la Tombig-Bee dont la terre, renfermant beaucoup de calcaire, est très facile à labourer et récompense bien l'activité du cultivateur. Entre le Mississipi et l'Yazoo se trouve un vaste territoire qui est annuellement envahi par les eaux du Meschachebé; son sol ressemble beaucoup à celui des vastes prairies du nord-ouest, sans en avoir toutefois la nature corrosive. La fièvre froide y règne encore, mais elle tend à diminuer à mesure que le défrichement et la culture empiètent sur les terres vierges recouvertes en partie de broussailles si épaisses que les arbres ne peuvent y venir naturellement; cependant lorsqu'on veut se donner la peine de planter convenablement de jeunes sujets, ceux-ci se développent rapidement. Toute la partie de l'ouest de l'État, c'est à dire la frontière qui longe le Mississipi, comprend des marais inondés par le fleuve; on y rencontre çà et là quelques escarpements.

Le territoire de la Louisiane est généralement plat et accidenté, excepté dans le nord-ouest; le delta du Mississipi composé d'un terreau léger, limoneux, sans pierres ni roches, a un niveau souvent inférieur à celui de la rivière dont elle est

séparée par une faible digue. Un cinquième environ de la surface de l'État est annuellement inondé par les débordements du fleuve et ce terrain inondé se divise alors en quatre parties :

La première, comprenant environ les deux tiers du tout, est couverte de bois à essence durs et d'herbes sauvages très épaisses. Elle est rapidement asséchée après que les eaux sont rentrées dans le lit du fleuve et offre un sol des plus fertiles. La seconde division comprend les terrains aquatiques ou *cyprières*. On y rencontre des puits n'ayant pas de voies d'écoulement et qui généralement ne sont débarrassés de leurs eaux que par l'absorption et l'évaporation; depuis quelques années on y a fait des travaux de desséchement et l'on a trouvé que le sol devient alors très favorable à la culture du riz. La troisième division comprend les terrains marécageux de la côte, terrains également sujets aux inondations par suite du débordement des eaux du golfe, ce qui arrive surtout lorsque souffle le vent de l'équinoxe. Le sol de cette partie est d'une couleur gris foncé quelque peu argileux mais sans bois. Enfin la quatrième division est composée de prairies éparses dans les différentes sections du terrain alluvien; le bois y est rare mais le sol est très fertile.

La partie de la Louisiane qui mérite le plus d'attention aux fins agricoles est celle qui s'étend sur les deux rives du Mississipi depuis environ 150 milles au dessous de la Nouvelle-Orléans jusqu'à 125 à 130 milles au dessous de cette ville. Cette portion qui n'a que deux milles de largeur est située en temps ordinaires au dessous du niveau du fleuve et n'est protégée contre les eaux que par des digues de huit pieds de haut que l'on a eu soin d'élever sur les deux bords. C'est surtout là que l'on cultive le sucre de canne contenant le plus de parties cristallines. Près de la Red-River le sol est

plus ou moins imprégné de sel, sa couleur rouge brunâtre provient de la présence de l'oxide de fer.

Quant au Texas, il est pour le sud ce que le Minnesota est pour le nord, c'est à dire l'État qui présente le plus d'avenir aux immigrants qui vont se fixer dans les provinces méridionales. Le climat, insalubre le long des côtes, est délicieux à l'intérieur où l'on respire un air doux et pur; le thermomètre n'y marque en moyenne guère plus de 80° Fahr. en été, et en hiver on n'y voit de la gelée que dans la partie septentrionale où même elle ne pénètre pas la terre à 3 pouces et où le froid ne dure pas trois jours de suite. L'année s'y divise, comme en plusieurs autres parties de l'Amérique, en saison sèche, de mars à novembre, et en saison humide de décembre à février. Quant au sol, il n'existe guère de contrée d'une aussi vaste étendue ayant aussi peu de terres improductives. Partout le sol vierge est facile à défricher et la fertilité est si grande qu'on peut y semer annuellement du froment, du maïs, etc., et la récolte gagnera encore constamment en importance; aussi juge-t-on absolument superflu de se servir d'un engrais quelconque pour fumer les terres. C'est surtout dans les vallées formées par des alluvions successives dans les districts montagneux du Texas occidental que les colons retireront d'immenses avantages de la grande fertilité de la contrée, car toutes les rivières qui arrosent cet État viennent des hautes terres du nord et de l'ouest pour aller se jeter dans le golfe du Mexique.

Sur un grand nombre de points, le Texas offre une végétation luxuriante; les productions des latitudes septentrionale et méridionale y fleurissent les unes à côté des autres, et difficilement on retrouvera ailleurs un mélange plus agréable de plantes; outre l'herbe commune des prai-

ries, on y trouve la musquite, le riz sauvage, la luzerne, le tabac, le coton, etc.; puis dans quelques localités le pêcher, le figuier, le dattier, l'oranger, le pistachier, l'olivier, la vigne, etc. La vanille, l'indigo, et un grand nombre de plantes tinctoriales et médicinales y sont indigènes. La contrée déploie aussi une magnifique variété de fleurs, et c'est peut-être dans le Texas que la flore américaine étale ses principales merveilles. On y trouve le *Quercus virens* (chêne vivace), le *Quercus alba* (chêne blanc), le *Quercus nigra* (chêne noir), l'*Acer pseudo-platanus* (sycomore), l'*Acacia*, le *Cypressus* (cyprès), différentes espèces de *Juglans* (noyers), l'arbre à caoutchouc, etc., et en fait de fleurs, les *Géraniums, Dahlias, Stellarias mimosas*, etc.

L'aspect général du sol du Texas est celui d'un vaste plan incliné s'abaissant graduellement vers le sud-est; il est coupé par d'immenses artères fluviales dont peu sont accessibles aux navires d'un certain tirant d'eau, mais qui toutes sont riches en poissons de différentes espèces. La région maritime est une riche alluvion ne comprenant aucun marais stagnant; les bords des fleuves et des rivières sont couverts de magnifiques forêts qui offrent aux habitants le bois nécessaire à la construction des maisons et à la clôture des terrains cultivés; enfin les terrains placés entre les cours d'eau fournissent les plus belles prairies naturelles qu'on puisse jamais admirer et où, grâce à la douceur du climat, les bestiaux peuvent séjourner pendant toute l'année.

Au nord du Texas et à l'ouest de l'Arkansas s'étend la contrée que l'on nomme le territoire indien qui présente une série de plaines légèrement ondulées et s'élevant à mesure qu'elles se rapprochent de la chaîne des Montagnes-Rocheuses. Dans la partie orientale de ce territoire, on rencontre des prairies fertiles entrecoupées par de nombreux cours d'eau;

la partie occidentale, au contraire, dépend déjà de ce que l'on appelle le grand désert américain, dont les plaines servent d'asile à d'immenses troupeaux de bisons dont la poursuite est une des principales occupations des Indiens; le sol y est généralement aride, desséché, mêlé de sable et de gravier, et impropre à conserver la moindre humidité. A l'ouest du 105e degré de longitude, on rencontre déjà de loin en loin, à l'abri des montagnes, quelques vallées qui, à l'aide d'irrigations, pourraient devenir assez fertiles pour récompenser largement le travail du laboureur. Voici, par exemple, ce que pourrait rapporter l'activité d'un cultivateur dans le Colorado :

	Doll.
10 acres de maïs à 40 bushels = 400 bushels à 3 doll. . .	1,200 00
15 — de froment à 30 bush. = 450 bushels à 3 doll. . .	1,350 00
Fourrage de maïs à 10 doll. par acre	100 00
Paille de froment, 20 tonnes à 10 doll.	200 00
Total.	2,850 00

Tandis que dans l'Illinois le travail d'un cultivateur ne rapporte que doll. 628 75, savoir :

	Doll.
30 acres de maïs à 60 bushels = 1,800 bushels à 30 c. . .	360 00
18 — de froment à 15 bush. = 225 bushels à 75 c. . .	168 75
Paille et fourrage	100 00
Total.	628 75

Dans le Nouveau-Mexique et l'Arizona, le sol est excessivement sec et sablonneux, ce qui nécessite des travaux d'irrigation artificielle qui s'y effectuent généralement au moyen d'écluses, de fossés et de rigoles. La principale vallée du Nouveau-Mexique est celle du Rio-Grande del Norte qui, a au dessous de Santa-Fé, une largeur de près de 20 milles;

elle porte le nom de Rio-Abajo (en dessous de la rivière) et on peut y obtenir facilement deux récoltes par an. L'Arizona offre des plateaux élevés de 4 à 5,000 pieds au dessus du niveau de la mer et visités en avril encore par des ouragans de neige. Dans le district de Walker, au nord de la Gila, l'eau est rare et les Indiens Apalaches tiennent constamment la population en éveil. Aussi longtemps que ces sauvages continueront à voler le bétail et à tuer les blancs qu'ils pourront saisir, on ne peut pas s'attendre à de grands progrès, mais une fois la paix rétablie, le territoire d'Arizona ne tardera guère à attirer une population nombreuse. C'est surtout dans les environs de Tubac que le sol est très riche, l'eau y est abondante et la rivière de Santa-Cruz coule dans le voisinage où l'on trouve aussi de riches mines de cuivre et d'argent. Les autres districts les plus fertiles sont : Araviapa, Tucson, Xanhavier, Calabassas, San-Pedro, Tumacacori, Gubabi et Sepori. Au sud de Tucson le tabac sauvage est abondant et les Indiens en font la récolte.

L'Utah forme une agrégation de grandes vallées plus ou moins fertiles et coupées par diverses chaînes de montagnes et notamment par les ramifications des monts Wahsatch à l'ouest desquels le sol est stérile et à peine habitable. Le long du grand bassin il y a des terrains d'une fertilité extrême et susceptibles de produire tous les fruits et légumes de la zone tempérée y compris le coton, la vigne de Californie, le thé de la Chine. Autrefois les pluies étaient tout à fait inconnues dans l'Utah, de juin à octobre, mais depuis quelques années le climat a tellement changé sous ce rapport que des pluies périodiques dispensent maintenant les Mormons des travaux d'irrigation artificielle. La vallée du grand lac salé arrosé par l'Utah ou Jourdain possède d'excellents pâturages couverts d'une herbe dure, mais très nour-

rissante et particulière à ces régions; on lui a donné le nom de bunch-grass ou javelle d'herbe. C'est surtout au printemps que cette herbe pousse en abondance et avec une rapidité extrême, de sorte que les animaux peuvent s'y engraisser en quelques semaines. Il y a des comtés où grâce à l'abondance et à la richesse des pâturages on peut élever un nombre infini de bêtes à cornes et à laines.

Tout à fait dans le nord, à l'est des Montagnes-Rocheuses, s'étend le territoire de Montana qui fait concevoir de grandes espérances; les prairies y sont bien arrosées, bien exposées et d'une fertilité remarquable; la pomme de terre et les légumes y atteignent des proportions colossales et se cultivent déjà sur une vaste échelle dans un grand nombre de vallées, notamment dans celle de Bitter-Root.

A l'ouest des Monts-Rocheux et au pied des montagnes, le pays est généralement uni et froid dans l'Idaho où il présente de vastes solitudes; un peu plus tempéré dans le Nevada où il offre une région rocheuse et découpée, et où les élévations conservent souvent la neige pendant toute une année. Plus près des côtes du Pacifique, le territoire de Washington offre de profondes vallées coupées par des rivières torentueuses et peu navigables; quelques-unes de ces vallées ont néanmoins un sol fertile; ainsi sur les bords de la White-Bird il y a environ 50,000 acres de terres de première qualité; entre la Clearwater et le Cœur d'Alène il y a également un beau pays d'une grande fertilité, bien arrosé et entrecoupé de forêts remplies de menu gibier. Dans l'Orégon la nature du sol est très variée, la région occidentale située entre les monts Cascades et l'océan est la plus belle portion de l'État; elle présente des prairies contenant d'abondants principes de végétation et propres à la culture du froment, du seigle et de plusieurs espèces d'arbres

fruitiers; les forêts de cette région sont également magnifiques, on y rencontre des pins ayant jusqu'à 250 pieds de haut, sur 30 à 35 pieds de circonférence. Entre les monts Cascades et les Montagnes-Bleues, le sol est plus léger et la culture doit y être souvent facilitée par des moyens d'irrigation. Les bois y sont rares, on n'y trouve guère que des saules arborescents (cottonwood). De nombreux troupeaux trouvent dans cette partie du pays d'excellents pâturages, et c'est là que les marchands de l'intérieur et les Indiens viennent s'approvisionner de chevaux, de bœufs, de moutons. Enfin, d'immenses espaces de terrains restent inoccupés parce qu'ils sont trop arides ou trop accidentés pour la culture.

Quant à la Californie, elle est sans aucun doute et sous tous les rapports la plus belle perle des États-Unis. Les vallées situées sur le versant occidental de la Chaine-Cotière ou Coast-Range sont d'une fécondité extraordinaire, et le climat doux et salubre y fait croire à un printemps perpétuel. Le pays est exempt de maladies dominantes et de chaleurs ou de froids excessifs; une température d'une douceur égale règne presque partout. L'année s'y divise en deux saisons : la saison sèche de mars à novembre pendant laquelle la végétation est quelque peu desséchée; celle-ci renaît pendant la saison humide de décembre à février. Dans quelques vallées cependant, les arbres et l'herbe conservent leur verdure pendant toute l'année et c'est là, la région des fruits les plus variés, des céréales et des plus beaux arbres du monde. On y rencontre des *Pinus Douglasii* ayant 240 pieds d'élévation et 60 pieds de circonférence, des *P. Sabinii*, *P. Lambertiana*, *P. nobilis*, *P. resinosa*, des *Quercus virens*. En fait de plantes on y trouve les *Ribes speciosum*, différentes espèces de *Pyrola*, *Caprifolium*, *Lupinius*, *Arbatus* (notam-

ment des *A. uva ursi* et des *A. procera*, des *Fucus pyriformis*, *Helonias-tenax*, etc., etc.

Dans les terres tempérées des vallées de San Joaquim et du Sacramento, on voit changer à chaque pas la physionomie du pays et l'aspect du ciel, on y jouit d'un éternel printemps. Ces vallées sont entourées d'un rempart de hautes montagnes et sont sans contredit les parties les plus importantes de l'État.

A l'est de la Sierra, le sol est médiocrement productif, car les pluies qui tombent dans la saison humide à l'ouest des montagnes sur les côtes du Pacifique n'arrosent pas les plaines de l'est. Les vallées les plus riches de la Californie sont, outre celles du Sacramento et du San-Joaquim, la belle vallée des Tulares, les vallées de la Calveras, du Cosumnes, de la Mockelemnes, etc., etc.

L'immensité et la richesse des différentes contrées de l'Union américaine et, notamment, des régions du Centre et du Pacifique ont été cause du rapide développement matériel de ce jeune empire de l'occident. Des immigrations incessantes sont venues et viennent encore successivement subjuguer une partie du désert et aujourd'hui déjà une population assez importante peuple les antiques solitudes des Alleghanies, du Missisipi et de la chaîne côtière du Pacifique dont la prospérité est le fruit des efforts sublimes de la misère européenne. Tous ces pionniers, précurseurs des immigrants, qui s'avancent à l'intérieur des terres non encore occupées pour chercher parmi les bois et les herbes sauvages le goût de l'indépendance et le respect du travail, suivent l'inverse des lois de la conquête, car ils laissent toujours sur leur passage l'abondance, la civilisation et le bon voisinage; ils vont chercher dans ces pays nouveaux l'espérance qu'ils n'ont pas connue dans le pays où ils sont nés et

où ils ont dû s'évertuer pour ne pas devenir plus pauvres. Forcé de ne compter que sur lui-même, le pionnier américain méprise toujours les obstacles et tâche de dompter la nature. Sa maxime à lui est que « *je ne puis le faire* n'a jamais rien produit, *je tâcherai* a fait des merveilles et *je veux le faire* a accompli des miracles (1). » Après avoir construit à l'aide de quelques branches d'arbres un abri pour lui et sa famille, il éclaircit les environs le plus qu'il peut en incendiant une partie de la forêt silencieuse et sans bornes qui se présente à ses regards ; il crée ainsi un champ dans lequel il sème du maïs et des patates et en attendant le résultat de son lambeau de défrichement, il va pour pourvoir à ses besoins matériels les plus pressants se livrer à la chasse des animaux sauvages qui, traqués d'un côté par les Indiens et de l'autre par les colons, s'enfoncent dans les forêts où il faut souvent les poursuivre; c'est alors que le naturel et le Yankee se disputant le même butin font éclater cette haine qui est la cause principale de l'extermination des naturels. Ceux-ci soutiennent qu'ils doivent être regardés comme les propriétaires naturels du sol et qu'ils ont à se défendre contre les envahisseurs acharnés qui chaque jour les repoussent davantage vers les savanes incultes des Montagnes-Rocheuses ; le colon primitif prétend au contraire que c'est lui qui est le possesseur légitime de ces terres dont il n'a retiré des trésors qu'après avoir combattu pour ainsi dire corps à corps avec la nature.

C'est dans cette vie où tout est danger que l'Américain apprend à subir patiemment la misère ; son esprit positif ne s'abîme pas dans des rêveries improductives, mais le pousse

(1) *I can't do it*, never did any thing, *I will try* has worked wonders and *I will do it* has performed miracles.

continuellement à étudier les moyens d'améliorer sa position, sa hache sert à élargir le champ qui environne son *blockhouse* ou *log schandy*, petite hutte en bois rond; les quelques tiges de maïs qu'il récolte forment, avec les produits de la chasse, sa seule sauvegarde contre les besoins, et doivent former aussi les semences de son abondance future. Enfin, il recherche de tous côtés la fortune, non pas en avare mais avec l'idée mâle et fière de pouvoir léguer à ses enfants une condition respectable et l'indépendance, car dans un pays comme l'Amérique il n'y a que la pauvreté qui puisse forcer quelqu'un d'abdiquer jusqu'à un certain point les aspirations d'indépendance en se soumettant au joug de la domesticité.

En général, le colon primitif réussit dans son entreprise. Au bout de quelques années la forêt qui semblait le tenir enfermé pour la vie a été reculée considérablement par les bras nerveux du pionnier et par ceux d'autres cultivateurs qui sont venus se joindre à lui après avoir lutté isolément d'abord; la petite hutte, dont l'apparence triste et solitaire avait frappé le voyageur qui s'était aventuré dans cette région, a fait place à une jolie maison en bois carrée et un jardin remarquable par l'heureuse distribution des arbres et par la douceur veloutée des pelouses, orne le devant de cette habitation, tandis qu'un jeune verger s'étend par derrière. Enfin une multitude humaine commence déjà à s'agiter là où dix ans auparavant tout était encore silencieux et désert, car l'énergie américaine peuple rapidement ces contrées nouvelles qui continuent néanmoins à manquer de bras et où la rareté de la main-d'œuvre permet à ceux qui ne reculent pas devant les difficultés du voyage, de compter sur une fortune.

On comprendra facilement que celui qui accepte l'exis-

tence à demi-sauvage du pionnier, ne peut pas rechercher le terrain le plus fertile, il doit toujours tâcher de s'établir dans un pays qui ne nécessite pas des travaux de dessèchement; le colon cherchera donc habituellement les hauteurs fertiles, même si celles-ci offrent plus de difficultés pour l'écoulement de ses produits. Dans l'ouest, par exemple, on a toujours recherché les surfaces accidentées pour éviter les vallées où, par suite des terres vierges et de l'extrême rapidité des changements de température, la fièvre froide régnait toujours. Dans le Wisconsin les premiers colons se sont établis sur les hauteurs du Grand-Mont (Big-Mount) abandonnant les districts qui, étant asséchés, offrent le meilleur terrain pour la culture du froment, du maïs ou blé d'Inde, etc., mais où, par contre, les fièvres d'automne sévissent annuellement et séviront aussi longtemps que la culture n'y aura pas empiété suffisamment sur les terres vierges. Ce qui a lieu aujourd'hui dans l'ouest a eu lieu au début dans les États de l'Atlantique et, aujourd'hui encore, quelques États du sud-est possèdent d'immenses terrains non encore occupés et dont la majeure partie est d'excellente qualité; là il y a aussi des contrées où la civilisation n'a imprimé jusqu'ici que peu de traces. Dans la Floride et dans l'État du Maine on trouve encore des forêts vierges sur des terrains humides où des générations végétales sans nombre ont laissé leurs dépouilles et où vivent encore, comme lors de la découverte de l'Amérique, le loup, le caribou, l'ours, le mouse; avec eux vivent des Indiens qui ont conservé leurs sauvages coutumes, quelquefois légèrement modifiées par suite de leurs relations avec les blancs; ils sont superstitieux et n'ont encore embrassé aucune religion.

Si l'on estime la superficie des États de l'Union à 2,000 millions d'acres et que l'on en déduise 250 millions d'acres

comme impropres aux exploitations agricoles, on a toujours encore 1,750 millions d'acres de terrains dont on peut tirer profit. En 1860, 8 p. c. du sol productif étaient en exploitation, et encore peut-on dire que les 3/4 de ces 8 p. c. sont stérilisés entre les mains des propriétaires entreprenants qui sont toujours prêts à changer leurs fermes de cent ares de terre défrichée contre trois cents ares de terre inculte, surtout lorsqu'ils peuvent se persuader que ces derniers seront plus avantageux à leurs enfants. Il n'y a donc guère plus de 4 p. c. ou un vingt-cinquième de ce vaste territoire productif dont on tire un intérêt suffisant. En évaluant donc d'après les documents authentiques à 250 millions de boisseaux de fro-

ÉTATS ET TERRITOIRES	TERRES CULTIVÉES	
	1850	1860
	Acres.	Acres
Alabama	4,435,614	6,462,987
Arkansas	781,530	1,933,036
Californie	32,454	2,430,882
Caroline du nord	4,072,551	4,572,060
Caroline du sud	5,453,775	6,517,284
Connecticut	1,768,178	1,830,808
Delaware	580,862	637,065
Floride	549,049	676,464
Géorgie	6,378,479	8,062,758
Illinois	5,039,545	13,251,473
Indiana	5,046,543	8,161,717
Jowa	824,682	3,780,253
Kansas	»	372,835
Kentucky	5,968,270	7,644,217
Louisiane	1,590,025	2,734,901
Maine	2,039,596	2,677,216
A reporter	44,561,153	71,745,956

ment, 1,200 millions de boisseaux de blé d'Inde, 5 millions de balles de coton, etc., les dernières récoltes de la paix, on n'aura encore qu'une faible idée de la puissance de la production agricole des États de l'Union, cette puissance ne s'étant exercée jusqu'ici que dans des limites très restreintes, si on les compare à l'immense territoire qui n'attend que la fécondation du travail et qui en grande partie n'a pas encore été fouillé par la main de l'homme.

Voici, d'après le recensement de 1860, l'état des terres cultivées et non cultivées possédées par des particuliers en 1860, avec la valeur des fermes et des instruments agricoles :

TERRES NON CULTIVÉES		VALEUR DES FERMES		VALEUR DES INSTRUMENTS ET MACHINES AGRICOLES	
1850	1860	1850	1860	1850	1860
Acres.	Acres.	Dollars.	Dollars.	Dollars.	Dollars.
7,702,067	12,687,913	64,323,224	172,176,168	5,125,663	7,287,599
1,816,684	7,609,938	15,265,245	91,673,403	1,601,296	4,024,114
3,816,531	6,533,858	3,874,041	46,571,994	103,483	2,443,297
12,145,049	11,623,860	82,431,684	139,652,508	4,136,354	6,151,657
15,543,008	17,245,685	67,891,766	143,301,065	3,931,532	5,873,942
615,701	673,457	72,726,422	90,830,005	1,892,541	2,339,481
375,282	367,230	18,880,031	31,426,357	510,279	817,883
1,246,240	2,273,008	6,323,109	16,371,684	658,795	888,930
16,442,900	18,587,732	95,753,445	157,072,803	5,894,150	6,844,387
6,997,867	7,993,557	96,133,290	432,531,072	6,405,561	18,276,160
7,746,879	8,154,059	136,385,173	344,902,776	6,704,444	10,420,826
1,911,382	5,649,136	16,657,567	118,741,405	1,172,869	5,190,042
»	1,284,626	»	11,394,184	»	675,336
10,981,478	11,519,059	155,021,262	291,496,955	5,169,037	7,474,573
3,399,018	6,765,879	75,814,398	215,565,421	11,576,938	20,391,883
2,515,797	3,023,539	54,861,748	78,690,725	2,284,557	3,298,327
95,255,883	121,992,536	962,342,405	2,382,398,525	57,167,499	102,398,457

ÉTATS ET TERRITOIRES	TERRES CULTIVÉES	
	1850	1860
	Acres.	Acres.
Report.	44,561,153	71,745,956
Maryland	2,797,905	3,002,269
Massachusetts	2,133,436	2,155,512
Michigan	1,929.110	3,419,861
Minnesota	5,035	554,397
Mississipi	3,444,358	5,150,008
Missouri	2,938,425	6,246,871
New-Hampshire	2,251,488	2,367,039
New-Jersey	1,767,991	1,944,445
New-York	12,408,964	6,517,284
Ohio	9,851,493	12,665,587
Orégon	132,357	895,375
Pensylvanie	8,623,619	10,463,306
Rhode-Island	356,487	329,884
Tennessee	5,175,173	6,897,974
Texas	643,976	2,649,207
Vermont	2,601,409	2,758,443
Virginie	10,360,135	11,435,954
Visconsin	1,045,499	3,746,036
Columbia (district)	16,267	17,474
Dakota	»	2,115
Nebraska	»	122,582
Nouveau-Mexique	166,201	149,415
Utah	16,333	82,260
Washington	»	83,022
Totaux	113,032,614	163,261,389

D'après le rapport du *Commisser of the general Land office*, le gouvernement américain possédait, au 30 juin 1864, 1,079,327,699 acres de terrain domanial ou du congrès; ces terres sont mesurées et arpentées par les géomètres qui précèdent généralement les fermiers-pionniers, et qui déterminent, à l'intérieur des divisions municipales, les limites

TERRES NON CULTIVÉES		VALEUR DES FERMES		VALEUR DES INSTRUMENTS ET MACHINES AGRICOLES	
1850	1860	1850	1860	1850	1860
Acres.	Acres.	Dollars.	Dollars.	Dollars.	Dollars.
95,255,883	121,992,536	962,342,405	2,382,398,525	57,169,499	102,398,457
1,836,445	1,833,306	87,178,545	145,973,677	2,463,443	4,010,529
1,222,576	1,183,212	109,076,347	123,255,948	3,209,584	3,894,998
2,454,780	3,511,581	51,872,446	163,279,087	2,891,371	5,855,642
23,846	2,222,734	161,948	19,070,737	15,981	1,044,009
7,046,061	11,703,556	54,738,634	186,866,914	5,762,927	8,664,816
6,794,245	13,737,938	63,225,543	230,632,126	3,981,525	8,711,508
1,140,926	1,377,591	55,245,997	69,689,761	2,314,125	2,682,412
984,955	1,039,086	120,237,511	180,250,338	4,425,503	5,746,567
6,710,120	6,616,553	554,546,642	803,343,593	22,084,926	29,166,565
8,146,000	8,075,551	358,758,603	666,564,171	12,750,585	16,790,226
299,951	5,316,817	2,849,170	14,765,355	183,423	949,103
6,294,728	6,548,847	407,876,099	662,050,707	14,722,541	22.442,842
197,451	189,814	17,070,802	19,385,573	497,201	587,241
13,808,849	13,457,960	97,851,212	272,555,054	5,360,210	8,371,095
10,852,363	20,486,990	16,550,008	104,007,689	2,151,704	6,114,362
1,524,413	1,402,396	63,367,227	91,511,673	2,739,282	3,554,728
15,792,176	19,578,946	216,401,543	371,696,211	7,021,772	9,381,008
1,931,159	4,153,134	28,528,563	131,117,082	1,641,568	5,758,847
11,187	16,789	1,730,460	2,989,267	40,220	54,410
»	24,333	»	97,335	»	15,574
»	501,723	»	3,916,002	»	180,082
124,370	1,177,055	1,653,922	2,701,626	77,960	194,005
30,516	58,898	311,799	1,637,854	84,288	255,854
»	300,897	»	1,116.202	»	202,506
80,528,000	246,508,244	3,271,575,426	6,650,872,507	151,587,638	247,027,496

de la propriété individuelle. Chaque future circonscription municipale (*township*) a 6 milles de long sur 6 milles de large, et est découpée en 36 sections d'une superficie de 640 acres; les sections sont à leur tour divisées en quatre parties de 160 acres subdivisées en carrés de 40 acres; chaque parcelle de terrain porte un numéro cadastral qui

est taillé, dans les pays boisés, sur le tronc des arbres qui servent de limites, de manière que chacun peut retrouver son lot de terre aussi facilement qu'une maison dans une des rues d'une grande ville.

Après avoir été ainsi arpentées, les terres de l'État sont vendues à l'occupant réel ou à tout autre, à raison de 1 dollar 25 cents par acre pour les terrains restés en vente moins de dix ans, et à 12 cents pour les terres restées en vente pendant dix ans ou plus. En 1862, on fit encore un choix de terrains à 2 1/2 dollars et, la même année, le congrès décréta que toute personne, âgée au moins de vingt et un ans et citoyen des États-Unis ou ayant l'intention de le devenir, pourra obtenir gratuitement, à dater du 1er janvier 1863, 160 acres de terre aux conditions suivantes :

1° De ne jamais avoir porté les armes contre le gouvernement de la république ;

2° D'envoyer au directeur du domaine (*Registrator of land's office*) du district une déclaration écrite dans laquelle il fait connaître qu'il est citoyen des États-Unis, ou, s'il est étranger, qu'il a l'intention de se faire naturaliser;

3° De payer à l'officier territorial la somme de 10 dollars et 1 p. c. de commission sur le montant de la valeur du terrain, c'est à dire 2 dollars pour 160 acres, et 3 dollars si ces 160 acres sont situés en Californie, Orégon, Washington, Nevada, Colorado, Idaho, Nouveau-Mexique et Arizona.

Après que le fermier a occupé la terre pendant cinq années consécutives, il reçoit contre paiement de 1 p. c. (dans les contrées à l'est des Montagnes-Rocheuses) et de 1 1/2 p. c. (à l'ouest de ces monts) de la valeur du terrain du congrès, outre sa quittance, un titre de propriété définitif; si le colon primitif est mort, le titre est remis à ses héritiers.

Du 1er juillet 1864 au 30 juin 1865, 8,920 demandes ont été faites en vertu de la loi du congrès de 1862 pour 1,160,532 acres de terres (dont pour le Minnesota 527,072 acres). Le produit de ces demandes a été, à raison de 10 dollars, de 89,200 dollars, plus 34,252 dollars payés aux employés territoriaux. Des 1,079,327,699 acres appartenant au gouvernement, au 30 juin 1864, 158,081,954 étaient arpentés et prêts à la vente. Ils étaient situés dans :

	Prêts à la vente. — Acres.	Non encore arpentés. — Acres.
Wisconsin	32,981,323	1,529,837
Iowa	35,630,898	»
Minnesota	21,003,393	30,443,648
Kansas	14,578,920	37,404,600
Nebraska (territoire)	11,907,517	36,729,283
Californie	26,722,395	74,937,285
Nevada	417,433	51,767,527
Orégon	5,066,430	55,892,290
Washington (territoire)	5,031,294	41,764,866
Colorado —	592,140	66,287,860
Utah —	2,425,239	65,639,241
Arizona —	»	80,730,240
New-Mexico —	2,293,142	75,275,498
Dakota —	1,431,630	152,550,450
Idaho —	»	58,196,480
Montana —	»	92,016,640
TOTAL	158,081,954	921,245,745

Du 30 septembre 1864 au 30 septembre 1865, 4,513,738 acres furent cédés et rapportèrent au trésor 748,427 dollars 25 cents. Au 30 septembre 1865, il y avait 132,285,035 acres arpentés et prêts à la vente. Avant la guerre, le gouvernement vendait annuellement au delà de dix millions d'acres dont un tiers environ était aussitôt défriché.

Outre les terrains du gouvernement il y a encore les terres appartenant à des compagnies de chemins de fer, ainsi l'*Illinois-Central-Railroad C°* possède près d'un million d'acres de bonnes terres dotées de moyens de communication faciles et situées le long des lignes ferrées de Chicago et de Dunleith à Cairo, soit une longueur de 704 milles. En une année, 221,578 acres ont été vendus pour une somme de 2,405,976 dollars, et en dix ans près de 1,400,000 acres ont été cédés à 20,000 colons. Ces terres se vendent par section de 40 acres aux prix de 9 à 25 dollars par acre, payables au comptant, avec une déduction de 10 p. c., ou en quatre fractions avec 6 p. c. d'intérêt par an, ainsi par exemple : 40 acres à 12 dollars à crédit limité :

	Intérêt à déduire. — Dollars.	Principal. — Dollars.
Paiement comptant	21,60	120
— dans un an	14,40	120
— dans deux ans	7,20	120
— dans trois ans	»	120

tandis qu'en payant le tout au comptant, la ferme ne coûte que 432 dollars. De toutes les terres à vendre aux États-Unis, ce sont peut-être celles de l'*Illinois-Central-Railroad* qui offrent à l'immigrant le plus d'avantage, car il n'y a guère que l'Ohio et le Minnesota dont le sol puisse le disputer en fertilité aux terres noirâtres de l'Illinois. Les immigrants en quête d'un lot de terrain trouvent dans les bureaux de la compagnie, non seulement des cartes détaillées de toutes les sections non encore occupées, mais encore des échantillons des terrains arables pris dans les différentes subdivisions de la bande avoisinant la ligne, et des collec-

tions des produits y récoltés. La compagnie fait aussi bâtir généralement à l'avance des églises et des maisons d'école dans les localités où elle veut appeler l'émigration.

La société du chemin de fer du Missouri septentrional a également reçu la concession d'une large bande de terrain bordant la ligne de Saint-Louis à Saint-Joseph, sur les bords du Missouri, et exploitée maintenant jusqu'à Macon-City, à 170 milles du Mississipi. Les terres vierges se vendent de 3 à 10 dollars l'acre et si le champ est clôturé et si une ferme y est construite, les prix sont de 5 à 15 dollars l'acre.

Il y a encore les terres appartenant aux spéculateurs, car dans les dernières années de la paix la furie de la spéculation avait gagné tous les esprits; elle employait et emploie encore aujourd'hui une partie importante du capital américain; elle donne lieu à des emprunts sur hypothèque à un taux très élevé. Dans plusieurs États, des étendues considérables ont été vendues à des particuliers à des prix modiques et ont passé depuis en diverses mains. En général, les spéculateurs achètent à vil prix les terres situées dans les districts montagneux et tâchent alors d'allécher les colons par le soi-disant bas prix en faisant faire des descriptions pompeuses qui mettent toutes les séductions en œuvre pour donner une idée favorable du bon marché et de la fertilité du sol. Celui-ci est presque toujours privé de moyens de de communication et de transport, de manière que l'établissement y est aussi difficile que dispendieux, notamment pour l'écoulement des produits. A part la fertilité réelle du terrain, le colon doit donc toujours tenir compte de la situation du lieu où il va s'établir; il faut qu'il soit situé dans une contrée salubre, autant que possible exempte de fièvres; qu'il s'y trouve du bois en abondance, qu'il y ait de l'eau potable dans l'enclos ou au moins

dans le voisinage, et enfin que l'écoulement des produits soit facilité par le voisinage d'un canal, d'une rivière navigable ou d'un chemin de fer. Or les terrains qui jouissent de ces avantages ont triplé et quadruplé de valeur, surtout ceux qui sont traversés par des voies de communication de première classe qui ont rendu profitable une vaste somme de richesses qui, jusque-là, était demeurée inerte, et qui ont conséquemment opéré une révolution complète dans l'économie rurale des pays situés de chaque côté de leur parcours. Proportions gardées et si l'on tient compte de l'intérêt que l'on retire du sol, les fermes situées près d'un chemin de fer ou de toute autre voie facilitant le transport des produits agricoles vers les marchés, s'obtiennent toujours à des prix plus modérés que celles qui sont mal situées et dont les produits sont souvent de nulle valeur et quelquefois même des embarres.

Pour le colon dont les moyens sont restreints, il est donc plus prudent de ne pas s'établir dès le principe comme propriétaire. Pour réussir il doit passer quelque temps comme ouvrier à la campagne et se familiariser ainsi avec la routine agricole du pays, car en Amérique le cultivateur trouve toujours des moyens d'améliorer, d'agrandir et de rectifier ses idées, moyens que ne possèdent pas les laboureurs de l'Europe. En travaillant à la journée, le colon acquiert aussi de justes notions sur les qualités du sol, les usages, les lois des États et sur les précautions à prendre dans les achats de terrains pour ne pas être trompés.

A ceux qui arrivent avec des ressources suffisantes, je conseillerais de faire l'acquisition d'un terrain avantageusement situé et de ne pas s'établir de prime abord sur un trop grand pied, car eux aussi doivent, de même que ceux qui viennent sans excédant, chercher à s'approprier les procédés

en usage aux États-Unis; et d'ailleurs, l'occasion d'étendre plus tard les affaires ne fait jamais défaut aux colons.

En général, le fermier américain a une opiniâtreté enthousiaste et une fécondité inouïe d'improvisation; cherchant toujours à utiliser les connaissances des autres, il apprend des immigrés le savoir et l'habileté des pays civilisés de l'Europe et leur enseigne en revanche la manière de vivre sur une terre nouvelle. Aussi, à peine y a-t-il une amélioration effectuée dans l'agriculture de l'une des contrées européennes, qu'on la voit s'introduire aussitôt dans les États de l'Union.

Grâce au mélange de sa population, à l'énergie indomptable du Yankee toujours à la recherche des moyens d'amélioration et doué au suprême degré du génie de la culture, l'Union américaine, cherchant à réparer promptement les pertes cruelles de la guerre civile, tâchera de relever sa fabuleuse prospérité par le développement de son agriculture. Déjà avant la guerre, l'exportation des céréales atteignait des proportions respectables, et dès 1861, Chicago, où, trente années plus tôt, erraient encore librement sur les bords du lac les hommes primitifs, était devenue la reine de l'ouest, la capitale des grands États producteurs de céréales. Depuis 1854, les arrivages avaient si sensiblement progressé en quelques années, que tout en comptant qu'ils s'accroîtraient encore, on ne pouvait cependant pas supposer que la progression se fît d'une façon marquée avant plusieurs années; et néanmoins, l'année 1861 présenta de nouveaux progrès notables; les arrivages de froment qui, en 1859, n'avaient été que de 8,060,766 boisseaux, s'élevaient en 1860 à 14,427,083, et en 1861 à 17,385,002 boisseaux; les recettes de maïs montèrent de 5,401,870 boisseaux en 1859; à 12,262,394 en 1860, et à 26,369,989 en 1861.

Quant aux exportations de céréales de Chicago, elles ont été de 16,753,795 boisseaux en 1859; 31,108,759 en 1860, et 50,481,862 en 1861, chiffres qui égalent ceux des principaux ports réunis de l'Europe.

Avant la guerre civile, l'agriculture des États de l'ouest obtenait en général des prix tellement avantageux de ses produits, que les fermiers, enivrés par le succès, avaient fait des emprunts importants pour l'achat de terres nouvelles. Malheureusement pour eux, la crise financière de 1857 donna au blé des prix de moins en moins rémunérateurs et ceux-ci tombèrent même à 12 et 15 cents par boisseau. L'Ouest se crut ruiné, il s'attendait à ne plus pouvoir payer sa dette hypothécaire, lorsque la furie de la spéculation sur les terres publiques, provoquant l'abandon de la culture, détermina une hausse même inquiétante sur les prix des céréales qui montèrent en 1860 à 70 et 76 cents pour le froment, et à 30 et 35 cents pour le maïs. Le mal avait donc disparu, lorsque la guerre civile vint diviser en deux camps la population énergique des États-Unis et détourner le peuple américain de son idée favorite de monopoliser le commerce des céréales sur tous les marchés de l'Europe occidentale. Mais aujourd'hui que la paix est rétablie, le fermier américain, ardent à regagner le temps perdu, reprend l'exécution de son plan avec une énergie nouvelle. D'ailleurs, il a maintenant des avantages dont il ne jouissait pas avant la guerre, car, grâce à celle-ci, il s'est trouvé en mesure de payer en papier ce qu'il avait reçu en espèces, et l'élévation des prix lui a permis de se libérer rapidement et de faire de nouveaux placements en terres; de manière que, loin de s'appauvrir, l'Ouest a pu s'enrichir par la guerre, laissant retomber sur les États de l'Atlantique tout le poids de la lutte. Parmi les autres avantages que possède encore l'agriculture américaine, il

faut citer la puissance illimitée de production, l'immense réseau des chemins de fer qui sillonnent le sol en tous sens, les nombreux cours d'eau navigables, et enfin l'extension qu'a pris aux États-Unis l'emploi des machines agricoles (moissonneuses, faucheuses, broyeuses, coupeuses, etc.), ce qui a amené une véritable révolution dans les exploitations agricoles en amoindrissant considérablement la main d'œuvre. Enfin il convient encore de faire remarquer que la qualité du froment américain n'a jamais été éclipsée par les plus beaux produits de l'Orient, et que le fret de New-York à Londres est inférieur à celui de Galatz à la côte d'Angleterre. Le jour donc où les États-Unis auront pris la place que leur assignent les ressources de leur sol riche et fécond, ils seront en état de faire la concurrence aux produits de l'Orient, même sur les marchés de la Méditerranée, et pourront en tous cas répondre à toutes les demandes de l'Europe occidentale, qui aura avantage à concentrer ses approvisionnements sur un seul et même marché avec lequel elle pourra aussi étendre considérablement ses relations commerciales, car le cultivateur américain qui a défriché les terres et a su en faire un usage convenable vit tout aussi bien que les gens de la ville; il a le nécessaire en abondance et en jouit; il mange du pain de première qualité, de la viande deux ou trois fois par jour, et ses habits ne se distinguent pas de ceux que portent les marchands dans les cités. Sa femme et ses enfants ne s'habillent pas seulement bien, mais souvent ils le font dispendieusement, ne voulant rester en retard sous aucun rapport.

De tous les principes concernant l'agriculture c'est celui de l'économie de la main-d'œuvre qui a fait le plus de progrès, l'emploi de la vapeur comme moteur ayant déjà été introduit il y a plusieurs années dans un grand nombre de fermes. Quant

à l'emploi des engrais et des labours profonds, on n'y a presque pas recours, et sous ce rapport on peut dire que le cultivateur américain n'applique pas encore suffisamment la science à la culture du sol pour en élever, de la manière la moins dispendieuse, la capacité productive. Dans les États du nord-est surtout, la terre a besoin de fortes fumures et au lieu d'en employer on exporte les engrais produits par l'élève du bétail.

En 1860, le nombre d'acres possédés par chaque fermier était en moyenne de 199 contre 102 en 1850, mais en général la moitié à peine est sous culture; dans les États du sud les terres cultivées comprenaient 74,362,565 acres et les terres non cultivées, mais occupées, 171,101,714. — Ce qui prouve que des millions d'agriculteurs européens peuvent encore aller s'enrichir dans ces contrées fertiles. Voici le nombre des fermes situées dans les États qui possédaient des esclaves en 1860, avec la moyenne des acres occupés :

	Nombre de fermes.	Grandeur moyenne.
Delaware	6,653	151
Maryland	25,494	190
Virginie	92,695	324
Caroline du nord	75,203	316
Caroline du sud	33,171	488
Géorgie	62,003	480
Floride	5,568	444
Alabama	55,128	346
Mississipi	42,840	370
Louisiane	17,328	536
Texas	42,891	591
Arkansas	39,004	245
Tennessee	82,363	251
Kentucky	90,814	211
Missouri	92,792	215

Dans les États du nord, la grandeur moyenne des fermes est de :

94	acres dans le	Massachusetts.
96	—	Rhode-Island.
99	—	Connecticut.
106	—	New-York.
109	—	Pensylvanie.
114	—	l'Ohio.
130 à 220	—	dans les États du nord-ouest.

Mais le plus grand de tous les établissements agricoles de l'Union et peut-être du monde entier est celui de M. Sullivant dans le comté de Champaign (Illinois); sa ferme contient 70,000 acres de terrain dont 23,000 sont cultivés; il occupe 200 ouvriers, 200 chevaux et un grand nombre de bêtes à cornes. Presque tous les travaux s'y font à l'aide de machines.

Avant la guerre, la valeur du fond et des produits agricoles du Sud s'élevait à sept milliards de dollars; les dommages causés par l'essai de sécession se chiffrent par cinq milliards huit cent millions de dollars se décomposant comme suit:

Par l'émancipation des esclaves	doll. 2,500,000,000
Pertes infligées par les ravages de la guerre.	900,000,000
Pertes des récoltes de riz, de sucre, de tabac, etc. (4 récoltes)	900,000,000
Dette confédérée de 4 milliards, réduite au huitième	500,000,000
Montant à payer par le Sud pour la liquidation de la dette nationale	1,000,000,000
Total.	doll. 5,800,000,000

de manière que la fortune du Sud ne devrait plus s'élever qu'à 1,200 millions de dollars, valeur attribuée en 1860 aux terres de ces États, et cependant il est plus que probable que par suite de l'introduction du travail libre et des machines

agricoles le capital foncier du Sud atteindra au moins le chiffre de 7 milliards en 1870.

L'avoir territorial et agricole des États-Unis se traduit par des chiffres qui sont de nature à établir un progrès qu'on rechercherait vainement dans l'histoire d'une autre nation. En 1850, les fermes de l'Union américaine avaient une valeur de 3,271,575,426 doll., et possédaient 113,032,614 acres de terres cultivées et 180,528,000 acres de terres non cultivées; en 1860, la valeur était de plus du double et s'élevait à 6,650,872,507 dollars ou plus de 33 milliards de francs. Les terres occupées comprenaient 163,261,839 acres cultivées et 246,508,244 acres non cultivés. La valeur des instruments et machines agricoles s'est élevée de 151,587,638 dollars en 1850, à 247,027,496 dollars en 1860.

La valeur des bestiaux recensés en 1850 était de 544,180,516 dollars; en 1860 elle s'élevait à 1,107,490,216 dollars répartis sur

6,115,458 chevaux . . .	contre	4,336,719	en 1850
1,129,553 ânes et mulets .	—	559,321	—
8,728,862 vaches laitières.	—	6,385,091	—
2,240,075 bœufs de labour	—	1,700,700	—
14,671,400 têt. autre bétail.	—	9,693,069	—
23,317,756 moutons . . .	—	21,723,220	—
32,555,267 porcs	—	30,354,213	—

Les États libres possédaient au 1er janvier 1865 :

	Nombre.	Prix moyen. Doll.	Valeur totale. Doll.
Chevaux	3,740,933	80,84	302,425,499
Anes et mulets . . .	247,553	102,08	25,041,488
Bœufs	7,072,591	26,18	185,090,087
Vaches.	5,768,130	36,78	211.718,270
Moutons	28,647,269	5,40	154,807,466
Porcs	13,070,887	8,55	111,796,318
	Total.	. . . .	990,879,128

Si nous passons maintenant à la production de l'agriculture américaine, nous trouverons que les résultats ne sont pas moins remarquables; les progrès ont été immenses de 1850 à 1860. Voici les chiffres des deux recensements :

		1850	1860
		—	—
Froment	(boisseaux)	100,485,944	171,183,381
Seigle	—	14,188,813	20,976,286
Maïs ou blé d'Inde	—	592,071,104	830,451,707
Avoine	—	146,584,179	172,554,688
Pois et fèves	—	9,219,901	15,188,013
Orge	—	5,167,015	15,635,119
Sarrasin	—	8,956,912	17,664,914
Pommes de terre	—	65,797,896	110,571,201
Patates	—	38,268,148	41,606,302
Riz	—	215,313,497	187,140,170
Sucre d'érable	—	34,253,436	38,863,884
Sucre de canne	—	237,133,000	301,922,000
Sirop de canne	gallons	12,700,991	16,337,080
— d'érable	—	»	1,944,594
— Sorgho	—	»	7,235,025
Vins	—	221,249	1,860,008
Foin	tonnes	13,838,642	19,129,128
Chanvre	—	34,871	104,490
Lin	livres.	7,709,676	3,783,079
Graine de lin	boisseaux	562,312	611,927
— trèfle	—	468,973	928,849
Houblons	livres	3,497,029	11,010,012
Tabac	—	199,752,655	429,390,771
Coton, balles de 400 liv.		2,445,793	5,198,077

Dans le tableau ci-dessus nous ne nous sommes attaché qu'aux articles qui alimentent en partie le commerce d'exploitation des États-Unis soit à leur état naturel, soit sous forme de produits manufacturés; ils forment un aliment presque fabuleux pour la navigation de cette contrée privilégiée. Quant aux récoltes des deux dernières années, elles

ont donné des résultats peu satisfaisants, surtout si on les compare à ceux de 1862. La grande sécheresse qui a régné en 1864 et 1865 avait détruit une grande partie des froments et ce n'est que dans quelques contrées du nord-ouest que, grâce à des orages fécondants, on a eu une récolte plus abondante.

Voici les chiffres officiels concernant les États du nord :

		1862	1863	1864	1865
		—	—	—	—
Froment .	boisseaux.	181,138,089	179,404,036	160,695,823	148,552,829
Maïs . .	— .	586,226,305	451,967,956	530,581,403	704,427,835
Seigle . .	— .	21,239,451	20,782,728	19,872,973	19,543,905
Orge . .	— .	12,488,022	11,467,155	10,716,328	11,391,286
Sarrasin .	— .	18,708,145	15,806,455	18,700,540	18,331,019
Avoine. .	— .	171,463,305	173,800,575	176,690,024	225,252,292
Pommes de terre	— .	113,234,644	100,158,670	96,256,888	101,032,095
Ensemble		1,104,497,961	953,387,629	1,013,429,871	1,228,501,282
Foin. . .	tonnes. .	20,257,968	19,736,847	18,116,751	18,331,019
Tabac . .	livres . .	136,751,746	267,269,920	197,468,229	183,316,933

Les États producteurs sont principalement ceux du nord-ouest, et c'est toujours là que l'on trouve un excédant de récolte capable de fournir des produits pour l'exportation. Chicago en est le grand entrepôt et, de cette ville, la plus grande partie des céréales et farines est expédiée à New-York, soit par canaux, soit par chemins de fer. En Amérique, tous les ports qui font un grand commerce de grains possèdent des *docks à blé* importants et auxquels on a donné le nom d'*élevators* ou *élévateurs*. Ce sont des bâtiments immenses sans fenêtres, très élevés (ayant jusqu'à 150 pieds de hauteur) et contenant une centaine de huches capables de recevoir jusqu'à un million et demi de boisseaux de blé. Ces élévateurs sont situés sur les bords des rivières et sont subdivisés à l'intérieur en quatre à six étages dont l'inférieur est traversé par une longue galerie

où peuvent entrer deux et souvent trois trains conduits par des locomotives. Ces trains y apportent le blé qu'on décharge en abaissant la porte des trucs et en penchant les wagons; le blé roule alors dans une espèce de fossé où il est pris par des augets attachés à une des courroies qui sont appliquées aux tambours d'axes en fer situés au haut de l'édifice et qui sont mis en mouvement par une machine à vapeur de 150 à 200 chevaux de force. Le blé ainsi puisé est déversé dans des caisses en bois où on le pèse, pour le classer ensuite et le déverser dans les huches qui peuvent contenir de 10 à 15,000 boisseaux. Pour faire sortir le blé il y a des canaux quadrangulaires qui conduisent des réservoirs aux navires qui viennent prendre le chargement. Le blé descend dans la cale du bâtiment qui le transporte au lieu de destination. Si les grains doivent, au contraire, être chargés dans des wagons, on les abandonne à leur propre poids et ils descendent alors à l'étage inférieur où se trouvent les trains; ou bien on y vient remplir les sacs que l'on expédie vers les ports de l'Atlantique ou vers les moulins à farine. Du côté de la rivière, il y a des tours de bois qui reçoivent les céréales arrivant par la voie fluviale.

Pour la construction du nouvel élévateur de Saint-Louis qui peut recevoir un million 250 mille boisseaux, et dont la machine à vapeur a une force de 200 chevaux, on a employé 3,500,000 pieds de bois, 240 tonnes de fer, de clous, chevilles, etc.; 300 plaques d'étain pour la toiture, et 579 plaques de fer pesant 82,800 livres pour cuirasser le bâtiment.

Lorsqu'une partie de céréales est reçue dans le dock, on la pèse et le propriétaire de la marchandise reçoit immédiatement un certificat de dépôt négociable sur les marchés.

Les conditions d'emmagasinage n'étant pas partout les

mêmes, nous y reviendrons en parlant des villes où le commerce des grains a fait le plus de progrès.

Avant de passer en revue les principaux produits agricoles des États-Unis, il convient de dire quelques mots sur la législation des céréales de ce pays. A l'exportation elles ont été affranchies de tout temps de tous droits d'entrée, mais à l'importation les grains étrangers ont toujours été soumis à des droits assez élevés. De 1816 à 1846, les droits étaient fixes, réglés à la mesure; mais en 1846, ils furent convertis par le nouveau tarif en droits *ad valorem;* d'abord fixés à 20 p. c., ils furent ultérieurement réduits à 15 p. c. En 1862, les droits fixes furent de nouveau rétablis; ils sont aujourd'hui de 10 cents par bushel pour le maïs, 15 pour l'avoine; 20 cents par bushel pour le froment, et 10 p. c. *ad valorem* pour les farines.

FROMENT

Mayen, dans sa *Géographie des plantes,* soutient qu'il faut, pour que le froment puisse réussir, une température moyenne de 39° Fahrenheit pour l'année, et de 56° Fahr. pour l'été; tous les États de l'Union, à l'est du grand désert et à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, sont donc favorablement situés pour la culture de cette céréale, car s'il est vrai que dans certaines parties le climat est très froid en hiver, par compensation les chaleurs de l'été y sont très fortes.

Un autre écrivain a prétendu que pour une bonne culture de blé il faut une température moyenne de 65 à 72° Fhr. pour les mois de juillet et août; or, en Amérique, ce sont précisément les contrées fertiles qui jouissent de ce climat qui ont les meilleures récoltes; en 1850 déjà, les États du nord-

ouest, avec le New-York, la Pensylvanie et la Virginie produisaient 90 p. c. du rendement total des États-Unis.

Comme pour tous les produits de l'agriculture, c'est dans la Californie et les États du nord-ouest que la culture du froment a fait le plus de progrès, tandis que dans les États du centre la production n'a guère varié depuis une quinzaine d'années, et dans le sud et l'est elle a même perdu ; aussi malgré la guerre civile, la production du froment, dans les États du nord, est-elle aujourd'hui supérieure à la production totale des États-Unis en 1860, époque à laquelle la récolte ne produisait que 171 millions de boisseaux, tandis qu'en 1863 et 1864 celle des États du nord a donné 190 millions de bushels.

D'après les chiffres officiels, les quantités récoltées en 1850, 1860, 1863 et 1864 ont été :

	1850.	1860.	1863.	1864.
	—	—	—	—
Illinois	9,414,575	24,159,500	31,408,163	33,371,173
Indiana	6,214,458	15,219,120	20,292,160	22,321,376
Ohio	14,487,351	14,532,570	28,742,963	20,407,503
Wisconsin	4,286,131	15,812,625	20.842,359	14,168,317
Michigan	4,925,889	8,313,185	13,966,153	13,966,153
Jowa	1.530,581	8,433,205	12,649,807	12,649,807
Pensylvanie	15,367,691	13,045,231	15,654,255	12,523,404
New-York	13,121,498	8,681,100	13,021,650	10,918,645
Maryland	4,494,680	6,103,480	7,208,828	6,487,946
Kentucky	2,142,822	7,394,811	5.546,108	3,882.275
Missouri	2,981,652	4,227,586	2,853,621	3,281,514
Minesota	1,401	2,195,812	2,634.975	2,634,975
New-Jersey	1,601,190	1,763.128	1,808,128	1,582,113
Delaware	482,511	912,941	1,217,254	1,054,954
Vermont	535,955	431,127	452,683	497,951
New-Hampshire	185,658	238,966	255,163	251,518
Kansas	»	168,527	262,953	201,598
Maine	296,259	233,877	215,744	167,194
Massachusetts	31,211	119,783	129,765	128,143
Nebraska	»	72,268	Inc.	126,000
Connecticut	41,762	52,401	59.901	71,881
Rhode-Island	49	1,131	1,413	1,413
Californie	17,228	5,946,619	11,664.203	Non rel.
A reporter	82,160,452	138,067,993	190,888,239	160,695,823

	1850.	1860.	1863.	1864.
	—	—	—	—
Report.	82,160,452	138,067,993	190,888,239	160.695,823
Orégon	211,943	822,408	Non rel.	Non rel.
Virginie	11,212,616	13,129,180	—	—
Tenessee	1,619,386	5,409,863	—	—
Caroline du nord	2,130,102	4,743,706	—	—
Géorgie	1,088,534	2.544,913	—	—
Texas	41,729	1,464,273	—	—
Caroline du sud	1,066,277	1,285,631	—	—
Alabama	294,044	1,222,487	—	—
Arkansas	199,639	955,298	—	—
Mississipi	137,990	579,452	—	—
Autres États et territoires	323,032	935,086	—	—
Ensemble. . . . . bush.	100,485,944	171,183,381	190,888,239	160,695,823

Voici deux tableaux qui, pour les récoltes de 1863 et 1864, montrent pour chaque État la superficie des terres livrées à la culture du froment, les quantités récoltées et la valeur de la production.

1 8 6 3.

États.	Nombre d'acres	Récolte moyenne.	Produit.	Valeur par bushels.	Valeur totale.
	—	—	—	—	—
		Bushels	Bushels	Cents	Dollars
Illinois	2,617,347	12	31,408,163	105	32,978,571
Ohio	2,210,997	13	28,742,963	113	32,479,548
Wisconsin	1,488,730	14	20,842,359	92	19,174,970
Indiana	1,449,440	14	20,292,160	108	21,915,533
Pensylvanie	1,118,161	14	15,654,255	142	22,229,042
Michigan	1,074,319	13	13,966,153	131	18,295,660
New-York	930.118	14	13,021,650	139	18,100,094
Jowa	903,558	14	12,649,807	76	9,613,833
Maryland	655,348	11	7,208,828	164	11,822,478
Kentucky	426,624	13	5.546,108	102	5,657,030
Missouri	178,351	16	2,853,611	102	2,910,693
Minnesota	188,213	14	2,634,975	70	1,844,483
New-Jersey	113,008	16	1,808,228	153	2,766,436
Delaware	67,625	18	1,217,254	160	1,947,606
Vermont	37,724	12	452,683	158	715.239
Kansas	16,434	16	262,953	88	231,399
New-Hampshire	18,226	14	255,163	192	489,913
Maine	17,978	12	215,734	176	379,692
Massachusetts	9.269	14	129,765	194	251,744
Connecticut	3,993	15	59,901	167	100,035
Rhode-Island	88	16	1,413	150	2,119
Total	13,525,560	13	179,224,036	114	203,906,138
Californie	»	»	11,664,203	»	»
Ensemble			190,888,239 bushels.		

1864.

ÉTATS.	Nombre d'acres.	Récolte moyenne.	Produit.	Valeur par bushels.	Valeur totale.
	—	—	—	—	—
		Bushels	Bushels	Cents	Dollars
Illinois	2,328,763	14 1/3	33,371,173	155	51,725,318
Indiana	1,594,384	14	22,321,376	175	39.062,[illegible]08
Ohio.	1,990,976	10 1/4	20,407,503	193	39,386,481
Wisconsin . . .	1,491,401	9 1/2	14,168,317	148 1/3	21,016,337
Michigan	1,163,846	12	13,966.153	196	27,373,660
Jowa.	1,032,637	12 1/4	12,649,807	134 1/2	17,013,990
Pensylvanie . . .	1,043.617	12	12,523,404	240	30,056,170
New York.	839,893	13	10,918,615	234 2/3	25,622,350
Maryland	564,178	11 1/2	6.487,946	260	16,868 660
Kentucky	378,758	10 1/4	3,882,275	196 1/2	7,628,670
Missouri	231,092	14 1/5	3,281,514	175	5,742,648
Minnesota. . . .	197,672	13 1/3	2,634,975	113 2/3	2,995,088
New-Jersey . . .	105,474	15	1,582,413	233	3,686,323
Delaware	87.912	12	1,054,954	253	2,668,834
Vermont	35,568	11	407,951	258	1,282.224
New-Hampshire. .	20,121	12 1/2	251,518	268	674,068
Kansas	13,439	15	201,598	201	405,212
Maine	15,999	10 1/2	167,194	260	434,704
Massachusetts . .	8,009	16	128,143	241	308,825
Nebraska	9,000	14	126,000	150	189,000
Connecticut . . .	4,356	16 1/2	71,881	237 1/2	170,717
Rhode-Island. . .	94	15	1,413	250	3,532
Total	13,158,089	12 1/4	160,695,823	183	294,315,119

Il y a une vingtaine d'années, la récolte moyenne par acre était encore de 30 bushels, aujourd'hui elle est à peine de 13, tandis qu'en Angleterre elle s'est elevée de 11 à 30 bushels, que dans les Flandres elle est de 23 et en France de 13 boisseaux. Cependant la même quantité de main-d'œuvre et les mêmes frais d'exploitation produiront moins en Angleterre qu'aux États-Unis, et il est plus que probable que lorsqu'on commencera à employer en Amérique les labours profonds, un développement important se manifestera, car ouvrir le sol à une profondeur double équivaut à doubler la surface du champ.

En général, ce sont les blés du Missouri, de l'Illinois et du Minnesota qui sont de la plus belle qualité; ils pèsent au moins 61 livres par bushel (ou environ 80 k^os l'hectolitre),

et se font remarquer par la netteté, la régularité et surtout par la sécheresse du grain, et la raie qui, d'un côté, divise celui-ci dans sa longueur, est toujours bien marquée avec des bords relevés.

Dans le Minnesota, la culture du froment a pris un développement considérable. En 1865, l'exportation de Saint-Paul seul a été d'environ 700,000 bushels, plus 68,268 barils de farines provenant des moulins de Minneapolis. En 1859, l'exportation n'avait été que de 12,840 bushels, en 1861, elle atteignait déjà le chiffre de 520,000 bushels; mais depuis lors il y a eu plusieurs causes qui ont arrêté ce beau développement. En 1861 (été), la révolte du Sud appela un grand nombre de fermiers dans les rangs de l'armée fédérale; en 1862, les Indiens vinrent ravager le jardin du Minnesota, la vallée de la rivière de ce nom. Les exportations tombèrent à 420,000 bushels. Les appels sous les drapeaux en 1863 et 1864 ne permirent pas encore à l'agriculture de l'État de reprendre un essor important; mais maintenant, grâce à la fin de la guerre, à la rentrée de 15 à 25,000 miliciens, la production agricole deviendra de plus en plus importante.

On cultive aux États-Unis le blé blanc, le blé rouge, les blés bigarrés et le blé dur ou corné qui donne une farine rude, résistante, convenant à la fabrication de pâtes, mais qui se panifie difficilement. Dans la Virginie, aux environs de Richmond, on cultive une espèce de froment dite *froment du Japon*, qui, en 1860, ayant été semée le 30 avril, était arrivée à maturité le 14 juin, soit en quarante-six jours, ayant eu une température moyenne de 66°,3/10 Fahr. pour les trente et un jours de mai, et de 73°,56 pour les quatorze jours de juin, ce qui fait pour les quarante-six jours 3,086°,07.

Voici les noms de quelques localités de différents États où l'on a fait des expériences de culture.

COMTÉS.	LAT. N.	TEMPÉRAT.	SEMAILLES.	RÉCOLTES.
Aroostook (Maine) . .	46° »	Juillet 65°0	15 mai.	1er septembre.
Franklin. —	45° »	— 65°0	20 mai.	20 septembre.
Penobscot —	45° »	Août 70°0	Fin mai.	Mi-août.
Washington —	45° »	— 65°0	10 avril/10 mai.	10/20 septemb.
St-Lawrence (New-York)	44°40	Juillet 68°0	Avril à juin.	Août.
—	—	—	Sept. à novemb.	Juillet.
Oshkosh (Wisconsin) .	44° »	Juin 70°0	1er septembre.	15 août.
Walworth . — . .	43° »	— 70°0	1/15 septembre	20 juillet.
Genesee (New-York). .	43° »	—	15 août/15 sept.	Fin —
Monroe — . .	43° »	—	25 sept. (fr. de mai.)	8 —
Utah (Utah). . .	43° »	Mai 63°0	Septembre à mai.	Juin à sept.
Livingston —	42°45	—	Mi-septembre.	20 juill./20 août.
Seneca —	42°45	—	2 sept. (fr. Dayton).	13 juillet.
Hampshire (Mass). . .	42° »	—	Comm. septemb.	Fin juillet.
Madison (Jowa) . . .	42° »	—	Septembre.	6/18 juillet.
Scott —	42° »	—	Avril (fr. de print.).	juillet.
Ulster (New-York) . .	41°45	—	1/20 septembre.	10/20 juillet.
Mahoning (Ohio) . . .	41° »	—	Fr. de la Médit.	15 juillet.
Bergen (New-Jersey) .	41° »	—	1er octobre.	1/15 juillet.
Henry (Jowa)	41° »	—	Septembre.	1er juillet.
Marion —	41° »	—	1/20 avril.	15 juillet.
—	—	—	1er septembre.	1er juillet.
Lee —	40°45	—	Septembre.	5/12 juillet.
Mifflin (Pensylvanie). .	40°30	—	Septembre.	1er juillet.
Dauphin — . .	40°30	—	Septembre.	4/15 juillet.
Delaware (Indiana) . .	40°15	—	15 septembre.	1/15 juillet.
Harrison (Ohio) . . .	40°15	—	1/20 sept. (fr. s.).	1/10 juillet.
Fayette (Pensylvanie) .	40° »	—	1/20 septembre.	Com. juillet.
Menard (Illinois) . . .	40° »	—	1/15 octobre.	1/10 juillet.
Newcastle (Delaware) .	39°45	—	20 sept./10 octob.	juillet.
Harford (Maryland) . .	39°45	—	Septembre.	25 juin/15 juill.
Fairfield (Ohio) . . .	39°45	—	From. de la Médit.	Fin juin.
Wayne (Indiana) . . .	39°45	—	Septembre.	Comm. juillet.
Athens (Ohio)	36°30	—	Com. septembre.	1er juillet.
Jefferson (Virginie) . .	39°15	—	Septembre.	juillet.
Howard (Missouri) . .	39° »	—	Sept. et octobre.	Fin juin.
Sussex (Delaware) . .	38°50	—	20 sept. au 10 oct.	15/25 juin.
Lawrence (Ohio) . . .	38°40	—	Octobre.	Fin mai.
Mason (Kentucky) . .	38°30	—	Septembre.	2 juin.
Richmond (Virginie). .	37°30	—	16 sept. (fr. du Jap.).	14 juin.

COMTÉS.	LAT. N.	TEMPÉRAT.	SEMAILLES.	RÉCOLTES.
Santa-Fé (Nouv.-Mexiq.)	36°30	Juillet 68°0	Avril.	Août.
Albuquerque — .	35°30	Mai 63°0	Fév. et mars.	Fin juillet.
Bedford (Tennessee) . .	35°30	—	Sept. à nov.	10/30 juin.
Cabarras (Caroline N.) .	35°30	—	Novembre.	1/10 juin.
Habersham (Géorgie) .	34°45	—	Sept. à déc.	15 juin à 15 juill.
Cherokee (Alabama). .	34°15	—	Octobre à déc.	1/15 juillet.
Dona Anna (N.-Mexiq.).	32°30	Mai 71°3	Janvier.	Août.
Guadeloupe (Texas) . .	30° »	Mars 61°0	1er janvier.	1er juin.
Stanislas (Californie) .	—	—	Nov. (fr. du Chili).	1er juin

La plus grande partie des blés des États-Unis sont consommés à l'intérieur du pays, et on a toujours remarqué que l'excédant produit par le Nord-Ouest est exporté vers l'Europe et l'Amérique du sud à l'état de farines ; ce n'est guère que dans les années de cherté 1861 et 1862 que l'Europe a reçu des froments des États-Unis. — Les exportations pendant ces deux dernières années ont été :

	1861.		1862.	
	QUANTITÉ.	VALEUR.	QUANTITÉ.	VALEUR.
	Bushels.	Dollars.	Bushels.	Dollars.
Russie et possessions	300	369	2,548	2,191
Hambourg	975	1,462	46,017	47,888
Brême	45,044	65,255		
Hollande.	42,849	44,074	61,119	78,481
Belgique.	160,408	205,825	1,036,735	1,307,172
Iles britanniques.	24,510,961	31,468,168	22,905,505	26,559,789
Canada	4,148,029	3,871,233	4,552,220	3,818,097
Autres poss. britann. en Amérique.	33,773	46,448	15,823	22,209
Possessions britann. en Afrique . .	41,003	41,302	7,039	9,184
Poss. britann. dans les Indes orientales et en Australie.	395,767	406.629	444,048	457,666
France et colonies françaises . . .	1,728,190	2,223,947	7,814,665	9,757,656
Espagne et colonies.	4,352	3,604	6,094	7,482
Portugal.	25,089	31,882	327,070	426,419
Afrique	418	710	»	»
Mexique	3	4	82	170
Nouvelle Grenade et Venezuela . .	»	»	21.126	30,506
Pérou.	53,043	51,319	13,709	13,998
Iles du Pacifique.	15,455	15,550	3,477	4.410
Chine.	42.398	36.768	32.295	29,777
Ensemble.	31,238,057	38,313,624	37,289,572	42,573,295
De plus en farine de froment. Barils.	4,323,756	»	4,882,033	»
Valant. . . . . Doll.	»	24.645 849	»	27,534,677
Valeur totale. . . . Doll.	»	62,959,473	»	70,107,972

Les blés destinés à l'exportation se vendent aux États-Unis par quarts de huit bushels réglés au poids de 480 livres.

C'est de New-York que se font principalement les expéditions de blés et farines. Cependant on a essayé d'organiser des expéditions directes de Chicago pour l'Angleterre et la traversée du schooner *Dean Richmond* qui a accompli, sans rompre charge, le voyage (aller et retour) entre Chicago et Liverpool, a fait concevoir des espérances pour l'avenir; mais ce qui retardera probablement encore longtemps cette navigation directe, c'est qu'on ne trouve pas encore dans les contrées éloignées de l'ouest les facilités qu'offrent les ports de l'Atlantique.

Voici les prix du froment Genesee sur le marché de New-York pour les années 1825 à 1863 :

ANNÉES.	MINIMUM.		MAXIMUM.		PRIX MOYENS.
1825	En Octobre	0.75 cts	Mai.	1.08	0.88 à 0.96
1826	— Août	0.84	Novembre. . .	1.02	0.91 à 0.97
1827	— Juillet	0.90	Décembre . . .	1.25	0.98 à 1.00
1828	— Mai.	0.95	Décembre . . .	1.62	1.21 à 1.22
1829	— Août.	1.00	Janvier	1.75	1.22 à 1.27
1830	— Mars	1.00	Septembre. . .	1.15	1.06 à 1.08
1831	— Juillet	1.06	Mai	1.35	1.17 à 1.20
1832	— Octobre	1.12	Novembre. . .	1.35	1.25 à 1.27
1833	— Décembre . . .	1.15	Janvier	1.28	1.19 à 1.19 1/2
1834	— Novembre . . .	1.02	Juin	1.10	1.04 à 1.07
1835	— Janvier	1.04	Décembre . . .	1.50	1.21 à 1.25
1836	— Janvier	1.37	Décembre . . .	2.12	1.76 à 1.80
1837	— Octobre	1.55	Décembre . . .	2.10	1.70 à 1.85
1838	— Janvier.	1.35	Janvier	2.00	1.87 à 1.97
1839	— Novembre. . .	1.15	Septembre. . .	1.37	1.22 à 1.27
1840	— Juillet	0.95	Février	1.25	1.02 à 1 09
1841	— Avril.	0.90	Juillet.	1.50	1.15 à 1.22
1842	— Novembse . . .	0.83	Mars.	1.30	1.13 à 1.15
1843	— Mars.	0.84	Juillet	1.20	0.96 à 1.00
1844	— Octobre	0.82	Mai.	1.12	0.95 à 1.00

ANNÉES.	MINIMUM.		MAXIMUM.		PRIX MOYENS.
—	—		—		—
1845	— Octobre	0.85 cts	Décembre . . .	1.40	1.00 à 1.08
1846	— Septembre. . .	0.80	Janvier	1.35	1.05 à 1.12
1847	— Janvier.	1.05	Juin	1.95	1.31 à 1.42
1848	— Juillet	0.95	Avril.	1.40	1.12 à 1.21
1849	— Avril.	1.20	Mars.	1.35	1.22 à 1.26
1850	— Septembre. . .	1.09	Juillet	1.50	1.26 à 1.79
1851	— Novembre . . .	0.93	Février	1.22	1.05 à 1.10
1852	— Janvier.	1.03	Juillet	1.15	1.08 à 1.13
1853	— Avril.	1.22	Décembre . . .	1.80	1.37 à 1.41
1854	— Octobre	1.75	Juin	2.50	2.17 à 2.25
1855	— Septembre. . .	1.96	Juin	2.80	2.41 à 2.45
1856	— Août.	1.30	Janvier	2.17	1.68 à 1.83
1857	— Octobre	1.25	Juillet	1.95	1.63 à 1.72
1858	— Juin	1.20	Octobre	1.50	1.28 à 1.37
1859	— Octobre	1.30	Mars.	1.65	1.37 à 1.50
1860	— Décembre . . .	1.35	Mai	1.70	1.45 à 1.54
1861	— Juillet	1.20	Février	1.60	1.38 à 1.47
1862	— Août.	1.30	Décembre . . .	1.35	1.35 à 1.43
1863	— Septembre. . .	1.25	Février	2.00	1.57 à 1.71

A Chicago les prix ont été, du 1er avril 1864 au 31 mars 1865, comme suit :

		FROMENTS D'HIVER.		FROMENTS DU PRINTEMPS.		
		N° 1, rouge.	N° 2, rouge	Chicago extra	N° 1	N° 2
		—	—	—	—	—
2 avril . .	1864 .	»	»	»	1,15	1,10 1/2
30 avril . .	— .	»	1,30	»	1,26	1,23 1/2
28 mai . . .	— .	»	»	»	1,27 1/2	1.26
25 juin . .	— .	»	»	»	1,76	1,70
23 juillet . .	— .	2,20	2,15	»	2,15	2,05
20 août. . .	— .	2,11	2,06	»	1,99	1,92
17 septembre	— .	»	1,92	»	1,91	1,87
15 octobre. .	— .	1,75	1,75	»	1,74	1,72
12 novembre.	— .	1,98	1,94	»	1,84	1,82
10 décembre .	— .	1,86	»	1,80	1,76	»
7 janvier . .	1865 .	1,81	»	1,73	1,99	1,55
4 février . .	— .	»	»	1,52	1,45	»
4 mars. . .	— .	»	»	»	1,36	1,24
25 mars. . .	— .	»	»	1,25	1,14	1,04

Avant la guerre on cotait à Chicago :

		Froments d'hiver.		Froments du printemps.		
		N° 1, rouge	N° 2, rouge	Chicago extra	N° 1	N° 2
6 janvier	1859	1,07	0,85	»	0,72	0,69
7 avril	—	1.25	1,12	»	0,95	0,85
7 juillet	—	1,16	0,98	1,07	0,86	0,75
6 octobre	—	0,90	0,80	»	»	0,74
7 janvier	1860	1,08	»	1,03	1,00	0,98
7 avril	—	1,20	»	»	»	0,96
7 juillet	—	»	»	»	1,09	1,07
6 octobre	—	1,03	»	0,95	0,89	0,86
5 janvier	1861	»	»	0,93	0,80	0,76 1/4
6 avril	—	»	»	0,86	0.84	0,80
6 juillet	—	»	»	0,58	0,58	0,55
5 octobre	—	0,87	»	0,80	0,79	0,74

A Buffalo, les prix du froment sont généralement de 15 à 25 cents et à New-York de 25 à 35 cents supérieurs à ceux de Chicago.

Le bushel étant calculé à 35 litres et le dollar à 5 fr. 25 c., la valeur du blé en Amérique correspond par l'unité à 15 francs l'hectolitre ; de manière qu'au change de 5,25 chaque cent de différence dans la cote de New-York établit une différence de 15 centimes sur l'hectolitre, prix d'achat.

MAÏS

De toutes les récoltes de céréales il n'en est pas à laquelle on attache une plus grande importance aux États-Unis qu'à celle du maïs, plante originaire de l'Amérique du sud et désignée généralement dans les États de l'Union sous le nom de *blé indien* (*Indian corn*). Ce grain, qui est le premier soutien du pionnier qui va conquérir une ferme sur la forêt, est la nourriture favorite d'une population rurale immense ;

dans le Sud, c'est souvent l'unique pain du cultivateur et dans les villes on le consomme beaucoup en épis cuits au four, sorte de mets très goûté par les habitants du pays. Toutes les parties de la plante : l'écorce verte, les têtes égrenées, les tiges desséchées servent à l'engrais du bétail et particulièrement des porcs, et, à ce point de vue seul, le maïs est pour l'Union un fécond élément de richesse et de commerce; de l'abondance ou de la rareté de cette céréale dépendent les prix des autres grains, la hausse ou la baisse des viandes et des salaisons et même le renchérissement ou la diminution des prix des boissons, car le blé indien entre aussi dans la fabrication du whisky, une des liqueurs alcooliques dont l'usage est le plus répandu dans toutes les classes de la société américaine. Enfin les tiges fendues et desséchées du maïs servent à la fabrication des paniers et les feuilles qui enveloppent la paume, pour garnir des matelas, des coussins, etc., et dans ces derniers temps on a même cherché à les utiliser pour la fabrication du papier, mais les diverses tentatives qui ont été faites dans ce but n'ont eu aucun résultat favorable. Il en a été de quelques essais tentés pour extraire du sucre de la tige et de l'huile du grain. Ces expériences ont donné néanmoins des résultats scientifiques très curieux.

Quoique le maïs préfère généralement un sol riche et humide avec une température élevée, il réussit néanmoins aussi dans des terres pauvres et peu arrosées ayant en moyenne 67° Fahr. de chaleur en juillet et une moyenne de 65° pour l'été, c'est à dire une chaleur assez forte pour hâter suffisamment la végétation. C'est même souvent dans ces dernières régions, — lorsque la transition de l'hiver à l'été y est presque subite et que ce dernier est assez chaud pour permettre aux produits de la terre de parvenir à matu-

rité, — que le maïs occupe la plus grande place dans la production agricole; ainsi : tandis que la période de croissance est de six mois dans les plaines élevées de Santa-Fé dans l'Amérique méridionale, elle n'est que de quatre mois dans la partie centrale des États-Unis, et de dix à onze semaines seulement dans le district du lac Pluvieux au sud-ouest du lac Supérieur.

En 1840, la production du maïs dans l'Union américaine était presqu'un monopole pour un petit nombre d'États; mais depuis cette époque, grâce aux prix rémunérateurs, la culture de ce produit a pris un développement considérable et aujourd'hui la récolte se partage plus ou moins également entre les diverses provinces.

Voici les chiffres, en bushels ou boisseaux, pour les années :

	1850.	1860.	1863.
	Bushels.	Bushels.	Bushels.
Illinois	57,646,984	115,296,779	83 013,681
Ohio	59,078,695	70,637,140	57,433,802
Indiana	52,964,363	69,641,591	54,602,273
Kentucky	58,672,591	64,043,633	52,835,997
Missouri	36,214,537	72,892,157	43,743,295
Jowa	8,656,799	41,116,994	34,538,276
Pensylvanie	19,835,214	28,196,821	30,721,821
New-York	17,858,400	20,016,048	24,073,257
Maryland	10,749,858	13,444,922	14,444,922
New-Jersey	8,759,704	9,723,336	11,025,669
Michigan	5,641,420	12,152,110	10,633,097
Kansas	»	5,678,834	8,518,251
Wisconsin	1,988,979	7,565,290	8,069,642
Delaware	3,145,542	3,892,337	3,892,337
Minnesota	16,725	2,987,570	2,756,898
Massachusetts	2,345,490	2,157,063	2,465,215
Connecticut	1,935,043	2,059,835	2,059,835
Maine	1,750,056	1,546,071	1,855 285
New-Hampshire	1,573,670	1,414,628	1,835,113
Vermont	2,032,396	1,463,020	1,743,522
Californie	12,236	524,857	478,169
A reporter.	350,878,702	546,451,016	450,740,357

	1850.	1860.	1863.
	Bushels.	Bushels.	Bushels.
Report	350,878,702	346,451,016	456,451,016
Rhode-Island	539,201	458,912	413,021
Tennessee	52,276,223	50,748,226	Non relevé
Virginie	35,254,319	38,360,704	—
Alabama	28,754,048	32,761,194	—
Géorgie	30,080,099	30,776,293	—
Caroline du sud	27,941,051	30,078,564	—
Mississipi	22,446,552	29,563,735	—
Arkansas	8,893,939	17,758,665	—
Texas	6,028,876	16,521,593	—
Louisiane	10,266,373	16,205,856	—
Caroline du sud.	16,271,454	15,065,006	—
Floride.	1,996,809	2,824,538	—
Nebraska	»	1,846,785	—
Nouveau-Mexique	365,411	710,605	—
Autres États et territoires .	78,047	274,355	—
Ensemble pour l'Union .	591,630,564	827,694,528	451,153,378

Quant à la superficie des terres livrées à la culture du blé indien, les quantités récoltées par acre, etc., voici les chiffres pour 1864 :

ÉTATS.	Nombre d'acres.	Récolte par acre.	Produit.	Prix par bush.	Valeur.
		Bushels.	Bushels.	Cents.	Dollars.
Illinois.	4,192,610	33	138,356,135	75	103,767,101
Indiana	2,561,529	29	74,284,363	95 1/2	70,941,567
Ohio	2,176,911	31 1/2	68,202,641	96	65,474,535
Jowa	1,507,124	36 2/3	55.261,240	67 5/8	37,370,444
Kentucky.	1,502,761	28 1/2	42.828,706	97	41,399,749
Missouri	1,366,978	26 4/5	36,635,011	96 2/3	35,535,961
Pensylvanie	962,091	29 1/3	28,381,685	154 3/4	43,920,658
New-York.	771,526	29 1/3	22,628,862	168	38,016,458
Michigan	455,766	24 1/8	11,088,801	126	13,971,889
Maryland.	488,802	21 1/2	10,509,243	162	17,024,974
Wisconsin	325,388	31	10,087,053	94	9,481,829
New Jersey	267,349	31 2/3	8,464,262	170	14,401,337
Kansas.	186,923	25	4,673,081	137	6,402,121
Minnesota	140,828	33	4,647,329	94	4,368,485
Delaware	191,458	20 1/3	3,892,337	155	6,033,122
Massachusetts	72,319	31 1/2	2,280,324	204	4,651,861
Connecticut	66,446	31	2,059,835	181	3,728,304
Vermont	40,851	38 4/5	1,585,020	196	3,106,639
Maine	52,223	27	1.410,017	210	2,961,036
Nebraska (territoire). . .	47,951	28 1/2	1,366,622	99	1,352,956
New-Hampshire	45,242	29 1/2	1,334,628	211	2,816,065
Rhode Island	15,676	30 1/4	474,208	209	912,095
Total pour l'Union. .	17,438,752	30 2/5	530,451,403	99 1/2	527,718 183
Contre en 1863. .	16,866,440	26 4/5	451,153,378	69 1/2	311,609,790

C'est donc encore l'Illinois qui de tous les États de l'Union produit aussi la plus forte quantité de maïs; il contribue seul à la récolte totale des États du nord pour environ un quart. Le Vermont, le Wisconsin, l'Iowa, l'Illinois et le Minnesota sont les provinces où la culture rapporte le plus. Le prix de revient ne dépasse généralement pas 25 cents par boisseau, tandis que le prix de vente s'élève à 55, 60 et 65 cents à l'intérieur, et à 80 et 90 cents sur les marchés du littoral. Cette grande différence entre les frais de culture et le prix de vente provient de ce que les fermiers profitant de la grande facilité des communications avec les centres commerciaux du pays ne vendent leurs produits que dans les moments de rareté.

La consommation intérieure ne laisse à l'exportation qu'une quantité proportionnellement insignifiante. Cependant depuis la disette de 1846-1847, l'Angleterre reçoit annuellement des États-Unis quelques millions de boisseaux de maïs destinés en partie à la distillerie du whisky. En 1853, le rendement de la récolte de maïs avait déjà atteint, aux États-Unis, le chiffre de 600 millions de boisseaux tandis que l'exportation ne s'est élevée qu'à 2,275,000 boisseaux, plus, 212,000 barils de farines de maïs (dont un équivaut à environ 4 bushels de grains).

En 1861 et 1862, avec une production moyenne de 515 millions de boisseaux, les exportations ont été :

	1861.		1862.	
	QUANTITÉ.	VALEUR.	QUANTITÉ.	VALEUR.
	—	—	—	—
	Bushels	Dollars	Bushels	Dollars
Les Iles Britanniques.	8,127,522	5,599,405	14,473,797	8,583,502
Les poss. brit. dans l'Amérique septen.	1,953,544	851,221	3,331,515	1,075,601
— de l'Amér. cent. et mérid.	236,020	176,820	212,138	154,031
A reporter.	10,317,086	6,637,446	18,017,448	9,813,134

	1861.		1862.	
	QUANTITÉ.	VALEUR.	QUANTITÉ.	VALEUR.
	Bushels	Dollars	Bushels	Dollars
Report.	10,317,086	6,637,446	18,017,448	9,813,134
Les poss. brit. de la Méditerranée, etc.	951	711	»	»
— des Indes or. et en Austr.	»	»	25	33
Espagne et les Iles Canaries	10,553	8,013	12,732	6,081
Posses. espag. dans les Antilles . . .	112,642	71,946	200,768	135,491
France	13,701	8,244	227,736	153,582
Colonies françaises.	13,204	10,654	24,394	16,461
Belgique	»	»	62,936	35,360
Hollande et colonies	21,621	16,962	42,638	25,921
Hambourg	19,831	15,346	43,768	33,697
Brême	8,879	6,355		
Danemark et colonies.	7,530	5,392	4,211	3,164
Suède et colonies	4,045	2,869	3,218	2,246
Portugal et colonies	»	»	112	78
Nouvelle Grenade et Vénézuela . . .	75,236	60,822	156,925	124,186
Brésil	53,327	41,618	33,336	19,497
Mexique	13,877	9,993	18,364	14,017
Haïti et Saint-Domingue	3,400	2,657	746	516
Amérique centrale	14	11	300	251
Uruguay	500	431	»	»
République Argentine	952	734	»	»
Libéria et ports d'Afrique	»	»	5,200	3,674
Egypte	689	517	»	»
Chine	200	144	»	»
Ensemble	10,678,244	6,890,865	18,904,909	10,387,382
Plus en farines de maïs . . . Barils	203,313	692,003	253,570	778,344

De ces farines les pays suivants ont reçu :

	1861.		1862.	
	QUANTITÉ.	VALEUR.	QUANTITÉ.	VALEUR.
	Bushels	Dollars	Bushels	Dollars
Les Iles Britanniques.	2,836	11,873	1,674	5,160
Posses. angl. de l'Amér. cent. et mérid.	97,606	339,240	117,336	358,133
— — septentrionale.	56,258	181,179	79,162	237,279
Colonies espagnoles des Antilles . . .	11,168	39,359	25,512	81,581
— danoises	23,758	86,552	22,393	72,116
Hollande et colonies	3,784	9,994	3,367	10,730
Suède et colonies	1,256	4,388	1,190	3,604
Colonies françaises.	6,680	25,838	1,350	4,237

Les principaux ports d'exportation pour l'étranger sont Philadelphie, Boston, Baltimore et la Nouvelle-Orléans. Les marchés intérieurs les plus importants sont les suivants :

CHICAGO qui en a reçu	5,401,870	bushels en	1859
— — . . .	15,262,394	—	1860
— — . . .	26,369,989	—	1861
— — . . .	29,574,328	—	1862
— — . . .	25,160,516	—	1863
— — . . .	13,197,340	—	1864
BUFFALO qui en a reçu. . . .	3,113,652	—	1859
— — . . .	11,386,217	—	1860
— — . . .	21,024,657	—	1861
— — . . .	24,288,627	—	1862
OSWEGO sur le lac Erié . . .	5,019,400	—	1860
— — . . .	4,642,262	—	1861
— — . . .	4,528,962	—	1862
OGDENSBOURG sur le lac Erié . .	867,014	—	1860
— — . . .	1,119,594	—	1861
— — . . .	1,120,176	—	1862
SAINT-LOUIS qui a reçu. . . .	4,515,040	—	1861
— — . . .	1,734,219	—	1862
— — . . .	1,361,316	—	1863
— — . . .	2,369,500	—	1864
— — . . .	3,162,313	—	1865

Voici le tableau des prix du maïs à New-York de 1825 à 1863 :

ANNÉES.	MINIMUM.		MAXIMUM.		PRIX MOYENS.
—	—		—		—
1825	En Janvier.	0.42 c^ts	Octobre	0.75	0.54 à 0.56
1826	— Décembre . . .	0 62	Juin	0.83	0.75 à 0.78
1827	— Mai.	0.54	Février.	0.75	0.60 à 0.62
1828	— Juillet	0.46	Décembre . . .	0.62	0.51 1/2 à 0.53
1829	— Décembre . . .	0.48	Novembre . . .	0.64	0.55 à 0.58
1830	— Mai	0.48	Octobre	0.65	0.55 à 0.57
1831	— Janvier	0.54	Mai.	0.75	0.68 à 0.71
1832	— Avril.	0.50	Décembre . . .	0.87	0.66 à 0.70
1833	— Mars.	0.65	Janvier.	0.86	0.72 à 0.75
1834	— Avril.	0.53	Septembre . . .	0.75	0.64 à 0.67

ANNÉES.	MINIMUM.		MAXIMUM.		PRIX MOYENS.
1835	En Février	0.70	Novembre . . .	1.12	0.89 à 0.92
1836	— Février	0.83	Septembre . . .	1.12	0.94 à 0.96
1837	— Septembre. . .	1.00	Août	1.15	1.01 à 1.08
1838	— Mars.	0.76	Octobre.	1.00	0.85 à 0.85
1839	— Décembre . . .	0.75	Février.	0.98	0.85 à 0.87
1840	— Décembre . . .	0.46	Février.	0.63	0.56 à 0.58
1841	— Mars.	0.47	Septembre . . .	0.81	0.61 à 0.63
1842	— Novembre. . .	0.54	Janvier.	0.68	0.59 à 0.60
1843	— Mars	0.48	Janvier.	0.60	0.54 à 0.56
1844	— Janvier	0.43	Décembre . . .	0.54	0.49 à 0.50
1845	— Juin	0.45	Décembre . . .	0.85	0.53 à 0.56
1846	— Juillet	0.53	Octobre.	0.80	0.66 à 0.70
1847	— Août.	0.64	Juin	1.10	0.84 à 0.87
1848	— Mai	0.52	Janvier.	0.78	0.63 à 0.64
1849	— Avril.	0.55	Janvier.	0.70	0.62 à 0.63
1850	— Avril.	0.55	Novembre . . .	0.72	0.62 à 0.63
1851	— Août.	0.53	Avril	0.68	0.61 à 0.62 ½
1852	— Juin	0.62	Décembre . . .	0.78	0.67 à 0.68
1853	— Avril.	0.64	Décembre . . .	0.82	0.70 à 0.71
1854	— Août.	0.76	Février.	0.98	0.84 à 0.85
1855	— Août.	0.95	Juin	1.15	0.98 à 1.00
1856	— Juin	0.48	Janvier.	0.94	0.69 à 0,72
1857	— Mars.	0.71	Juin	0.98	0.79 à 0.82
1858	— Janvier	0.58	Août	1.03	0.79 à 0.82
1859	— Janvier	0.76	Novembre . . .	1.05	0.84 à 0.88
1860	— Août.	0.64	Janvier.	0.95	0.73 à 0.75
1861	— Juillet	0.48	Janvier.	0.74	0.58 à 0.64
1862	— Juin	0.50	Décembre . . .	0.75	0.61 à 0.64
1863	— Août.	0.68	Décembre . . .	1.23	0.87 ½ à 0.90 ¼

A Boston les prix ont été :

En 1864 de	1.29 à 2.17
— 1863 —	74 à 1.42
— 1862 —	53 à 90
— 1861 —	45 à 80
— 1860 —	65 à 92
— 1859 —	81 à 1.15
— 1858 —	60 à 1.10
— 1857 —	65 à 1.05
— 1856 —	55 à 1.05
— 1855 —	90 à 1.21

Enfin à Chicago on a coté :

	N° 1.	N° 2.	Non accepté.
	—	—	—
Le 2 avril 1864	89 cents	83	»
— 30 avril.	99 1/2	97	92 1/2
— 28 mai	1.14	1.10	1.06
— 25 juin	1.28	1.25	1.21
— 23 juillet	1.30	1.28	1.22
— 20 août	1.30	1.27	1.24
— 17 septembre	1.32	1.31	1.29
— 15 octobre	1.27	1.26	1.24
— 12 novembre	»	1.33	1.30
— 10 décembre	»	1.00	»
— 7 janvier 1865	»	88	»
— 4 février	»	»	74
— 4 mars.	»	»	75
— 25 mars	»	»	60

Avant la guerrre on cotait le maïs à Chicago :

	N° 1.	N° 2.	Non accepté.
	—	—	—
Le 6 janvier 1859	57	»	»
— 7 juillet	69	66	»
— 29 décembre	43	»	»
— 7 janvier 1860	49	»	48
— 7 avril	45	42	40
— 7 juillet.	47	46	43
— 6 octobre	43	42	40
— 5 janvier 1861	29	28	»
— 6 avril.	28	27	25
— 6 juillet	»	22	16
— 5 octobre	21 1/2	21	18
— 28 décembre	23	22	19

Les plus belles qualités de maïs cultivées aux États-Unis sont :

Le blé indien du Canada; le Rhode-Island premium corn; le blanc Darmouth; l'Andrews-Hybrid corn, et l'Adam-Anthony ou maïs rouge d'Antoine.

SEIGLE

La culture de cette céréale n'a jamais été très importante dans les États de l'Union américaine, car pour la confection du pain on y emploie généralement les farines de froment ou de maïs, et quelquefois seulement du *méteil* qui est un mélange de deux tiers de froment et de un tiers de seigle. Dans quelques parties de l'Est et du Centre on applique ce dernier grain à la distillation ; mais cet emploi encore est comparativement peu développé, l'eau-de-vie provenant du maïs étant préférée. La production du seigle s'est élevée en 1850 à 14,183,094 bushels, et en 1860, à 20,965,046 bushels. Les différents États producteurs y ont figuré pour les quantités suivantes :

	1850.	1860.
	—	—
Pensylvanie	4,805,160	5,474,792
New-York	4,148,182	4,786,905
New-Jersey	1,255,578	1,439,497
Kentucky	415,073	1,055,262
Illinois	83,364	981,322
Virginie	458,930	944,024
Wisconsin	81,253	888,524
Ohio	425,918	656,146
Connecticut	600,893	618,702
Maryland	226,014	518,901
Caroline du nord	229,563	436,856
Michigan	105,871	494,197
Indiana	78,792	400,226
Massachusetts	481,021	388,085
Missouri	44,268	293,262
Tennessee	89,137	265,344
Jowa	19,916	176,055
Vermont	176,233	130,976
New Hampshire	183,117	128,248
Minnesota	125	124,259
Maine	102,916	123,296
Géorgie	53,750	115,532
Texas	3,108	95,012
A reporter	14,069,982	20,976,223

	1850.	1860.
Report.	14,069,982	20,976,223
Caroline du sud	43,796	89,091
Arkansas	8,047	77,869
Alabama	17,261	73,942
Californie	»	51,244
Mississipi	9,606	41,260
Rhode-Island	26,409	28,259
Delaware	8,066	27,209
Floride	1,152	21,314
Louisiane	475	12,789
Kansas	»	3,928
Orégon	106	2,714
Territoires	5,719	11,216
Ensemble.	14,188,813	20,976,286

Voici, d'après les tableaux fournis par le département de l'agriculture, quel a été dans les États du nord le nombre d'acres ensemencés en seigle en 1864, la production de cette céréale dans ces États, le produit moyen par acre et la valeur du produit :

ÉTATS.	Nombre d'acres.	Récolte par acre.	Produit.	Prix par bush.	Valeur.
		Bushels.	Bushels.	Cents.	Dollars.
Pensylvanie	480,240	14 1/4	6.843.427	170 1/6	11,645,232
New-York	359,018	14 1/2	5,205,759	170 1/2	8,875,819
New-Jersey	105,520	13 1/2	1,424,523	169 1/2	2,414,566
Illinois	56,671	15	850,071	101/2	862,822
Wisconsin	66,150	12 1/4	810,343	109 1/6	884,624
Connecticut	48,126	15	721.889	191	1,378,808
Ohio	57,548	12 1/4	704,974	132 1/6	931,741
Kentucky	41,344	13 2/3	554,014	135 1/2	750,689
Maryland	37,838	14	529,744	164	868,780
Michigan	35,449	12 1/4	434,894	136 1/3	592,905
Massachusetts	27,597	15	413,957	200	827,914
Indiana	28,402	14	397,632	131	520,898
Missouri	15,168	15 2/3	237,542	111 1/3	264,463
Minnesota	11,303	14 1/3	161,974	92	149,016
Vermont	9,263	15 1/3	140,798	188	264,700
Maine	10,718	12	128,612	204 1/2	263,012
Jowa	7,955	15	119,333	92	109,786
New-Hampshire	7,543	14 1/2	109,373	204	223,121
Delaware	2,627	15 2/3	41,153	156 2/3	64,473
Rhode Island	2,194	17	37,302	200	74,604
Kansas	239	17	4,061	125	5,076
Nebraska	100	16	1,600	129	2,064
Totaux.	1,410,983	14	19,872,975	161	31,975,013
Contre en 1863	1,500,497	213 1/2	0,796,287	103	21,371,331

C'est donc dans les États de l'Atlantique et notamment dans la Pensylvanie, le New-York et le New-Jersey, que la culture du seigle a la plus grande importance; le Kentucky a vu diminuer singulièrement sa production qui, en 1860, était encore de 1,055,262 bushels et qui n'a plus été que de 554,014 bushels en 1864.

En général le seigle américain est de très bonne qualité; il pèse de 50 à 52 livres le bushel.

Les exportations de seigle des États-Unis se font principalement en farines, et ce commerce de farines est même assez étendu avec les colonies anglaises de l'Amérique du nord et avec les Antilles; ainsi en 1862 on a exporté :

	Barils.	Dollards.
Vers les Iles britanniques	127	534
— les poss. angl. de l'Amérique sept	7,877	28,837
— — de l'Amérique cent. et mérid	660	2,449
— — en Afrique et Océanie	20	75
— Hambourg et Brême	1,279	5,100
— les colonies hollandaises	1,334	5,358
— — danoises	1,032	4,202
— — espagnoles	891	3,363
— — suédoises	234	770
— — françaises	5	20
— la Belgique	231	968
— Haïti et saint Domingue	70	275
— la Nouvelle-Grenade et Venezuela	690	2,485
— le Brésil	13	52
Total des exportations des Etats-Unis	14,463	54,488
Contre en 1861	14,143	55,761

On a coté le seigle à Chicago :

	N° 1.		N° 2.
Le 2 avril 1864	1.02 cents		«
— 30 avril	1.24	—	1.20
— 28 mai	1.40	—	«
— 25 juin	1.35	—	1.30
— 23 juillet	1.35	—	1.30
— 20 août	1.35	—	1.35

	N° 1.	N° 2.
Le 17 septembre.	1.30 cents.	1.27 ½
— 15 octobre.	1.11 —	1.10
— 12 novembre.	1.12 —	1.10
— 10 décembre	1.20 —	1.18
— 7 janvier. 1865.	1.12 —	1 11
— 4 février	1.00 —	0.98
— 4 mars	0.98 —	0.95
— 25 mars	0.68 —	0.67

A Saint-Louis les prix ont varié comme suit :

	1865 —	1864 —	1865 —
3/6 janvier	55	1.20	1.37 ½
1/3 février	50 à 55	1.10	1.30
1/3 mars	47 à 48	1.00	0.98
28/30 mars	40	0.90 à 0.92	0.75
25/27 avril	42	1.20 à 1.25	66 à 68
23/25 mai	38 à 40	1.20 à 1.22	60 à 62 ½
20/22 juin	—	1.35	0.50
18/20 juillet.	32 à 33	1.25	0.62 ½
15/17 août	35 à 36	1.05 à 1.12	0.78
12/14 septembre	28 à 30	1.25 à 1.30	65 à 70
10/12 octobre	26 à 30	1.10	75 à 77
7/9 novembre	30 à 31	1.15 à 1.18	58 à 62
5/7 décembre	31 à 32	1.12 à 1.15	55 à 60

Dans les ports de l'Est les prix sont de 35 à 50 cents supérieurs à ceux des marchés de l'Ouest; ainsi tandis qu'à New-York on cotait, le 27 décembre 1864, 170 cents le bushel de seigle, on vendait celui-ci à Chicago de 110 à 120 cents.

ORGE

La production de ce grain aux États-Unis est encore inférieure à celle du seigle; il n'y est employé que dans la fabrication de la bière et dans la distillerie, et quelquefois aussi à la nourriture du bétail; dans ce dernier cas, il est soumis à un concassage.

La récolte de l'orge avait été de 5,165,136 bushels en 1850, et de 15,615,640 en 1860; elle s'éleva en 1863 à 17,754,351 bushels dans les États du nord seulement, pour tomber en 1864 dans ces mêmes États à environ 15 millions de boisseaux (10,632,575 sans la Californie qui, de toutes les parties de l'Union produit les plus fortes quantités d'orge). — En 1865, la production a été de 11,391,286 bushels, soit environ 16 millions avec la Californie et l'Orégon.

Avant 1860, c'était l'État de New-York qui occupait le premier rang pour la production de l'orge; mais aujourd'hui, c'est la Californie qui vient en première ligne, sa récolte qui, en 1850, n'était que de 9,712 boisseaux, était déjà de 4,307,775 bushels en 1860, et de 5,293,442 en 1863.

Le tableau de la production de l'orge dans les États-Unis, en 1864, donne les chiffres suivants :

ÉTATS.	Nombre d'acres.	Récolte par acre. — Bushels.	Produit. — Bushels.	Prix par bush. — Cents.	Valeur. — Dollars.
New-York	197,915	18 3/4	3,710,911	174	6,469,565
Ohio	67,046	23 2/5	1,585,630	156	2,473,583
Illinois	50,520	22 2/5	1,144,750	137	1,568,362
Wisconsin	50,937	13 1/4	674,915	149	1,005,629
Maine	37,135	18	668,424	145	970,215
Pensylvanie	35,027	18	630,491	171	1,078,140
Iowa	27,830	21	584,426	120	702,796
Indiana	14,133	24	339,198	156	529,149
Michigan	17,624	19 1/5	338,388	156	527,885
Kentucky	7,503	23 1/5	172,563	159	274,663
Missouri	7,078	23	162,809	148	240,445
Massachusetts	7,479	20	149,584	178	266,260
Minnesota	4,429	20	148,592	109	163,212
New-Hampshire	5,349	18	96,278	169	162,710
Vermont	4,277	22	94,102	161	151,504
Rhode-Island	1,660	25	41,506	164	68,070
New-Jersey	1,454	20	29,098	179	51,940
Maryland	997	26 2/5	26,591	179	47,509
Connecticut	797	23 1/5	18,732	181	33,905
Kansas	256	23	5,901	127	7,494
Nebraska	231	20	4,630	123	5,672
Delaware	170	27	4,595	188	8,616
Total pour les États du Nord.	536,820	20	10,632,178	158	16,807,084
Contre en 1863	568,085	22	12,460,909	113	14,051,983
Plus pour la Californie			5,293,442		
Ensemble			17,754,351		

En 1865, la récolte a été très défavorable, tant sous le rapport de la quantité que sous celui de la qualité; aussi a-t-on dû importer de fortes quantités d'orge du Canada où le rendement a été au dessus d'une bonne moyenne, et où la marchandise, engrangée en grande partie avant les mauvais temps, était sèche et d'un poids variant de 44 à 46 livres le bushel.

Les prix variaient avant la guerre, sur le marché de Chicago, entre 30 et 60 cents le bushel. En avril 1859, le n° 1 était coté 35 à 40 cents, et le n° 2, 28 à 30, et le n° 3, 20 à 21 cents le boisseau. En 1861, en novembre, ces prix descendirent même à 23 cents pour le n° 1, à 21 cents pour le n° 2, à 18 cents pour le n° 3. En 1862, aux mois de janvier et février, alors que toutes les autres marchandises avaient déjà subi une hausse importante, l'orge se vendait encore, à Chicago, à 33 cents le n° 1, à 21 le n° 2, et à 15 le n° 3. Mais à partir de cette époque, les prix ne firent plus que monter, et, en 1864 au mois de septembre, on cotait: le n° 1, 230 cents, le n° 2, 210 à 215 cents, et le n° 3, 200. Alors l'importation du grain du Canada, devenue avantageuse, provoqua une baisse assez forte qui s'est maintenue jusqu'à ce jour.

Sur le marché de Saint-Louis, les prix de l'orge ont été, pendant les années :

	1861.	1863.	1864.
	—	—	—
Janvier	50 à 55	0.55 à 0.62	1.25 à 1.37
Février	48 à 55	0.72 à 0.90	1.20 à 1.30
Mars	40 à 45	0.70 à 0.80	0.70 à 0.98
Avril	41 à 44	0.54 à 0.68	0.65 à 0.75
Mai	38 à 42	0.55 à 0 62	0.57 à 0.70
Juin	40 à 43	0.51 à 0.57	0.50 à 0.55
Juillet	32 à 35	0.50 à 0.55	0.52 à 0.62
Août	33 à 38	0.50 à 0.55	0.75 à 0.80

	1861.	1863.	1864.
Septembre	28 à 33	0 55 à 0 80	0.62 à 0.70
Octobre	30 à 32	0.82 à 1.12	0.60 à 0.73
Novembre	30 à 31	0.95 à 1.12	0.58 à 0.68
Décembre	30 à 32	1.00 à 1.15	0.55 à 0.67

A New-York, le prix est généralement de 10 à 15 cents (pendant la guerre, de 15 à 40 cents) supérieur à celui des marchés de l'Ouest.

SARRASIN OU BLÉ NOIR

Les quantités de sarrazin que produisent les États Unis ne peuvent entrer que pour une part très minime dans les produits de leur agriculture. On ne s'en sert d'ailleurs que pour la confection de galettes qui, pendant que la farine du blé noir est fraîche encore, sont très goûtées même de la classe riche. Ces gâteaux forment avec ceux de maïs une forte partie de la nourriture des campagnes et absorbent plus de la moitié de la production; le reste sert à l'engraissement des volailles.

En 1850, la récolte avait été de 8,956,102 boisseaux, dont :

Provenant de New-York	3,183,955
— de la Péninsule	2,193,692
— du New-Hampshire	878,934
— de l'Ohio	638,060

En 1860, la production s'est élevée à 17,651,061 bushels, dont :

Récoltés en Pensylvanie	5,572,026
— dans le New-Nork	5,126,305
— dans l'Ohio	2,327,005
— dans le New-Hampshire	877,386

Voici maintenant les chiffres détaillés pour l'année 1864 :

ÉTATS.	Nombre d'acres.	Récolte par acre.	Produit.	Prix par bush.	Valeur.
		Bushel.	Bushels.	Cents.	Dollars.
Pensylvanie	404,157	18 3/4	7,577,955	117	8,847,262
New-York	313,488	18	5,677,490	114	6,453,444
Ohio	76,479	17	1,300,141	110	1,430,155
New-Jersey	54,191	17	921,256	144	1,326,609
Michigan	68,620	12	823,453	119	975,792
Connecticut	23,342	16 3/5	387,477	135	523,094
Maine	18,465	19	350,837	128	449,071
Illinois	16,492	17	280,370	110	308,407
Iowa	15,800	17 1/2	276,524	114	315,237
Indiana	14,712	18 1/2	272,171	124	338,399
Vermont	10,954	19 1/5	210,516	104	218 937
Maryland	9,657	19 3/5	189,285	158	299,070
Massachusetts	6,829	16 1/4	110,972	125	138,715
New-Hampshire	4,564	19 1/6	87,447	132	115,430
Wisconsin	4,440	16 1/2	73,258	89	65,016
Missouri	4,615	16 5/7	72,461	107	77,533
Minnesota	1,796	17 2/5	31,714	123	39,114
Kansas	1,619	15	24,288	125	30,360
Delaware	782	20	15,641	100	15,641
Kentucky	698	20 1/5	14,187	138	19,507
Rhode-Island	»	»	3,097	»	»
Totaux	1,051,700	17 3/4	18,700,540	118	21,986,763
Contre en 1863	1,054,627	15	15,815,159	80	12,662,388

En 1865, la récolte a été de 18,331,019 bushels, d'une valeur de 12,660,469 dollars.

AVOINE

Ce grain est, après le maïs, le plus important quant aux quantités annuellement produites des États-Unis, où l'on en récolte de 5 à 10 millions de boisseaux de plus que de blé. Dans l'Amérique du nord, l'avoine est, après le foin, la base principale de la nourriture des chevaux, et pendant la dernière guerre, le gouvernement de Washington en a employé de très fortes quantités pour l'entretien des chevaux de l'armée. Grâce à cette demande, les prix se sont élevés de 12, 13 et 14 cents à 80 et 85 cents le boisseau.

D'après les recensements officiels de 1850 et 1860, la pro-

duction de l'avoine a été, dans les différents États de l'Union américaine :

	1850. Bushels.	1860. Bushels.
New-York	26,552,814	35,175,133
Pensylvanie	21,538,156	27,387,149
Ohio	13,472,742	15,479,133
Illinois	10,087,241	15,336,072
Wisconsin	3,414,772	11,059,270
Virginie	10,179,144	10,184,865
Jowa	1,524,345	5,879,653
Indiana	5,655,014	5,028,755
Kentucky	8,201,311	4,617,029
New-Jersey	3,378,063	4,539,132
Michigan	2,866,056	4,073,098
Maryland	2,242,151	3,959,298
Missouri	5.278,079	3,680,870
Vermont	2,307,734	3,511,605
Maine	2,181,037	2,988,939
Caroline du nord	4,052,078	2,781,860
Tennessee	7,703,086	2,343,122
Minnesota	30,582	2,202,050
Connecticut	1,258,738	1,522,218
New Hampshire	973,381	1,329,213
Géorgie	3,820,044	1,231,817
Massachusetts	1,165,146	1,180,075
Delaware	604,518	1,046,910
Texas	199,017	988,812
Californie	«	957,684
Caroline du sud	2,322,155	936,974
Orégon	61,214	900,204
Alabama	2.965,696	716,435
Arkansas	656,183	502,866
Rhode-Island	215,232	234,453
Mississippi	1,503,288	121,033
Kansas	«	80,744
Louisiane	89,637	65,845
Floride	66,586	46,779
Territoire	19,039	465,593
Ensemble	146,584,179	172,554,688

Depuis 1860, de nouveaux progrès ont été faits, et en 1863 les États du nord ont produit au delà de 174 millions de boisseaux d'avoine; en 1864, ce chiffre a même atteint 177 millions de bushels. Enfin, en 1865, la récolte des États du nord a donné au delà de 225 millions de boisseaux.

Voici les chiffres détaillés pour la récolte 1864 :

ÉTATS.	Nombre d'acres.	Récolte par acre.	Produit.	Prix par bush.	Valeur.
		Bushels.	Bushels.	Cents.	Dollars.
Pensylvanie	1,287,430	29 1/4	37,657,329	87	32,761.876
New-York	1,553,250	23	35,726,746	94	33,381.261
Illinois	779,003	31 1/5	24,273,751	61	14,806,988
Ohio	497,546	29	14,428,833	72	10,417,617
Wisconsin	437,945	27 1/2	12,043,538	60	7,226,123
Jowa	291,042	32	9,313,369	53	4,926,086
Indiana	234,030	26	6,084.793	74	4,478,408
New-Jersey	176,384	32 1/2	5,735,647	91	5,227,640
Maryland	246,813	22	5,429,094	87	4,724,008
Michigan	185,005	26	4.810,136	76	3,643,678
Kentucky	179,229	24 1/4	4,346,326	79	3,444,463
Vermont	109,452	33	3,611,938	87	3,142,386
Minnesota	78,582	28 3/4	2,259,232	73	1,660,536
Missouri	84,297	25 1/4	2,128,522	72	1,521,893
Maine	95,591	22	2,102,994	101	2,124.024
Connecticut	67,044	30	2,011,334	100	2,011,334
Massachusetts	45,430	26 1/4	1,194,827	104	1,242,620
Delaware	49.351	24	1,184,437	80	947,550
New-Hampshire	45,662	24	1,095,891	92	1,008,220
Nebraska	7,974	28	223,284	68	152,577
Rhode-Island	5,542	33	182,873	99	180.587
Kansas	5,051	29	146,500	97	141,372
Totaux	6,461,750	27 1/4	175,990,194	80	139 381,247

Quant aux prix, ils ont été à New-York, de 1835 à 1863, comme suit :

	PRIX LE PLUS ÉLEVÉ.		PRIX LE MOINS ÉLEVÉ.		PRIX MOYEN.
1835	En Avril	0.33 c[ts]	Juillet	0.75 c[ts]	0.40 1/2 à 0.56 c[ts]
1836	— Juillet	0.40	Avril	0.75	0.46 1/2 à 0.59
1837	— Septembre	0.40	Février	0.75	0.47 à 0.58
1838	— Février	0.25	Novembre	0.60	0.35 à 0.44
1839	— Décembre	0.30	Janvier	0.60	0.42 à 0 52
1840	— Septembre	0.24	Février	0.43	0.29 à 0.39
1841	— Mars	0.37	Novembre	0.50	0.43 à 0.44
1842	— Octobre	0.23	Mars	0.53	0.35 à 0.38
1843	— Mai	0.27	Janvier	0.34	0.28 à 0.30

	PRIX LE PLUS ÉLEVÉ.		PRIX LE MOINS ÉLEVÉ.		PRIX MOYEN.
	—		—		—
1844	En Septembre	0.27	Février	0.37	0.31 à 0.32
1845	— Mai	0.29	Décembre. . .	0.51	0.37 à 0.38
1846	— Septembre	0.28	Janvier	0.48	0.39 à 0.40
1847	— Janvier	0.39	Juin	0.65	0.48 à 0.50
1848	— Septembre	0.32	Janvier	0.51	0.40 à 0.42
1849	— Avril	0.33	Décembre. . .	0.49	0.38 à 0.39
1850	— Août	0.37	Juin	0.51	0.42 à 0.44
1851	— Octobre.	0.33	Mars	0.51	0.43 à 0.44
1852	— Mai	0.37	Janvier	0.48	0.42 à 0.43
1853	— Juillet	0.41	Décembre. . .	0.52	0.47 à 0.48
1854	— Août	0.43	Juin.	0.75	0.53 à 0.55
1855	— Octobre.	0.42	Mai	0.82	0.59 à 0.60
1856	— Juin	0.35	Septembre . .	0.50	0.42 à 0.44
1857	— Décembre. . . .	0.40	Juillet	0.66	0.51 à 0.54
1858	— Juin	0.40	Septembre . .	0.53	0.44 à 0.46
1859	— Août	0.36	Février	0.58	0.47 à 0.49
1860	— Novembre	0.37	Janvier	0.47	0.41 à 0.42
1861	— Juillet	0.30	Décembre. . .	0.47	0.35 à 0.36
1862	— Avril	0.37	Décembre. . .	0.67	0.47 à 0.49
1863	— Septembre	0.53	Décembre. . .	0.90	0.76 à 0.77

A Chicago, l'avoine était cotée :

	N° 1.	N° 2.	N° 3.
En août 1859	25 à 28	23 à 26	21 à 22
— oct., nov. et déc. 1860.	16 1/2 à 18	15 à 16	15 »
— septembre 1861 . .	13 à 14 1/2	12 »	10 »
— septembre 1862 . .	31 1/2 à 32 1/2	» »	30 »
— septembre 1863 . .	42 à 54	40 à 52	38 à 48
— mars 1864	63 à 65	61 à 63	61 »
— juin 1864	70 à 78	67 à 75	» »
— octobre 1864 . . .	57 à 64	» »	» »
— janvier 1865 . . .	61 à 65	59 à 63	» »
— mars 1865	45 à 59	57 à 58	» »

A Saint-Louis, les prix sont encore généralement moins élevés qu'à Chicago ; voici les cotes pour 1861-63-65 :

	1861.	1863.	1865.
	—	—	—
Janvier	28.31	67.75	92.96
Février	29.33	83.90	90.33
Mars	25.30	80.85	75.85
Avril	26.31	74.82	58.65

	1861.	1863.	1865.
	—	—	—
Mai	25.33	71.79	52.58
Juin	20.27	71.78	43.57
Juillet	20.23	72.80	53.60
Août	23.27	51.62	39.58
Septembre	23.28	55.72 ½	45.50
Octobre	25.29	76.82	48.55
Novembre	23.27	78.87	41.46
Décembre	29.31	89.97	41.47

RIZ

Cette plante annuelle, de la famille des graminées et originaire des Indes, fut importée pour la première fois dans la Caroline en 1701, année dans le courant de laquelle les bâtiments apportèrent à Charleston un chargement complet de *benafouli* et de *guondoli* des Indes, et un autre de *riz de Madagascar*. Grâce à son sol marécageux éminemment favorable à la culture de cette plante, la Caroline du sud produisit bientôt assez de riz pour pouvoir en exporter, et en 1724, 18,000 tierçons furent déjà expédiés vers l'Europe.

Le terrain qui doit servir à la culture du riz doit déjà être préparé à ce genre d'exploitation, vers la fin de l'automne; il faut y établir des fossés par lesquels on fait arriver les eaux des rivières, pour inonder le sol encore frais, ou bien, s'il le faut, on se sert de ces rigoles pour écouler le trop plein. Ponr creuser ces canaux, on se sert d'un ditch-digger (creuseur de fossés), qui consiste généralement en un brancard en fer renfermant une roue qui est formée de deux plaques en fer reliées entre elles par des montants fixes, contournés en larges cuillers qui coupent le sol quand la roue tourne et que le brancard avance. Ces montants enlèvent la terre, la portent sur un plan incliné situé au sommet de la

machine et dont elle est rejetée de côté. Vers le printemps, on défriche la terre, on établit encore de petits canaux dans lesquels on sème le riz vers le mois de mai. La chaleur intense qui règne dans ces contrées méridionales fait pousser la plante, et, au bout de quatre mois, celle-ci est arrivée à maturité; on fait sécher le sol, et on récolte les produits à l'aide de la faucille, en coupant à moitié la paille; ensuite on lie le riz en gerbes pour le battre en grange, soit à l'aide de machines soit à l'aide du fléau. Une fois le grain séparé de la paille, on le fait sécher sous des hangars ou aux rayons du soleil, puis on le passe par des cribles différents pour rendre l'épuration aussi complète que possible. Avant d'être livré au commerce, le riz est encore soumis, sur les rizières, à une dernière opération, qui consiste à le débarrasser de l'enveloppe jaunâtre qui lui est adhérente, et avec laquelle il porte le nom de *riz en paille*.

Dans les Carolines, on compte que le produit par acre est de 50 à 80 boisseaux, suivant la qualité du sol; le bushel pèse de 26 à 27 livres. Aux environs de Savannah, la valeur des rizières est de 140 à 200 dollars l'acre, soit plus de deux fois la valeur des meilleurs terrains à sucre du Mississipi et de la Louisiane. On distingue aux États-Unis le riz de la Caroline et le riz de la Louisiane. La première se subdivise en riz de la Caroline proprement dit, dont le grain est d'un blanc mat transparent; il est allongé, sans odeur et d'une saveur franchement farineuse, et en riz de Savannah, dont le grain est plus petit, plus cassé, et qui présente une teinte plus rougeâtre. Enfin le riz de la Louisiane est de moins belle apparence que les deux qualités précédentes, mais il est plus savoureux et contient plus de principes nutritifs.

Outre ces différentes sortes, il faut aussi signaler le riz

sauvage ou froment de la mer (*Zizania aquatica*), qui croît en abondance dans les terrains marécageux des grands lacs du Mississipi supérieur et de la Louisiane. C'est un des principaux aliments des Indiens et des oiseaux de passage.

Voici, d'après les chiffres officiels, l'importance des récoltes de riz pour les années 1850 et 1860 :

	1850. — Livres.	1860. — Livres.
Caroline du sud	159,930,613	119,100,528
Géorgie	38,950,691	52,507,652
Caroline du nord	5,465,868	7,593,976
Louisiane.	4,425,349	6,455,017
Mississipi	2,719,856	657,293
Alabama	2,312,252	499,559
Floride	1,075,090	223,209
Tenessee	258,854	30,516
Texas	88,203	25,670
Kentucky	5,688	24,407
Missouri.	700	9,767
Virginie.	17,154	8,225
Californie	»	1,800
Indiana	»	1,219
New-York	»	1,120
Arkansas	»	215
Ensemble	215,313,497	187,140.173

L'emballage des riz aux États-Unis consiste en tierçons, demi-tierçons et en barils; cet article s'y vend en dollars par 100 livres après déduction de la tare nette.

Voici le tableau des exportations du riz, depuis 1821 à 1862 :

	Barils.	Tierçons.	VALEUR. — Dollars.
1821	»	88,221	1,494,307
1822	»	87,089	1,553,482
1823	»	101,365	1,820,995

	Barrils.	Tierçons.	VALEUR. — Dollars.
1824	»	113,229	1,882,982
1825	»	97,015	1,925,245
1826	»	111,063	1,917,445
1827	»	113,528	2,343,908
1828	»	175,019	2,620,696
1829	»	132,923	2,514,370
1830	»	130,697	1,986,324
1831	»	116,517	2,016,267
1832	»	120,327	2,152,631
1833	»	144,163	2,744,418
1834	»	121,886	2,122,272
1835	»	119,851	2,210,331
1836	»	212,983	2,548,750
1837	»	106,084	2,309,279
1838	»	71,048	1,721,819
1839	»	93,320	2,460,198
1840	»	101,660	1,942,076
1841	»	101,617	2,010,107
1842	»	114,617	1,907,387
1843	»	106,766	1,625,726
1844	»	134,715	2,182,468
1845	»	118,621	2,160,456
1846	»	124,007	2,564,991
1847	»	144,427	3,605,896
1848	»	100,403	2,331,824
1849	»	128,861	2,569,362
1650	»	127,069	2,631,557
1851	»	105,590	2,170,927
1852	»	119,733	2,470,029
1853	»	67,707	1,657,658
1854	»	105,121	2,634,127
1855	19,774	52,520	1,717,953
1856	81,038	58,668	2,390,233
1857	74,309	64,332	2,290,400
1858	49,283	64,015	1,870,578
1859	69,946	81,820	2,207,148
1860	77,837	84,163	2,567,399
1861	50,038	39,162	1,382,178
1862	7,335	2,146	156,899

Les riz exportés en 1861 ont été dirigés vers les contrées suivantes :

	Barils.	Tierçons.	VALEUR. Dollars.
Espagne et îles Canaries	22	»	212
Antilles espagnoles	1,271	13,380	3613,74
Iles Britanniques	14	5,633	146,766
Colonies angl. dans l'Amérique septentr.	9,485	476	16,132
— des Antilles / — de l'Amérique méridionale	756	1,577	43,551
— de la Méditer. et de l'Afrique.	134	8	1,588
France	1,402	5,397	154,443
Colonies françaises	1,131	392	20,746
Brême	600	3,162	78,933
Hambourg	»	1,004	25,777
Hollande et possessions	1,165	1,927	51,937
Belgique	»	2,137	51,519
Danemark et colonies	3,957	306	25,052
Russie	20	257	6,854
Portugal et colonies	106	19	1,554
Possessions suédoises	50	10	601
Italie	»	1	19
Ports d'Afrique	415	186	9,184
Iles du Pacifique	31	40	1,184
Haïti et Saint-Domingue	8,859	261	102,179
Brésil	7,173	405	84,898
Nouvelle-Grenade et Venezuela	3,902	747	60,004
Buenos-Ayres	4,367	»	46,025
Uruguay	3,465	18	40,360
Chili	1,680	22,770	39,198
Mexique	294	102	6,702
Amérique centrale	13	42	793
Pérou	26	6	513
Pêcheries	»	3	80

Voici les prix mensuels du riz Caroline sur le marché de New-York, pour les années 1859, 1861 et 1863 :

	1859.	1861.	1863.
Janvier	3.00 à 3.25	3.25 à 3.50	3.75 à 4.50
Février	3.37 à 3.62	3.00	4.75 à 5.00

	1859.	1861.	1863.
	—	—	—
Mars	3.50 à 3.75	3.00	4.75 à 5.25
Avril	3.62 à 3.87	3.00	4.75 à 5.25
Mai	3.37 à 3.62	5.00	4.50 à 5.00
Juin	4.25 à 4.50	5.37 à 5.62	4.75 à 5.25
Juillet	4.00 à 4.37	5.12 à 5.37	7.25 à 8.50
Août	3.62 à 3.87	5.12 à 5.37	6.50 à 7.75
Septembre	3.50 à 3.75	5.87 à 6.25	6.25 à 7.75
Octobre	3.37 à 3.62	7.12 à 7.25	6.25 à 7.75
Novembre	3.37 à 3.62	7.00 à 7.25	6.75 à 7.75
Décembre	3.50 à 3.75	6.50 à 6.75	7.00 à 8.00

A Boston, les prix ont été :

En 1864 de	7 3/4 à 16	dollars.
— 1863 —	7 à 8 3/8	—
— 1862 —	4 1/2 à 7 3/4	—
— 1861 —	3 1/2 à 4 7/8	—
— 1860 —	3 1/4 à 4 3/4	—
— 1859 —	3 à 4	—
— 1858 —	3 5/8 à 5 3/4	—
— 1857 —	3 1/2 à 5 1/2	—
— 1856 —	3 3/4 à 5 1/2	—
— 1855 —	4 1/8 à 6 3/8	—

SUCRES

Les sucres cristallisables produits par les États-Unis donnent lieu à des exploitations très importantes. Outre l'érable qui est un des arbres indigènes les plus estimés, on retire encore le sucre de la canne dont les premiers plants ont été importés de Démérara, et du sorgho dont le jus exprimé peut se cristalliser, et qui a été introduit dans les États du nord-ouest et dans la Louisiane. Enfin, on retire aussi du sucre des betteraves et du maïs, mais cette production est encore trop minime pour pouvoir entrer en ligne de compte.

Avant la dernière guerre civile les diverses branches de l'industrie sucrière avaient pris un développement naturel considérable; développement qui permit à l'industrie américaine d'essayer de lutter sur quelques marchés étrangers contre les produits d'autres provenances, et qui menaçait à la fois les cultures et les raffineries des possessions espagnoles et notamment celles de Cuba.

SUCRE DE CANNE

La production du sucre de canne, dont le foyer principal est dans la Louisiane, ne s'élevait encore en 1830 qu'à environ 80,000 boucauts (1), ou près de 40 millions de kilogrammes; en 1835, elle était retombée à 30,000 boucauts ou 15 millions de kilogrammes, pour se relever ensuite et monter :

	Boucauts.
En 1840 à	87,000
— 1845 à	186,000
— 1850 à	237,000
— 1855 à	235,000
— 1860 à	302,000
— 1861 à	390,000

En 1853, la production du sucre de canne avait même atteint le chiffre de 450,000 boucauts ou 225 millions de kilogrammes, ce qui provint surtout de la crise qui, vers cette époque, affecta les cotons et qui ramena les capitaux et les bras vers la culture de la canne. Aujourd'hui ce magnifique pays, qui, avant la guerre, possédait encore ses 1,300 plantations et produisait de 150 à 200,000 tonnes de sucre, est pour ainsi dire perdu pour cette production

(1) Un boucaut de 1,100 livres = 500 kilogr. environ.

qui ne s'y élève plus qu'à 5 millions de kilogrammes environ. Il est vrai que maintenant la paix est rétablie et le Sud soumis, mais celui-ci est ruiné pour un temps plus ou moins long, dans ses principales cultures, entre autres celle du sucre si étroitement liée, en Amérique, à l'institution de l'esclavage, motif pour lequel le Sud ne pourra pas se relever pour l'industrie sucrière, avant que la révolution sociale provenant de la ruine de l'oligarchie territoriale des anciens États confédérés ait eu son contre-coup dans les colonies à esclaves de l'Espagne, ce qui ne se fera pas attendre; car, avec le caractère américain tel que nous le connaissons, il est impossible de supposer que le régime abhorré pour lequel on s'est battu pendant quatre ans continue à subsister dans les eaux limitrophes du golfe, alors que la liberté règne sur le continent.

Une autre cause qui entrave l'exploitation du sol dans le sud c'est que depuis le rétablissement de la paix la pénurie des hommes y a été très grande. Dans les villes, les gages sont tellement élevés que les ouvriers blancs et noirs ne se soucient pas d'aller travailler dans les plantations. Ce manque de bras empêche naturellement les planteurs d'étendre leurs cultures, de manière que la production intérieure ne pourra pas se relever de sitôt et que la consommation des États de l'Union, qui est supérieure à celle de l'Angleterre, se trouvera encore longtemps obligée d'aller chercher le sucre dont elle a besoin sur les marchés des Indes occidentales, de l'Amérique du sud et jusque dans les ports de l'Europe. Dans ces circonstances, on comprendra facilement que le nord ait eu intérêt à s'attacher à faire fructifier chez lui la production du sucre; déjà on a planté des milliers d'acres de sorgho dans l'Iowa, le Minnesota, etc.; la betterave, également implantée dans les États du nord et

de l'ouest où elle trouve des conditions culturales et économiques supérieures à celles de l'Europe, fera aussi des progrès notables et contribuera sans doute à restreindre, dans un temps plus ou moins éloigné, les débouchés des Antilles et de l'Amérique méridionale.

La consommation du sucre aux États-Unis, qui n'était en moyenne que de 16 livres par tête (habitant blanc) en 1840, s'est élevée à 36 livres de 1855 à 1860. C'est surtout dans les États de l'ouest que l'augmentation a été la plus sensible ; elle y a été de :

De 1839 à 1844 de	53 p. c.
— 1845 à 1849 —	80 —
— 1850 à 1860 —	70 —

La somme totale de l'Union a été :

En 1859 de	426,000 tonnes.
— 1860 —	415,000 —
— 1862 —	432,400 —
— 1863 —	284,300 —
— 1864 —	221,000 —
— 1865 —	348,000 —

Ces statistiques constatent donc que, par suite de la fin de la guerre civile, la consommation du sucre augmente fortement. Aujourd'hui elle s'alimente encore d'articles à bon marché et surtout d'une grande proportion de mélasse ; mais tout porte à croire que, même en admettant que les demandes des États-Unis souffrent encore par suite des hauts droits et par les similaires remplaçant le sucre de canne, elles réatteindront bientôt le chiffre de 400,000 tonnes, ce qui amènera une nouvelle concurrence des acheteurs

américains dans les colonies produisant le sucre en cannes, et un mouvement à la hausse lent, mais ferme et solide.

D'après M. Victor Denis, la consommation du sucre dans les pays de l'Europe et dans les États-Unis a été, de 1856 à 1859, comme suit :

	CONSOMMATION LOCALE. — (Kilog.)	PAR TÊTE. — (Kilog.)
États-Unis.	477.000.000	17.036
Angleterre.	439.146.000	15.134
Suisse	19.372.400	7.749
France.	185.205.371	5.139
États Sardes	18.766.219	4.364
Belgique	15.500.000	3.400
Portugal	11.402.000	3.260
Zollverein.	81.616.700	2.470
États romains	6.724.000	2.150
Autriche	56.182.000	1.467
Naples	8.000.000	1.160
Espagne	12.535.000	0.790

Il ne sera pas sans intérêt de donner ici au lecteur quelques notes sur les procédés employés pour la fabrication du sucre de canne, et d'abord donnons une courte description de la plante.

L'*Arundo saccharifera* ou canne à sucre est une plante de la famille des graminées qui se reproduit par boutures ayant environ 4 décimètres de long et de six à huit boutons. On les couche deux par deux dans des ouvertures pratiquées dans le sol et qui ont une largeur de 8 décimètres sur une profondeur de 16 centimètres; on recouvre les boutures de 5 à 6 centimètres de terre et au bout de trois semaines les jeunes plantes paraissent à la surface du sol; ce n'est cepen-

dant qu'après huit à neuf mois que les cannes commencent à fleurir et alors il leur faut encore trois mois environ pour arriver à maturité. Lorsque les cannes sont parfaitement mûres, elles ont une hauteur variant de 8 à 12 pieds suivant le climat, le terrain et la culture, et un diamètre d'environ 4 centimètres; leur couleur est jaunâtre; elles sont partagées par des nœuds saillants et circulaires dont partent des feuilles qui tombent aux approches de la maturité. Les tiges contiennent une moelle spongieuse d'un gris brunâtre qui renferme un suc visqueux très doux. Pour extraire le sucre on coupe les cannes par le pied après en avoir enlevé la partie supérieure, puis on les porte au moulin où elles sont pressées entre des cylindres en fonte ou en pierre, placés horizontalement les uns à côté des autres et mis en mouvement par la vapeur ou à l'aide d'un manége. Le jus qui en découle entre tellement vite en fermentation qu'il est nécessaire de le cuire immédiatement; à cet effet on le conduit, après l'avoir laissé pendant une heure environ dans un grand réservoir, dans une chaudière placée sur un fourneau à la suite de quatre autres chaudières de moindre dimension. La première dite « la grande » est la plus éloignée du foyer et sert à la défécation, c'est à dire à l'opération qui a pour but de débarrasser le suc exprimé des matières étrangères qu'il contient; l'agent chimique employé à cette fin est la chaux. Le suc amené au bouillon reçoit un peu de chaux vive; une écume composée principalement de fécule et de parenchyme se forme et alors on doit avoir soin de séparer cette écume jusqu'au moment où l'ébullition achève la défécation. Après cette première opération le suc ainsi déféqué est transvasé à l'aide d'un puisoir dans la chaudière suivante, de seconde grandeur, et désignée sous le nom de « la propre. » Là le jus est soumis à l'évaporation par une ébullition soutenue et par une

nouvelle addition de chaux; les écumes qui se forment de nouveau sont également enlevées. De la seconde chaudière le liquide sirupeux passe dans la troisième appelée « le flambeau » où la clarification s'achève, puis dans la quatrième nommée « le sirop » où il continue à se concentrer et enfin dans la cinquième dite « la batterie » où s'opère la cuite. Le sirop étant cuit est versé dans de grands bacs percés de plusieurs trous bouchés avec des chevilles en bois entourées de paille de maïs; on le laisse refroidir et cristalliser pendant vingt-quatre heures, puis on l'agite avec un mouveron pour achever la cristallisation; après quoi on opère l'égouttage en débouchant les trous par où le sirop, qui a conservé sa fluidité, s'échappe et prend le nom de MÉLASSE. Le sucre resté dans les bacs est exposé à l'air pour lui faire perdre l'humidité qu'il peut encore contenir et est mis ensuite dans des barriques ou sacs, prêts à être expédiés.

Les différents États de l'Union américaine où on cultive le sucre en cannes sont :

			Boucants.		Boucauts.	
La Louisiane, qui a produit en 1860			297,816	contre	226,001	en 1850
La Floride	—	—	1,761	—	2,750	—
La Géorgie	—	—	1,167	—	846	—
Le Texas	—	—	590	—	7,351	—
Le Mississipi	—	—	244	—	8	—
La Caroline du sud		—	198	—	77	—
L'Alabama	—	—	108	—	87	—
La Caroline du nord		—	38	—	3	—
Ensemble pour l'Union			302,205	—	237,137	—

Avant la guerre, la Louisiane possédait 1,291 sucreries dont 1,027 avaient déjà accepté les procédés de fabrication les plus parfaits, des machines mues à la vapeur et de la force de 3 à 6 chevaux y avaient remplacé les anciens appareils à

bras pour l'extraction du jus des cannes. Sur les 234 autres plantations les cannes étaient encore pressées à l'aide d'un manége. En 1864-65, il n'y avait plus dans la Louisiane que 175 sucreries en activité; elles ont produit 6,755 boucauts de toutes grandeurs et qualités y compris les fonds de citernes.

Voici l'importance de la récolte (de 1864-1865) pour chaque district comparée à celle de 1861-62 :

	1861-62. — Boucauts.	1864-65. — Boucauts.
Orléans	1,790	26
Saint-Bernard	6,640	371
Plaquemines	22,433	2,301
Terrebonne	28,839	426
Assomption	37,766	963
Lafourche	29,781	118
Saint-Charles	19,191	73
Saint-Jean-Baptiste	48,848	43
Saint-James	34,224	261
Ascension	30,722	1,285
Iberville	41,921	419
Jefferson	11,086	302
Saint-Mary	48,779	61
Point-Coupé	22,565	4
Bâton-Rouge occidental	24,697	35
— oriental	10,949	60
Ensemble	390,232	6,755

Le poids moyen de la récolte de 1864-1865, a été de 1,100 livres par boucaut.

La production de la mélasse a été comparativement considérable; on l'évalue à 16,000 barils. En général on estime que les planteurs obtiennent 60 à 70 gallons de mélasse par millier de livres.

Voici pour les années 1850 et 1860 les chiffres officiels de la production des mélasses de cannes :

	1850.	1860.
	—	—
	Gallons.	Gallons.
Louisiane	10,931,177	14,535,157
Géorgie	216,245	546,770
Floride	352,893	435,890
Texas	441,918	388,937
Tennessee	7,223	294,322
Alabama	83,428	81,694
Missouri	5,636	22,305
Caroline du sud	15,904	15,144
Caroline du nord	704	12,494
Mississipi	18,318	3,445
Delaware	50	761
Virginie	40,322	50
Maryland	1,430	45
Autres États	621,449	66
Pour l'Union	12,696,697	16,337,080

Les importations de sucres pendant les années 1861 et 1862, ont été comme suit en livres :

	1861.	1862.
	—	—
1° Sucres bruts :		
Des possess. espagnoles des Antilles	429,708,596	472,877,609
Des îles Philippines	29,082,521	6,140,842
Du Brésil	9,854,255	14,814,797
Des possess. anglaises des Antilles.	5,407,370	7,571,232
— — aut. d'Amérique	2,282,117	449,467
— — des Indes, etc.	6,277,211	614,896
Des Iles Britanniques	»	4,370,856
De la Hollande et colonies	8,001,899	5,618,963
Des colonies françaises des Antilles	468,999	3,266,409
A reporter	491,082,968	517,725,071

	1861.	1862.
	—	—
Report.	491,082,968	517,725,071
De la France	»	2,370,737
De la Chine et du Japon.	14,617,638	2,637,707
Du Pérou et de l'Équateur. . . .	»	1,185,343
Des îles et ports du Pacifique . . .	999,958	1,893,819
Du Danemark et ses possessions. .	1,539,541	1,400,411
De la Suède et ses colonies. . . .	5,207	3,409
De Haïti et Saint-Domingue. . . .	156,505	641,034
Du Mexique	536,160	239,263
De l'Amérique centrale	273,308	116,701
De la Nouvelle-Grenade et Vénezuela	4,868	10,290
De Libéria et ports d'Afrique . . .	42,393	12,000
D'Allemagne.	»	98
Ensemble, livres	509,258,546	528,285,883
D'une valeur de dollars	21,303,155	19,006,025
2° Sucres clarifiés . . . . . . Livres	»	28,513,278
3° — raffinés . . . . . . —	256,850	340,368
4° — divers, Sucreries, etc. . . .	13,531	3,655

Par contre on a exporté des États-Unis :

	1861.	1862.
	—	—
Sucre brut indigène, livres	3,275,024	1,284,849
— étranger, —	48,842,870	18,718,279
Ensemble, livres	52,117,894	20,003,128
D'une valeur de dollars	2,645,691	900,509
Sucre raffiné indigène, livres. . . .	3,236,110	1,470,403
— étranger —	4,245,584	4,833,586
Sucre en poudre étranger.	69,577	»
Sucreries étrangères.	987	280
Ensemble, livres	7,552,248	6,304,269
D'une valeur de dollars	670,264	634,653

Le sucre brut des États-Unis exporté a été expédié vers les contrées suivantes :

	1861.	1862.
	—	—
Colonies anglaises de l'Amér. sept., liv.	2,380,136	1,268,684
Autres possessions anglaises	212,513	»
Colonies portugaises.	34,777	7,500
Mexique	1,607	5,294
Colonies espagnoles	1,331	2,430
Libéria et ports d'Afrique	3,040	362
Colonies scandinaves	»	349
Nouvelle Grenade et Venezuela. . . .	»	230
Colonies françaises	5,920	»
Turquie d'Asie	85,000	»
Haïti	71,784	»
Chili	316,780	»
Buenos-Ayres	120,670	»
Amérique centrale	3,440	»
Chine	32,000	»
Russie d'Asie	6,026	»
Ensemble, livres	3,275,024	1,284,849
D'une valeur de dollars	301,329	90,022

Quant aux prix, le sucre de la Louisiane est toujours coté sur les marchés américains à un cents la livre au dessus de celui de Cuba. Voici les prix pour le marché de New-York de 1843 à 1863 :

	SUCRE LOUISIANE.	SUCRE CUBA.
	—	—
	Cents.	Cents.
1843	4 3/4 à 6	5 1/4 à 6 1/2
1844	5 1/2 à 7	6 à 6 1/2
1845	5 à 6 3/4	5 1/2 à 6 1/2
1846	5 1/2 à 7 1/4	6 1/2 à 7
1847	6 à 7	5 1/2 à 6 3/4
1848	3 à 4 3/4	3 1/4 à 4 3/4
1849	4 1/4 à 5 1/4	4 à 5
1850	4 3/4 à 5 2/3	4 1/2 à 5 3/4
1851	4 1/2 à 6	4 à 6

	SUCRE LOUISIANE. — Cents.	SUCRE CUBA. — Cents.
1852	3 3/4 à 5	3 3/4 à 5 3/4
1853	4 à 5 1/2	4 à 5 1/3
1854	4 à 5 1/2	4 1/4 à 5 1/4
1855	5 à 6 1/4	5 1/4 à 6 1/4
1856	7 à 8 1/2	7 à 8 1/2
1857	9 à 11	7 1/2 à 9 1/2
1858	5 1/2 à 7 1/2	5 à 7 1/4
1859	5 1/4 à 7 1/2	5 à 7
1860	6 1/4 à 8	5 1/2 à 7 1/4
1861	5 à 7	4 3/4 à 6 1/4
1862	8 1/2 à 9 1/2	6 1/2 à 8 1/3
1863	9 1/4 à 12 1/2	9 1/2 à 11 1/2

SUCRE D'ÉRABLE

L'*Acer saccharinum* est un grand et bel arbre appartenant au genre type de la famille des acéracées. Son feuillage, vert tendre au printemps, est d'un rouge pourpre en automne; son bois, beaucoup plus dur que le chêne, est d'un blanc gris à fibres fines, serrées, lustrées et ordinairement en zigzag. Cet arbre croît bien pourtant, mais sa végétation est le plus rapide dans les sols pierreux et l'on en rencontre des forêts entières dans les États du nord, du centre et du nord-ouest de l'Union américaine ainsi que dans le Canada. Par incision on en extrait un jus semblable à celui de la canne; un récipient placé au pied de l'arbre reçoit le sucre qui s'écoule et qu'on verse ensuite dans une grande chaudière suspendue sur un feu très vif au milieu des bois. Pendant l'ébullition, on agite avec un mouveron le liquide qui s'épaissit et qui prend alors une couleur jaunâtre quelquefois brunâtre. Le sirop est versé dans des formes rondes en bois, où il se solidifie, et est ensuite livré au commerce.

Le sucre d'érable n'est pas encore répandu hors des États-

Unis et du Canada, mais dans ces pays il joue déjà un rôle très important et qui ne peut devenir que plus considérable d'année en année, l'érable étant appelé, avec le sorgho, de vivre à côté de la canne pour venir en aide à celle-ci et concourir avec elle à alimenter une consommation toujours croissante.

La production du sucre d'érable dans les différents États de la Fédération a été, en 1850 et 1860, comme suit :

	1850.	1860.
	Livres.	Livres.
New-York	10,357,487	10,816,458
Vermont	6,349,357	9,819,939
Ohio	4,588,209	3,323,942
Michigan	2,439,794	2,988,018
Pensylvanie	2,326,525	2,768,965
New-Hampshire	1,298,863	2,255,012
Wisconsin	610,976	1,584,406
Indiana	2,921,192	1,515,594
Massachusetts	795,525	1,006,078
Virginie	1,227,665	937,643
Kentucky	437,505	380,941
Minnesota	2,950	370,947
Maine	93,542	306,742
Jowa	78,407	248,951
Missouri	178,910	142,430
Illinois	248,904	131,751
Tennessee	158,557	117,359
Maryland	47,740	63,281
Connecticut	50,796	44,259
Caroline du nord	27,932	30,845
New-Jersey	2,197	3,455
Arkansas	9,330	3,097
Kansas	»	1,548
Géorgie	50	991
Alabama	643	543
Caroline du sud	200	205
Mississipi	»	99
Texas	»	60
Louisiane / Rhode-Island	283	316
Ensemble	34,253,436	38,863,884

La production de la mélasse d'érable a été, en 1860, de 1,944,299 gallons :

		Gallons.
L'Ohio figure dans ce chiffre pour		392,932
Le Michigan	—	384,521
L'Indiana	—	203,028
Le Kentucky	—	139,036
Le New-York	—	131,841
La Pensylvanie	—	127,455
L'Arkansas	—	115,673
La Virginie	—	100,139
L'Iowa	—	97,751
Le Wisconsin	—	83,003
La Louisiane	—	66,470

Le sucre d'érable est en général plus cher que celui de canne.

SUCRE DE SORGHO

La canne à sucre du Nord ou de la Chine, communément appelé sorgho sucré (*Andropogan saccharatus* ou *Sorghum saccharatum*), est une plante saccharifère originaire de la Chine et de l'Afrique et appartenant à la famille des graminées. Elle est légère et bien élancée, d'une hauteur variant, suivant la richesse du sol, de 6 à 10 pieds; sa tige est droite et unie, et ses feuilles sont très flexibles. En général, le sorgho ressemble beaucoup au maïs et contient comme lui une moelle spongieuse imprégnée de jus sucré qui est le plus souvent très difficilement cristallisable.

La canne à sucre de Chine — dont tôt ou tard l'agriculture, l'industrie et le commerce retireront des avantages considérables—fut importée en Europe, en 1851, par M. de Montigny, consul de France à Shanghaï. En 1854, M. le

docteur Browne, envoyé en mission, par le gouvernement de Washington, pour étudier l'agriculture européenne, obtint à Verrières (France) 100 kilog. de graines de Sorgho qu'il s'empressa d'expédier au « commissaire des Patentes » qui en distribua une partie à des fermiers du Massachusetts, de New-York, de Pensylvanie, de l'Illinois et du Minnesota. Deux ans plus tard (en 1856), un voyageur anglais, M. Léonard Wray, introduisit en Europe et en Amérique le *Sorgho imphy* originaire de la partie méridionale d'Afrique. Les graines importées dans les États-Unis furent remises partiellement à MM. Hammond, gouverneur de la Caroline du sud, S. Peters, colonel de la Géorgie, et D. Redmond, éditeur du *Southern Cultivator*. Ces messieurs tâchèrent de propager la culture de ce saccharifère précieux.

Pour bien cultiver le sorgho, il convient de choisir avant tout un terrain sec et chaud; puis d'ouvrir le sol profondément pour que la plante y puise la force nécessaire pour être en état de braver les intempéries et de donner des produits importants et sûrs. Pour le reste, on opère comme pour le maïs. La récolte doit se faire lorsque les semences au milieu de la panicule commencent à s'endurcir, car alors les propriétés saccharines sont le plus développées.

On extrait le jus de la plante le plus souvent à l'aide de presses, quelquefois par macération. Dans le premier cas, les tiges sont pressées entre trois cylindres en fonte dont deux placés latéralement l'un à côté de l'autre, et le troisième, au dessus des précédents. C'est au moyen de ces rolliers que l'on extrait le jus sucré des tiges du sorgho; on fait passer celles-ci entre l'un des cylindres latéraux et celui du milieu, puis entre celui-ci et le second latéral. Le rollier supérieur porte le nom de *roue prédominante* (main roll); celui d'en dessous qui le premier reçoit les tiges du sorgho :

cylindre d'alimentation (feeding roll), et enfin le troisième, *roue des bagasses* (bagasse roll). Les cylindres peuvent être placés horizontalement ou verticalement; dans le premier cas, c'est généralement de la vapeur ou d'un cours d'eau dont on se sert pour obtenir la force motrice nécessaire; dans le second cas, au contraire, le moulin est mis en mouvement par des chevaux, des mulets ou des bœufs.

Voici maintenant quelques notes concernant la production du sucre de sorgho, notes qui peuvent avoir quelque intérêt pour le lecteur. Un acre de terrain riche et bien cultivé peut produire 12,000 cannes, pesant 27,200 livres et fournissant 200 gallons de sirop à 9 livres avoir du poids et 60° fahr :

Ces 200 gallons à 52 cents (prix de 1860)	doll.	104
8 tonnes de bagasses à 2 doll.	»	16
Feuilles, etc.	»	4
Ensemble	»	124

alors que les frais pour obtenir ces 200 gallons ne s'élèvent qu'à 106 dollars, laissant donc un bénéfice de 18 dollars par acre. Les frais sont :

Intérêt du terrain.	doll.	3
10 cords d'engrais à 4 doll.	»	40
Semences	»	1
Pour préparation du terrain, etc.	»	8
Récolte, etc.	»	10
Camionage à la ferme, 14 tonnes.	»	7
Camionage des bagasses et du sirop.	»	3
Fabrication du sirop, 200 gallons à 17 cents . . .	»	34
Ensemble.	»	106

D'après le rapport d'un membre du comité agricole de Providence, dans le Rhode-Island, la fabrication du sirop

ne dépasse pas 16 cents; voici son calcul : 30,000 cannes pèsent 60,000 livres ou 30 tonnes; pour la pression de cette masse il faudra deux moulins à trois cylindres ayant chacun une force de 25 chevaux; on aura donc besoin de :

4 hommes pour alimenter les moulins	doll.	4,00
5 — apporter les cannes	»	5,00
5 — reprendre les bagasses	»	5,00
1 ingénieur	»	2,00
1 ouvrier chauffeur	»	1,50
1 tonnelier	»	1,75
4 hommes pour les cuves à cuire	»	4,00
1 voiturier	»	3,00
1 contre-maître	»	2,00
4 tonnes de charbon pour force motrice et évaporation	»	24,00
Accessoires, 5 p. c.	»	2,75
Coût de dix heures de travail	»	55,00

La production du sirop étant de 475 gallons ou 15 barils, le gallon coûtera 12 cents. Intérêts, risques et bénéfices, 4 cents, ensemble 16 cents.

En 1860 et 1862, la fabrication du sirop de sorgho dans les États de l'Union a été :

	1860. — Gallons.	1862. — Gallons.
Ohio	707,416	6,484,800
Iowa	1,993,474	3,996,928
Illinois	797,096	1,594,182
Missouri	776,101	1,552,202
Indiana	827,777	1,241,665
Michigan	266,509	533,018
Kansas	79,482	158,964
Wisconsin	19,253	38,510
Minnesota	14,974	29,984
Pensylvanie	9,605	19,210
États du sud	1,743,338	Non relevé.
Totaux gallons	7,235,025	15,649,463

Les États du sud qui ont contribué à la production de 1860, sont :

Tennessee	pour	485,828
Kentucky	—	365,861
Caroline du sud.	—	263,475
Virginie	—	221,017
Texas	—	115,051
Géorgie	—	103,450
Alabama	—	67,172
Caroline du nord	—	51,041
Autres États	—	70,443

C'est l'Ohio qui dans cette partie de l'industrie agricole a fait les progrès les plus rapides. En 1860, il ne tenait que le cinquième rang parmi les États producteurs, tandis qu'aujourd'hui il tient la tête et produit presque le double de la quantité fournie par l'État venant immédiatement après lui.

La production par acre en 1862 a été :

Dans le Michigan	183	gallons.
— la Pensylvanie	158	—
— l'Indiana	155	—
— le Kansas.	149	—
— l'Iowa.	148	—
— le Missouri	146	—
— l'Illinois	143	—
— l'Ohio	130	—
— le Wisconsin	125	—
— le Minnesota.	125	—

Le sorgho sucré est un produit dont les emplois sont nombreux et variés. Nous avons déjà vu qu'il est bon à donner un fourrage vert excellent et un jus sucré dont on tire

un parti avantageux. Avec la graine de la canne à sucre de Chine on obtient une farine de toute première qualité; d'après le docteur Sicard de Marseille, un hectolitre de sorgho pèse 58 kilogrammes comprenant :

Gros son	kilogr.	10.6
Deuxième son	—	13.6
Farine.	—	32.8
Perte	—	1.0

Les graines du sorgho renferment aussi des principes colorants très nombreux ; jusqu'ici on en a déjà obtenu au delà de vingt nuances parfaitement distinctes l'une de l'autre : du vert, du jaune d'or, du gris, du carmin, de la sépia, etc. Les tiges du sorgho peuvent aussi servir de matière première dans la fabrication du papier.

Il nous reste encore à passer en revue les principales variétés de sorgho ; ce sont :

Le *Vim-bis-chee-a-pa*, qui est le plus important de tous, rempli de jus et très sucré; il lui faut de quatre à cinq mois pour arriver à maturité. Sa hauteur est de 10 pieds, sa circonférence de 1 1/2 à 2 pouces. Son jus contient environ 14 p. c. de sucre.

L'*E-a-na-moo-dee* vient après le précédent; il arrive à maturité une quinzaine de jours plus tôt; sa couleur est plus jaunâtre; son jus donne également 14 p. c. de sucre.

Le *Ne-a-za-na* ou *roseau sucré des Cafres Zulu*. C'est la variété qui possède le plus de sucre (15 p. c.); le suc en est très mucilagineux. Sa hauteur varie de 6 à 8 pieds.

L'*E-en-gha* a de 10 à 12 pieds de haut et tient sous le rapport de la beauté le premier rang parmi les plantes du

genre. Ses graines ont une couleur jaune foncée; il donne 14 p. c. de sucre.

L'*Oom-see-a-na* et le *Boom-Vevana* qui ressemblent au précédent donnent près de 15 p. c. de sucre.

L'*Otaheitan* dont on tire également de 14 à 15 p. c. de sucre.

Enfin il y a encore le *Shla-goo-va*, le *Zim-moo-ma-na*, le *Shla-goon-dee*, le *Zim-ba-za-na*, l'*E-thlo-sa*, l'*E-both-la*, le *Koom-ba-na*, le *Boo-ee-a-na*, le *Nee-a-za-ma*, le *Boom-see-a-na*.

SUCRE DE MAÏS

D'après un journal américain, le *New-York Sun*, un chimiste de Cincinnati, le professeur Goesling, aurait découvert un procédé pour faire le plus beau sucre avec le blé indien. Ce procédé serait si simple qu'il peut être exploité avec les ustensiles ordinaires de la cuisine du fermier. Le rendement doit être de 14 pintes de sirop blanc par boisseau de maïs. Enfin, une compagnie de New-York aurait acquis il y a quelques mois, au prix de 400,000 dollars, le droit d'exploiter l'invention de M. Goesling.

TABACS

De tous les produits agricoles des États-Unis, le tabac est, après le coton et le maïs, celui qui a le plus d'importance; la production en est immense, et comme article d'exportation, cette feuille entre pour une très large part dans les échanges commerciaux de l'Union où presque toutes les nations de l'Europe puisent le complément de ce qui est nécessaire à leur consommation.

Le tabac est la feuille séchée de la nicotiane (*Nicotiana*

tabacum latifolia), plante annuelle dont la tige est forte, rameuse et haute de 3 à 6 pieds; ses fleurs sont petites et blanchâtres, les graines noires et menues, les feuilles larges et visqueuses renfermant une huile essentielle à laquelle est due l'odeur forte du tabac qui tue les insectes et un alcaloïde excessivement vénéneux, la nicotine, dont l'action sur l'économie animale peut être comparée à celle de l'acide prussique.

Le tabac est originaire des Antilles et des contrées les plus chaudes de l'Amérique continentale. Il fut importé en Europe par un missionnaire espagnol, Fra Romano Pone, un des compagnons de voyage de Christophe Colomb, et qui, après avoir remarqué chez les prêtres indiens les effets de l'ivresse produite par les feuilles de la plante, envoya en 1518 à l'empereur Charles-Quint de la graine de tabac provenant de Tabago, une des îles sous le Vent. Vers la même époque, le cardinal de Sainte-Croix, nonce du pape en Portugal, importa la plante en Italie, où elle reçut le nom d'*herbe de Sainte-Croix*. Enfin en 1560, le sire Jean Nicot de Villemain, ambassadeur de France à Lisbonne, — après avoir expérimenté sur lui-même la poudre de tabac contre la migraine — en offrit à la reine Catherine de Médicis qui était atteinte d'une migraine opiniâtre. On donna à la plante les noms de *Nicotiane*, d'*herbe à la reine*, d'*herbe de l'ambassadeur*, etc. Le tabac à priser fit rapidement son chemin dans toutes les classes de la société et dans presque toute l'Europe, lorsqu'en 1570 sir Walter Raleigh, favori de la reine Élisabeth, en revenant de l'Amérique, rapporta des feuilles et des grains de nicotiane, et une pipe dont il avait appris à faire usage chez les Indiens qui employaient déjà la plante contre certaines maladies, tant en infusions qu'en fumigations. L'usage de la pipe se généralisa plus vite en-

core que celui du tabac à priser, et plusieurs gouvernements crurent devoir prohiber l'usage de la plante nouvellement importée. En Italie, le pape Urbain VIII défendit sous les peines les plus sévères de priser dans les églises; le sultan Amurat IV et le roi de Perse punissaient de mort les fumeurs, et en Russie, le grand duc de Moscou leur faisait couper le nez. Cependant le tabac sortit victorieux de toutes ces persécutions, et on peut dire que jamais une production végétale n'a fait tant de fortune dans toutes les parties du monde, car aujourd'hui que l'usage du tabac est devenu général, qu'il semble même qu'il fasse partie de notre existence, on cultive la plante dans presque toutes les contrées.

La consommation actuelle du tabac par toute la race humaine est annuellement à raison de 60 onces par tête ou environ 240 onces par fumeur. Celle de l'Angleterre est de 32 onces, celle de la France de 30 onces, et celle des États-Unis de 3 1/2 livres pour chaque homme, chaque femme et chaque enfant.

Quant à la production du tabac dans le monde entier, un journal américain, le *Sun* de Richmond, l'estimait en 1856 comme suit :

Asie	399,900,000	livres.
Europe	281,844,500	—
Amérique	248,280,500	—
Afrique	24,300,000	—
Océanie	714,000	—
Total	955,039,000	livres.

Les États-Unis figuraient à cette époque dans la production générale pour 135,701 boucauts (1) ou 180,000,000 de

(1) Le boucaut de tabac varie de 1,000 à 2,000 livres suivant les États producteurs.

livres environ. En 1860, ce chiffre était déjà de 233,440 boucauts soit 429,390,771 livres.

Tous les États de l'Union produisent du tabac en plus ou moins grandes quantités; mais c'est dans la Virginie, le Kentucky, le Tennessee, le Maryland, la Caroline du nord, l'Ohio et le Missouri que sont situées les plus belles plantations. Déjà avant la guerre de l'indépendance, les deux premiers de ces États étaient connus comme les deux principaux pays de production du tabac; des centaines de navires étaient employés annuellement, à cette époque, à transporter les feuilles dans les ports de la mère patrie qui approvisionnaient de ce produit presque toute l'Europe.

Les terres les plus favorables à la culture du tabac sont situées dans le Maryland et dans le Massachusetts; elles contiennent de 4 à 6 p. c. de chaux, 0.50 à 1.70 de terres calcaires et 0.45 à 0.75 d'acide phosphorique. Les produits de ces plantations contiennent 7 p. c. de nicotine, tandis que ceux du Kentucky et de l'ouest n'en contiennent que 6 p. c. Le tabac de la Havane possède 2 p. c. et celui du Levant 1 p. c. de nicotine.

On distingue dans le commerce cinq espèces de tabacs américains :

Le *Kentucky*, qui est gras, fort et à grand feuillage; il est très recherché;

L'*Ohio*, employé aux mêmes usages que le précédent; les feuilles en sont un peu plus petites;

Le *tabac de la Nouvelle-Angleterre*, qui entre dans la fabrication des cigares;

Le *Maryland*, très léger, à grandes feuilles, employé presque exclusivement pour le tabac à fumer;

Enfin le *tabac de la Virginie* qui est gras, corsé, très odorant et précieux pour la fabrication du tabac à priser.

La production des feuilles de Nicotiane dans les États de l'Union américaine a été (en livres) en

	1850.	1860.
	—	—
Virginie	56,803,227	123,967,757
Kentucky	55,501,196	108,102,433
Tennessee	20,148,932	38,931,277
Maryland	21,407,497	38,410,965
Caroline du nord	11,984,786	32,853,250
Ohio	10,454,449	25,528,972
Missouri	17,113,784	25,086,196
Indiana	1,044,620	7,246,132
Illinois	841,394	7,014,230
Connecticut	1,267,624	6,000,133
New-York	83,189	5,764,582
Massachusetts	138,246	3,233,198
Pensylvanie	912,651	3,181,586
Arkansas	218,936	999,757
Géorgie	423,924	919,316
Floride	998,614	758,015
Iowa	6,041	312,919
Alabama	164,990	221,284
New-Jersey	310	149,485
Mississipi	49,960	127,736
Michigan	1,245	120,621
Caroline du sud	74,285	104,412
Texas	66,897	98,016
Wisconsin	1,268	87,595
Louisiane	26,878	40,610
Minnesota	»	38,510
New Hampshire	50	21,281
Kansas	»	16,978
District de Colombie	7,800	15,200
Vermont	»	12,153
Autres États et territoires	9,862	26,172
Ensemble	199,752,655	429,390,771

Quant aux chiffres de la récolte de 1864, les voici pour

ceux des États qui sont restés fidèles au gouvernement de Washington :

ÉTATS.	NOMBRE D'ACRES. —	RÉCOLTE PAR ACRE. — Livres.	PRODUIT. — Livres.	VALEUR. — Dollars.
Kentucky. . . .	73,969	770	56,956,469	6,834,776
Maryland. . . .	44,391	750	33,292,968	4,550,039
Ohio.	33,335	870 1/2	29,017,931	3,917,421
Illinois.	20,802	907	18,867,722	3,045,789
Missouri	24,372	562	13,697,063	1,009,257
New-York. . . .	15,085	856	12,912,662	3,212,025
Connecticut. . .	6,828	1,450	9,900,218	2,475,054
Indiana	10,241	856	8,767,065	1,227,389
Massachusetts. .	4,097	1,650	6,760,000	1,690,000
Pensylvanie. . .	5,732	1,068 1/2	6,124,551	1,133,042
Jowa	408	957	90,522	97,630
Michigan. . . .	248	1,000	248,473	49,695
New-Jersey . . .	124	1,450	179,755	44,939
Wisconsin . . .	151	980	148,083	22,212
New-Hampshire .	65	985	64,000	16,000
Vermont. . . .	74	800	59,000	14,000
Minnesota . . .	43 1/2	800	34,659	6,932
Kansas	32 2/3	675	22,043	2,480
Delaware. . . .	47	300	14,057	2,500
Rhode-Island . .	1 1/2	1,350	1,848	545
Nebraska (terr.) .	»	»	1,140	100
Ensemble . .	240,071 1/3	834	197,460,229	29,351,825
Contre en 1863	333,257	831	276,850,870	40,913,870

En 1863, la production du Kentucky qui avait été de 55,501,196 liv. en 1850 et de 108,102,433 en 1860, s'était élevée à 113,912,938 pour retomber à 56,956,469 en 1864.

Après le Kentucky venait, en 1863 : le Maryland avec 48,271,415 liv., puis l'Ohio 28,081,869, le Missouri 26,340,505, l'Illinois 20,597,537, l'Indiana 10,416,314, etc.

Enfin en 1865, la récolte générale aux États-Unis a donné 168,707,000 livres de tabac dont 100,000 environ de la Virginie.

Avant la dernière guerre, tous les tabacs des États-Unis

étaient dirigés vers les marchés de la Virginie (Richmond, Lynchburg, Petersburg), vers Baltimore ou encore vers la Nouvelle-Orléans. Le commencement des hostilités, en 1861, eut pour conséquence la fermeture des entrepôts de la Virginie et le transfert du marché de la Nouvelle-Orléans à New-York, mais aujourd'hui que la paix est rétablie, il est plus que probable que les récoltes vont être de nouveau dirigées vers les ports du Maryland, de la Virginie et de la Louisiane.

Les tableaux suivants résument en boucauts le mouvement des tabacs sur les trois marchés les plus importants pendant les onze années qui ont précédé la crise de 1861.

RECETTES.

	NOUV.-ORLÉANS.	VIRGINIE.	BALTIMORE.	TOTAL.
1850	60,304	41,926	43,387	145,617
1851	64,030	32,599	43,606	140,235
1852	89,675	51,806	48,873	190,354
1853	75,010	50,567	48,667	174,244
1854	48,905	47,826	38,970	135,701
1855	53,348	57,872	36,967	148,187
1856	56,090	65,363	52,016	173,469
1857	55,067	52,911	46,794	154,772
1858	87,141	72,726	70,293	230,160
1859	75,925	68,953	64,738	201,616
1860	80,955	76,997	75,488	233,440

EXPORTATIONS.

	NOUV.-ORLÉANS.	VIRGINIE.	BALTIMORE.	TOTAL.
1850	43,576	15,171	44,794	103,541
1851	40,657	8,172	34,375	83,204
1852	76,516	18,790	52,455	147,761
1853	54,554	17,141	49,548	121,243
1854	48,249	20,180	42,976	111,405
1855	56,653	26,392	33,680	116,725
1856	49,918	27,994	52,129	130,041
1857	41,549	28,942	46,658	117,149
1858	62,284	37,080	57,432	156,796
1859	73,529	29,369	54,790	157,688
1860	73,241	33,731	63,690	170,662

STOCKS FIN DÉCEMBRE.

	NOUV.-ORLÉANS.	VIRGINIE.	BALTIMORE.	TOTAL.
1850	14,842	14,680	11,764	41,286
1851	23,871	14,264	18,000	56,135
1852	18,831	13,532	11,760	44,123
1853	29,166	10,091	9,579	39,836
1854	24,045	9,059	4,273	37,377
1855	12,653	9,213	6,290	28,156
1856	9,125	10,210	4,750	24,085
1857	13,711	5,423	2,886	22,020
1858 . . .	28,418	11,725	13,433	53,576
1859	23,369	13,100	20,512	56,981
1860	20,635	22,366	28,492	71,493

La consommation du tabac aux États-Unis, pendant la même période (de 1850 à 1860), a été en boucauts :

En 1850 de	51,030
— 1851 —	45,939
— 1852 —	59,624
— 1853 —	55,348
— 1854 —	41,551
— 1855 —	44,798
— 1856 —	55,310
— 1857 —	47,611
— 1858 —	48,972
— 1859 —	57,395
— 1860 —	59,646

Depuis 1860, les exportations des États-Unis se sont élevées :

En 1860 à	170,662
— 1861 à	167,585
— 1862 à	105,919
— 1863 à	101,061

En récapitulant en périodes égales de sept ans les chiffres

des exportations de tabacs de l'Union américaine, de 1787 à 1863, on obtient les résultats suivants :

	EXPORTATION MOYENNE.
	Boucauts.
De 1787 à 1793 période suivant la guerre d'indépendance	87,836
— 1794 à 1800 — les guerres en Europe	71,131
— 1801 à 1807 — —	81,112
— 1808 à 1814 — la guerre de 1812 avec l'Angleterre	31,114
— 1815 à 1821 — la paix	73,358
— 1822 à 1828 — —	85,207
— 1829 à 1835 — —	88,565
— 1836 à 1842 — —	100,423
— 1843 à 1849 — —	126,267
— 1850 à 1856 fin de la guerre du Mexique ; disc. politiques	116,274
— 1857 à 1863 crise financière ; guerre civile	139,532

De Baltimore, qui est le principal entrepôt des tabacs des États-Unis, les exportations ont été, en boucauts :

	1861.	1860.	1863.
Vers Brême	32,982	15,172	11,672
— Rotterdam	23,172	12,557	8,135
— Amsterdam	8,344	6,318	3,371
— la France	5,215	4,471	6,383
— l'Angleterre, etc.	16,924	16,929	14,576
Ensemble	86,637	55,447	44,137

Quant aux prix de l'article, ils étaient à Baltimore, en 1863, en cents par livre :

	AU 15 JANVIER.	AU 15 JUILLET.	AU 15 NOVEMBRE.
Maryland.			
Inferior à common	9 1/2 à 10	9 à 10	7 à 8
Good Common	10 1/2 »	10 1/2 à 11	9 à 10
Middling	11 1/2 à 13	12 à 13	10 à 11
Good à fine brown	13 1/2 à 16	13 à 15	11 à 13
Fine brown et colly	16 à 24	15 à 20	14 à 17
Groud leaves	7 1/2 à 12	9 à 14	8 à 12
Ohio.			
Inferior à common	9 à 9 1/2	9 à 10	8 à 9
Red à spangled	10 à 11	11 à 12	10 à 11
Good à fine spangled	11 1/2 à 13	13 à 15	11 1/2 à 14
Good à fine yellow	14 à 16	15 à 16	13 à 15
Kentucky.			
Common lugs	13 à 14	10 1/2 à 11	9 1/2 à 10
Fair à good	14 à 15	11 1/2 à 12 1/2	10 à 11 1/2
Common leaf	15 1/2 à 16	13 à 14	12 à 15
Fair leaf	17 à 18	15 à 16	14 à 15
Good leaf	19 à 22	17 à 18	16 à 18
Choice	24 à	20 à 20	20 à 25

Le prix moyen des tabacs du Maryland et de l'Ohio a donc été de :

	Cents.
En 1863.	7 3/4
— 1860.	5 1/2
— 1857.	10
— 1846.	3
— 1839.	8

De 1840 à 1857, le prix moyen a été de.			5.62
— 1858 à 1860,	—	—	5.83
— 1861 à 1863,	—	—	6.91

HOUBLONS

L'*Humulus lupulus* (houblon commun) est une plante vivace et herbacée de la famille des urticées; ses tiges sont volubiles; ses racines menues et entrelacées; ses feuilles pétiolées, cordiformes, ayant beaucoup d'analogie avec celles de la vigne. Le houblon porte des fleurs mâles et femelles; les premières sont en grappes rameuses, irrégulières; les secondes forment une espèce de capitule écailleuse de la grosseur d'un pois; entre chaque écaille il y a deux fleurs sessiles composées d'une bractée ovale et d'un ovaire inoculaire surmonté de deux stigmates filiformes. Les fruits qui succèdent à ces fleurs sont de petits cônes allongés et ovoïdes, formés d'écailles minces et membraneuses, qui ont chacune à leur base deux petits akènes enveloppés d'une poussière jaune granuleuse qui contient le principe actif. Cette matière douée d'une saveur extrêmement amère est d'un jaune doré, en petits grains et de nature résineuse, et son action est au moins dix fois plus grande que celle du houblon; elle fut étudiée d'abord par le docteur Ives de New-York qui lui donna le nom de *lupulin*. MM. Payen et

Chevalier, qui ont examiné cette matière plus récemment, ont observé qu'elle n'était pas seulement une substance résineuse pulvérisante, mais encore qu'elle était une matière complexe organisée; ils lui ont donné le nom de *sécrétion jaune de houblon*, et l'analyse qu'ils en ont faite a montré qu'elle contient outre la lupuline, qui est le principe amer particulier, une résine, de la gomme, une essence, un extractif, de la graisse, une substance azotée, de l'acide malique et autres sels.

Le principal usage du houblon est dans la fabrication de la bière, son essence paraissant s'opposer à l'acétification de ce liquide. En raison de son principe amer et stimulant, le houblon exerce une action tonique et son essence lui donne une propriété narcotique; aussi l'emploie-t-on comme fortifiant pour remédier aux vices de digestion.

Grâce à ses usages économiques et médicinaux, le houblon est une des plantes dont l'importance agricole, industrielle et commerciale est le plus considérable. Il croît naturellement dans les haies et sur la lisière des bois dans un grand nombre de pays de l'Europe et de l'Amérique septentrionale. Suivant M. Nuttall, on rencontre le houblon sauvage dans les États de l'Atlantique et sur les bords du Mississipi et du Missouri. On le cultive sur une grande échelle dans les États de la Nouvelle-Angleterre et dans celui de New-York ; ce dernier seul fournit environ les 9/10 de la production totale de l'Union qui s'est élevée :

	Livres.
En 1840	1,238,502
— 1850	3,497,029
— 1860	11,010,012
— 1862	16,000,000

En 1865, la récolte a totalement manqué, la floraison

ayant été détruite par les ravages d'un insecte qui, par myriades, a presque tout anéanti. 55 à 60,000 balles (à 200 livres = 11 à 12,000,000 de livres) ont été produites; un tiers à peine de cette récolte, provenant de plantations qui, par leur situation topographique, étaient à l'abri des mauvais temps, est de qualité supérieure; tout le reste laisse beaucoup à désirer.

Le succès de la culture du houblon dépend presque plus du choix du terrain que du mode de culture. Le sol doit offrir une couche végétale légère et substantielle d'une profondeur de deux à trois pieds au moins, afin que la plante puisse s'étendre librement en tous sens et braver facilement les intempéries. D'ailleurs, plus le terrain est profond et mieux aussi les engrais porteront leur effet, et il est nécessaire de le remarquer ici, le grand principe applicable à la culture du houblon est l'emploi de fortes fumures. Dans les États de la Nouvelle-Angleterre, l'introduction du plâtre de Paris composé de 32.56 p. c. de chaux, 46.51 p. c. d'acide sulphurique, 20.93 p. c. d'eau, a amené une véritable révolution, et les plantations de houblon y ont fait des progrès rapides. Comme engrais, on peut se servir avec avantage de certaines récoltes enfouies en vert. En général on peut dire que le terrain et les engrais qui conviennent à la culture du froment conviennent aussi parfaitement à celle du houblon, car si l'on consulte l'analyse de ces deux plantes on trouve qu'elles contiennent à peu près les mêmes cendres :

	ANALYSE DU HOUBLON.			ANALYSE DU FROMENT.	
	Fleurs.	Feuilles.	Tiges.	Grains.	Paille.
	—	—	—	—	—
P. c. de matières sèches div.	9.00	21.94	7.28	»	»
Composition des cendres.					
Silice	19.16	22.35	9.99	1.27	63.38
A reporter	28.16	44.29	17.27	1.27	63.38

	Analyse du houblon.			Analyse du froment.	
	Fleurs.	Feuilles.	Tiges.	Grains.	Paille.
Report . . .	28.16	44.29	17.27	1.27	65.38
Chlorure de soude. . . .	0.74	3.12	2.63	»	»
— potasse . . .	8.96	2.29	15.35	»	»
Soude	»	»	»	9.05	0.16
Potasse	31.70	13.13	17.60	23.72	13.44
Chaux	9.59	30.78	23.91	2.81	6.70
Magnésie	4.80	4.84	3.77	13.03	3.82
Acide sulfurique	5.10	1.89	2.33	0.24	5.82
— phosphorique . . .	17.33	9.33	11.69	49.81	3.07
— carbonique	1.92	12.04	11.92	»	»
Peroxyde de fer.	0.68	0.19	0.80	»	»
	99.98	99.96	99.99	96.93	98.39

La récolte moyenne par acre, aux États-Unis, est de 900 livres pour les deux cultures.

Un naturaliste distingué, M. Morton, conseille aux fermiers (1) de se servir comme engrais des feuilles et des tiges de la plante qui doivent être enfouies en automne et mélangées à une autre fumure que l'on doit varier annuellement pour conserver au sol toute sa puissance productive.

On plante le houblon au printemps, de février à avril, en ayant soin d'avoir une plante mâle pour cinquante femelles, et de cultiver sur la même plantation différentes espèces, afin que, si du mauvais temps survient, il n'y ait pas à redouter une perte totale. La distance des perches est en général de 7 pieds carrés; cependant il y a des fermiers qui ne laissent que 6 pieds de distance tandis, que d'autres — (notamment dans la Nouvelle-Angleterre) — en laissent 8. On a calculé qu'avec une distance de 6 pieds il faut par acre 1,236 plantes; avec 6 pieds 6 pouces, 1,060; avec 7 pieds, 888; avec 8 pieds 6 pouces, 795; avec 8 pieds, 695.

(1) Dans sa *Cyclopaedia of Agriculture.*

C'est généralement au mois de septembre que les Américains font la récolte du houblon; cependant l'époque varie quelquefois, car il faut tenir compte et de la variété qu'on a cultivée et de l'état de la saison; ainsi on cueille généralement les espèces dites *Jones*, *Mathon's* et *Cooper* une quinzaine de jours avant les *Grapes* et les *Goldman's*, et près d'un mois avant les *Cholegates*. Cette dernière variété fournit les cônes les plus estimés. Les fermiers des États-Unis apportent toujours un grand soin à la cueillette, au séchage et à l'emballage du houblon; ils tâchent de rendre la qualité de leurs produits aussi belle que possible, débarrassent les cônes des feuilles, menues branches et autres matières étrangères qui s'y trouvent mêlées et qui en augmentant le poids diminuent par contre la valeur de la marchandise. Pour l'emballage, les Américains ont adopté le procédé anglais, c'est à dire que le houblon recueilli et séché avec les précautions convenables, est mis — après avoir séjourné cinq à six jours dans le magasin — dans de grands sacs en toile qui sont sous l'influence d'une presse hydraulique qui comprime la marchandise. Celle-ci s'agglomère en pains et pèse alors 200 livres le sac de un pied cube. Le houblon ainsi emballé conserve toute son huile essentielle dont il perd promptement une partie de la manière dont l'emballage se fait généralement dans les pays producteurs du continent européen.

La production du houblon dans les différents États de l'Union a été en 1850 et 1860 en livres :

	1850. — Livres.	1860. — Livres.
New-York	2,536,299	9,655,542
Vermont	288,023	631,641
Wisconsin	15,930	135,589
A reporter	2,840,252	10,422,772

	1860. — Livres.	1860. — Livres.
Report	2,840,252	10,422,772
New-Hampshire	257,174	130,426
Massachusetts	121,595	111,301
Maine	40,120	102,987
Indiana	92,796	75,053
Michigan	10,663	61,704
Pensylvanie	22,088	41,576
Ohio	63,731	22,344
Virginie	11,506	10,015
Illinois	3,551	7,129
Kentucky	4,309	5,899
New-Jersey	2,133	3,722
Maryland	1,870	2,943
Tennessee	1,032	2,329
Missouri	4,130	2,265
Jowa	8,242	1,797
Caroline du nord	9,246	1,767
Alabama	276	1,069
Connecticut	554	939
Delaware	348	414
Mississipi	473	221
Géorgie	261	199
Orégon	8	187
Arkansas	157	164
Minnesota	»	149
Kansas	»	130
Caroline du sud	26	122
Texas	7	122
Autres États et territoires	481	247
Ensemble	3,497,029	11,010,012

En 1862, nous avons vu que la récolte dans les États du nord a été de 16 millions de livres.

La consommation de l'Union qui, il y a une douzaine d'années, n'était encore que de 3 à 4 millions de livres, est estimée aujourd'hui à plus de 10 millions de livres par an.

Les exportations ont été :

	Livres.
En 1850 de	1,275,455
— 1851 —	110,360
— 1852 —	238,008
— 1853 —	245,647
— 1854 —	260,026
— 1855 —	4,021,816
— 1856 —	1,048,515
— 1857 —	924,538
— 1858 —	458,889
— 1859 —	587,953
— 1860 —	273,257
— 1861 —	8,835,837
— 1862 —	4,851,246
— 1863 —	4,415,400
— 1864 —	5,081,800

Les chiffres détaillés pour les exportations de 1861 et 1862, sont :

	1861.		1862.	
	QUANTITÉ. — Livres.	VALEUR. — Dollars.	QUANTITÉ. — Livres.	VALEUR. — Dollars.
Les Iles Britanniques	5,640,863	1,286,093	4,148,420	574,867
— poss. angl. dans l'Amérique septen.	104,379	21,798	219,529	29,858
— de l'Amér. cent. et mérid.	5,235	588	79,109	9,373
— en Europe	333	74	53,240 (Europe et Afrique)	1,493 (Europe et Afrique)
— en Afrique	15,288	1,757		
— en Océanie	34,670	2,014	8,627	980
Hambourg et Brême	1,828,578	431,819	137,860	14,650
France	913,647	209,148	53,540	8,012
La Belgique	184,000	31,934	36,921	3,879
La Hollande et ses colonies	37,523	9,521	61	13
Les Antilles espagnoles	6,571	1,548	36,136	6,125
— danoises	641	110	770	92
Portugal	224	4,038	»	»
Haïti et Saint-Domingue	»	»	609	109
Le Mexique	21,136	4,024	12,950	2,452
L'Uruguay	11,050	1,997	4,130	949
Le Chili	7,069	1,058	»	»
A reporter	8,811,207	2,007,541	4,791,902	652,852

	1861.		1862.	
	QUANTITÉ.	VALEUR.	QUANTITÉ.	VALEUR.
	Livres.	Dollars.	Livres	Dollars.
Report.	8,814,207	2,007,541	4,791,902	652,852
Buenos-Ayres.	5,658	556	11,197	2,406
La Nouvelle-Grenade et Venezuela . .	1,821	443	4,703	845
Brésil	451	55	894	179
Iles Sandwich.	3,150	325	374	89
Autres îles du Pacifique	441	121	120	48
Chine et Japon	6,206	304	2,431	245
Ports d'Afrique	6,903	705	39,625	6,644
Totaux	8,835,837	2,006,053	4,851,246	663,308

Le principal marché pour les houblons d'Amérique est New-York. Voici les prix cotés sur cette place depuis 1840 :

ANNÉES.	MINIMUM.		MAXIMUM.		PRIX MOYENS.
1840	en Janvier.	0.18	en Juillet	0.62	0.36 à 0.39
1841	— Juillet	0.12	Février	0.40	0.22 3/4 à 0.26
1842	— Novembre . . .	0.10	Janvier	0.16	0.13 à 0.14
1843	— Novembre. . .	0.06	Janvier	0.12	0.08 1/2 à 0.11
1844	— Janvier.	0.07	Décembre . . .	0.15	0.08 à 0.09 1/4
1845	— Juin	0.12	Décembre . . .	0.33	0.13 3/4 à 0.16 1/2
1846	— Novembre . . .	0.11	Décembre . . .	0.35	0.17 à 0.22 1/2
1847	— Janvier	0.08	Septembre. . .	0.15	0.08 3/4 à 0.11
1848	— Novembre . . .	0.03	Avril.	0.07	0.04 1/2 à 0.05 3/8
1849	— Octobre	0.06	Décembre . . .	0.17	0.08 à 0.09 3/4
1850	— Novembre . . .	0.08	Avril.	0.19	0.12 3/4 à 0.15
1851	— Mai.	0.24	Juillet	0.63	0.35 à 0.40
1852	— Novembre . . .	0.17	Août.	0.47	0.29 à 0.32 1/4
1853	— Juin	0.18	Décembre . . .	0.40	0.24 à 0.26 1/2
1854	— Août	0.22	Janvier	0.46	0.32 1/4 à 0.35
1855	— Décembre . . .	0.05	Juillet	0.27	0.16 3/4 à 0.21 1/2
1856	— Décembre . . .	0.04	Janvier	0.13	0.06 1/2 à 0.09
1857	— Décembre . . .	0.03	Avril.	0.12	0.06 1/2 à 0.10 1/2
1858	— Juin	0.04	Janvier	0.10	0.05 à 0.08
1859	— Décembre . . .	1.08	Avril.	0.18	0.09 à 0.14 3/4
1860	— Juillet	0.05	Décembre . . .	0.25	0.10 à 0.16 1/2
1861	— Novembre . . .	0.06	Mars.	0.32	0.17 à 0.24
1862	— Mai.	0.12	Février	0.23	0.14 à 0.19
1863	— Août.	0.15	Décembre . . .	0.30	0.19 à 0.25

En 1864, les prix ont varié de 20 à 52 cents la livre.

VINS

L'un des premiers soins des colons agriculteurs de la Virginie a été de s'assurer de la possibilité de cultiver la vigne et de faire mûrir, sur leurs terres, les raisins dont ils devaient obtenir le vin qui déjà, à cette époque, faisait la fortune des habitants du midi de la France et des pays rhénans. En 1620, les premiers essais de plantation de vigne furent tentés par la compagnie anglaise de Virginie; les résultats obtenus furent si favorables que l'on se décida à faire venir de France un nombre assez important de vignerons; ceux-ci ne réussirent pas, ils n'aboutirent qu'à une ruine complète. En 1769, les colons français de l'Illinois se mirent à fabriquer du vin avec un raisin sauvage nommé *Socco* et qui dans les forêts des États du centre et du sud grimpe le long des arbres et étale pendant la saison ses énormes grappes. Le vin obtenu était très fort, mais aigre et désagréable au goût. Un peu plus tard, un nouvel essai fut tenté à Spring-Mill près de Philadelphie par Pierre Legaux, agent de la *Pensylvania vine company*, qui fit usage du raisin *Schuylkill muscatel*. — Vers 1800, les Suisses établis à Vevey, dans l'Indiana, préparèrent un vin rouge passable avec le raisin *Schuylkill ordinaire*. Cependant la concurrence des produits étrangers ne permit pas à la viticulture américaine de se développer rapidement et ce n'est guère que depuis 1820 que des essais sur une grande échelle ont été tentés; généralement ils ont réussi.

En 1818, Madame Isabelle Gibbs commença à cultiver un raisin sauvage et lui donna le nom de *Raisin d'Isabella*. Trois ans plus tard, le major Adlum, de Washington, introduisit la variété *Catawba* qu'il avait découverte sur les bords

du Potomac. — Le développement de la culture de ces raisins provoqua une demande d'autres sauvageons.

A Saint-Louis, on fabriqua du vin avec des grappes de *Herbemont* et du *Vitis labrusca*.

Dans la Caroline du nord, on fit usage du *Scupperong grape*.

Enfin, après l'annexion du Texas, on utilisa le *Raisin de El Paso* qui abonde dans les environs des chutes de Rio-Grande où l'on trouve également en abondance le *Great mustang*.

En Californie, la vigne était cultivée par les Mexicains, convertis par les missionnaires, bien avant l'annexion de cette province à l'Union américaine. On y trouve quatre variétés de raisins noirs et un muscat blanc dont la culture a fait des progrès fabuleux; ainsi, tandis que la production du vin dans cet État n'était que de 58,000 gallons en 1850, elle s'éleva à 495,000 en 1860 et à 6,000,000 en 1864.

Dans tous les États viticoles, les résultats ont été à peu près les mêmes.

Dans l'Ohio, la production n'était en 1850 que de 48,000 gallons, en 1860 elle était de 562,000, et aujourd'hui d'environ 2,500,000.

Dans l'Illinois on a fabriqué 1,000,000 de gallons de vin en 1865 contre 250,000 en 1864, 47,000 en 1860, 3,000 en 1850.

Malheureusement, les vins d'Amérique sont en général très mal fabriqués. Les gens qui s'occupent de cette fabrication sont inhabiles et leur outillage est médiocre et insuffisant, aussi les produits sont-ils de nature très variables; généralement ils sont de mauvaise qualité, ont une action purgative et délabrent l'estomac sans donner de force. En Californie, cependant, de nombreux perfectionnements ont

été introduits depuis ces dernières années et déjà quelques bons vins, pouvant rivaliser avec ceux de l'Europe, ont été exportés.

LIMITES DE LA CULTURE EN GRAND DE LA VIGNE POUR LA FABRICATION DU VIN

La température de l'ancien continent étant plus élevée que celle du nouveau, on comprendra aisément que la ligne où s'arrête la culture en grand de la vigne sera bien plus élevée en Europe qu'elle ne l'est en Amérique, les isothermes s'abaissant vers le sud à mesure qu'elles s'avancent vers l'ouest.

En Europe, la limite de la culture du vin, qui autrefois s'étendait plus au nord que maintenant, commence aujourd'hui sur la côte occidentale de France aux environs de Nantes (47° 20') pour remonter jusqu'à Paris (49°) puis en Champagne et sur le Rhin (51°). Après avoir passé par le même degré en Silésie, elle redescend vers le sud en dessous du 49° en Hongrie, en Crimée et sur les bords de la mer Caspienne.

En Amérique la limite septentrionale de la culture de la vigne ne dépasse pas le 40° sur la rive méridionale du lac Erié et le 38° dans la Californie.

La vigne veut un climat tempéré, mais elle se règle moins sur la température moyenne que sur celle de l'été, saison pendant laquelle la chaleur doit avoir une force suffisante pour mûrir les fruits et une durée assez longue pour que la maturité qui ne s'achève que vers l'automne trouve encore une température assez élevée.

En Amérique, il faut pour la culture des raisins d'origine indigène :

1° Une température d'été de 66°5 Fahr., un mois de

70° Fahr., et en septembre 60° Fahr. pour la culture des *Delaware*, *Clinton*, *Perkins*, *Logan* et *King*. Les pays compris dans ce district sont quelques parties de la Nouvelle-Angleterre, le New-York, le nord de la Pensylvanie, le Michigan, le Wisconsin et l'Iowa. La chaleur moyenne pour la saison de culture (de croissance) y est de 65° et la somme totale pour toute l'époque de 8,000° Fahr.

2° Il faut une température moyenne de 70° Fahr. pour l'été, 72° pour les mois des grandes chaleurs et 63° Fahr. pour septembre pour la culture des variétés *Concord*, *Hartford-Prolific*, *Crevelling-Diana*, etc. Le sud-est de la Nouvelle-Angleterre, les vallées du Mohawk et de l'Hudson, les bords des lacs de la partie occidentale de l'État de New-York, les rives méridionales du lac Ontario, le sud du Michigan et du Wisconsin sont compris dans ce district. Leur saison de croissance y correspond à une température moyenne de 67° et à une somme de chaleur de 8,500 degrés Fahrenheit.

3° Pour le raisin *Isabella* il faut en été 72° Fahr., un mois de fortes chaleurs avec 73° et en septembre 65° Fahr.; la saison de culture doit correspondre à une moyenne de 70° et l'agrégation à 10,000° Fahr. On cultive cette variété dans la vallée inférieure de l'Hudson, dans l'Ohio, sur les bords du lac Erié, dans l'Indiana et dans l'Illinois.

4° Le *Catawba* réclame une chaleur moyenne de 73° Fahr. pour l'été, de 75° pour le mois des grandes chaleurs et de 65° Fahr. pour le mois de septembre ; la saison de croissance doit correspondre à 72° degrés et l'agrégation à 11,000° Fahr. Les comtés du sud-est de la Pensylvanie, le centre du New-Jersey et le sud de l'Ohio, de l'Illinois et du Missouri sont situés dans cette zone.

Quant à la culture des variétés importées de l'Europe, elle n'a guère réussi qu'en Californie dans les comtés ayant

une chaleur moyenne de 74° Fahr. pour l'été, de 75° pour août et septembre.

Voici les noms de quelques villes situées en dehors de la limite viticole de la partie de l'Union américaine à l'est des savanes du Far-West :

	MOYENNES POUR			
	l'Été.	Juillet.	Août.	Septembre.
Fort Kent (Maine)	61.7	62.5	63.4	51.5
Bath —	64.8	68.5	64.5	59.3
Dover (New-Hampshire). . . .	66.9	70.1	66.7	58.8
Hanover — . . .	62.8	64.4	62.3	53
Craftsbury (Vermont)	63.6	67.2	62.3	55.7
Princeton (Massachusetts) . . .	65.8	70.3	65	58.6
Pomfret (Connecticut).	66.1	69.2	65.4	59.4
Utica (New-York)	66.5	68.5	66.7	58.6
Mackinac (Michigan)	62	64.5	64.1	55.1
Fort Howard (Wisconsin) . . .	68.5	71.5	67.9	57.2
Fort Ripley (Minnesota)	64.9	67.3	64.7	56.7
Fort Snelling —	70.6	73.5	70	58.9
Steilacoon (Washington, terr.) . .	62.9	64.3	63.9	57.7

Quant aux principales places qui se trouvent près de la limite septentrionale de la culture de la vigne en Amérique ce sont :

	MOYENNES POUR			
	l'Été.	Juillet.	Août.	Septembre.
Saco (Maine).	68.8	70.8	69.4	61
Concord (New-Hampshire) . . .	68.3	71.3	67.2	60.9
Manchester — . . .	70.2	74.8	68.6	60.8
Burlington (Vermont).	67.9	69.9	68	59.5
Mendon (Massachusetts)	68.4	72	68.8	61
Worcester —	68,3	71.2	67.6	60.9
Providence (Rh.-Island)	68.1	70.6	68.7	60.9
Auburn (New-York)	67.3	69.8	68.2	59.4
Oswego —	66.1	69.9	67.3	61
Rochester —	67.6	70	67.9	60.3

	MOYENNES POUR			
	l'Été.	Juillet.	Août.	Septembre.
	—	—	—	—
Détroit (Michigan)	67.6	69.7	67.5	60
Chicago (Illinois)	67.3	70.7	68.5	60
Milwaukee (Wisconsin)	67.4	69.7	67.6	61.2
Saint-Anthony (Minnesota) . . .	70.1	73.3	69.5	60.8

Voici maintenant les moyennes pour quelques villes situées dans la zone viticole :

	MOYENNES POUR			
	l'Été.	Juillet.	Août.	Septembre.
	—	—	—	—
Salem (Massachusetts).	70.2	72.5	70.4	63
New London (Connecticut) . . .	69.2	71.5	70.2	64
Albany (New-York)	70	72.2	70.1	61.4
West Point —	71.3	72.7	71.8	64.6
Fredonia —	68.4	70.9	69	61.4
Madison (Ohio)	69.9	72.4	69	64
Cleveland —	70.2	72.7	69	64
Ann Arbor (Michigan)	70.4	72.9	70	64
Grand Rapids —	69.3	73.5	68.2	62 5
Janesville (Wisconsin)	71.2	74.5	71.4	63
Prairie du Chien —	72.3	75.3	72	62
Dubuque (Jowa).	72.1	75.3	72	66.3
Mahattan (Kansas)	74.9	76.1	77.5	73.2
Saint-Louis (Mo)	76.3	78.5	76.5	69
Péoria (Illinois)	75	75.6	75	70
Richmond (Indiana)	72.6	74	72.6	66.6
Cincinnati (Ohio)	76	79.6	76.6	69.5
Marietta —	72.6	76.1	73.3	69.8
Kanawha (Virginie)	74.6	77.2	73.6	66.2
Richmond —	75	77.9	75.6	68.1
Washington (D. C.).	75.6	78.2	76	67.7
Baltimore (Maryland)	74.6	76.3	74.6	67.8
Gettysburg (Pensylvanie). . . .	74	76.6	72	61.9
Philadelphie —	71.3	72.9	71.5	64.2
Trenton (New-Jersey).	70.9	72.8	71.6	63.7
New-York (N.-Y.)	72.6	75.6	73.2	66.6

Production. — D'après les recensements de 1850 et 1860, la production du vin dans les différentes provinces de l'Union s'est élevée en gallons :

	1850.	1860.
	—	—
Ohio	48,207	562,640
Californie	58,055	494,516
Kentucky	8,093	179,949
Indiana	14,055	88,275
New-York	9,172	61,404
Caroline du nord	11,058	54,064
Illinois	2,997	47,098
Connecticut	4,269	46,783
Virginie	5,408	40,508
Pensylvanie	25,590	38,623
Missouri	10,563	27,827
Géorgie	796	27,646
Caroline du sud	5,880	24,964
New-Jersey	1,811	21,083
Massachusetts	4,688	20,150
Alabama	220	19,130
Texas	99	13,946
Michigan	1,654	13,733
Tennessee	92	13,562
Mississipi	407	10,106
Wisconsin	113	9,511
New-Hampshire	344	9,401
Nouveau Mexique	2,363	8,201
Louisiane	15	5,030
Jowa	420	3,706
Maryland	1,431	3,222
Maine	724	3,165
Vermont	659	2,923
Orégon	»	2,603
Floride	10	1,661
Arkansas	35	1,005
Autres États et territoires	2,021	2,813
Ensemble	218,023	1,850,819

tandis qu'aujourd'hui on estime cette production à envi-

ron 10 millions de gallons, soit 378,000 hectolitres environ.

C'est la Californie qui est aujourd'hui l'État viticole par excellence; depuis trois ans elle a enlevé à l'Ohio le sceptre de cette production et fournit à elle seule plus de la moitié du vin fabriqué dans les diverses parties de l'Union. C'est toujours dans le comté de Los Angeles que la viticulture a le plus d'importance; les vignes y étant plus vieilles y sont en conséquence plus productives et l'éloignement des marchés où le raisin se consomme en fruit oblige les cultivateurs de mettre sous le pressoir tous les produits récoltés. Les comtés qui cultivent le mieux la vigne sont, après celui de Los Angeles, ceux qui avoisinent la baie de San Francisco; plus on s'éloigne de cette baie, plus la vigne est mal cultivée.

En 1863 (1) :

		Pieds de vigne.
Le comté de	Los Angeles possédait	2,575,000
—	Sonoma	1,701,661
—	El Dorado	772,547
—	Yuba	650,450
—	Santa-Clara	600,000
—	Napa	540,000
—	San-Bernardino	500,000
—	Sacramento	412,000
—	Solano	400,000
—	Amador	311,000
—	Colaveras	300,000
—	San-Joaquin	300,000
—	Yolo	234,000
—	Tulare	225,000
—	Tuolumne	197,300
—	Contra Costa	184,200
—	Placer	135,532
—	Santa-Barbara	115,000

Le nombre de pieds de vigne qui, en 1855, atteignait à

(1) Depuis lors de nouveaux progrès ont été réalisés.

peine le chiffre de un million (pour toute la province), s'élevait en 1863 à 10,592,762 couvrant une superficie de 11,500 acres.

Les vins les plus estimés de la Californie sont : le *Hock* qui a quelque ressemblance avec les vins du Rhin; l'*Angelica*, le *Muscatel* et le *Port* qui se rapprochent des vins du midi de l'Europe.

Dans l'Ohio on cultive en général le *Catawba* et l'*Isabella*. Ce fut M. Longworth de Cincinnati qui, un des premiers, résolut de faire des essais sur des vignes tirées des principaux pays producteurs du globe. Il confia à des vignerons allemands immigrés la culture de plants et de pépins qu'il avait importés de l'Europe ou tirés de différents points des États-Unis. Le résultat de ces essais conduits avec persévérance a été que le Catawba fut trouvé celui qui convient le mieux au sol du pays.

Les vins de l'Ohio sont considérés comme inférieurs à ceux de la Californie, cependant quelques vignerons mettant plus de soins dans la fabrication parviennent souvent à fournir un produit de qualité supérieure et dont le bouquet, le goût et la spirituosité sont même préférés à ceux de quelques vins du Rhin.

En 1865, un Allemand habitant dans les environs de Sandusky et qui ne possède que cinq acres de terres livrées à la culture de la vigne, obtint 1,500 gallons de vin qu'il vendit à raison de deux dollars le gallon, ce qui lui rapporta 3,000 dollars, en outre il reçut pour raisins en nature, plants, etc., 795 dollars, ensemble 3,795 dollars. Ses dépenses ne se sont élevées qu'à 1,600 dollars, y compris les intérêts du capital engagé et les salaires, de manière qu'il lui resta un bénéfice net de près de 2,200 dollars, soit 440 dollars par acre.

Le Missouri, le Tennessee, la Caroline du nord et la Géorgie possèdent un sol éminemment vitifère; le ciel de ces États est magnifique et leur climat permet à la culture de la vigne d'y prendre, en très peu de temps, une extension considérable. Le Missouri, ce vignoble qui s'agrandit annuellement, possède 15 millions d'acres favorables à cette culture, tandis qu'en France il y a à peine 5 millions d'acres de vignes, produisant 925 millions de gallons de vin par an et occupant 2 millions d'individus.

Dans la région des Monts-Ozark, il n'y a pas moins de sept variétés de raisins sauvages; la plus importante est celle dite du *Renard* (*Vitis labrusca*); ce raisin a la peau dure et épaisse, les pépins sont très gros et la chair a un goût de musc prononcé.

Voici les noms des principales sortes de raisins cultivées aux États-Unis.

Catawba. — Les grappes sont de grandeur moyenne, le fruit presque rond, d'un rouge pâle devenant plus foncé à mesure qu'il mûrit et couvert d'une poussière pourpre; la peau en est passablement épaisse, la chair a un goût sucré et aromatique.

Le Catawba est originaire des bords de la rivière dont il porte le nom et qui coule dans la Caroline du nord. Le major Adlum de Georgetown (faubourg de Washington D. C) y appela le premier l'attention des vignerons et les essais ayant été couronnés d'un plein succès, le Catawba devint le raisin préféré dans les États de l'Union. On le récolte en octobre. Souvent on lui donne le nom de *Catawba-Tokay*, *Singleton-Arkansas* et *Red-Muncy*. Depuis quelques années plusieurs plants de cette espèce ont été introduits en Allemagne.

Isabella. — Grappes énormes, fruit grand, ovale et d'un pourpre foncé; lorsque le raisin est tout à fait mûr, il devient presque noir et est couvert d'une poussière bleue noirâtre; la chair en est tendre, sucrée et aromatique. On en fait la récolte vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Cette variété est originaire de la Géorgie et de la Caroline méridionale.

Concord. — Grappes compactes à épaules larges, fruit d'une grosseur énorme, généralement d'une couleur noirâtre, la peau en est dure, épaisse et âcre; la chair a un goût passablement sucré.

Le raisin Concord est originaire des environs de Concord (Massachusetts), il réussit assez bien dans toutes les contrées viticoles et peut être consommé en nature ou employé à la fabrication du vin.

Delaware. — Les grappes en sont de grandeur moyenne, bien compactes, les fruits sont petits, ronds, d'un rouge pâle, la peau en est mince et délicate et la chair tendre sucrée et sans pulpe. On récolte ce raisin en septembre. On prétend généralement que cette variété provient des plants importés dans le New-Jersey par Joseph Napoléon; mais il est plus que probable que c'est un sauvageon de cet État de New-Jersey, sauvageon sur lequel l'attention des vignerons a été appelée par M. A. Thompson, fermier à Delaware (Ohio).

Adirondac. — Ce raisin de table, originaire de Port-Henry dans le comté d'Essex (État de New-York), se présente en grappes magnifiques; il est rond, serré à la grappe et d'une couleur bleue noirâtre, la peau, plus épaisse que celle du Delaware, l'est moins que celle de l'Isabella; les pépins en sont gros et la chair est tendre et d'un goût sucré délicieux. On en fait la récolte vers la fin d'août et en septembre, environ dix jours avant celle du Delaware.

Clinton. — Grappes de grandeur moyenne ou petites, fruits petits, presque ronds d'une couleur noirâtre et recouverts d'une poussière bleue; la peau en est épaisse, la chair pulpeuse et juteuse. Cette espèce, qui porte aussi le nom de *raisin de Worthington*, est généralement récoltée en septembre.

Norton's Virginia. — Cette variété se présente en grappes alongées de huit à neuf pouces de longueur, compactes et portant des fruits petits, ronds, d'une couleur pourpre foncée presque noire dont la chair est piquante et pulpeuse; la peau de ces fruits a une épaisseur moyenne.

Le vin que l'on obtient du Norton's Virginia ou Norton's Seedling (sauvageon de Norton) a beaucoup de ressemblance avec l'Oporto.

C'est le docteur N. Norton de Richmond qui propagea la culture de cette variété originaire de la Virginie et que l'on récolte en septembre.

Rebecca. — Ses grappes sont presques cylindriques, compactes et quelquefois à épaules larges; le raisin est de grandeur moyenne, il est quelque peu pressé, adhère fortement au pédoncule et a une couleur verdâtre devenant jaunâtre vers la maturité, les pépins en sont petits et la chair en est pulpeuse, juteuse et aromatique. La récolte en a lieu en septembre.

Mottled. — Grappes de grandeur moyenne, fruits ronds, très serrés, d'un rouge pourpre foncé et offrant deux nuances bien distinctes lorsqu'on les expose à la lumière; les pédoncules sont courts, la peau du raisin est épaisse et la chair douce et pulpeuse.

Cette variété, introduite par M. Ch. Carpenter de Kelley Island (Ohio), est très estimée pour la fabrication des vins. On en fait la récolte en septembre.

Charlotte. — La vigne dite Charlotte est également originaire de Kelley Island, elle a une assez grande ressemblance avec celle de Catawba, elle croît vigoureusement et a un bois d'un rouge foncé ; ses grappes ne sont pas très grandes mais par contre à épaules larges, les fruits, dont la dimension varie considérablement, sont presque ronds et unis, d'une couleur variant du rouge au vert rougeâtre ; la peau est épaisse comme celle du Catawba, la chair est d'un goût sucré et aromatique.

Lydia. — Sauvageon introduit dans la culture par M. Ch. Carpenter de Kelley Island. Il porte de belles grappes, bien compactes, ses fruits sont généralement réguliers, grands, d'un vert jaunâtre ; sa peau est épaisse comme celle du Catawba et sa chair très juteuse possède ce goût aromatique particulier aux vignes qui poussent spontanément dans les forêts des États-Unis et auquel on a de la peine à s'habituer.

Maxatawny. — Originaire du comté de Montgomery (Pensylvanie). Cette variété ne commença à être cultivée qu'en 1858 ; elle est à l'abri des maladies qui, depuis une vingtaine d'années, ont si cruellement sévi sur les autres vignes. Les grappes du Maxatawny ont une longueur de cinq à six pouces ; leurs fruits, de grosseur moyenne, sont d'un vert jaunâtre, ronds, non pulpeux, et d'un goût sucré délicieux. On en fait la récolte en septembre.

FRUITS

Avec le développement des chemins de fer et de la navigation à vapeur, le commerce des fruits frais a pris une grande extension et occupe aujourd'hui aux États-Unis

un nombre assez considérable de bras. La valeur des produits des vergers qui, en 1850, n'était que de 7,723,186 dollars s'est élevée, en 1860, à 19,759,361 et doit atteindre aujourd'hui le chiffre de 25 millions de dollars. Ce sont surtout les États de New-York, Californie, Michigan, Illinois Ohio, Pensylvanie et d'Indiana qui ont réalisé les plus grands progrès. Voici d'ailleurs les statistiques par État pour les deux récoltes.

	1850.	1860.
	Dollars.	Dollars.
New-York	1,761,950	3,726,380
Ohio	695,921	1,858,673
Pensylvanie	723,389	1,479,938
Indiana	324,940	1,212,142
Illinois	446,049	1,145,936
Michigan	132,650	1,137,678
Massachusetts	463,995	925,519
Missouri	514,711	810,975
Virginie	177,137	800,650
Caroline du nord	34,348	643,688
Californie	17,700	607,459
Kentucky	106,230	604,851
New Hampshire	248,563	557,934
Connecticut	175,118	508,848
Maine	342,865	501,767
Orégon	1,271	474,934
New-Jersey	607,268	429,402
Tennessee	52,894	314,269
Mississippi	50,405	259,380
Maryland	164,051	252,196
Caroline du sud	35,108	213,989
Alabama	15,408	213,323
Vermont	315,255	198,427
Géorgie	92,776	176,048
Iowa	8,434	131,234
Delaware	46,574	114,225
Louisiane	22,359	110,923
Rhode-Island	63,994	83,691
Wisconsin	4,823	76,096
Autres États et territoires	64,495	141,984
Ensemble	7,723,186	19,759,361

POMMES

Des masses énormes de pommes sont dirigées tous les ans sur New-York pour, de là, être expédiées par mer vers les différentes contrées de l'Amérique et même vers l'Europe. La plus grande partie de ces fruits vient de la Nouvelle-Angleterre, du New-York et du Nord-Ouest.

Voici la description de quelques-unes des espèces cultivées dans les provinces de l'Union américaine.

Belmont. — Cette sorte qui se vend aussi sous les noms de *Pomme blanche*, *Waxen*, *Gate*, *Mama beam*, est de grandeur moyenne, de formes irrégulières, généralement presque ronde; sa pelure est fine, luisante et huileuse et d'une couleur claire; sa chair est blanche jaunâtre, douce, juteuse. Elle est riche en semences d'un rouge brunâtre et arrive à maturité de novembre à février. — Cette espèce est originaire de la Virginie et est très commune dans les États du nord-ouest; par contre on ne la cultive guère dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre.

Dyer, *Bergamott* ou *Golden-Spice*. — C'est l'ancienne *pomme royale* introduite par les Francais; elle est de moyenne grandeur, arrondie, comprimée; sa pelure est très fine, d'un jaune très clair marbré de taches roussâtres; sa chair est blanche jaunâtre, douce et aromatique; ses pépins sont bruns. Comme pomme de dessert, la dyer n'a peut-être pas de rivale en Amérique. Elle arrive au marché de septembre à novembre.

Wagener. — Cette variété, originaire de New-York, se vend de novembre à mai. Elle est de grandeur moyenne, à peu près ronde, d'une couleur jaune foncée recouverte en grande partie de taches rouges, luisantes avec des lignes et

des éclaboussures pâles; sa chair est blanche jaunâtre à grains fins et d'un goût vineux, acidulé, juteux; son cœur est oblong et petit avec pépins pyriformes d'un brun clair.

Jonathan ou *King-Philip-Rick.* — Elle est originaire de Kingston dans l'État de New-York, et est cultivée aujourd'hui dans presque toutes les parties de l'Union. C'est une variété très productive. Le fruit a une forme conique régulière; une pelure jaune bigarrée de rouge clair et pointillée de blanc, une chair jaunâtre d'un goût juteux, quelque peu acide. — Saison : de décembre à février.

Garden-Royal. — Elle est originaire du Massachusetts et est très estimée; assez petite, rondelette, d'une couleur jaune avec des taches rougeâtres; sa chair est finement granulée et d'un goût vineux et doux. — Saison : août et septembre.

Swaar. — Originaire des bords de l'Hudson, le pommier qui fournit la Swaar demande un sol fertile et un climat tempéré. La Swaar est une pomme passablement grande, ronde, quelque peu irrégulière à la surface; sa couleur, d'un jaune verdâtre d'abord, devient jaune foncée marbrée de taches rouges et brunes; sa chair est jaunâtre, juteuse, d'un goût aromatique. — Saison : de janvier à mars.

Westfield-Seek no further. — Cette espèce originaire du Connecticut est très-productive. Elle est un fruit d'automne dans le sud et un fruit d'hiver dans le nord. Sa forme varie suivant le climat et la qualité du sol où on la cultive; généralement c'est une pomme de grandeur moyenne, de formes régulières, d'une couleur jaune bigarrée de rouge; sa surface est couverte de points d'un brun rougeâtre. Chair quelque peu jaune avec un goût pomme-poire.

Red Canada ou *Nonsuch.* — Elle est de qualité supérieure et facilement transportable. Originaire du Massachusetts,

elle est beaucoup cultivée dans le Nord-Ouest. Sa forme est conique, quelque peu aplatie à sa base; pelure généralement fine, d'une couleur jaune et avec surface couverte de nuances rouges; chair blanche jaunâtre, juteuse, ayant un goût aromatique; pépins pyriformes. Saison : janvier à avril.

Le tableau suivant extrait du rapport du Board of Agriculture du Massachusetts indique les différentes variétés de pommes cultivées dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

VARIÉTÉS.	COULEUR.	GRANDEUR.	SAISON.	REMARQUES.
Astrachan red	Rouge.	Moyenne	Été.	Très productive. Clair semée.
Baldroin	Rouge.	Grande.	Hiver.	Sorte amère la plus populaire de la Nouvelle-Angleterre, très recherchée pour l'exportation.
Bellflower yellow	Jaune.	Grande.	Hiver.	—
Benoni	Rouge.	Moyenne	Automne	Variété américaine demandant un sol sec.
Blue Pearmain	Rouge.	Grande.	Hiver.	Robuste, qualité ordinaire.
Coggswell	Bigarrée.	Grande.	Automne	Espèce américaine, ordinaire dans le Connecticut.
Danvers Winter sweet	Jaune.	Moyenne	Hiver.	Orig. du comté d'Essex.
Pomme royale ou Dyer	Jaune.	Grande.	Automne	Qualité sup. demandant beaucoup de soins.
Early Harvest	Jaune.	Grande.	Automne	Demande à être clair-semée et réclame beaucoup de soins.
Fameuse ou pomme de neige	Rouge.	Petite.	Hiver.	Robuste, même au Canada. Réclame beaucoup de soins.
Fall Pippin	Jaune.	Grande.	Automne	—
Foundling	Bigarrée.	Grande.	Automne	Très estimée.
Golden sweeting (orange sweeting)	Jaune.	Moyenne	Automne	Espèce américaine.
Gravenstein	Bigarrée.	Grande.	Automne	Très popul. et très productive.
Green sweet	Verte.	Grande.	Hiver.	Variété prolifique.
Holden pippin	Jaune.	Grande.	Automne	Indigène et très estimée.
Hubbardston nonsuch	Rouge.	Moyenne	Hiver.	Espèce américaine.
Hunt's russet	Roussâtre	Moyenne	Hiver.	Très productive, demande un sol sec.
Jewett's fine red ou nodhead	Rouge.	Moyenne	Automne	Espèce américaine, demande à être clairement semée et réclame beaucoup de soins.

VARIÉTÉS.	COULEUR.	GRANDEUR.	SAISON.	REMARQUES.
Large yellow bough ou sweet bough......	Jaune.	Grande.	Été.	Très productive.
Ladies' sweeting.....	Rouge.	Moyenn^{e}.	Hiver.	Se conserve jusqu'à mai.
Lyman's pumpkin ou Pound sweet.....	Jaune.	Grande.	Automne	Se conserve de septembre à janvier.
Lyscom..........	Bigarrée.	Grande.	Automne	Ord. dans le comté de Worcester.
Maiden's blush	Jaune.	Moyenne	Automne	Très recherchée.
Minister	Bigarrée.	Grande.	Hiver.	Espèce américaine; robuste. — Réclamant beaucoup de soins.
Mother..........	Rouge.	Moye..	Hiver.	Variété américaine.
Nothern spy	Bigarrée.	Grande.	Hiver.	Espèce américaine prolifique, robuste; beaucoup de soins.
Old pumpkin sweet...	Roussâ^{tre}	Grande.	Automne	Robuste et productive.
Peck's pleasant	Jaune.	Grande.	Hiver.	Variété américaine, réclamant des soins assidus et qui ne fournit que peu de fruits.
Pickman pippin.....	Jaune.	Moyenne	Hiver.	Très-robuste.
Porter...........	Jaune.	Grande.	Automne	S'endommage facilement.
Red Canada ou old nonsuch	Rouge.	Moyenne	Hiver.	Espèce américaine, demandant un climat tempéré.
Ramsdell's sweet	Rouge.	Moyenne	Hiver.	Pommier robuste, bel arbre.
Rhode-Isl. Greening...	Verte.	Grande.	Hiver.	Espèce américaine, demandant un sol fertile.
Roxburry russet ou Boston russet	Roussâ^{tre}	Moyenne	Hiver.	Espèce très tardive, réclamant un sol fertile.
Seaver sweet.......	Jaune.	Grande.	Hiver.	Robuste et productive.
Talman's sweeting ...		Moyenne	Hiver.	Robuste et prolifique, espèce très estimée.
	Jaune.			
Twentyounce appel ou Cayuga streak.....	Bigarrée.	Grande.	Hiver.	Bel arbre américain, qui ne doit pas être planté dans une situation exposée.
William's favorite....	Rouge.	Grande.	Été.	Espèce américaine très recherchée par les Bostonais. Arbre fragile, réclamant beaucoup de soins.

POIRES

Les vergers de poiriers sont encore passablement rares dans les États de l'Union américaine; non pas que le sol et le climat n'y soient pas favorables à la pousse de ces arbres, mais parce que cette culture demande trop de soins et que la population agricole américaine, qui est d'une activité rare à développer ce qu'elle sait faire, offre une antipathie insurmontable à accepter ce qui lui est étranger. Ce n'est donc que par exception et dans les parties les plus anciennement habitées que la production des poires a quelque importance.

Voici les différentes variétés cultivées dans les États de la Nouvelle-Angleterre :

VARIÉTÉS.	COULEUR.	GRANDEUR.	SAISON.
Abbot	Jaune rougeâtre.	Moyenne.	Automne.
Andrews	Brune verdâtre.	Moyenne.	Com' automne.
Bartlett	Jaune.	Grande.	Com' automne.
Belle Lucrative	Jaune verdâtre.	Moyenne.	Com' automne.
Beurré Boss	Roussâtre.	Grande.	Automne.
Beurré Clairgeau	Brune jaunâtre.	Grande.	Fin automne.
Beurré d'Anjou	Jaune verdâtre.	Grande.	Fin automne.
Beurré Diel	Jaune.	Grande.	Fin automne.
Beurré Giffart	Jaune brunâtre.	Moyenne.	Été.
Beurré golden of Bilbao	Jaune.	Moyenne.	Com' automne.
Beurré Hardy	Brune roussâtre.	Grande.	Automne.
Beurré Langelier	Jaune verdâtre.	Grande.	Hiver.
Beurré superfin	Verte roussâtre.	Grande.	Automne.
Black Worcester ou Jron Pear	Roussâtre.	Grande.	Fin automne.
Bloodgood	Jaune verdâtre.	Moyenne.	Été.
Brandywine	Roussâtre.	Moyenne.	Com' automne.
Buffum	Jaune rougeâtre.	Moyenne.	Automne.
Catillac	Jaune rougeâtre.	Grande.	Fin hiver.

VARIÉTÉS.	COULEUR	GRANDEUR.	SAISON
Cushing	Jaune claire.	Moyenne.	Automne.
Dearborn's Seedling	Jaune claire.	Petite.	Eté.
Doyenne Boussock	Jaune verdâtre.	Grande.	Com' automne.
Doyenne d'Alençon	Jaune verdâtre.	Moyenne.	Fin hiver.
Doyenne d'été	Jaune rougeâtre.	Petite.	Com' été.
Duchesse d'Angoulême	Jaune rougeâtre.	Grande.	Fin automne.
Flemish beauty	Brune roussâtre.	Grande.	Automne.
Lawrence	Jaune pâle.	Moyenne.	Com' hiver.
Louise Bonne de Jersey	Verte brunâtre.	Grande.	Com' automne.
Merriam	Jaune roussâtre.	Moyenne.	Automne.
Nouveau Poiteau	Verte roussâtre.	Grande.	Fin automne.
Omondaga ou Swan's orange	Jaune.	Grande.	Automne.
Paradis d'automne	Rousse.	Moyenne.	Automne.
Pratt	Jaune.	Moyenne.	Automne.
Rostiezer	Brune roussâtre.	Petite.	Eté.
Saint Michel Archange	Jaune verdâtre.	Grande.	Automne.
Sheldon	Rousse.	Moyenne.	Automne.
Seckel	Brune roussâtre.	Petite.	Automne.
Sterling	Jaune rougeâtre.	Moyenne.	Fin été.
Suprême de Quimper	Jaune.	Moyenne.	Eté.
Tyson	Jaune rougeâtre.	Moyenne.	Été.
Urbaniste ou Beurré Picquery	Jaune.	Moyenne.	Automne.
Uvedale's S' Germain ou Pound Angora	Verte.	Grande.	Fin hiver.
Vicar of Wakefield ou Monsieur le Curé	Jaune.	—	Com' hiver.
Winter Nellis ou Bonne de Malines	Rousse.	Petite.	Com' hiver.

Les principales variétés de poires originaires des États-Unis sont les suivantes :

Washington ou *Robertson*. — Originaire du Delaware; elle est de grandeur moyenne, de forme ronde ovale ou ovale pyriforme; couleur d'un jaune citron avec nuance d'un brun rougeâtre quand on expose le fruit au soleil; tige d'un pouce de longueur ressortant par une petite cavité; calice

petit, partiellement fermé; cœur petit et placé près du sommet de la poire; pépins noirâtres et pyriformes; chair blanche, juteuse, d'un goût sucré délicieux. — Saison : septembre.

Mc Laughlan. — Elle est indigène dans l'État du Maine où l'arbre qui la produit croît facilement et est très productif. La poire Mc Laughlan est grande, d'une forme allongée, a une surface inégale; sa couleur est verdâtre marbrée de tâches roussâtres, elle devient jaunâtre lorsque le fruit est bien mûr; calice ouvert; tige très courte et gonflée à sa jonction avec l'arbre; chair blanche, juteuse, d'un goût sucré et parfumé; cœur petit; pépins divers. — Saison : décembre et janvier.

Wheildon ou *Mc Lellan.* — Cette variété que l'on doit à M. W. W. Wheildon, de Charlestown (Mass.), est encore peu connue; elle est plutôt grande que petite, obtuse, pyriforme aiguë, d'une couleur jaune verdâtre nuancée de roux; sa surface est inégale; tige longue et plus large à la partie par laquelle elle adhère à l'arbre; calice grand avec de longs segments; chair blanche jaunâtre, tendre mais graveleuse autour du cœur, cassante, juteuse et d'un goût sucré aromatique non vineux; cœur petit; pépins pyriformes. — Saison : septembre et octobre.

Steevens' Genesee, Guernesey ou *Louise de Prusse.* — L'arbre qui produit cette poire est originaire du comté de Levingston (N.-Y.), croît avec facilité et est très productif. Le fruit est grand, presque rond, d'une couleur jaune verdâtre et jaune claire lorsque la poire est tout à fait mûre; tige forte; calice avec segments courts; chair blanche, juteuse, moitié butyreuse, d'un goût sucré aromatique; cœur moyen; pépins pyriformes et noirâtres. — Saison : septembre.

Il faut encore nommer parmi les espèces américaines :

L'*Abbot*. — Fruit magnifique.

L'*Andrews*. — Arbre robuste qui croît très irrégulièrement.

La *Buffum*. — Poirier croissant rapidement et fournissant des fruits en abondance.

La *Cushing*. — Arbre robuste et prolifique réussissant bien dans les terrains ordinaires.

La *Dearborn's Seedling*. — Réclame un sol riche.

La *Lawrence*. — Réclame un sol riche.

La *Merriam*. — Arbre robuste qui réussit presque partout.

L'*Onondago*. — Excellente variété pour les vergers.

La *Pratt*. — Espèce robuste très ordinaire dans le Rhode-Island.

La *Sheldon*. — Riche mais demandant un sol favorablement situé.

La *Sterling*. — Arbre vigoureux qui réussit très bien.

La *Tyson*. — Bel arbre qui ne porte des fruits qu'à un âge comparativement déjà avancé.

COINGS ET COGNASSES

On les cultive principalement dans les États de la Nouvelle-Angleterre et dans celui du New-York. Les deux variétés les plus estimées sont le Coing-Pomme ou Appel-Quince et le Coing du Portugal ou Portugal-Quince.

L'*Appel-Quince*, nommé également *Orange-Quince*, est produit par un bel arbre robuste et productif. Le fruit est grand, ovale, émoussé, pyriforme, sa couleur est d'un beau jaune d'or; sa pelure est unie, glabre; tige généralement quelque peu détériorée; cœur large et placé près de la fleur

du calice; pépins d'nn brun rougeâtre. — Saison : octobre et novembre.

Le *Coing du Portugal*, moins grand que le précédent, a une forme régulière, oblongue, pyriforme, la surface en est unie; il est d'une couleur jaune pâle et sa chair douce est d'un goût moins astringent que celui des autres variétés; cœur de grandeur moyenne et placé près du centre du fruit; pépins d'un brun assez clair. — Saison : octobre.

PÊCHES

Sous le rapport de l'importance de la production, la pêche tient aux États-Unis le premier rang parmi les fruits à noyau. Dans le Delaware, le New-Jersey, la Pensylvanie, l'Ohio et le Michigan, on cultive de très grands vergers de pêchers dont les fruits sont exclusivement destinés à être expédiés vers les États non producteurs et vers les colonies anglaises. Ces produits délicats supportent très bien le transport qui d'ailleurs se fait assez rapidement par les chemins de fer et les bateaux à vapeur.

En général les pêches d'Amérique sont loin d'être d'aussi belle qualité que celles d'Europe. Le *Brugnon* ou pêche à peau lisse que les Anglais nomment *Nectarine*, y est tout à fait inconnu.

Les principales variétés américaines sont les suivantes :

Early-York ou *Serrate-Early Purple.* — Elle a quelque ressemblance avec la Pourprée tardive d'Europe; elle est de grandeur moyenne, ovale, rondelette; suture légère; pelure mince, d'une couleur verte légèrement nuancée d'un rouge pâle devenant plus foncé quand le fruit est longtemps exposé au soleil; chair blanche verdâtre, douce, juteuse et se séparant aisément du noyau. — Saison : août.

Crawford's-Early ou *Early-Melocoton.* — L'arbre qui produit ce fruit est d'une culture importante dans presque tous les États producteurs; il pousse rapidement, est robuste et très productif. Son fruit d'une grosseur respectable est presque rond, sa suture peu profonde; couleur jaune avec une nuance rouge; chair jaunâtre, juteuse et se séparant facilement du noyau. — Saison : fin août et septembre.

Président. — Cette variété, originaire du Long-Island, est cultivée aujourd'hui dans les États de la Nouvelle-Angleterre, de New-York, Pensylvanie, Delaware, New-Jersey et Ohio. Le fruit passablement grand est presque rond avec suture peu profonde, d'un vert jaunâtre pâle quelque peu nuancé de rouge; chair blanche, rougeâtre vers le milieu, juteuse et d'un goût aromatique sucré. — Saison : septembre.

Late admirable ou *Bourdine.* — Elle provient de la *Pêche royale* ou *Teton de Vénus;* introduite il y a une cinquantaine d'années par les Français du Canada. Le fruit très grand a une forme rondelette ovale; sa suture est très prononcée et paraît diviser la pêche en deux parties égales; couleur verte jaunâtre marbrée de rouge du côté exposé au soleil; chair blanche verdâtre quelque peu rougeâtre vers le milieu, juteuse, se séparant facilement du noyau et d'un goût délicieux. — Saison : septembre.

Hale's-Early ou *Early-German.* — Cette variété, qui fut cultivée pour la première fois dans le comté de Portage (Ohio) par un Allemand nommé Moas, est très recherchée par les cultivateurs américains. Le fruit est plutôt petit que grand, presque rond, quelque peu plat au sommet, avec une suture profonde; sa couleur est verdâtre marbrée de taches rouges; chair blanche avec lignes rougeâtres autour du noyau auquel elle est assez solidement attachée, elle a un

goût sucré et est très juteuse; noyau de petite dimension et brunâtre. — Saison : milieu de juillet.

Oldmixon-Freestone ou *Oldmixon-Cleerstone*. — Fruit très grand, rond, souvent quelque peu ovale, avec suture bien marquée au sommet; sa couleur est un mélange de blanc jaunâtre avec un vert pâle, le tout plus ou moins marbré de rouge; chair blanchâtre avec une teinte rougeâtre vers le milieu; elle a un goût sucré et vineux. — Saison : septembre.

ABRICOTS

Les principales sortes cultivées sont *la Bréda* qu'on dit originaire d'Afrique et l'*Hemskirke*.

PRUNES

Malgré les peines que se sont données les Allemands pour naturaliser aux États-Unis le prunier qui fournit les pruneaux, la culture de cet arbre y est encore très peu développée et on ne le rencontre guère que dans les États d'Ohio et de New-York notamment dans les vergers des environs de la ville de Buffalo sur le lac Erié.

Les trois variétés de prunes d'origine américaine sont :

La *Smith's-Orléans*. — L'arbre qui produit ce fruit, originaire du Long-Island, est robuste et productif; il demande un sol sec et léger. La prune Smith's-Orléans est de grande dimension, ovale, avec suture moitié ronde et bien marqueé; elle est de couleur pourpre rougeâtre recouverte d'une poussière bleue foncée; sa tige est courte; sa chair jaune, ferme, juteuse, vineuse et adhérente au noyau qui est grand et ovale. — Saison : août.

Imperial-Gage ou *Flushing-Gage*. — Provenant du verger de M. William Prince à Flushing dans le Long-Island, où elle fut obtenue des semences du *Green-Gage*. Le prunier qui produit l'Imperial-Gage est un bel arbre vigoureux, poussant vite et produisant annuellement une grande quantité de fruits. Ceux-ci sont de grandeur moyenne, de forme ovale avec suture quelque peu distincte; couleur d'abord vert pâle mais devenant jaunâtre et marbrée de veines d'un vert foncé lorsque le fruit est tout à fait mûr; chair verdâtre, très juteuse, d'un goût délicieux. — Saison : septembre.

Washington, Bolmar ou *Franklin*. — L'arbre qui fournit cette variété fut cultivé pour la première fois en Amérique, il y a cinquante à soixante ans, dans le verger de la ferme Delaney, dans les environs, d'alors, de la ville de New-York (aujourd'hui le Bowery, au centre de cette cité). Le fruit est grand, rond avec suture bien marquée près de la tige et d'une couleur jaune marbrée de veines rougeâtres; chair jaune, ferme et se séparant facilement du noyau qui est généralement très irrégulier.

CERISES

La région des États-Unis où la culture des cerises est le plus importante est celle qui s'étend le long du lac Erié depuis Buffalo jusqu'à Toledo. Dans ces districts des États de New-York, Pensylvanie et Ohio, on cultive de très grands vergers de cerisiers dont les fruits sont destinés à l'exportation vers les provinces de l'ouest.

Les principales sortes de cerisiers cultivées dans l'Union américaine sont :

La *Black-Tartarian* ou *Fraser's-Black Heart*. — Originaire

de l'Espagne d'où elle fut importée en Russie, en Angleterre et finalement en 1806 dans les États-Unis.

L'*Elton*. — Introduite de Londres vers 1823.

La *Belle de Choisy*. — Importée de France. C'est une des espèces les plus estimées.

L'*Early-Purple Guigne* ou *German-May-Duke*. — Très ordinaire dans les contrées de l'ouest. Ce cerisier devient robuste et très productif.

La *Belle Hortense*. — Importée en 1842. Le fruit de cette variété est grand, rond, d'une couleur rouge; sa chair a un goût agréable et se sépare facilement du noyau. Il n'arrive à maturité que vers la fin de juillet, c'est à dire quatre à six semaines après les sortes précédentes.

La *Rockport*. — Introduite dans la culture par le professeur J. P. Kirtland de Cleveland (Ohio). Cette cerise est grande, ronde, sa surface est quelque peu inégale; elle a une couleur rouge foncée brillante avec quelques taches brunâtres; sa tige a environ un pouce de longueur et sa chair jaunâtre est très juteuse et d'un goût sucré agréable. — Saison : fin de juin.

La *Red-Jacket*. — Originaire de semences obtenues également par le professeur Kirtland de Cleveland. Le fruit en est moins grand que celui de la variété précédente, mais par contre il est de formes plus régulières. Il arrive à maturité vers le milieu de juillet.

FRAISES

La culture des fraises est encore peu importante en Amérique; cependant depuis quelques années on y recherche des sauvageons pour les planter dans les jardins.

Voici, placées d'après la qualité des fruits, les différentes

espèces de fraises cultivées dans les États de l'Union américaine; le chiffre qui accompagne le nom de la variété indique le degré de productibilité, le 1 représentant une récolte abondante :

River's Seedling Elisa	5/6
Hooker	1/2
Oscar	1/3
Excellente	1/3
Caroline Superbe	1/6
Triomphe de Gand	5/6
Duc de Brabant	2/3
Vicomtesse de Thury	2/3
Burrs New Pine	2/3
Golden Seeded	2/3
La Tour de Maubourg	2/3
Sir C. Napier	1/2
Sterling Castle Pine	1/2
Pine apple	1/3
Jacunda	1
Lady Jinger	5/6
Fillmore	2/3
Great Austin	2/3
Jenny Lind	2/3
Mc. Avoy's superior	2/3
May Queen	2/3
Reine Hortense	2/3
Trollope's Victoria	2/3
Wilson's Albany	1
Downer Prolific	5/6
Wizard of the North	2/3
Cutter's Seedling	2/3

FRAMBOISES

La culture de ce fruit est bien plus importante aux États Unis que celle des fraises, et dans le seul village de Melton, dans le comté de Ulster (État de New-York), plus de 100 acres

de terres sont réservés à la production des framboises ; pendant la saison on en expédie journellement de Melton vers New-York dix mille boites ou paniers d'une valeur moyenne de 10 cents, ce qui fait pour la saison entière 425,000 boîtes ou paniers d'une valeur de 42,500 dollars. Les principales variétés cultivées sont : la *Red-Antwerp*, *New-Red-Antwerp*, *Franconia*, *English*, la *Fastolf*, la *Catawissa* et la *Knevett's Giant* qui toutes sont remarquables par leur saveur parfumée.

CANNEBERGES

La culture du vaccinier myrtille (*Vaccinium myrtillis*) et de quelques autres espèces du genre *vaccinium* fut introduite dans les États-Unis vers le commencement de ce siècle, par le capitaine Henry Hall de Denis (comté de Barnstable dans le Massachusetts). Cependant les essais tentés primitivement ne donnèrent pas des résultats satisfaisants, et ce n'est guère que depuis 1850 que la culture des canneberges est devenue quelque peu générale dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre et qu'elle a commencé à donner quelques profits importants; en 1860, madame Winslow de Brewster (Massachusetts) réalisa un bénéfice de mille dollars pour un acre.

Les vacciniers sont des plantes de deux à trois pieds de hauteur ayant des feuilles tombantes, ovales et dentées en scie; leurs fleurs sont petites et d'une couleur rose plus ou moins claire, les fruits sont des baies noirâtres ayant une saveur légèrement astringentes et dont on fait des confitures très recherchées. Les vacciniers demandent à être cultivés dans un terrain d'alluvion et dans les terres bourbeuses ils réussissent le mieux.

On estime que la récolte des canneberges dans les États-Unis a été, en 1865, d'environ 21,000 barils d'une valeur de 200,000 dollars. Le comté de Barnstable, dans le Massachusetts, figure dans ces chiffres pour plus d'un quart, soit pour 5,226 barils et 51,847 doll. 75 cents divisés entre les différentes localités comme suit :

	Barils.	Dollars.
Harwich	2,697	26,934 50
Brewster	611	6,031 »
Barnstable	425	4,250 »
Dennis	423	4,054 75
North Dennis	402	4,000 »
Yarmouth	200	2,000 »
Sandwich	175	1,750 »
Chatam	168	1,640 »
Provincetown	125	1,187 50
Ensemble	5,226	51,847 75

Dans les États du sud, les fruits des latitudes méridionales sont cultivés à côté de ceux des régions septentrionales, et dans certains districts de la Floride, les végétaux les plus délicats des Antilles fleurissent sans y éprouver la moindre atteinte de la saison; les oranges, les citrons, les bananes, les figues, les ananas et les olives y sont cultivés avec succès.

Dans le Texas également on rencontre un mélange des plus agréables d'arbres et de plantes portant des fruits propres aux contrées tropicales.

Enfin on récolte des melons en abondance dans tous les États de l'Union.

LÉGUMES.

C'est dans les États de New-York, du New-Jersey, du Massachusetts, de la Pensylvanie et de la Californie que la culture

des produits légumineux a le plus d'importance et où aussi elle a fait le plus de progrès dans ces dernières années. De 1850 à 1860, tandis que la population n'a augmenté que de 30 p. c. la valeur de la production des légumes a triplé. Voici les chiffres par État pour les deux époques :

	1850.	1860.
	Dollars.	Dollars.
New-York	912,047	3,381,596
New-Jersey	475,242	1,542,155
Massachusetts	600,020	1,397,623
Pensylvanie	688,714	1,384,970
Californie	75,275	1,074,143
Ohio	214,004	860,313
Virginie	183,047	589,411
Maryland	200,869	530,221
Kentucky	303,120	458,246
Illinois	127,494	418,195
Louisiane	148,329	390,742
Missouri	99,454	346,405
Connecticut	196,874	337,025
Indiana	72,864	288,070
Tennessee	97,183	274,163
Wisconsin	32,142	207,153
Géorgie	76,500	201,916
Maine	122,387	194,006
Caroline du sud	47,286	187,348
Rhode-Island	98,298	146,661
Michigan	14,738	145,058
Jowa	8,848	141,549
Colombie (district)	67,222	139,108
Alabama	84,821	135,181
Mississipi	46,250	124,608
Minnesota	130	94,681
Orégon	90,241	86,335
New-Hampshire	56,810	76,256
Caroline du nord	39,462	75,663
Texas	12,354	55,943
A reporter	5,192,042	13,284,744

	1850. — Dollars.	1860. — Dollars.
Report	5,192,042	15,284,744
Utah (terr.)	23,868	45,465
Arkansas	17,150	38,094
Delaware	12,714	37,797
Kansas	»	36,353
Washington (terr.)	»	27,749
Vermont	18,853	24,792
Floride	8,721	18,213
Autres territoires	6,676	27,820
Soit pour l'Union	5,280,030	15,541,027

Dans ces chiffres ne sont pas compris les pois et fèves, les pommes de terre et les batates.

Pois et fèves. — La production des pois et fèves qui était en 1850 de 9,196,170 bushels a été en 1860 de 15,099,746 boisseaux. Les principaux États producteurs sont :

	1850. — Boisseaux.	1860. — Boisseaux.
Mississipi	1,072,757	1,986,558
Caroline du nord	1,584,252	1,932,204
Géorgie	1,142,011	1,765 214
Caroline du sud	1,026,900	1,728,074
New-York	741,546	1,609,334
Alabama	892,701	1,483,609
Tennessee	369,321	550,913
Virginie	521,579	515,004

Pommes de terre. — La culture de ce tubercule précieux, importé du Pérou en Espagne et de la Virginie en Angleterre par Ralegh vers le commencement du seizième siècle, est loin d'être aussi répandue aux États-Unis qu'elle l'est en Europe. Ce n'est guère que dans les États de l'Atlantique que la production et le commerce de la pomme de terre ont

pris quelque développement et que ce produit est devenu une base de l'alimentation de la population ; dans les États du Maine, de New-York et de la Pensylvanie surtout, la propagation du tubercule a été assez rapide, aussi en exporte-t-on des quantités notables de ces provinces vers celles de l'ouest. Ce sont surtout les variétés dites *Tardives d'Irlande* et *Patraques* qui sont le plus cultivées ; les meilleures qualités proviennent généralement du district de Colombie où l'on cultive la pomme de terre dans des terrains secs exposés à la chaleur ; le produit que l'on y obtient, quoique petit, est très farineux et d'une saveur délicieuse.

Voici les quantités de boisseaux de pommes de terre récoltées dans les différents États et territoires de l'Union en 1850 et 1860 :

	1850. — Boisseaux.	1860. — Boisseaux.
New-York	15,398,368	26,447,389
Pensylvanie	5,980,732	11,687,468
Ohio	5,057,769	8,752,873
Maine	3,436,040	6,374,617
Illinois	2,514,861	5,799,964
Michigan	2,359,897	5,264,733
Vermont	4,951,014	5,147,908
New-Jersey	3,207,236	4,171,690
New-Hampshire	4,304,919	4,137,543
Indiana	2,083,337	3,873,130
Wisconsin	1,402,077	3,848,505
Massachusetts	3,585,384	3,201,901
Iowa	276,120	2,700,515
Virginie	1,316,933	2,292,118
Minnesota	21,145	2,027,945
Missouri	939,006	1,990,850
Connecticut	2,689,725	1 833,148
Kentucky	1,492,487	1,756,532
Californie	9,292	1.647,293
A reporter	61,029,342	102,957,122

	1850.	1860.
	Boisseaux.	Boisseaux.
Report.	61,029,342	102,957,122
Maryland	761,939	1,264,429
Tennessee	1,067,844	1,174,647
Caroline du nord	620,318	830,565
Rhode-Island	651,029	542,909
Arkansas.	193,832	418,000
Mississipi	261,482	401,804
Alabama	246,001	397,566
Delaware.	240,542	377,931
Louisiane.	95,632	332,725
Géorgie	227,379	316,552
Orégon	91,326	311,700
Kansas	»	283,968
Caroline du sud	136,494	226,735
Washington (territoire)	»	191,354
Nebraska —	»	169,762
Texas	94,645	168,937
Utah (territoire)	43,968	140,370
Autres territoires	36,123	65,125
Soit pour l'Union.	65,797,896	110,571,201

En 1863, les États du nord produisaient avec la Californie 101,712,810 boisseaux dont

	Bushels.
New-York	29,753,393
Pensylvanie	14,609,335
Maine	6,693,348
Illinois	5,155,523
Michigan	4,738,260
New-Jersey	4,693,151
Wisconsin.	4,356,568
Ohio.	4,103,005

En 1864, les États du nord produisaient 96,532,029 boisseaux de pommes de terre d'une valeur de 77,184,045

dollars. Les chiffres détaillés pour cette dernière récolte sont :

ÉTATS.	Nombre d'acres.	Récolte par acre.	Produit.	Prix moyen par bush.	Valeur.
	—	—	—	—	—
		Bushels.	Bushels.	Cents.	Dollars.
New-York.	257,984	115 1/2	29,753,312	66	19,637,186
Pensylvanie	114,759	110 1/2	12,661,424	89	11,268,667
Maine	50,274	143	7,189,151	67	4,816,731
Vermont	36,436	162 1/2	5,920,810	54	3,197,237
Ohio	48,082	96	4,615,881	91 1/4	4,211,994
Illinois.	55,521	81 1/4	4,511,083	115	5,187,745
New Jersey	46,033	86 2/5	3,989,179	108	14,401,337
New-Hampshire	23,427	164	3,842,154	60	2.305,292
Wisconsin	30,356	118	3,582.068	55	1,970,137
Michigan	43,317	79	3,422,078	8 1/2	2,788,994
Massachusetts	25,546	132 1/4	3,384,878	93	3,147,937
Indiana	36,310	80	2,904,847	99 1/2	2,890,323
Jowa	33,164	76	2 520,481	111 1/5	2,806,136
Minnesota	19,313	112	2,163,141	67 1/7	1,452,395
Connecticut	13,993	131	1,833,148	83	1,521,513
Kentucky.	15,474	81 1/6	1,255,921	109 2/5	1,377,327
Maryland.	19,309	55	1,061,994	120	1,274,393
Missouri	19,913	39	776,630	175 1/5	1,361,691
Rhode Island	4,123	127 1/2	525,727	97 1/2	512,584
Delaware	2,620	125	327,540	132	432.353
Kansas.	4,290	43	184,480	268	494,406
Nebraska (territoire). . .	2,053	51 2/3	106,102	208	220,692
Pour l'Union. .	902,295	107 1/2	96,532,029	80	77,184 043

Batate.—Ce genre de la famille des convolvulacées est composé de plantes herbacées ou sous-fructescentes, originaires des contrées chaudes de l'Asie et de l'Amérique. La plus importante de ces plantes est la *Batate douce* (*C. batatas*) qui est un des aliments les plus recherchés aux États-Unis. Sa tige est rampante, ses feuilles anguleuses et pétiolées et ses fleurs, réunies par quatre sur un même pédoncule, sont d'un pourpre plus ou moins foncé. Quant à la racine tuberculeuse, qui seule est employée, elle prend un développement énorme et pèse souvent de 5 à 8 livres; sa couleur est très variable, on en trouve depuis le blanc jaunâtre jusqu'au rouge violacé.

Cette racine ne possède pas ce suc laiteux purgatif que l'on rencontre dans presque toutes les convolvulacées.

La batate, pour prospérer, exige une température moyenne de 12° centigr. Cependant à force de soins on peut réussir à la faire vivre également dans un climat plus froid, mais elle perd alors de ses qualités saccharines.

Les récoltes de batates douces ou comestibles (en angl. *Sweet potatoes*), aux États-Unis, ont été en 1850 et 1860 comme suit :

	1850.	1860.
	Bushels.	Bushels.
Géorgie	6,986,428	6,508,541
Caroline du nord	5,095,709	6,140,039
Alabama	5,475,204	5,420,987
Mississipi	4,741,795	4,348,491
Caroline du sud	4,337,469	4,115,698
Tennessee	2,777,716	2,614,558
Louisiane	1,428,453	2,070,901
Virginie	1,813,634	1,960,808
Texas	1,332,158	1,853,306
Arkansas	788,149	1,462,714
Floride	757,226	1,213,493
Kentucky	998,179	1,057,558
New-Jersey	508,015	1,034,832
Illinois	157,433	341,443
Missouri	335,505	335,102
Ohio	187,991	297,908
Indiana	201,711	284,304
Californie	1,000	158,001
Delaware	65,443	142,213
Pensylvanie	52,172	103,190
Iowa	6,243	50,938
Michigan	1,177	36,285
Maryland	208,993	23,744
Kansas	»	9,221
New-York	5,629	7,523
Colombie (district)	3,497	4,191
Autres États et territoires	1,219	10,313
Pour l'Union	38,268,148	41,606,302

FIBRES TEXTILES

Avant de parler du coton, du lin et du chanvre, il est utile de passer en revue quelques plantes exceptionnelles qui croissent dans les frontières de l'Union et qui jouissent de propriétés analogues à celles des matières textiles plus généralement connues.

On rencontre dans le voisinage du Potomac, l'*Agave Virginia*, généralement appelé dans le pays *Rattlesnake's master* et qui croît en Virginie et dans les deux Caroline; sa feuille a une longueur de 1 pied à 1 pied 1/2 et donne des fibres fines mais très fortes.

En Floride, deux variétés d'*Agaves* fournissent des fibres qui trouvent leur emploi dans les imitations des étoffes de crin, et qui reviennent, suivant qualité, à 50, 80, 120 et 145 dollars (en or) le tonneau. Ces fibres sont connues dans le commerce sous le nom de *chanvre des Américains* ou *chanvre pite;* elles sont d'un blanc gris, brillantes, soyeuses et très tenaces. La plante qui les produit est l'*Agave americana*, indigène au Mexique, en Floride, aux Antilles et dans l'Amérique du sud, et qui, par suite de sa grande ressemblance avec l'aloës a reçu le nom de *aloès pite*. Ses feuilles, qui ont de 3 à 6 pieds de long, sont très épineuses sur les bords; elles poussent en touffes serrées du milieu desquelles s'élève une espèce de bourdon qui croît avec une rapidité étonnante. Ce sont les feuilles qui fournissent le textile dit chanvre des Américains.

L'*Hibiscus palustris*, de la famille des malvacées, fournit également une fibre textile très flexible. Voici ce que l'on écrivait de Philadelphie, le 28 décembre 1862, au sujet de cette plante commune dans toute l'Amérique septentrionale :

« L'institut Franklin vient d'être saisi d'une découverte dont l'objet est d'arriver à employer à la fabrication des cordes et du papier l'écorce d'une plante commune dans l'Amérique du nord. Cette plante qui appartient à l'ordre des malvacées, et qui est connue dans l'histoire naturelle sous la dénomination d'*hibiscus palustris*, a reçu le nom de *jute américain*. Si son application peut être réellement faite aux industries auxquelles on la destine, elle présentera encore le grand avantage de croître sans culture dans des terrains marécageux et impropres à toute espèce d'autres produits utiles.

« A leur état naturel, les tiges de cette plante, quand elles sont à leur pleine crue, ont de 5 à 6, et même 7 pieds de hauteur, et varient d'un quart de pouce à cinq huitièmes de pouce dans leur diamètre. Le nombre des tiges d'une racine varie de huit à soixante, et dix-huit tiges d'une dimension moyenne fournissent 4 onces de la fibre qui constitue l'écorce.

« En coupant une des tiges, une douzaine d'autres prennent sa place à la saison suivante, et trois tonnes et demie de fibres peuvent être produites par acre de terrain. Soumise à une simple préparation, l'écorce de la plante se trouve réduite à l'état de fils semblables mais supérieurs à ceux du chanvre.

« Des fabricants de papier qui croient pouvoir utiliser ces fils avantageusement les ont estimés à 100 dollars la tonne. Enfin, la flexibilité des fils a permis d'en faire à la main des cordes que les ouvriers assurent ne pas être inférieures à celles fabriquées par les machines ordinaires. »

Dans la Nouvelle-Angleterre et en Virginie se rencontrent différentes sortes d'*Asclepias* dont les tiges fournissent également une fibre textile; les principales variétés de ces

plantes aux États-Unis sont : l'*Asclepia incarnata* (flesh coloured Asclepia), l'*Asclepia syriaca* (common silk Weed), et l'*Asclepia tuberosa* (Butterfly Weed).

Enfin on trouve encore sur le sol de l'Union, dans l'immense pays qui s'étend du Potomac au Rio-Grande, plusieurs espèces de *Yucas* capables de fournir des fils d'une grande finesse, d'un éclat soyeux, forts et longs de 2 à 3 pieds.

Il reste encore à mentionner l'*Ananas sauvage*, naturalisé en Floride, et dont on obtient des fibres au moyen desquelles on fabrique des tissus d'un éclat soyeux et comparables à la plus fine batiste.

COTON

Les trois principaux articles de l'exportation de l'Union américaine en produits originaires de son sol sont incontestablement le coton, les métaux précieux et les denrées alimentaires. De ces trois articles, celui qui, avant la dernière guerre, offrait le plus d'avantages et était conséquemment le plus recherché c'était le coton, dont la merveilleuse fortune est sans précédent dans l'histoire de l'industrie humaine. Par sa valeur commerciale, il formait à lui seul environ la moitié des exportations totales des États-Unis, et par son importance industrielle, il était et est encore aujourd'hui le frêt le plus abondant pour la marine commerciale du monde entier, et procure du travail à plusieurs millions d'ouvriers. Ce succès sans exemple dans les annales industrielles des nations modernes doit être attribué en grande partie aux perfectionnements apportés à la culture, au bas prix du coton, à la facilité avec laquelle on peut le filer et le tisser, à la facilité d'exportation et surtout aux

résultats merveilleux obtenus par les découvertes de l'industrie.

Primitivement les étoffes de coton furent plus chères que les toiles de lin, et ce n'est qu'à dater du dix-septième siècle que les prix commencèrent à diminuer, grâce à la substitution des premières machines aux bras des travailleurs. Depuis lors de nouvelles inventions, telles que celle de la spinning Jenny par James Hargraves en 1768, celle du métier de Richard Arkwright en 1776, de la mull Jenny par Samuel Crompton en 1780, et de la mull Jenny à la vapeur par James Watt en 1790, etc., contribuèrent encore à faire baisser les prix des articles de coton qui sont aujourd'hui moins coûteux que les étoffes fabriquées avec n'importe quelle autre fibre textile.

L'industrie cotonnière, considérée dans les préparations premières que l'on doit faire subir aux produits bruts, remonte à la plus haute antiquité. Les Égyptiens attribuent l'invention de l'art de filer à Isis; les Chinois, à la femme de l'empereur Yao; mais quoi qu'il en soit de cette origine, tous les faits concourent à prouver que la fabrication des étoffes est, de toutes les industries, celle qui se développa la première au sein de toutes les nations, car dès les premiers âges les peuples ont tâché d'avoir des vêtements capables de les mettre à l'abri de l'intempérie des saisons. C'est dans le *Periplus maris Erythreæ* d'Arrien que l'on trouve la première mention du coton considéré comme objet de négoce. D'après cet ouvrage qui date de la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, les Arabes apportaient des étoffes de coton des Indes jusque dans les ports de la mer Rouge; les principales villes de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse étaient déjà, à cette époque, renommées pour la fabrication des *Gangitiki* (mousselines) et autres étoffes

de coton. Cependant malgré la perfection de ces produits, ceux-ci ne pénétrèrent que rarement jusqu'en Grèce où la plante ne paraît avoir été introduite que vers le dixième siècle. Vers la fin du treizième siècle, l'industrie cotonnière fut naturalisée en Chine après l'avoir été en Afrique par un des sectateurs de Mahomet.

En Europe on admet généralement que la fabrication des étoffes de coton fut tentée pour la première fois en Italie. De ce pays, l'industrie cotonnière passa en Suisse où elle prit naissance, dans les cantons de Zurich et de Lucerne, vers le commencement du quinzième siècle. En 1430, les Génois importèrent en France des cotons bruts et des fils de coton écrus et teints, venant du Levant et destinés à être tissés dans les manufactures françaises.

Quoique introduite en Europe, la fabrication des tissus de coton n'y prospéra pas. Elle présentait les plus hautes difficultés, et les industriels ne pouvaient soutenir la concurrence des produits du Levant. Ce n'est qu'après que les Portugais eurent découvert la route de l'Orient par le cap de Bonne-Espérance et importé en Europe les procédés de fabrication en usage dans les pays de l'Hindoustan, que des progrès furent réalisés. Les Flamands furent les premiers à s'emparer des données industrielles importées par les Portugais et, dès le commencement du seizième siècle, ils employèrent le coton à la confection d'étoffes grossières (futaines, etc.).

En Amérique, lors de la découverte de ce nouveau monde, la fabrication des tissus de coton était déjà parvenue à un haut degré de perfection. Les principaux navigateurs sont d'accord pour dire que les Mexicains et les Péruviens produisaient, à l'époque de l'arrivée des Européens, des étoffes d'une finesse incomparable et d'un travail des plus délicats.

Plusieurs de ces navigateurs prétendent aussi avoir vu le *Gossypium* croître à l'état sauvage dans les différentes îles des Indes occidentales, sur les côtes de l'Amérique méridionale et sur les bords du Mississipi.

Le cotonnier est donc une plante indigène en Asie, en Afrique et en Amérique. Il appartient à la monadelphie polyandrie, classe 16, ordre 8 de Linnée, et à la classe 13, ordre 14, famille des malvacées, dicotylédonées, capsulifères de Jussieu. On en connaît une dizaine d'espèces qui se distinguent toutes par des feuilles lobées, des fleurs élégantes et de couleur jaunâtre; le calice est toujours entouré d'un involucre à trois grandes bractées cordiformes; les fruits sont des capsules ou cosses contenant plusieurs graines dont le tégument propre est chargé de longs filaments blanchâtres, doux et soyeux et que l'on connaît sous le nom de coton; ces capsules protégent la laine végétale contre les injures de l'air et de la poussière. Lorsque le coton arrive à maturité, la chaleur du soleil le fait s'étendre, et la capsule en s'entr'ouvrant laisse échapper un duvet cotonneux d'une blancheur éclatante et qui est assez flexible et assez solide pour que l'art puisse le convertir en fils d'une finesse extrême.

En général on distingue trois espèces de cotonniers ou *gossypium*, savoir :

1° Le *cotonnier herbacé* (*Gossypium herbaceum*) que l'on cultive aux Indes orientales, en Perse, en Syrie, en Égypte, en Italie et aux États-Unis. C'est une plante annuelle dont la tige est vivace et ligneuse et dont la hauteur varie de 1 1/2 à 5 pieds;

2° Le *cotonnier arbuste* (*Gossypium hirsutum*) qui comprend une trentaine de sous-variétés et qui croît en Orient,

mais surtout en Afrique et dans l'Amérique méridionale. C'est lui qui fournit la plupart des cotons désignés dans le commerce sous le nom de coton longue soie. Cette plante atteint une hauteur variant de 6 à 12 pieds;

3° Le *cotonnier arbre* (*Gossypium arboreum*) cultivé en Chine, dans l'Inde, en Arabie, en Égypte, sur la côte occidentale d'Afrique et en Amérique. Il est originaire de la Perse et atteint en moyenne de 15 à 18 pieds d'élévation. Sa graine est noire et le sol et le climat qui lui conviennent sont fort limités.

Ce fut en 1621 que l'on tenta pour la première fois, en Virginie, la culture du coton. Quelques graines vertes du cotonnier herbacé (*Gossypium herbaceum*) de Chypre et de Malte et du cotonnier velu des Antilles (*G. hirsutum*), servirent à cet essai qui ne parait pas avoir donné des résultats assez favorables pour permettre le développement de cette exploitation. On continua cependant à faire des essais partiels, et en 1666 les colons du cap Fear produisaient du coton en laine pour leurs usages domestiques. En 1682, Wilson, dans son *Histoire de la province de la Caroline en Amérique*, dit que « le coton de Chypre et de Malte donne un excellent produit et des grains en abondance. »

Malgré les conditions favorables du sol et de la température et malgré les conseils des administrateurs, les cultivateurs des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale refusèrent constamment de diversifier leurs cultures et souvent ce n'était même qu'à contre-cœur qu'ils se livraient à l'expérimentation de la culture du coton. Celle-ci, quoique encore très insignifiante, s'étendait cependant de plus en plus et, en 1736, elle atteignait jusqu'au 39° de lat. nord sur la rive occidentale de la baie de Chesapeake, dans le Maryland. En 1748, sept balles de coton furent exportées de

Charleston, et en 1754 et 1757 d'autres envois suivirent. C'est seulement alors que la plante commença à attirer l'attention des cultivateurs, et lorsqu'en 1775, le premier conseil provincial de la Caroline conseilla aux colons d'en introduire la culture, plusieurs pièces de terre des environs de Savannah furent plantées en coton et la production du textile fit, dès lors, quelques progrès.

En 1784, huit balles de coton furent exportées des colonies vers l'Angleterre, mais traitées de contrebande et saisies à Liverpool sous le prétexte que l'Amérique du nord était incapable de produire pareille quantité. En 1785, on exporta encore quinze balles du textile.

La même année 1785, on essaya sur les côtes de la Géorgie la culture d'une nouvelle variété de coton, apportée de Perse aux Antilles et introduite de là aux iles Bahama d'où les Géorgiens l'avaient tirée. Les plantations de cette sorte furent bornées aux terrains les plus élevés des iles de la côte d'où on lui donna le nom de *Sea islands*. Quelques graines furent déposées dans des trous préparés dans le terrain à une distance de cinq pieds l'un de l'autre, et les espaces intermédiaires furent nettoyés à la houe de manière que, malgré la fertilité du sol, on ne récolta guère plus de 100 livres par acre.

En 1794, un planteur de Bahama conseilla à un de ses amis de la Géorgie, Thomas Spalding, de semer le coton à des intervalles plus rapprochés, ainsi que cela se faisait dans les Indes occidentales. Spalding ne laissa plus qu'une distance variant de quinze à dix-huit pouces entre chaque plante et établit les bandes de terres dites *Ridges* à cinq pieds l'une de l'autre; il obtint 350 livres par acre. Grâce à ce nouveau mode de culture, la production du coton prit bientôt un développement important dans les États de l'Atlantique.

Ce qui avait aussi contribué pour beaucoup à entraver les progrès de cette branche de l'agriculture américaine, c'est que l'isolement de la graine (et sa séparation de la fibre) devait se faire à la main, ce qui coûtait des soins énormes, réduisait les bénéfices et enlevait à la fécondation de la terre un grand nombre de bras. Ce travail fastidieux de séparer la laine de la graine faisait donc revenir le coton à un prix beaucoup trop élevé pour en faire un produit d'un usage universel.

Ce fut en 1793 que Élie Whitney, né à Westborough (comté de Worcester dans le Massachusetts) le 8 décembre 1765, alors en visite chez la veuve du général Greene dans les environs de Savannah, inventa le moulin américain dit *cotton gin* dont l'action rapide permit l'extension prodigieuse de la culture de la plante. La récolte qui, en 1791, n'était encore que de deux millions de livres, atteignit, de 1795 à 1800, une moyenne annuelle de 17 millions de livres.

En 1801, la production totale était de 40 millions de livres dont on exporta un peu plus de la moitié.

En 1811, la production était de 80 millions de livres dont :

De la Caroline du sud	40,000,000	de livres.
— Géorgie	20,000,000	—
— Virginie	8,000,000	—
— Caroline du Nord	7,000,000	—
Du Tennessee	3,000,000	—
De la Louisiane	2,000,000	—

En 1821, la production était de 177 millions de livres divisées comme suit :

Caroline du sud	50,000,000	de livres.
Géorgie.	45,000,000	—
Tennessee	20,000,000	—

Alabama	20,000,000	de livres.
Virginie.	12,000,000	—
Caroline du nord	10,000,000	—
Louisiane	10,000,000	—
Mississipi	10,000,000	—

L'exportation en la même année fut de 125 millions de livres.

En 1824, la récolte atteint le chiffre de 509,158 balles ou près de 204 millions de livres d'une valeur moyenne de 18 cents la livre, soit une valeur totale de 36 1/2 millions de dollars.

En 1825, le coton fut attaqué par ses ennemis naturels la chenille (*noctua xylina*) ou teigne de coton et la punaise rouge. Dans la Géorgie, la plante eut encore à souffrir des ravages causés par la larve d'une espèce de scarabée, l'*apata monachus*. La récolte de cette année 1825 devait donc nécessairement être inférieure; mais en 1826 elle se releva et monta au chiffre de 870,000 balles ou 348 millions de livres et en 1827, à 997,845 balles ou 400 millions de livres.

Les chiffres ci-après, relevés à une source authentique, présentent le développement de la production et de la consommation du coton aux États-Unis, depuis 1829 jusqu'en 1861, c'est à dire jusqu'à l'époque où la guerre entre le Nord et le Sud vint interrompre l'exportation d'un article qui était devenu une question de vie ou de mort pour les populations ouvrières de l'Europe :

	TOTAL de la récolte. — Balles.	CONSOMMATION intérieure. — Balles.
1829-30	976,845	126,512
1830-31	1.038,848	182,142
1831-32	987,477	173,800
1832-33	1,070,438	194,412
1833-34	1,205,394	196,413

	TOTAL de la récolte.	CONSOMMATION intérieure.
	Balles.	Balles.
1834-35	1,254,328	216,888
1835-36	1,360,725	236.733
1836-37	1,422,930	222,540
1837-38	1,801,497	246,063
1838-39	1,360,532	276,018
1839-40	2,177,835	295,193
1840-41	1,634,945	297,288
1841-42	1,683,945	267,850
1842-43	2,378,875	325,129
1843-44	2,030,409	346,744
1844-45	2,394,503	389,006
1845-46	2,100,527	422,597
1846-47	1,778,651	427,967
1847-48	2,347,634	616,044
1848-49	2,728.596	642,485
1849-50	2,096,706	613,498
1850-51	2,355,257	485,614
1851-52	3,015 029	699,603
1852-53	3,262,882	803,725
1853-54	2,930,027	737,236
1854-55	2,847,339	706,412
1855-56	3,527,845	770,739
1856-57	2,939,519	819,936
1857-58	3,113,962	593,862
1858-59	3,851,481	927,651
1859-60	4,669,770	972,043
1860-61	3,656,086	843,740

Arrivages du coton de l'intérieur sur le littoral des États-Unis.

	1858-59.	1859-60.	1860-61.
	Balles.	Balles.	Balles.
Nouvelle Orléans	1,669,274	2,139,425	1,755,539
Mobile	704,406	843,012	546,794
Géorgie	475,788	525,219	477,584
Caroline du sud	480,653	510,109	336,339
Virginie	118,332	165,663	221,556
Texas	192,062	252,424	144,747
Floride	173,484	192,724	127,172
Caroline du nord	37,482	41,194	46,295
Totaux	3,851,481	4,669,770	3,656,086

Le chiffre de 1859-60 a donc été le maximum auquel les États-Unis sont arrivés jusqu'à ce jour. L'année suivante (1860-61) il y a eu une diminution d'environ un million de balles, diminution provenant de la grande sécheresse qui a régné au printemps de 1860 dans presque tous les États du sud et de l'exubérance de la production atteinte à chaque moment par les fluctuations des prix et par les influences de le politique intérieure.

De 1791 à 1825, la Caroline du sud était l'État qui produisait le plus de coton. En 1826, la Géorgie prit la première place et la garda jusqu'en 1834, époque à laquelle elle la céda à l'Alabama. En 1839, le Mississipi est au premier rang, la Caroline du sud et l'Alabama viennent ensuite. En 1850, la Caroline du sud est devancée par l'Alabama qui reprend la première place, ayant après lui la Géorgie et le Mississipi : ce dernier État fit depuis lors des progrès considérables et vint en tête des pays producteurs, en 1859-60, avec le chiffre de 1,195,699 balles; l'Alabama, la Louisiane et la Géorgie viennent après lui. Ces quatre États, à eux seuls, figurent dans les tableaux officiels pour les 3/4 de la récolte totale.

Voici, d'ailleurs, les chiffres par État pour les années 1850 et 1860, chiffres extraits des documents officiels :

	1850.	1860.
	Balles.	Balles.
Mississipi.	484,292	1,195,699
Alabama	564,429	997,978
Louisiane.	178,737	722,218
Géorgie	499,091	701,840
Texas	58,072	405,100
Arkansas	65,344	367,485
Caroline du sud.	300,901	353,413
A reporter.	2,150,866	4,743,733

	1861.	1862.
	—	—
	Balles.	Balles.
Report.	2,150,866	4,743,733
Tennessee	194,532	227,450
Caroline du nord	50.545	145,514
Floride	45,131	63,322
Virginie	3,947	12,727
Kentucky	758	4,092
Utah	»	1,133
Missouri	»	100
Illinois	»	6
Indiana	14	»
Ensemble	2,445,793	5,198,077 (1)

Une production gigantesque comme celle de 1859-60 nécessite naturellement une vaste exploitation. En effet, on comptait avant la guerre, dans les différents États producteurs, au delà de 82,000 plantations produisant plus de cinq balles par an. Ces cotonneries couvraient une étendue de 7 millions d'acres ou de 10,888 milles carrés, ce qui ne fait pas même 1/60 de la superficie des États du sud (non compris les territoires) où — en ne tenant pas compte du Texas — 10 $^{71}/_{100}$ p. c. des terrains occupés sont livrés à la culture. Dans le Texas cette proportion n'atteignait en 1859 que 1 $^{74}/_{100}$ p. c.

Les chiffres concernant l'importance des terrains livrés à la culture du coton dans chacun des États producteurs pendant la campagne 1859-60, se résument comme suit :

(1) La différence entre ce chiffre et celui de 4,669,770 balles, indiqué plus haut, provient sans doute de ce que :

1° Dans le tableau du recensement on a compris le coton consommé sur les lieux de production ou non envoyé aux marchés;

2° Le poids de la balle varie suivant les États producteurs. En général, la balle pressée à la mécanique pèse 400 livres ou 181 kilog.

	Acres cultivés. —	Milles carrés. —	Produit par acre. — Livres.	Récolte. — Balles.
Mississipi	1,594,265	2,492	300	1,195,699
Alabama	1,330,637	2,079	300	997,978
Louisiane	722,218	1,127	400	722,218
Géorgie	935,787	1,462	300	701,840
Texas	405,100	633	400	405,100
Arkansas	367,485	574	400	367,485
Caroline du sud	706,826	1,104	200	353,413
Tennessee	454,900	711	200	227,450
Caroline du nord	291,028	455	200	145,514
Floride	126,644	198	200	63,322
Virginie	25,424	40	200	12,727
Kentucky Illinois	8,184	13	200	4,098
Ensemble	6,968,498	10,888	300	5,196,844
Plus Utah et Missouri	»	»	»	1,233
Total	»	»	»	5,198,077

Quant au nombre des personnes engagées dans cette branche de l'agriculture, on peut l'évaluer à 400,000 blancs et 1 million 200,000 nègres. La culture du coton absorbait, en 1860, les capitaux suivant :

					Dollars.
Esclaves	têtes.	1,200,000	à doll.	500	600,000,000
Terres à coton	acres.	5,500,000	—	10	55,000,000
— à grains	—	6,000,000	—	8	48,000,000
— avec bois et paturages.	—	15,000,000	—	4	60,000,000
Bestiaux	têtes.	320,000	—	5	1,600,000
Chevaux et mulets	—	450,000	—	80	36,000,000
Moutons et porcs.	—	5,000,000	—	1	5,000,000
Charrues et charrettes	»	»		»	3,000,000
Machines agricoles	»	»		»	16,000,000

de manière que le coton représentait un capital de 824 millions 600,000 dollars (de propriété), soit près de 4,422 millions de francs.

Nous avons vu que les exportations de coton des États-Unis, qui étaient de 20 millions de livres en 1801, s'élevaient à

125 millions de livres en 1821. Voici maintenant le tableau des quantités, en livres, et de la valeur, en dollars, du coton exporté des ports de l'Union pour tout pays de 1821 à 1862 :

	QUANTITÉS EN LIVRES.			VALEUR TOTALE.
	Coton l./s.	Coton c./s.	TOTAL.	Dollars.
1821. . . .	11,344,066	113,549,339	124,893,405	20,157,484
1822. . . .	11,250,635	133,424,460	144,675,095	24,085,058
1823. . . .	12,136,688	161,586,582	173,723,270	20,445,520
1824. . . .	9,525,722	132,843,941	142,369,663	21,947,401
1825. . . .	9,665,278	166,784,629	176,449,907	36,846,649
1826. . . .	5,972,852	198,562,563	204,535,415	25,025,214
1827. . . .	15,140,798	279,199.317	294,310,115	29,359,545
1828. . . .	11,288,419	199,302,044	210,590,463	22,487,229
1829. . . .	12,833,307	252,003.879	264,837,186	26,575,311
1830. . . .	1,147,165	290,311,937	298,459,102	29,674,883
1831. . . .	8,311,762	268,668,022	276,979,784	25,289,492
1832. . . .	8,743,373	313,451,749	322,215,122	31,724,682
1833. . . .	11,142,987	313,535,617	324,698,604	36,191,105
1834. . . .	8,085,937	376,601,970	384,717,907	49,448,402
1835. . . .	7,752,736	379,686,256	387,358,992	64,961,302
1836. . . .	7,849,597	415,721,710	423,631,307	71,284,925
1837. . . .	2,286,971	438,964,566	444,211,537	63,240,102
1838. . . .	7,286,340	588,665,957	595,952,297	61,566,811
1839. . . .	5,107,404	408,566,808	413,624,212	61,238,982
1840. . . .	8,779,669	735,161,392	743,941,061	63,870,307
1841. . . .	6,237,424	523,966,676	530,204,100	54,330,341
1842. . . .	7,254,099	577,462,918	584,717,017	47,593,464
1843. . . .	7,515,079	784,782,027	792,297,106	49,119,806
1844. . . .	6,099,076	657,534,379	663,633,455	54,063,501
1845. . . .	9,380,625	863,516,371	872,905,996	51,739,643
1846. . . .	9,388,533	538,169,522	547,558,055	42,767,341
1847. . . .	6,293,973	520,925,985	527,219,958	53,415,848
1848. . . .	7,724,148	806,550,283	814,274,431	61,998,294
1849. . . .	11,969,259	1,014,633,010	1,026,602,269	66,396,967
1850. . . .	8,236,463	627,145,141	635,381,604	71,984,616
1851. . . .	8,299,656	918,937,433	927,237,089	112,315,317
1852. . . .	11,738,075	1,081,492,564	1,093,230,639	87,965,732
1853. . . .	11,165,165	1,100,405,205	1,111,570,370	109,456,404

	QUANTITÉS EN LIVRES.			VALEUR TOTALE
	Coton l./s.	Coton c./s.	TOTAL.	Dollars.
	—	—	—	—
1854. . . .	10,486,423	977,346,683	987,833,106	93,596,220
1855. . . .	13,058,590	995,366,011	1,008,424,601	88,143,844
1856. . . .	12,797,225	1,338,634,476	1,351,431,701	128,382,351
1857. . . .	12,940,725	1,035,341,750	1,048,282,475	131,575,859
1858. . . .	12,101,058	1,106,522,954	1,118,624,012	131,386,661
1859. . . .	13,713,556	1,372,755,066	1,386,468,622	161,434,923
1860. . . .	15,598,698	1,752,087,640	1,767,686,338	191,806,555
1861. . . .	6,170,321	301,345,778	307,516,099	34,051,483
1862. . . .	66,443	4,998,121	5,064,564	1,180,113

On comprendra que les oscillations de valeur d'un article qui, par son importance, a mérité le surnom de baromètre commercial, que ces oscillations, disons-nous, doivent nécessairement affecter les transactions des planteurs, des courtiers, des négociants et des manufacturiers. Il ne sera donc pas sans intérêt de montrer à quelles fluctuations le coton de qualité moyenne a été soumis depuis les premières années de la production.

De 1791 à 1800,	le prix moyen	a été de	. . 33	cents la livre.
— 1801 à 1810,	—	—	. . 22	—
— 1811 à 1820,	—	—	. . 20	—
— 1821 à 1830,	—	—	. . 12 1/2	—
— 1831 à 1840,	—	—	. . 16 1/2	—
En 1841 . . .	—	—	. . 10 1/4	—
— 1842 . . .	—	—	. . 8 1/8	—
— 1843 . . .	—	—	. . 6 1/4	—
— 1844 . . .	—	—	. . 8 1/8	—
— 1845 . . .	—	—	. . 6	—
— 1846 . . .	—	—	. . 7 7/8	—
— 1847 . . .	—	—	. . 10 3/8	—
— 1848 . . .	—	—	. . 7 5/8	—
— 1849 . . .	—	—	. . 6 1/2	—
— 1850 . . .	—	—	. . 11 1/4	—
— 1851 . . .	—	—	. . 12 1/4	—
— 1852 . . .	—	—	. . 8 1/8	—

En 1853	le prix moyen a été de.	9 7/8	cents la livre.
— 1854	— —	9 1/2	—
— 1855	— —	8 1/2	—
— 1856	— —	9 1/2	—
— 1857	— —	12 1/2	—
— 1858	— —	11 3/4	—
— 1859	— —	11 5/8	—
— 1860	— —	10 7/8	—
— 1861	— —	11 1/8	—
— 1862	— —	23 1/4	—

Le coton se vend généralement aux États-Unis par l'entremise de facteurs établis dans les ports et s'occupant spécialement de cet article. Il porte des marques soit des planteurs soit des moulins où il a été nettoyé, soit encore des expéditeurs. Avant 1861, les marques des planteurs en renom (de coton Géorgie longue soie) avaient une assez grande influence sur les prix, et les facteurs réussissaient toujours à les vendre avec une avance de 1/4 à 1/2 cents la livre.

Les principaux ports d'exportation directe de cotons pour l'étranger étaient et seront probablement encore dans l'avenir :

Nouvelle-Orléans	pour les	5/10
Mobile	—	2/10
Charleston . . . . / Savannah	—	1/10
Galveston et autres ports du Texas . / Ports de la Floride	—	1/10
New-York . . . . / Philadelphie . . . . / Boston	—	1/10

Le tableau suivant indique comment se répartissait,

entre les différents pays, l'exportation du coton des États-Unis :

	Iles britanniques.	France.	Nord de l'Europe.	Aut. pays.	TÔTAUX.
	—	—	—	—	—
1845-46	1,102,369	359,703	86,692	118,028	1,666,792
1846-47	830,909	241,486	75,689	93,138	1.241,222
1847-48	1,324,265	279,172	120,348	134,476	1,858,261
1848-49	1,537,901	368,259	165,458	156 2:6	2,227,844
1849-50	1,106,771	289,627	72,156	121-601	1,590,155
1850-51	1,418,265	301,358	129,492	139,595	1,988,710
1851-52	1,668,749	421,375	168,875	184,647	2,443,646
1852-53	1,736,860	426,728	171,176	193,636	2,528,400
1853-54	1,603,750	374,058	165,172	176,168	2,319,148
1854-55	1,630,000	410,000	284,000		2,244,000
1855-56	1,521,000	480,000	552,000		2,953,000
1856 57	1,928,000	413,000	410,000		2,251,000
1857-58	1,809,966	384,002	215,145	181,342	2,590,455
1858-59	2,019,252	450,696	330,012	221,443	3,021,403
1859-60	2,669,432	589,587	295,072	220,082	3,774,173
1860 61	2,175,225	578,063	206,250 (1)	168,030	3,127,568

Il résulte de ce tableau que l'industrie cotonnière de l'Europe a dû faire des progrès considérables, et que pour toutes les contrées industrielles elle était devenue une question de prospérité ou de misère. Si, au début, les manufacturiers européens ont hâté le développement de la production des États-Unis, les progrès extraordinaires de cette production et les bas prix qui en ont été la conséquence ont à leur tour fécondé l'industrie dont la marche ascendante s'est faite avec une rapidité étonnante. En Angleterre, par exemple, le travail auquel donne lieu le textile exotique qui nous occupe en ce moment, comptait à peine au commen-

(1) Anvers a reçu des États-Unis :

En 1858 . . . 26,000 balles pesant 4,706,457 kilog. sur une imp. totale de 9,861,400 kilog.
— 1859 . . . 36,100 — — 6,533,589 — — — 11,472,349 —
— 1860 . . . 35,450 — — 6,414,167 — — — 11,095,817 —
— 1861 . . . 26,475 — — 4,782,162 — — — 9,390,421 —

cement de ce siècle dans l'activité industrielle du pays, tandis qu'en 1860, à la veille de la guerre d'Amérique, la Grande Bretagne comptait 33 millions de broches contre 28 millions en 1856 et 17 millions en 1840 ; la valeur totale des broches et des métiers s'élevait à 41 millions de livres sterling soit 1 milliard 25 millions de francs; la force de vapeur était de 110,000 chevaux, le nombre d'ouvriers employés de 400,000 et la valeur totale du coton manufacturé de 79 millions de livres sterling ou 929 millions de francs. Manchester, la capitale du coton, avait en 1861, 460,000 habitants contre 20,000 vers le milieu du siècle dernier.

En France, dans le Zollverein, en Autriche, en Suisse, en Belgique, etc., l'industrie cotonnière, quoique moins développée qu'au delà du détroit, n'en en pas moins fait des progrès considérables, et le rapport du jury français à l'exposition universelle de Londres, en 1862, évalue à 850 millions de kilogrammes (dont quatre cinquièmes de provenance américaine) la quantité de coton mise en œuvre pendant l'année 1861. On portait vers cette époque à 10 millions le nombre des bouches que cette industrie nourrissait plus ou moins directement.

Ceci établi, on comprendra facilement l'intensité du coup douloureux que dut porter aux pays industriels de l'Europe la subite interruption dans les envois du coton des États-Unis, interruption qui dérangea tout d'un coup l'équilibre des provisions et des besoins de cet article. On avait bien prévu la possibilité de cette catastrophe commerciale et industrielle, et, depuis plusieurs années déjà, l'Angleterre et la France se préoccupaient de cette effrayante éventualité; le commerce britannique surtout faisait de grands efforts pour atténuer la dépendance dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de l'Union

pour la plus importante des matières premières de l'industrie nationale.

Cependant tous ces efforts ne donnèrent que des résultats médiocres, comparativement aux quantités de coton expédiées des États-Unis ; aussi, lorsque la guerre civile vint diviser en deux camps la république de Washington, la secousse fut violente et féconde en sinistres. La détresse des districts manufacturiers devint déplorable, et, malgré les efforts tentés par les comités organisés pour l'assistance des populations ouvrières, la crise continuait d'acquérir journellement plus de gravité.

La Grande-Bretagne que cette situation touchait plus vivement que les pays du continent ne perdit pas son temps à délibérer, et elle qui, pour ne pas irriter le despotisme du *king cotton*, s'était toujours montrée plus accommodante vis-à-vis de l'Amérique qu'elle ne l'avait été dans les autres rapports de sa politique extérieure, elle fut de nouveau la première à faire des tentatives coûteuses pour rompre cette solidarité de l'industrie européenne avec les États-Unis. Avec son énergie et son opiniâtreté habituelles, elle institua à Manchester une société d'approvisionnement (*Cotton supply association*) à l'effet de pourvoir par tous les sacrifices possibles à l'extension de la culture du coton partout où celle-ci est possible. Des agents de la compagnie furent envoyés dans tous les pays où l'on croyait pouvoir acclimater et développer la production du textile, avec mission d'encourager cette culture par des avances, des distributions de semences des meilleures sortes et des promesses d'achat de récoltes. Ces primes, ces avances et surtout l'énorme prix rémunérateur offert aux producteurs, firent entrevoir aux cultivateurs d'heureux résultats, de manière que la culture se développa rapidement dans toutes les contrées intertro-

picales. L'Inde, la Chine, l'Égypte, l'Asie Mineure, l'Algérie, le Brésil, les Antilles, etc., et même certaines localités européennes, étrangères jusqu'alors à la production cotonnière, entrèrent avec ardeur dans cette voie agricole, et donnèrent des récoltes de plus en plus importantes, ce qui amena naturellement la décentralisation du commerce cotonnier et sa diffusion sur des points géographiques où la culture du *Gossypium* était jadis à l'état rudimentaire.

En 1860, avant l'explosion de la guerre civile aux États-Unis, ces provinces entraient pour 84 p. c. dans la production universelle du coton alimentant les manufactures de l'Europe. Voyons maintenant les progrès accomplis depuis lors dans les contrées rivales.

CULTURE DU COTON AUX INDES

En présence de la terrible crise qui venait exercer une influence si fâcheuse sur les transactions commerciales, tous les regards se tournèrent naturellement avec anxiété vers l'Inde où le sol paraissait le plus apte à la production cotonnière. Les quatre présidences furent sillonnées d'agents actifs envoyés par la *Cotton supply association* de Manchester, et bientôt, grâce surtout aux prix extrêmement rémunérateurs, le rendement du textile dépassa même tous les calculs des promoteurs.

Avant 1861, le coton était cultivé en assolement avec d'autres articles, et on le considérait rarement comme le principal produit d'une habitation. Ceci provenait de ce qu'aux Indes le commerce intérieur étant encore tout à fait dans l'enfance, le fermier récoltait et récolte encore de quoi nourrir sa famille; il ne néglige jamais la culture des den-

rées alimentaires pour celle de n'importe quel autre produit, quelque élevé qu'en soit le prix.

Ce qui avait encore contribué à retarder le développement de la culture du coton aux Indes, c'était la manière de traiter les affaires. De petits marchands, établis dans les villages où les cultivateurs sont réunis, faisaient aux fermiers des avances assez importantes au moment des semailles et recevaient en retour le coton récolté qu'ils vendaient pour compte de leurs débiteurs, déduisant lors du décompte des sommes encaissées, le montant qui leur était dû. Les petits marchands de village, rarement assez riches pour faire ce commerce directement, traitaient le plus souvent pour la livraison du coton avec des négociants de l'intérieur qui à leur tour revendaient la marchandise aux riches marchands indigènes de Bombay. Ceux-ci faisaient alors les contrats avec les expéditeurs pour l'Angleterre. Chacun de ces contractants voulant réaliser un bénéfice, le coton revenait à Bombay à un prix tellement élevé que le plus souvent il était de toute impossibilité de l'exporter vers l'Angleterre pour y soutenir la concurrence des produits américains.

Depuis la réorganisation du gouvernement des Indes britanniques, des voies de communication ayant été établies, le commerce intérieur fit des progrès importants; les produits de l'agriculture, se vendant plus facilement, augmentèrent de valeur et les fermiers firent des bénéfices assez considérables pour pouvoir se soustraire au joug des usuriers qui finirent par disparaître, de manière qu'aujourd'hui les livraisons du coton destiné à l'Europe s'opèrent de la façon la plus régulière et la plus équitable.

Sous l'empire de ce nouveau mode d'affaires et avec la hausse provoquée sur l'article par les événements politiques, la culture du coton prit aux Indes une extension rapide.

C'est surtout dans les districts de la présidence de Bombay, où la production du textile est la plus importante, que le développement a été le plus marquant; ainsi le nombre d'acres cultivés en cotons dans les principaux de ces districts a été :

	1862.	1863.	1864.
	—	—	—
Le Guzerat (comprenant le Kattywar, le Broach et le Dhollerah) . . .	2,000,000	2,400,000	2,600,000
Le Berar	800,000	1,000,000	1,100,000
Kandeich	400,000	450,000	550,000
Dharwar	200,000	250,000	400,000
Comptah	400,000	350,000	350,000
Scinde	150,000	250,000	350,000
Cutch	200,000	250,000	300,000
Barsee	200,000	250,000	300,000
Totaux	4,350,000	5,200,000	5,950,000

Le rendement des terres est de 70 à 110 livres par acre, tandis qu'aux États-Unis il varie de 200 à 400 liv. par acre.

Dans une de leurs circulaires de 1864 MM. Jules Siegfried et comp[e], de Bombay, indiquent les chiffres suivants pour recettes approximatives dans cette ville de chaque sorte de coton pendant les années 1862, 1865 et 1864 :

		1862.	1863.	1864.
		—	—	—
		Balles.	Balles.	Balles.
Guzerat et Kattywar. Broach	Jambooseer	10,000	6,000	20,000
	Broach	20,000	22,000	40,000
	Surate	30,000	22,000	40,000
Guzerat et Kattywar. Dhollerah	Bownuggur	110,000	85,000	120,000
	Dhollerah	200,000	170,000	240,000
	Mowa			
	Verawul	40,000	40,000	70,000
	Mangarolle			
	Porebunder			
Berar	Hingenhaut	20,000	15,000	30,000
	Akote	60,000	45,000	60,000
	Oomrawutt	80,000	60,000	100,000
	A reporter	570,000	465,000	720,000

		1862.	1863.	1864.
		Balles.	Balles.	Balles.
Report		570,000	465,000	720,000
Kandisch		70,000	55,000	90,000
Bardee		30,000	25,000	40,000
Dharwar	Sawg. Dharwar	65,000	50,000	90,000
	Comptah	75,000	60,000	40,000
	Vingola	15,000	15,000	10,000
Scinde	Kurrachee	30,000	60,000	110,000
Cutch		50,000	70,000	70,000
Bengale		5,000	50,000	30,000
Chine et Japon		5,000	30,000	30,000
Divers		25,000	20,000	20,000
Total		950,000	900,000	1,250,000

Enfin, il a été exporté des ports de l'Inde (Bombay, Calcutta, Madras, Colombo et Kurrachee) vers les Iles Britanniques :

	Balles.
En 1865	1,266.525
— 1864	1,399,514
— 1863	1,230,130
— 1862	1,072,047
— 1861	988,942
— 1860	563,654
— 1859	509,695

Malgré ces progrès rapides, on peut cependant affirmer que, comme région cotonnière, l'Inde ne pourra que très difficilement se placer au même rang que l'Amérique, car le rendement y est de beaucoup inférieur à celui des États-Unis, alors que le prix de revient y est comparativement plus élevé et que le produit est de moins belle qualité. Contrairement à ce que l'on a affirmé, la malpropreté du coton de l'Inde provient de la pauvreté de la plante dont la coque est plus petite et plus facile à endommager que celle de la plante américaine.

CULTURE DU COTON EN CHINE

En Chine, la cherté du coton avait amené une révolution dans les transactions commerciales de cet article. Les cotonnades constituant pour ainsi dire le seul habillement du peuple, les Chinois étaient obligés, malgré la grande production du pays, d'importer du coton de l'Inde. Mais lorsque le prix du produit eut quadruplé à Bombay, les négociants de Canton et de Shanghaï renoncèrent à s'approvisionner au dehors, et, profitant de la hausse, ils vendirent même leurs cotons aux négociants anglais. De 1862 à 1864, les expéditions de la Chine vers l'Angleterre se sont accrues de 37,391 p. c.

En 1863, elles s'élevaient à 163,529 balles.

Eu 1864, en y comprenant celles du Japon, elles montaient à 399,074 balles, ponr tomber, en 1865, à 141,610 balles.

Les Chinois ne savent pas préparer le coton ; ils le livrent mal emballé et chargé de matières étrangères.

CULTURE DU COTON EN ÉGYPTE

De tous les pays producteurs de coton, c'est l'Égypte qui pourra un jour faire cesser en grande partie la dépendance dans laquelle l'industrie européenne se trouve vis-à-vis des États-Unis depuis un quart de siècle pour la plus importante de ses matières premières.

Le sol du pays est d'une fertilité extraordinaire, surtout dans les régions où l'on peut avoir facilement de l'eau, car, remarquons-le bien, en Égypte le système de culture est tout à fait différent de celui de l'Inde. Là, la nature fournit l'eau

par des pluies abondantes, tandis que sur les bords du Nil il ne pleut que rarement, et pour cultiver la terre avantageusement il faut faire des irrigations. Dans la haute Égypte l'irrigation est naturelle, elle se fait par le débordement du fleuve; mais dans la basse Égypte, dans la région du Delta du Nil, l'irrigation est artificielle, elle s'opère au moyen des canaux qui traversent la province, des branches du fleuve jusqu'à la mer.

La culture du coton fut introduite en Égypte en 1820, sous le règne de Méhémet-Ali, par un Français, M. Jumel, qui, rencontrant dans un jardin du Caire appartenant au bey Mako, quelques plantes de gossypium assez négligées, fut frappé de la facilité avec laquelle elles s'étaient acclimatées sur ce sol, d'où il conclut que la culture devait pouvoir s'en propager aisément dans la basse Égypte.

Des semences furent tirées du Dongola, du Sennaar et de la Géorgie, et l'on commença à mettre à exécution les idées de Jumel. Après des commencements pénibles, la culture s'étendit et poussa même jusque dans la haute Égypte où l'on cultive aujourd'hui les espèces qui, des localités dont elles proviennent, ont pris les noms de coton de *Saïd* (qui est de qualité supérieure, ayant beaucoup de ressemblance avec le coton Jumel ou Mako), de *coton Sennaar* et de *coton Fayoum*.

Avant les événements d'Amérique, le coton était déjà en Égypte une des récoltes les plus lucratives, le rendement d'un acre de terre médiocrement cultivé étant de 2 à 3 cantars (200 à 300 livres) et celui d'un acre cultivé avec habileté de 6 à 7 cantars (600 à 700 livres); la valeur rapportée en moyenne était d'environ 16 livres sterling par acre. Depuis que les prix ont plus que quadruplé, la récolte est devenue excessivement avantageuse. Grâce à l'énorme rentrée du numéraire provenant de l'exportation du coton, la

richesse s'est répandue partout, ce qui a permis aux principaux propriétaires de plantations d'importer des machines à vapeur pour l'arrosage des terres et les autres travaux agricoles; en outre des établissements contenant de cinquante à cent machines ont été installés pour l'égrenage du coton et le nettoyage à la main, semblable en principe à celui du churka indien, est presque entièrement abandonné. Par suite des améliorations introduites, le rendement est également devenu plus avantageux, et déjà, en 1863, il y a eu des terrains qui ont produit jusqu'à 8 et 10 cantars (800 à 1,000 livres) par acre, c'est à dire le double du rendement des meilleurs terrains de l'Amérique.

On le voit donc, quant à sa nature productive, l'Égypte est supérieure à l'Inde et à l'Amérique; il n'y a que la rareté des bras qui y soit un obstacle au développement des cultures industrielles.

Avant la guerre d'Amérique, la récolte du coton en Égypte atteignait à peine le chiffre de 500,000 cantars (le cantar égale 44 kilogr.) ou environ 121,500 balles de la Louisiane. En 1861, ce chiffre s'élevait à 700,000 cantars (170,000 balles) et aujourd'hui il est de près de 3 millions de cantars (729,000 balles).

Les exportations d'Alexandrie ont été en balles pour :

	L'ANGLETERRE.	LA FRANCE.	L'AUTRICHE.	TOTAUX.
1856-57	54,416	12,221	12,652	79,289
1857-58	67,400	19,075	12,420	98,893
1858-59	78,098	21,994	9,564	109,656
1859-60	89,165	18,323	7,661	115,149
1860-61	90,916	34,881	7,761	133,558
1862	130,839	31,399	7,339	169,577
1863	196,422	47,691	13,398	257,511

L'Angleterre a importé de l'Égypte, en 1865, 333,575 balles de coton de 492 liv., contre 238,592 balles en 1864.

CULTURE DU COTON AU BRÉSIL

Au Brésil, la culture du coton, après avoir décliné jusqu'en 1850, s'était quelque peu relevée et la récolte atteignait en 1851, 43 millions de livres pour retomber à 38 millions de livres en 1855 et à 16 millions en 1857. La cause de l'abandon de cette culture provient de ce que celle-ci n'offrait pas aux planteurs une rémunération suffisante; la distance des plantations aux marchés et la difficulté des transports occasionnaient des frais qui absorbaient presque tout le bénéfice.

Lorsque les événements survenus dans l'Amérique septentrionale firent hausser les cours du textile, quelques propriétaires brésiliens comprirent la nécessité de relever chez eux la culture d'un produit qui avait été autrefois un des principaux éléments du commerce extérieur de leur pays. La production prit alors une nouvelle impulsion et se développa graduellement dans les provinces de Maragnan, de Parahyba, de Maccio, de Pernambouc, de Cerea et de Bahia. Dans la province de Fernambouc, par exemple, la récolte qui n'était que de 28,253 balles en 1861-62 s'élevait à 46,087 balles en 1862-63, à 90,866 en 1863-64 et aujourd'hui à environ 140,000 balles. Les autres districts producteurs fournissent environ 320 à 360,000 balles, ce qui fait pour tout l'empire près de 500,000 balles au poids moyen de 160 livres.

L'Angleterre importait du Brésil :

En 1859	124,891	balles de coton.
— 1860	103,259	—
— 1861	99,224	—
— 1862	134,009	—

En 1863	136,743 balles de coton.	
— 1864	212,192	—
— 1865	340,261	—

Nous croyons inutile de parler de l'impulsion donnée à la culture du coton dans tous les autres pays producteurs. En général, ces contrées sont en plein progrès et il n'y a guère que l'Algérie où cette branche d'industrie agricole languit par suite de l'influence de la prépondérance administrative et militaire qui réglemente cette colonie.

Pour terminer cette revue des pays producteurs du textile, nous ne parlerons plus que des contrées du Levant.

CULTURE DU COTON DANS LE LEVANT

En Turquie et dans l'Asie Mineure, où la culture du coton date d'une époque fort ancienne, la guerre d'Amérique vint inopinément ouvrir une nouvelle perspective à la production de cet article. Le ministre du commerce de l'empire ottoman fit distribuer gratuitement dans différentes provinces 90,000 ocques de graines de coton dont 12,500 (soit 5,500 ocques de graines d'Egypte et 7,000 ocques de graines d'Amérique) dans la seule province de Smyrne, où plusieurs établissements pourvus de machines perfectionnées venues de Manchester, ont été établies pour l'égrenage du coton.

C'est également en vue de la production colonnière, en Orient, que l'on a formé « l'Association financière ottomane » au capital de 25 millions de francs et que diverses succursales de la Banque impériale ottomane ont été établies dans différents districts dans l'intérieur de l'Asie Mineure.

Toutes ces facilités et la hausse continuelle des prix imprimèrent une impulsion marquée au développement de la

culture. La récolte descendue en peu d'années de 30 à 20, 16, 12, 8 et 6 mille balles, se releva dans une proportion croissante, elle atteignit :

En 1861.	70,000 balles.
— 1862.	90,000 —
— 1863.	120,000 —
— 1864.	180,000 —

Ainsi donc, en moins de quatre ans, l'Association pour l'approvisionnement du coton était parvenue, grâce à la multiplicité des agences qu'elle dissémina sur toutes les contrées intertropicales, à transplanter la plus vaste et la plus riche des cultures industrielles des bords du Mississipi et de la Savannah dans les jungles de l'Indoustan, les plaines de l'Asie Mineure et dans la vallée du Nil, sur cette terre d'Égypte toujours féconde comme aux temps des Pharaons.

Mais aujourd'hui que la paix est rétablie aux États-Unis, et que ces contrées pourront de nouveau nous envoyer annuellement des cotons, les cultivateurs de l'Orient, de l'Afrique, etc., pourront-ils continuer à développer la culture du textile chez eux, ou bien reviendront-ils à leurs anciennes habitudes?

Pour ceux qui ont lu ce qui précède il sera facile de comprendre qu'il n'y a guère que l'Égypte qui pourra conserver sa position; et peu importe la baisse qui se produira sur les prix, ce pays, capable de pousser sa production jusqu'au delà de 2 1/2 millions de balles, continuera à donner à la culture du coton une extension de plus en plus grande. Quant aux autres pays et notamment en ce qui concerne l'Hindoustan, il est positif que l'importance de la production diminuera en proportion de la baisse des prix, car dans ces pays le rendement n'est pas assez avantageux pour permettre aux

fermiers de cultiver partout le textile aux prix d'avant la guerre. Cependant tous les efforts faits pour le développement de la culture n'ont pas été faits en pure perte, car grâce aux améliorations introduites quant à la récolte et au nettoyage du produit, les exportations de l'Inde continueront toujours à être, même comparativement, plus considérables qu'elles ne l'étaient avant 1861.

L'industrie cotonnière continue donc à traverser cette phase commencée en 1861 et caractérisée par l'incertitude et l'irrésolution générales. C'est toujours en Amérique, sur le terrain même de ces plantations qui pendant quatre ans ont été ravagées par la guerre, que se trouve le secret de l'avenir.

Immédiatement après le rétablissement de la paix, les États-Unis redevinrent, comme avant la révolte du Sud, le marché régulateur pour le coton et des avis annonçant une hausse à New-York, continuèrent à contribuer puissamment à accélérer le mouvement commercial à Liverpool où trois questions importantes se retrouvaient dans la bouche de tous ceux qu'intéressait le commerce du textile :

1° Quelle était la quantité réelle de balles de coton sur laquelle l'industrie européenne pouvait compter?

2° Sur quelle échelle s'opérera la réorganisation des plantations?

3° Le gouvernement de Washington établira-t-il une taxe sur le coton ?

Le commerce et l'industrie étaient tellement intéressés à avoir des données approximatives sur ces questions et notamment sur la première, que chaque steamer venant d'Amérique apportait de nouvelles évaluations; mais les divergences d'opinion étaient si grandes dans ces calculs que l'on devait finir par supposer que la statistique américaine était subordonnée aux caprices de la fantaisie. Aujourd'hui

même, nous ne sommes pas encore complétement sortis de l'incertitude que nous a léguée la guerre.

La réorganisation des plantations a marché avec beaucoup plus d'entrain qu'on n'a voulu le dire et ce n'est plus que rarement que l'on y entend parler du passé. Ceux qui prétendent que les nègres en général ne veulent plus travailler sont dans l'erreur. Sans nul doute un grand nombre d'entre eux sont devenus oisifs, ou sont allés chercher du travail dans les villes; mais la masse s'est entendue avec les anciens maîtres ou les nouveaux planteurs venus du nord. En outre, l'émigration du nord au sud augmente journellement et le préjugé qui était autrefois soigneusement entretenu par les esclavagistes, c'est à dire que les blancs ne peuvent pas cultiver le coton dans le sud, a disparu avec l'esclavage. En général même, les petits cultivateurs, c'est à dire ceux qui travaillent eux-mêmes aidés de leur femme, de leurs enfants et de quelques ouvriers, récoltent plus que les planteurs qui ne travaillent pas, car ces derniers ne peuvent surveiller de près leurs travailleurs devenus libres et qui alors ne donnent que rarement une journée entière de travail.

Dans les circonstances les plus favorables on ne peut cependant s'attendre qu'à la moitié du travail rempli par les esclaves avant 1861, car l'introduction de l'élément du travail des blancs ne pourra être que lente et graduelle, surtout aussi longtemps que les États du sud n'auront pas été mis sur le même rang que ceux du nord; de manière que d'ici à cinq ou six ans les récoltes du coton aux États-Unis ne dépasseront pas 50 p. c. de la moyenne des cinq années qui ont précédé la guerre, soit de 2 à 2 1/2 millions de balles.

Le lecteur qui connaît le tempérament du peuple américain sera peut-être étonné de voir fixer une période de cinq à six ans comme temps d'arrêt pour une nation aussi entreprenante.

En temps ordinaire, le développement reprendrait évidemment son extension bien plus rapidement, mais dans le cas actuel il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit d'une classe d'ouvriers qu'il faudra remplacer graduellement, car d'ici à quelques années, lorsqu'il y aura une immigration en masse de travailleurs blancs, les nègres profitant de leurs premiers bénéfices se rendront dans l'Amérique du sud et aux Antilles dont le climat leur convient mieux et où ne règne pas parmi les créoles espagnols cette haine de race qui existe contre le noir dans la république des États-Unis de l'Amérique du nord. En outre l'esclavage étant aboli, le premier capital du planteur est totalement perdu et celui-ci ne conservera pas ses plantations dans toute leur étendue; il les vendra ou les louera par parcelles à des blancs ou peut-être à des nègres libres. Troisièmement, avant la guerre, le sol ayant peu de valeur, on l'épuisait par une culture suivie et lorsqu'il ne produisait plus suffisamment on l'abandonnait en allant à la recherche de nouveaux terrains. Cette migration de planteurs se portait de plus en plus vers l'ouest désertant toujours les pays que la nature avait faits les plus riches. Avec l'abolition de l'esclavage tout cela changera et le sol devenant le capital foncier le plus important du fermier, celui-ci tâchera de ne pas l'épuiser par la culture du coton qui, quoique simple, ne peut se faire avec avantage qu'en alternant, tous les deux ans, avec d'autres produits.

Enfin, les planteurs effrayés de voir leurs produits taxés par le gouvernement de Washington, planteront du maïs sur toutes les terres où le coton ne permettra pas une récolte abondante. La taxe sur le textile vient d'être fixée à 3 cents (15 centimes) par livre, et cela après que la commission des taxes et revenus nommée par le secrétaire du trésor

pour s'enquérir des moyens d'augmenter et de développer les revenus publics, avait proposé une taxe de 5 cents (25 centimes) par livre. Voici comment s'exprimait le secrétaire de cette commission dans son rapport :

« L'attention de la commission s'est spécialement portée sur le coton produit dans les États-Unis comme source de revenu. Elle se réfère à son rapport spécial, n° 3, et aussi au témoignage accompagnant le présent document comme résumant toutes les informations nécessaires pour se former une opinion exacte relativement à ce sujet. Le résultat de ces investigations est que la commission recommande d'établir une taxe de 5 cents par livre, après le 1er juillet 1866, sur tout le coton produit dans les États de l'Union, et que cette taxe soit perçue à la fois sur les manufacturiers au lieu de la consommation, et sur le négociant facteur dans tous les ports exportant pour l'étranger. Ce plan permettra de ne point intervenir dans la culture ou la production de l'article ni sur la liberté de ses mouvements à l'intérieur du pays, et il réduira au minimum les frais de la perception.

« La taxe ci-dessus proposée ne causera, de l'avis de la commission, aucun détriment à l'intérêt national et produira néanmoins un revenu de 22 dollars par balle (ou 22 millions de dollars par million de balles). — A 5 cents par livre, le gouvernement, sur une récolte de 3 millions de balles, recueillera un revenu annuel de 66 millions de dollars, ou de 88 millions de dollars sur une récolte de 4 millions de balles, qui serait encore moindre que la récolte de 1859-60. Sur cette somme, si la consommation des États-Unis atteignait, dans les années qui vont suivre, celle de la récolte de 1860, les habitants de l'Union paieraient environ 21 millions de dollars, et on croit que peu de taxes pourraient

être établies imposant aux consommateurs un fardeau aussi léger. La consommation par tête du coton aux États Unis n'a jamais dépassé 12 livres à son point le plus élevé. Une taxe de 5 cents par livre constituerait, en moyenne, une charge annuelle de 60 cents par habitant. »

Ainsi donc l'*ex-Roi Coton*, qui a été un des agents les plus actifs de la sédition du sud, contribuera dorénavant pour sa part à assurer le service des intérêts de la dette des États-Unis. Seulement en comptant sur une récolte de 3 ou 4 millions de balles, on a fait un acte d'optimisme dont il faudra décompter beaucoup, car même sans l'impôt on ne pouvait compter, par suite de la désorganisation du travail dans les États producteurs, la ruine d'un grand nombre de planteurs, etc., sur une production dépassant 2 millions 1/2 de balles. Si maintenant on impose le textile, son prix de revient aux lieux de consommation sera évidemment plus élevé, ce qui permettra à la culture du coton surexcitée dans l'Inde, en Égypte, dans l'Asie Mineure, etc., et qui semblait devoir subir dans ces pays un temps d'arrêt en raison du retour du produit américain sur les marchés d'Europe, de reprendre son essor primitif. Le coton d'Égypte surtout, nous l'avons vu plus haut, pourra toujours soutenir la concurrence de l'article américain même non surtaxé.

De tous les États du sud de l'Union américaine, le Texas est le seul qui ait fait des progrès depuis 1860. Pendant la guerre ce pays a eu, proportionnellement aux autres provinces en révolte, fort peu à souffrir de la part des fédéraux et des confédérés, aussi par suite du trafic qui se faisait par le Rio-Grande, les plantations se sont toujours effectuées sur une échelle beaucoup plus large qu'avant la sécession,

et la production y a été considérable tant dans la portion centrale et nord-est de l'État que dans celle de l'ouest. Mais aujourd'hui le Texas n'est pas seulement plus prospère qu'avant 1861, il est aussi beaucoup plus peuplé, car lorsque la fortune de la guerre commença à tourner contre la confédération de Jeff. Davis, il y eut une forte émigration de planteurs et de propriétaires des États du Golfe vers l'ouest du Mississipi, où ils ont tous amené leurs esçlaves et acheté de grands terrains où ils cultivent avec succès le coton et le sucre. Ces immigrants contribueront largement à développer les ressources de ce pays capable de produire à lui seul près de 20 millions de balles de coton.

Voici les chiffres approximatifs concernant la première récolte suivant la guerre de la sécession, c'est à dire celle de 1865 :

Texas	150,000 balles.
Mississipi, Louisiane, Arkansas	150,000 —
Caroline du Sud, Géorgie, Floride, Alabama	100,000 —
Kentucky, Illinois, Missouri	50,000 —

Soit ensemble 450,000 balles qui, ajoutées aux 2,100,000 balles qui se trouvaient dans le sud après la guerre et provenant des récoltes de 1860 à 1865, ont donné 2,550,000 balles pour l'approvisionnement des marchés américains et européens jusqu'au 1er octobre 1866.

Le peu d'importance de la récolte de 1865 provient surtout de ce que la paix est arrivée dans une saison trop avan-

cée pour permettre le renouvellement des semailles et de ce que les planteurs ont été découragés par le bas prix du coton comparé avec celui des denrées alimentaires.

En revanche, pour 1866-67, on a planté partout dans de très bonnes conditions et tout le monde comptait sur une récolte de 2 à 2 1/2 millions de balles. Malheureusement les nouvelles que l'on reçoit aujourd'hui sont des plus mauvaises. Partout on se plaint des dommages causés par les inondations, les bourrasques accompagnées de grêle, les mauvaises herbes, les chenilles, etc. Dans la Louisiane, une grande partie du territoire est submergée par la rupture des levées le long du Mississipi, ce qui a mis sous l'eau plusieurs des paroisses les plus riches. Dans d'autres districts on a eu trop d'humidité, ce qui a favorisé la pousse trop rapide de l'herbe et l'éclosion précoce des chenilles qui, cette année encore, menacent de ronger le coton. On ne peut donc guère compter sur une bonne récolte, et les lettres de ceux qui sont intéressés dans le commerce de l'article, concordent à dire que la production n'atteindra guère le chiffre de 1,200,000 balles.

Voici, d'après un écrivain américain, quelquesdonnées sur la multiplication de la chenille du coton ou noctua xylina :

« La multiplication de ce lépidoptère, appelé par les savants *noctua xylina* et par le peuple *army worm*, est prodigieuse et effrayante. Chacun d'eux peut contenir 500 œufs ; supposons qu'il y ait un monstre de cette fécondité à l'arpent : en six jours l'arpent aura 500 chenilles ; que sur ces 500 chenilles il y ait 250 femelles, 22 jours après il y aura 125,000 chenilles par arpent et 25 par plant de coton, en admettant 5,000 plants à l'arpent ; que la moitié de ce chiffre se compose de femelles, et 22 autres jours après, 50 jours en tout, du 1er juin au 20 juillet, nous aurons 6,250 chenilles

pour chaque plant. Il faut, comme nous, avoir assisté à un de ces bruyants festins de chenilles pour se faire une idée de l'œuvre de destruction qu'elles accomplissent.

« Il y a deux ans, en 1864, nos populations tentées par le haut prix du coton, — il se vendait alors 1 50 au moins la livre, — s'étaient remises à la culture jadis abandonnée du grand produit. La canne avait été reléguée au second plan. On remuait fiévreusement le sol comme on eût fait d'une mine d'or; on riait des vieilles dettes et des pesantes hypothèques, et le résultat d'une seule année de travail allait liquider le passé et assurer l'avenir. Les chenilles, les harpies sont venues et en un instant ont englouti le coton et fait évanouir tous les châteaux aériens de l'espérance. En quelques heures s'écroulaient des fortunes à demi construites, car plus d'un planteur avait refusé de vendre à des prix avantageux la récolte sur pied. Nous avons assisté à ce cruel désastre; à un mille de distance on entendait le bruit que faisait la gent vorace avec ses millions de mâchoires avides, crépitation semblable à celle d'un incendie, et en face de cette ruine le planteur éprouvait la douloureuse sensation du malheureux qui voit sa maison en flammes. »

On a cru longtemps que la chenille ou teigne de coton ne visitait que la basse Louisiane; c'est là une erreur. En 1788, elle dévora aux îles Bahama 280 tonnes de produit. Elle est la cause la plus saillante de la décadence de la culture de la plante aux Antilles. En 1793, ce lépidoptère ravageait la Géorgie où l'on ne récolta que 18 balles dans un champ de 400 acres. Sept ans après, il s'abattait sur la Caroline du sud et en 1804 il continua son œuvre de dévastation dans toute la Louisiane où il ne fallut rien moins qu'un ouragan de neige pour en triompher. De 1804 à 1825, les ravages furent accidentels et sans grande portée, mais en 1825 aucun des

États du sud ne fut épargné, le mal fut si complet qu'il devint difficile de se procurer de la graine pour l'année suivante. En 1827, 1829, 1833, 1841 et 1843, les terrains bas souffrirent d'une manière plus ou moins générale. Enfin, en 1845, une nouvelle invasion générale de la chenille eut lieu.

Il faut remarquer que les apparitions du fléau sont funestes et destructives à des degrés très divers, et il y en a même dont le planteur est content, telle, par exemple, l'apparition du noctua xylina en 1865, qui fut tardive et éclaircit les gousses.

Les conditions les plus favorables à la production de la chenille sont un temps chaud et pluvieux jusqu'à la fin de juin. Tous les efforts tentés pour l'empêcher de se propager sont restés jusqu'à ce jour sans résultat; mais par contre il résulte de longues et nombreuses observations qu'elle ne résiste pas à l'action d'une grande chaleur sèche. En 1826 au 1er août, les chenilles avaient commencé à attaquer le coton depuis la Caroline du nord jusqu'en Louisiane, mais grâce à l'action du soleil ardent, elles furent presque toutes tuées en moins de trois semaines.

Il nous reste encore à dire quelques mots sur la culture du cotonnier en Amérique et sur les diverses espèces commerciales de cotons des États-Unis.

Les principales variétés de coton cultivées dans les États de l'Union américaine peuvent se réduire à trois :

1° Le *coton longue soie*, à graine noire détachée et connu également sous les noms de sea Island ou long staple cotton.

2° Le *coton courte soie*, à graine verte adhérente à la fibre et connu sous les noms de Upland cotton, Upland short staple et Bowed Georgia cotton.

3° La *mexicaine* et le *petit golfe* à soie courte et qui sont deux espèces de cotons jaunes.

Ces variétés et un grand nombre d'autres obtenues par le croisement ne constituent dans le commerce que deux grandes catégories : le coton longue soie et le coton courte soie.

Sous l'influence du climat du pays, la culture du cotonnier s'est développée peu à peu vers le nord, et aujourd'hui elle s'étend dans tous les districts dont la température moyenne pour l'année est d'au moins 50° Fhr. Les travaux de la culture commencent généralement en janvier, La terre dans laquelle on se propose de semer les graines étant préparée soigneusement, on commence à ensemencer du 1er au 20 mars, suivant le climat et toujours en temps humide. On sème de deux à trois boisseaux de graines par acre dans des trous faits avec la houe ou tout autre instrument, puis on recouvre ces graines à un pouce d'épaisseur avec de la terre bien meuble, légère et plutôt sèche qu'humide. Dès que la plante est à quelques pouces au dessus du niveau de la terre, on lui prodigue des soins minutieux pour protéger sa croissance, amollir la terre et l'ouvrir aux influences du soleil et de la pluie et enfin faire en sorte que les mauvaises herbes ne s'approprient pas une substance nécessaire au cotonnier lui-même. Ce dernier fleurit trois ou quatre mois après sa sortie de terre, et vers le milieu de juillet il a pris tout son développement et les capsules contenant les graines commencent à mûrir. La chaleur du soleil entr'ouvre les capsules ou cosses qui laissent échapper des fibres délicates et flexibles qui ressemblent à des flocons de ouate. Quelques jours après l'ouverture des cosses, la récolte commence et il est important de profiter des plus belles journées afin que la pluie et les brouillards ne viennent pas déposer, sur les flocons,

ces éléments dépréciateurs qui déterminent cette maladie que l'on a nommée le *rot* ou *pourriture*. La plante ne cessant de produire qu'à l'époque des premières gelées qui la tue, la cueillette a lieu ordinairement en août, septembre et octobre et se prolonge ensuite aussi longtemps que la température le permet.

Il y a toujours parmi les planteurs une grande émulation à envoyer au marché les premières balles de coton; aussi dès les premiers jours d'août, dès que l'on a reconnu que quelques pieds sont arrivés à maturité on commence la récolte. Cependant la période d'activité ne commence guère avant septembre; alors la tige apparait partout avec son duvet éclatant de blancheur et les fermiers, craignant les gelées précoces ou les pluies, sont sur pied jour et nuit. Chaque soir les planteurs reviennent joyeux ramenant, sur des chariots à bras, leurs paniers pleins de coton qui sont déposés dans le séchoir *(packing house)* où la récolte est étendue dans de vastes greniers. De là, on transporte le duvet au moulin à égrainer *(gin hopper)* où on sépare le duvet de la graine, opération très importante et qui dépend à la fois et de la perfection de la machine et de l'intelligence avec laquelle elle est surveillée. Si l'égrenage a été parfaitement accompli, le coton est non seulement dégagé des pépins et des corps étrangers, mais ses filaments sont égaux et bien étirés; si au contraire l'opération a été mal faite, le produit est sale, noueux et très irrégulier. On suppose qu'un arbrisseau donne en moyenne deux livres de coton brut se reduisant à 6 onces après le nettoyage.

Dans l'origine de la culture les engrais étaient inconnus; mais depuis que les plantations ont pris une extension si prodigieuse on s'occupe sérieusement à rechercher des moyens pour suppléer à l'épuisement des terres. Les meil-

leurs engrais pour le coton longue soie sont : la vase salée 15 charretées par arpent; les herbes des marais salants 25; et la graine de coton 30.

Pour le coton courte soie, les forêts répandues partout sur le sol et les marécages fournissent une grande quantité de substances convenables. Si le sol est dépourvu de matières calcaires, on emploie de 20 à 30 boisseaux de chaux vive mélangée avec des matières végétales. Enfin pour les terrains qui conservent toujours un certain degré d'humidité, 150 liv. de guano par arpent sont suffisantes pour renouveler la fécondité de la terre.

Les diverses variétés du cotonnier demandent un sol sablonneux; le sel paraît cependant aussi contribuer à la belle qualité du coton et la variété dite longue soie demande même l'influence de l'atmosphère salée, de sorte qu'on ne peut le cultiver que sur les côtés de la mer où le cotonnier donne un produit dont la soie est longue, fine et nerveuse.

Dans le commerce, on classe les cotons américains (des États-Unis) comme suit :

1° COTONS LONGUE SOIE

Le coton Géorgie longue soie ou Sea Islands n'est cultivé que dans une étendue fort limitée, s'étendant depuis Charlèston jusqu'à Savannah. Sous le rapport de la qualité c'est le premier des cotons connus et sa valeur commerciale est cinq fois supérieure à celle du coton courte soie. On en distingue trois qualités :

A. *Coton des Sea Islands.* — On ne le cultive que dans les îles basses et sablonneuses de la côte de la Caroline du sud et de la Géorgie.

B. *Coton Santee.* — Il est récolté dans le voisinage de la

mer sur les bords de la Santee-River. Il a moins de nuance et de finesse que le précédent.

C. *Coton Maines.* — Il provient du continent (Mainland) et est propre, mais moins moelleux et moins fin que le Santee.

Enfin, dans la Louisiane on a réussi à produire une sorte batarde valant mieux que le coton courte soie mais moins beau que le Géorgie longue soie. On cultive cette sorte dans les immenses marais couverts fréquemment par l'eau de mer et qui s'étendent depuis la rivière des Perles jusqu'à la Sabine.

Le coton longue soie est expédié en balles rondes de toile de chanvre, pesant de 300 à 400 livres.

2° COTONS COURTE SOIE

Voici les subdivisions de cette espèce :

Coton Louisiane. — Très propre, d'un beau blanc légèrement beurré ; soie assez longue, fine, douce et nerveuse. Il est d'une supériorité incontestable, supériorité qui doit être attribuée à un croisement de coton de Siam et de Saint-Domingue, importés par les Français en 1786 et 1795, avec une espèce de longue soie qui y fut introduite après la cession de la province à l'Union et aussi avec différentes variétés apportées du Mexique.

Cotons Mississipi, Natchez et Arkansas. — Ils ressemblent au Louisiane et sont souvent vendus comme tel, bien qu'ils lui soient généralement quelque peu inférieurs.

Coton Mobile. — Coton propre, régulier, nerveux et d'une belle nuance. Soie moins longue que celle du Louisiane.

Coton Tennesee. — Généralement inférieur aux précédents tant en soie qu'en nuance et en propreté.

Coton Floride. — Irrégulier sous tous les rapports. Il y a des sortes qui égalent les cotons Mississipi et Arkansas; mais la masse est de qualité inférieure par suite du peu de soins apportés à la récolte.

Coton Géorgie. — Coton d'une nuance brillante, fin, généralement propre, fort et régulier.

Coton Caroline. — Bien préparé, net et d'une jolie nuance. Soie régulière mais moins fine que celle des qualités précédentes.

Coton Texas. — Participe du Louisiane et se vend comme tel.

Le coton courte soie est exporté en balles carrées, pressées à la mécanique, irrégulières pour la forme et dont le poids moyen est de 400 livres. Cependant cette moyenne varie par suite de ce que les machines à pression sont différentes les unes des autres, et de ce que les diverses qualités de coton accusent des poids spécifiques différents. En 1860 :

Une balle Mobile pesait	490	livres.
— Nouvelle Orléans	438	—
— Caroline	427	—
— Tennessee	398	—

Avant de terminer ce chapitre sur le coton, je ne crois pas inutile de donner quelques statistiques concernant :

1° Le mouvement de cet article en Angleterre de 1859 à 1865;

2° Sa consommation dans les pays de l'Europe et de l'Amérique pendant 20 ans de 1842-43 à 1862-63.

MOUVEMENT COMMERCIAL DU COTON EN ANGLETEERE DE 1859 A 1865

Liverpool est le plus vaste entrepôt du monde pour les cotons de toute provenance. Son marché n'alimente pas seulement Manchester, Birmingham et les autres localités industrielles de la Grande Bretagne, mais c'est encore là que vont s'approvisionner les fabricants et les négociants du continent.

Liverpool reçoit plus des neuf dixièmes des cotons reçus dans les ports du Royaume-Uni.

Le tableau suivant résume, en balles, les importations du textile dans les Iles Britanniques pendant les années 1859-1865 :

	Des États-Unis. — Balles.	Des Indes. — Balles.	De l'Égypte. — Balles.	D'autres provenances. — Balles.	TOTAUX. — Balles.
1859 . . .	2,086,091	509,695	101,424	131,657	2,828,867
1860 . . .	2,583,021	563,654	106,544	113,021	3,366,240
1861 . . .	1,842,897	988,942	97,762	109,993	3.039,594
1862 . . .	72,006	1,072.047	146,615	154,757	1,445,425
1863 . . .	133,371	1,230,130	204,840	357,142	1,935.483
1864 . . .	152,776	1,399,514	238,592	635,374	2,426,256
1865 . . .	416,927	1,266,525	333,575	693,294	2,755,321

Quant aux quantités de balles consommées chaque semaine dans le Royaume-Uni, elles ont été en moyenne :

En 1855	de	40,319 balles.
— 1856	—	43,478 —
— 1857	—	37,779 —
— 1858	—	41,591 —
— 1859	—	44,115 —
— 1860	—	50,590 —

En 1861	—	43,340	—
— 1862	—	22,033	—
— 1863	—	26,488	—
— 1864	—	30,892	—
— 1865	—	39,129	—

La consommation de 1865 est estimée comme suit :

Des États-Unis	5,405	balles
Des Indes orientales.	16,847	—
D'Égypte	7,231	—
Du Brésil	4,211	—
Des Indes occidentales	2,097	—
De Chine, etc., etc.	3,338	—

Voici maintenant les chiffres concernant le mouvement général des cotons en Angleterre en 1865 :

	Importations.	Consommations.	Exportations.	Poids moyen par balle.
	—	—	—	—
	Balles.	Balles.	Balles.	Livres.
Des Etats-Unis	461,927	281,050	60,190	423
Du Brésil.	340,261	218,970	101,550	160
De l'Égypte	333,575	297,350	30,520	492
Des Indes occidentales	131,120	109,080	15,070	180
Des Indes orientales	1,266,525	876,020	620,160	376
De la Turquie, etc.	80,303	78,660	5,850	350
De la Chine, etc.	141,610	173,600	57,490	240
Total, balles . . .	2,755,321	2,034,730	890,830	
A 355 liv. la balle, soit liv.	965,727,070	718,428,470	290,477,430	

CONSOMMATION DES COTONS EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE

DE 1842-43 A 1862-63

	États-Unis (Nord et Sud).	Gr.-Bretagne.	Reste de l'Europe et d'Am.	TOTAL.
	—	—	—	—
	Balles.	Balles.	Balles.	Balles.
1842-43. . .	325,000	1,373,000	780,000	2,478,000
1843-44. . .	347,000	1,364,000	660,000	2,371,000
1844-45. . .	389,000	1,620,000	880,000	2,889,000
1845-46 . . .	423,000	1,561,000	770,000	2,754,000

	États-Unis (Nord et Sud).	Gr.-Bretagne.	Reste de l'Europe et d'Am.	TOTAL.
	Balles.	Balles.	Balles.	Balles.
1846-47. . .	428,000	1,187,000	705,000	2,320,000
1847-48. . .	616,000	1,315,000	875,000	2,806,000
1848-49. . .	642,000	1,705,000	920,000	3,267,000
1849-50. . .	613,000	1,477,000	880,000	2,970,000
1850-51. . .	486,000	1,590,008	930,000	3,006,000
1851-52. . .	700,000	1,960,000	1,150,000	3,810'000
1852-53. . .	784,800	1,875,000	1,200,000	3,859,000
1853-54. . .	737,000	1,820,000	1,170,000	3,727,000
1854-55. . .	706,000	2,455,000	1,195,000	4,356,000
1855-56. . .	770,000	2,140,000	1,380,000	4,290,000
1856-57. . .	819,000	2,250,000	1,405,000	4,474,000
1857-58. . .	593,000	2,100,000	1,295,000	3,988,000
1858-59. . .	927,000	2,180,000	1,480,000	4,587,000
1859-60. . .	972,000	2,230,000	1,710,000	4,912,000
1860-61. . .	843,000	2,632,000	1,785,000	5,260,000
1861-62. . .	264,000 (1)	1,251,000	812,000	2,327,000
1862-63. . .	298,000 (1)	1,386,000	795,000	2,479,000

LIN ET CHANVRE

Les États-Unis ne produisant ces deux matières textiles qu'en quantités comparativement restreintes à cause du peu d'emploi qn'elles y trouvent; elles ne seront l'objet que de courtes remarques.

Lin. — La cause principale qui a fait négliger la culture du *Linium usitatissimum* est que le rouissage, tel qu'il se pratique encore aujourd'hui, est une opération qui demande trop de soins et trop de main-d'œuvre pour convenir à la nature du peuple américain qui vise toujours plus à l'économie du temps et à la quantité du produit qu'à la réalisation d'un maximum théorique d'effets utiles. Dans l'Ohio, le lin est l'objet d'une culture très étendue, mais seulement pour

(1) Nord seul.

la graine et non pour la fibre corticale, car après l'extraction de la graine la plante y sert comme engrais.

En général, le lin des États de l'ouest se fait remarquer par la débilité, la faiblesse de son brin; il se détériore par la manipulation, et lorsqu'il est préparé, il ne peut convenir qu'à la fabrication d'articles grossiers. Cette infériorité paraît être la conséquence d'une culture défectueuse et ne résulte point des vices du climat et du sol comme on l'a souvent prétendu. Le sol propre au lin ne manque pas aux États-Unis et quelques fermiers de l'Illinois et du Massachusetts, plus soigneux que les autres, fournissent des filaments qui se distinguent par leur nuance pâle; ceux-ci sont nerveux, fins, souples et se filent mieux que les lins du Canada. Pour obtenir ces fibres les cultivateurs ont la précaution de soutenir les tiges au moyen de pieux et de palissades à claire-voie. Dans le comté de Henry, dans l'État d'Illinois, on avait semé, en 1863, un boisseau de graines sur une étendue de deux acres de *prairie land*, la récolte produisit 35 boisseaux de graine de lin de qualité supérieure et deux tonnes de paille.

Dans le comté de Boone du même État un fermier dépensa, pour frais de culture de 3 1/2 acres, la somme de 47 dollars; il récolta 35 boisseaux de graine, à dollars 2 75 = doll. 96 25, 5 tonnes de paille, à doll. 10 = doll. 50, ensemble, doll. 146 25; ce qui laissa un bénéfice de 99 dollars 25 cents, soit 28 dollars 35 cents par acre.

Dans le comté de Worcester (Massachusetts) un fermier dépensa 54 dollars 58 cents en frais de culture pour les cinq sixièmes d'un acre de mauvais terrain qu'il avait rendu productif par l'emploi de 130 livres du guano et 13 charretées d'engrais ordinaires de ferme. Sa récolte lui rapporta 148 dollars 20 cents, soit un bénéfice net de 93 dollars 62 cents.

Voici, d'après les recensements officiels de 1850 et 1860 l'importance de la récolte du lin dans les différentes provinces de l'Union :

	1850. — Livres.	1860. — Livres.
New-York	940,577	1,514.476
Kentucky	2,100,116	728,234
Virginie	1,000,430	487,330
Pensylvanie.	530,307	310,030
Caroline du nord	593,796	216,490
Tennessee	368,131	161,740
Missouri.	627,160	109,837
Indiana	584,469	73,112
New-Jersey	182,965	48,651
Illinois	160,063	32,636
Iowa	62,660	28,888
Wisconsin	68,393	21,644
Maryland	35,686	14,481
Delaware	11,174	8,112
Vermont.	20,852	5,107
Utah	550	4,197
Michigan.	7,152	3,359
Géorgie	5,387	3,303
Arkansas.	12,291	3,233
Maine.	17,081	2,997
Minnesota	»	1,968
New-Hampshire	7,652	1,347
Connecticut.	17,928	1,187
Ohio	446,932	»
Autres États et territoires .	8,404	702
Total.	7,709,676	3,783,079

Les États de New-York et de Minnesota et le territoire d'Utah sont donc les seuls districts où la production de la fibre corticale du *Linium usitatissimum* ait fait quelques progrès. Le New-York qui fournissait en 1850 un septième de la récolte totale de l'Union, y figurait en 1860 pour les

deux cinquièmes. L'Ohio qui produisait encore en 1850 446,932 livres, ne cultivait plus la plante en 1860 que pour la graine.

Le rendement par acre dans le Minnesota a été de 750 livres en 1862.

Chanvre. — Tandis que la récolte du lin était tombée aux États-Unis de 7,709,676 livres en 1850, à 3,783,079 en 1860, celle du chanvre s'est au contraire élevée de 34,871 tonnes, en 1850, à 104,490 tonnes en 1860. C'est dans les États du Kentucky, de New-York et du Missouri que cette culture a le plus d'importance. Dans les États du nord-ouest et notamment dans l'Iowa, le Wisconsin et le Minnesota, où le terrain est bien plus propice à cette branche de l'industrie agricole que dans les provinces du centre, la culture du chanvre n'a été introduite que depuis 1859, et en 1862 le rendement dans le Minnesota a été de 1,140 livres par acre.

Dans le Kentucky le sol étant riche en terre végétale convient parfaitement à la culture de la plante du *Cannabis sativa;* mais la température étant trop élevée dans cet État on ne peut y obtenir des brins longs et cotonneux ; en outre, par suite de la rareté des cours d'eau il y a manque de routoirs. Dans l'Iowa et le Minnesota, par contre, tous les avantages sont réunis : sol et climat favorables et abondance de rivières et de lacs.

Les terrains glaiseux, secs et profonds sont ceux qui conviennent le mieux à la culture du chanvre. Dans le Kentucky on laboure profondément le sol vers le mois de novembre, et du 1er au 15 avril, après avoir renouvelé légèrement le labour, on fait le semis. Trois à quatre mois après les semailles, la plante arrive à maturité; alors elle change de couleur et ses feuilles notamment obtiennent une teinte

pâle, de foncée qu'elle était. Le chanvre mâle jaunit généralement dix jours plus tôt que le chanvre femelle, mais contrairement à ce qui se pratique en Europe la récolte des deux genres a lieu à la même époque.

Le chanvre séché est soumis au rouissage dont il existe quatre systèmes aux États-Unis, savoir : le rouissage sur pré, — à l'eau courante, — à l'eau stagnante, et au routoir mécanique. Le premier, quoique le plus lent, est encore généralement pratiqué, et sur les 104,490 tonnes de chanvre produit en 1860, 83,247 étaient rouis sur pré, 17,300 à la mécanique, 3,943 à l'eau. L'introduction des routoirs mécaniques ne date que de 1850. A cette époque M. Thomas Kimber, de Philadelphie, inventa un routoir mu par la vapeur et à l'aide duquel un homme aidé d'un garçon peut séparer journellement les fibres ligneuses d'une tonne de chanvre.

La production du chanvre dans les différents États de l'Union, en 1850 et 1860, présente les chiffres suivants :

	1850.	1860.
	Tonnes.	Tonnes.
Kentucky	17,787	39,414
New-York	4	35.821
Missouri	16,028	19,268
Pensylvanie	44	4,003
Caroline du nord	39	3,016
Arkansas	15	846
Tennessee	595	803
New-Jersey	»	430
Wisconsin	»	356
Maryland	63	272
Autres États et territoires	296	261
Ensemble	34,871	104,490

La production de 1860 se divise, d'après le système de rouissage employé, comme suit :

	Roui sur pré.	Roui à l'eau.	Roui à la mécanique.
Kentucky	33,044	2,026	4,344
New-York	32,191	99	3,531
Missouri	13,789	1,507	1,972
Pensylvanie	1,640	189	2,174
Caroline du nord.	»	»	3,016
Arkansas	140	30	676
Tennessee	6	10	787
New-Jersey	230	»	200
Wisconsin	97	13	244
Maryland	18	»	254
Autres États et territoires . .	92	67	102
Ensemble, tonnes. . .	83,247	3,943	17,300
Contre en 1850. . .	33,193	1,678	»

Les États-Unis importaient autrefois beaucoup de chanvre de l'Europe; mais aujourd'hui leur production suffit pour l'approvisionnement des manufactures du pays dont la consommation est très restreinte, grâce à l'abondance du coton qui, en Amérique, rend les services que nous demandons au lin et au chanvre.

GRAINES OLÉAGINEUSES

La culture des plantes à graines oléagineuses n'a pas fait, aux États-Unis, les progrès qu'elle a réalisés en Europe; aussi la Confédération ne peut-elle suffire à l'approvisionnement de ses fabriques d'huiles; elle importe annuellement de 2 à 3 millions de boisseaux de graines de lin et de chènevis.

Les principales graines oléagineuses produites dans les États de l'Union américaine sont les suivantes :

Graines de lin. — Nous avons vu déjà que dans plusieurs provinces on ne cultive le *Linium usitatissimum* que pour la

graine (et non pour la filasse). Dans ces districts on sème généralement clair dans une terre forte et la culture devient alors assez lucrative, le produit obtenu étant de qualité tout à fait supérieure pesant de 50 à 53 livres le boisseau et donnant une tonne d'huile par 16 à 17 boisseaux.

La production de la graine de lin aux États-Unis, en 1850 et 1860, a été :

	1850.	1860.
	Boisseaux.	Boisseaux.
Ohio	188,880	250,768
Indiana	36,888	155,159
New-York	57,963	56,986
Virginie	52,318	30,673
Kentucky	75,801	28,881
Pensylvanie	41,728	24,209
Caroline du nord	38,196	20,008
Illinois	10,787	11,202
Tennessee	18,904	9,611
Iowa	1,959	6,130
Missouri	13,696	4,656
Wisconsin	1,191	4,256
New-Jersey	16,525	3,241
Delaware	904	2,126
Maryland	2,446	1,370
Autres États et territoires	4,126	2,451
Ensemble	562,312	611,927

Chènevis. — Contrairement à ce qui a lieu pour le lin, on ne cultive le *Cannabis sativa* aux États-Unis que pour en extraire les fibres textiles, aussi a-t-on soin de semer très serré dans une terre légère, de manière que la graine obtenue cède facilement à une légère pression. Les chènevis récoltés ne font pas, en Amérique, l'objet d'un commerce important; la plus grande partie est transformée en huile sur les lieux de production et fournit l'éclairage aux cultivateurs des environs.

Graines de ricin. — Il n'y a peut-être pas de pays au monde où la production des semences de ricin soit aussi considérable qu'aux États-Unis où on cultive la plante (Ricinus communis) dans le New-Jersey, la Virginie, la Caroline du nord et dans les Etats bordant la droite de l'Ohio.

Le ricin, originaire des Indes orientales et du nord de l'Afrique, est dans l'Amérique septentrionale une plante annuelle s'élevant à la hauteur de 7 à 8 pieds; ses fleurs sont monoïques disposées en grappes; la graine est de la grosseur d'un haricot, ovale, convexe, arrondie du côté extérieur et aplatie du côté intérieur, elle est lisse, d'une couleur brune marbrée de noir et de gris; l'amande est blanche, d'une odeur nulle, d'une saveur d'abord douce puis nulle. Elle ne sert qu'à l'extraction d'une huile qui se distingue par sa solubilité dans l'alcool et par les produits de sa saponification et qui est plus spécialement appliquée aux usages pharmaceutiques.

Les graines de ricin d'Amérique contiennent de 50 à 60 p. c. d'huile, mais l'industrie américaine n'en retire guère plus de 30 p. c.

Graines de coton. — Il y a une trentaine d'années, un habitant de Natchez — ville du comté d'Adams dans le Missisipi, située sur la rive E. du fleuve, à 87 milles ouest-sud-ouest de Jackson — essaya pour la première fois l'extraction de l'huile de la graine du coton. Il obtint un produit propre au graissage des machines et à la fabrication du savon, et les mécaniciens qui l'essayèrent déclarèrent dès le premier jour qu'ils préféraient l'huile de coton à celle de spermacéti ordinairement employée.

L'année suivante, en 1836, une compagnie puissante s'organisa dans le sud et vint établir le siége de ses opérations à Natchez où, tout en fabricant l'huile de coton, elle exploita

également une charte de banque. Malheureusement, la crise financière de 1837-42 vint entraver toutes ses opérations et la société fut obligée de liquider. Elle avança alors que sa ruine provenait de ce qu'il est impossible d'extraire avantageusement de l'huile de la graine de coton.

Cette industrie fut donc abandonnée et ce n'est qu'en 1850 qu'elle fut reprise à la Nouvelle-Orléans. Lors de l'exposition universelle des produits de l'agriculture et de l'industrie à New-York, en 1853, un habitant de la Louisiane exposa plusieurs espèces d'huiles extraites de la graine de coton décortiquée. Il y avait des huiles comestibles, des huiles lampantes, etc. Les premières surtout attirèrent l'attention générale. Grâce aux soins apportés à la fabrication, elles avaient une apparence magnifique, mais le goût en était âcre et elles étaient plus ou moins pâteuses à la bouche; en outre, l'huile de coton ayant des propriétés purgatives, on comprit bientôt que l'on ne pourrait jamais s'en servir pour l'alimentation. Par contre, pour les autres emplois elle est d'une application facile; aussi sa fabrication commençait-elle à se développer quelque peu, lorsque, en 1861, la révolte du Sud vint entraver ces progrès. Maintenant que la paix est rétablie, il est à espérer qu'au lieu de laisser pourrir les semences de coton, comme on le faisait primitivement, on les utilisera pour en extraire de l'huile et employer ensuite le marc ou résidu (tourteaux) comme engrais.

Une analyse faite, par le Dr C. T. Jackson, de Boston, des tourteaux de coton a donné les résultats suivants :

Carbone	37,740
Oxygène	39,663
Nitrogène	7,753
Hydrogène	5,869
Sels	8,960
Total	99,985

Quant au savon obtenu par la saponification de l'huile de coton, il est fabriqué dans quelques localités des États du sud et est de qualité supérieure, il n'en faut que 700 grammes pour égaler l'effet détersif d'un kilog. de savon de Marseille.

On obtient le produit en versant dans un vase une partie égale d'huile de coton et de soude caustique à 36° Baumé. On remue de temps à autre ce mélange, pendant deux ou trois jours, c'est à dire, jusqu'à ce que la masse soit devenue dure comme une pierre; alors on laisse encore pendant quatre jours le produit dans le vase afin que la combinaison soit complète dans toutes ses parties; après quoi on peut s'en servir comme d'un savon dur.

Si, au contraire, on veut obtenir un savon mou, on prend trois parties de ce savon dur qu'on brise par fragments et on fait fondre dans sept parties d'eau. On conduit l'opération à petit feu, puis on laisse refroidir et on obtient alors un savon mou, bien blanc, sans odeur et revenant à un prix des plus avantageux.

Voici maintenant quelques chiffres qui démontrent l'importance de la graine de coton aux États-Unis :

Le cultivateur, obtenant 3 livres de graines par livre de coton mouliné produit, a donc pour rendement 1,200 livres de graines par balle de coton. En 1859-60, la récolte ayant été de 4 1/2 millions de balles, soit 1,800 millions de livres, la graine correspondante a représenté 5,400 millions de livres qui, à raison de 25 livres par bushel, égalent 216 millions de boisseaux, et un bushel de graines donnant en moyenne un gallon d'huile, on aurait pu extraire des semences produites en 1859-60 environ 216 millions de gallons d'huile valant (à 80 cents le gallon ou 94 fr. 16 c. l'hectolitre) 172,800,000 dollars, somme qui a été à peu près complétement perdue.

PLANTES FOURRAGÈRES

Comme partout ailleurs l'assolement alterné et une culture de plus en plus importante basée sur le développement de la production animale ont fait faire au commerce des plantes fourragères, aux États-Unis, des progrès considérables.

La culture de ces plantes, autrefois de peu d'importance, a reçu sa première impulsion en Angleterre vers le milieu du dix-septième siècle, depuis lors, le nombre s'en est multiplié annuellement et aujourd'hui l'on en compte près de 300 variétés. Nous ne parlerons ici que de celles qui, aux États-Unis, sont devenues pour ainsi dire l'âme des progrès agricoles : le foin, la graine de trèfle, les graines ray grass, sainfoin, le bunch grass, etc.

Foin. — La culture des prairies est loin d'être aussi perfectionnée aux États-Unis qu'elle l'est en Europe ; les cultivateurs américains négligent d'augmenter la valeur de leurs prés naturels par des irrigations qui y sont tout aussi nécessaires que chez nous, quoique le climat y soit plus favorable qu'en Belgique, etc., à la pousse de l'herbe.

D'après les statistiques officielles de 1850, 1860 et 1863, la production du foin s'est élevée comme suit :

	1850. — Tonnes.	1860. — Tonnes.	1863. — Tonnes.
New-York	3,728,997	3,564,786	4,445,982
Illinois	601,952	1,834,265	1,742,552
Pensylvanie.	1,842,970	2,245,420	1,571,794
Ohio	1,443,142	1,602,513	1,347,710
A reporter	7,617,061	9,246,984	9,108,038

	1850.	1860.	1863.
	—	—	—
	Tonnes.	Tonnes.	Tonnes.
Report.	7,617,061	9,246.984	9,108,038
Vermont.	866,153	919,066	1,182,785
Maine.	755,889	975,716	1,170,859
Michigan.	404,934	756,908	908,290
Massachusetts	651,807	665,331	908,289
Wisconsin	275,662	853,799	907,162
New-Hampshire . . .	598,854	642,741	848,417
Indiana	403,230	635,322	677,677
Jowa	89,055	707,260	594,099
Connecticut. . . .	516,131	562,425	562,445
New-Jersey.	435,950	508,729	423,783
Missouri.	116,925	401,070	373,756
Minnesota	2,019	274,952	329,943
Maryland	157,956	191,744	156,195
Rhode Island	74.418	82,725	82,725
Kansas	»	50,812	79,218
Delaware	30,159	36.973	36,049
Virginie.	369,098	445,529	Chiff. inconnu.
Californie	2,038	306,741	—
Caroline du nord. . .	145,653	181,365	—
Kentucky	113,747	158,484	—
Tennessee.	74,091	146,027	—
Caroline du sud . . .	20,925	87,592	—
Alabama	32,685	55,219	—
Louisiane	25,752	46,999	—
Géorgie	23,449	46,448	—
Mississipi	12,504	32,885	—
Orégon	373	26,441	—
Nebraska	»	25,320	—
Utah	4,805	20,026	—
Texas	8,354	11,349	—
Arkansas	3,976	8,276	—
Floride	2,510	7,594	—
Autres territoires. . .	2,279	10,276	—
Pour l'Union, tonnes .	13,838,642	19,129,128	18,346,720

Pour la récolte de 1864 les chiffres détaillés sont :

	Nombre d'acres.	Récolte par acre.	Produit.	Prix moyen.	Valeur.
	—	—	—	—	—
		Tonnes.	Tonnes.	Dollars.	Dollars.
New-York	3,547,810	1 ¹/₁₀	3,921,264	23.05	90,385.135
Illinois	1,444,483	1 ¹/₂	2,166,725	15.33	33,215,894
Pensylvanie	1,381,797	1 ³/₁₀	1,796.336	24.55	44,100,049
Ohio	1,061,322	1 ¹/₃	1,415,096	19.38	27,424,560
Maine	1,240,806	» ⁷/₈	1,085,705	21	22,799,805
Indiana	641,870	1 ¹/₂	962,805	17.81	17,147,557
Vermont	850,127	1	850,127	17.93	15.259,780
Michigan	762,963	1 ¹/₁₀	847,737	19.33	16,386,756
Iowa	501,394	1 ⁵/₈	814,764	9.51	7,748,406
Wisconsin	691,044	1 ¹/₇	789,763	13	10,266,945
Massachusetts	760,517	1	760,517	29	22,054,993
New-Hampshire	694,161	1	694,161	21	14,577,381
Connecticut	374,963	1 ¹/₅	449,956	27	12,148,812
New-Jersey	277,770	1 ⁴/₇	436,496	26.71	11,660,991
Missouri	279,719	1 ³/₇	399,599	18.12 ¹/₂	7,242,731
Minnesota	166,192	1 ¹/₂	249,289	9.36	2,333,345
Maryland	125,931	1 ¹/₃	167,909	27	4,533,543
Kentucky	84,243	1 ¹/₃	112,325	20.16	2,264,472
Kansas	49,514	1 ²/₃	82,569	13	1,073,397
Rhode-Island	62,044	1	62,044	31.50	1,954,386
Delaware	22,074	1 ¹/₂	33,111	30	993,330
Nebraska (terr.)	13,793	1 ¹/₃	18,391	7.33	134,806
Totaux	15,034,564	1 ¹/₄	18,116,691	20.18	365,707,074

Graines fourragères.— D'après le recensement de 1860, les États-Unis ont produit dans cette année :

	Graines de trèfle.	Autres graines fourragères.
	—	—
	Boisseaux.	Boisseaux.
Pensylvanie	274,363	57,204
Ohio	216,545	53,475
New-York	106,933	81,622
Michigan	49,480	6,555
Maine	48,851	6,307
Indiana	45,321	31,866
Maryland	39,811	3,195
New-Jersey	39,208	85,410
Virginie	36,961	53,063
Illinois	16,687	202,808
A reporter	874,160	581,503

	Graines de trèfle. — Boisseaux.	Autres graines fourragères. — Boisseaux
Report.	874,160	581,503
Connecticut	13,671	13,024
New-Hampshire	11,992	5,573
Tennessee	8,062	41,532
Wisconsin	3,848	26,383
Delaware	3,595	1,165
Vermont	2,444	11,420
Kentucky	2,308	62,563
Missouri	2,216	55,713
Iowa	1,564	69,432
Massachusetts	1,295	4,852
Rhode-Island	1,221	4,229
Autres États et territoires	2,634	22,995
Pour l'Union en 1860	929,010	900,386
Contre en 1850	468,978	416,831

CULTURES DIVERSES

Il nous reste encore à dire quelques mots sur deux cultures (le thé et l'indigo) qui n'ont pas encore, aux États-Unis, une grande importance.

Thé. — Avant que la dernière guerre civile vînt à éclater, le congrès de Washington avait donné l'ordre au bureau des patentes d'envoyer en Chine, pour y visiter les districts producteurs du thé et pour en rapporter des graines, l'agent qui avait réussi à naturaliser la plante dans l'Hindoustan.

Par suite de la terrible crise que vient de traverser la république de l'Amérique du nord, la sollicitude du gouvernement de Washington pour le développement de la culture du thé n'a pas encore donné de résultats et ce n'est guère que dans l'Utah — où un émigrant venu de Londres à naturalisé la plante — que l'on s'occupe de cette production. Maintenant que la paix est rétablie, cette culture se propa-

gera, sans doute, dans les États du sud où différentes parties du sol réunissent toutes les conditions propres au développement de l'arbre à thé.

Pendant les guerres de la révolution on substitua au thé de Chine, que l'on ne pouvait importer, les feuilles d'une plante américaine nommée *Ceanothus americanus* ou thé du New-Jersey. Le Ceanothus americanus est un arbuste que l'on rencontre dans presque tous les États de l'Union; sa racine est astringente et donne à l'eau une couleur rouge. On la dit très utile dans les maux syphilitiques (deux drachmes de racine de *C. A.* sur un litre d'eau). Schœpf prétend qu'elle est purgative. Lorsque les propriétés toniques des feuilles du *C. A.* auront été appréciées, il est probable que le commerce s'emparera bientôt de cette marchandise nouvelle et que la mode finira par l'introduire dans les salons européens.

Dans le Texas, le *Yauban* ou arbre à thé *(tea tree)* fournit le breuvage favori d'une grande partie de la population de l'État et qui remplace le thé de Chine qui est bien plus cher.

Indigo. — La culture de l'indigo fut introduite dans l'Amérique du nord vers le commencement du dix-huitième siècle, par les Français dans la Louisiane et par les Anglais dans la Caroline où le produit prit le nom d'*indigo española.* Grâce à la prime de 6 pence accordée par livre d'indigo importée en Angleterre de la Caroline du sud, la production se développa rapidement dans cette colonie et en 1747 les exportations s'élevaient déjà à 200,000 livres. Vers cette même époque, la Louisiane exportait 60,000 livres d'indigo. Alors on commença à s'appliquer à la culture de l'indigotier dans l'Alabama, dans la Géorgie et dans le nord de la Floride, et lorsque la guerre de l'indépendance éclata, les États méridionaux de l'Amérique du nord produisaient déjà

300,000 livres d'indigo. En 1810, ce chiffre ne s'élevait plus qu'à 134,000 livres et depuis lors la culture du coton et du tabac continua à remplacer celle de l'indigotier; en 1825, on n'exportait déjà plus que 9,925 livres; en 1832, ce chiffre était encore réduit et ne s'élevait plus qu'à 1.079; enfin depuis 1833 l'exportation a complétement cessé.

Vers 1858, de nouveaux efforts furent tentés pour relever la production de l'indigo et tout semblait présager une heureuse réussite lorsque la guerre civile vint entraver tous les progrès.

Les terres de la Caroline du sud réunissant toutes les conditions propres à la production de l'indigo sont d'une si vaste étendue, qu'avec un nombre de bras suffisant et une bonne culture, cet État pourrait bientôt défier toutes les productions rivales et se charger seul d'approvisionner d'indigo au moins les contrées de l'Amérique septentrionale.

L'indigotier demande un sol gras et sec et une température d'au moins 80 à 90 degrés Fahr.

On trouve encore dans les États-Unis une plante indigène qui remplace en partie l'indigo, c'est la *Baptisia tinctoria* ou indigo sauvage (*Wild-Indigo*) — *Sophora tinctoria*, Linn., — *Podalyria tinctoria*, Mich. — C'est une plante vivace de la famille des légumineuses ayant un à trois pieds de hauteur; sa tige est rameuse; ses feuilles sont vertes bleuâtres, ses fleurs jaunes apparaissent en juillet et août. On extrait des diverses parties de la plante une matière colorante bleue. La racine de cette plante est employée en médecine contre la fièvre typhoïde, la fièvre scarlatine, etc. Le Dr Stevens, de Cérès en Pensylvanie, a employé avec succès des décoctions de la racine dans des cas de dyssenterie épidémique.

BÉTAIL

C'est avec raison que la quantité des animaux de différentes espèces est regardée partout comme un des points les plus importants de l'agriculture et qui doit aussi attirer l'attention des cultivateurs, car, comme on l'a fort bien dit, pour arriver à doubler la quantité du blé il faut commencer par tripler celle du bétail qui est la partie la plus importante du capital d'exploitation.

C'est comme élément de la richesse nationale du pays que nous envisagerons ici le bétail; nous ne traiterons que de l'élève des bestiaux, de la statistique du bétail vivant. Les principaux articles qu'on en tire, viande, fromage, etc., feront l'objet d'articles spéciaux dans le volume traitant de l'industrie des États-Unis.

GROS BÉTAIL

Les animaux de l'espèce bovine ont en Amérique une importance capitale; on y compte, en moyenne, 80 têtes de gros bétail — dont huit bœufs de labour et 31 vaches laitières — par cent habitants. Depuis 1840 cette proportion est restée à peu près la même; diminuant dans un État, elle augmentait dans un autre de manière à donner toujours le même résultat.

Voici d'après les tableaux officiels les nombres fournis sur les existences de l'espèce bovine aux trois époques suivantes :

	1840.	1850.	1860.
	Têtes.	Têtes.	Têtes.
Alabama	668,018	728,015	779,183
Arkansas	188,786	292,710	548,173
Caroline du nord. . .	617,371	693,510	693,810
A reporter. . .	1,474,175	1,514,235	2,021,166

	1840.	1850.	1860.
	Têtes.	Têtes.	Têtes.
Report . . .	1,474,175	1,514,235	2,021,166
Caroline du sud . . .	572,608	777,686	506,776
Californie	»	262,659	1,174,434
Connecticut	238,650	212,675	241,907
Delaware	53,883	53,211	57,721
Floride	118,081	261,085	387,227
Géorgie.	884,414	1,097,528	1,005,882
Illinois	626,274	912,036	1,505,581
Indiana	619,980	714,666	1,170,005
Jowa	38,049	136,621	536,254
Kansas	»	»	86,859
Kentucky	787,098	752,512	836,059
Louisiane	381,248	575,342	521,535
Maine	327,255	343,339	376,934
Maryland	225,714	219,586	273,241
Massachusetts. . . .	282,574	269,994	279,914
Michigan	185,190	274,497	534,267
Minnesota	»	2,002	119,003
Mississipi	623,197	733,970	726,877
Missouri.	433,875	791,510	1,168,984
New-Hampshire . . .	275,562	267,910	264,467
New-Jersey.	220,202	211,261	238,794
New-York	1,911,244	1,877,639	1,973,173
Ohio	1,217,874	1,358,947	1,659,850
Orégon	»	41,729	153,499
Pensylvanie	1,172,665	1,153,946	1,419,493
Rhode-Island	36,891	36,262	39,105
Tennessee	822,851	750,762	760,174
Texas	»	930,114	3,503,596
Vermont	384,341	348,848	363,917
Virginie.	1,024,148	1,076,269	1,044,185
Wisconsin	30,269	183,433	512,866
District de Colombie .	3,274	1,040	906
Territoire de Dakota .	»	»	972
Nebraska	»	»	28,715
Nouveau Mexique . .	»	32,977	89,793
Utah.	»	12,616	40,324
Washington	»	»	28,883
Pour l'Union. . .	14,971,586	18,378,857	25,640,337

Dont :

Vaches laitières . . .	4,837,043	6,385,094	8,728,863

	1840.	1850.	1860.
	Têtes.	Têtes.	Têtes.
Bœufs de labour	1,320,300	1,700,694	2,240,075
Taureaux, Taurillons, Bouvillons, Veaux, Génisses	8,814,243	10,293,069	14,671,400

Si nous comparons pour chacune de ces années le nombre total du gros bétail à la population humaine afférente à chaque année du recensement, on arrive aux chiffres ou proportions que voici :

	PAR 100 HABITANTS.		
	1840.	1850.	1860.
Texas	»	438	579
Californie	»	283	387
Orégon	»	314	292
Floride	217	299	274
Arkansas	194	139	126
Vermont	135	112	115
Missouri	113	116	98
Géorgie	127	121	95
Mississipi	166	121	91
Illinois	140	107	87
Indiana	90	72	87
Alabama	113	94	81
Kansas	»	»	81
New-Hampshire	97	84	81
Iowa	88	71	79
Louisiane	108	111	73
Kentucky	101	77	72
Caroline du sud	96	116	72
Michigan	37	69	71
Ohio	80	69	70
Caroline du nord	82	80	69
Minnesota	»	33	68

	PAR 100 HABITANTS.		
	1840.	1850.	1860.
	—	—	—
Tennessee	100	73	68
Wisconsin	98	60	66
Virginie	83	76	65
Maine	65	59	59
Delaware	69	58	51
New-York	79	60	50
Connecticut	77	57	48
Pensylvanie	68	50	48
Maryland	55	38	37
New-Jersey	59	43	34
Massachusetts	38	26	22
Rhode-Island	35	24	22
District de Colombie	7	6	1
Territoire de Washington	»	»	259
Nouveau-Mexique	»	53	108
Nebraska	»	»	100
Utah	»	111	100
Dakota	»	»	36
Moyenne pour l'Union	87	79	81

En Europe la proportion est de beaucoup inférieure.

En Suisse elle n'est que de	47 têtes par 100 habitants.		
Dans les Iles Britanniques	37	—	—
Dans le Zollverein	35	—	—
En Bavière	61	—	—
— Wurtemberg	50	—	—
— Bade	38	—	—
— Prusse	30	—	—
— Saxe	25	—	—
— Autriche	31	—	—
— France	30	—	—
— Russie	30	—	—

Au 1er janvier 1865, le nombre total des bêtes à cornes

dans les États du nord de l'Union américaine était de 12,830,720 (contre 13,668,112 en 1860) d'une valeur de 396,808,357 dollars et répartis comme suit :

VACHES LAITIÈRES.

	NOMBRE.	PRIX MOYEN.	VALEUR.
	—	—	—
		Dollars.	Dollars.
Maine	135,059	43.70	5,802,078
New-Hampshire . . .	77,000	39.30	3,026,100
Vermont	162,356	43.11	6,999,167
Massachusetts	134,121	52.50	7,041,352
Rhode-Island	21,290	46.67	993,604
Connecticut.	109,714	40.60	4,454,368
New-York	1,220,200	44.31	54,067,062
New-Jersey	135,693	48.00	6,513,264
Pensylvanie.	655,397	39.22	25,704,470
Maryland	94,845	38.00	3,604,110
Delaware	19,215	42.50	816,637
Kentucky	172,346	42.29	7,288,512
Ohio	609,799	35.13	21,422,238
Michigan.	220,825	32.27	7,126,022
Indiana	445,140	32.07	14,596,339
Illinois	551,327	30.46	16,793,420
Missouri	272,718	20.61	5,620,717
Wisconsin	270,740	28.78	7,792,156
Iowa	294,131	26.68	7,847,415
Minnesota	78,768	26.35	2,075,537
Kansas	59,998	26.66	1,599,546
Nebraska (terr.) . . .	17,439	30.63	534,156
Pour le Nord . . .	5,758,130	36.70	211,718,270

BŒUFS, TAUREAUX, VEAUX, ETC.

	NOMBRE.	PRIX MOYEN.	VALEUR.
		Dollars.	Dollars.
Maine	172,823	35,89	6,203,341
New-Hampshire	121,521	33,36	4,055,081
Vermont	152,095	39,87	6,064,899
Massachusetts	122,874	38,37	4,715,333
Rhode-Island	20,553	34,34	705,914
Connecticut	133,195	34,73	4,626,310
New-York	726,412	33,15	24,082,276
New-Jersey	88;784	34,36	3,050,963
Pensylvanie	693,351	28,60	19,835,478
Maryland	128,469	24,31	3,123,536
Delaware	27,403	29,41	805,975
Kentucky	361,627	30,10	10,886,792
Ohio	748,979	24,16	18,099,793
Michigan	328,901	25,45	8,372,682
Indiana	546,558	22,29	12,187,105
Illinois	978,700	21,66	21,202,874
Missouri	471,006	19,21	9,051,787
Wisconsin	388,760	21,97	8,542,753
Jowa	561,338	22,87	12,840,703
Minnesota	127,175	21,66	2,742,569
Kansas	118,461	20,89	2,475,005
Nebraska (terr.)	53,606	26,46	1,418,918
Pour l'Union	7,072,591	26,17	185,090,087

Les premières importations de bétail dans les colonies de l'Amérique du nord eurent lieu vers la fin du seizième siècle (en Virginie).

En 1624, des bêtes à cornes furent importées dans la Nouvelle-Angleterre (établissement de Plymouth.)

En 1625, des bœufs de labour et des vaches laitières de la Hollande septentrionale furent expédiés vers New-York par la compagnie hollandaise des Indes occidentales.

En 1627, les Suédois importèrent du bétail dans le Delaware.

Enfin, en 1631, 1632 et 1633, le capitaine Mason fut envoyé avec un certain nombre de bêtes à cornes dans le New-Hampshire où Gorges voulait établir une colonie nouvelle sur les bords de la Piscataqua. Mason, voulant introduire dans cet établissement la fabrication de la potasse, alla en Danemark pour y engager des ouvriers, et c'est d'un de ces voyages qu'il rapporta du bétail de cette contrée pour l'embarquer en destination du nouveau monde.

Un siècle plus tard, de nouvelles importations eurent lieu. En 1711, sir Thomas Gates introduisit dans la Virginie les races perfectionnées de Devonshire et de Herdfordshire.

En 1782, Matthew Patton et son fils transportèrent du bétail anglais du Maryland dans le Kentucky pour pousser plus tard jusqu'à Chillicothee dans l'Ohio.

Depuis le commencement de ce siècle, les États-Unis n'ont plus importé du bétail que lorsqu'il s'agissait de l'introduction, dans le pays, de races perfectionnées de longue main et devenues d'une croissance extrêmement rapide et d'un engraissement précoce; c'est ainsi que depuis quelques années on a importé encore de l'Angleterre des espèces d'Ayrshire et de Thorndales dites *Short Horn Cattle.*

Nous avons vu dans les tableaux ci-dessus que le bétail est bien plus abondant à l'ouest des Alleghanies qu'à l'est de ces montagnes. Ceci provient surtout de ce que les produits nécessaires à l'engraissement du bétail ont une valeur plus grande dans les États de l'Atlantique que dans ceux de l'ouest, et cette valeur est même proportionnellement supérieure à celle du transport des bêtes à cornes des provinces occidentales vers les contrées de l'Est.

En 1862, on a expédié vers l'est :

DE CHICAGO.

109,304 têtes bovines d'une valeur de	3,279,120 dollars.	
149,838 barils de viande — —	1,758,056	—
71,840,797 livres d° — —	4,310,448	—

DE MILWAUKEE.

38,380 barils viande d'une valeur de. . . .	436,692	—
5,382,625 livres d° — —	509,207	—

A Buffalo et à Dunkirk, les chemins de fer ont reçu en 1862 pour le transport vers l'est 276,422 têtes de bêtes à cornes d'une valeur de 8,821,100 dollars.

Enfin à New-York on a reçu pendant les années :

	1860. — Têtes.	1862. — Têtes.	1864. — Têtes.
Bœufs	226,747	235,660	267,068
Vaches.	7,154	5,253	7,576
Veaux	40,162	30,258	76,361
Moutons	514,191	175,722	777,990
Porcs	319,628	1,098,712	657,092
Ensemble, têtes	1,107,882	1,845,605	1,786,087

Ce qui pour 1864 fait une moyenne hebdomadaire de :

5,136 bœufs contre.	5,062 en 1863.	
149 vaches —	129	—
1,406 veaux —	698	—
14,961 moutons—	10,044	—
12,636 porcs —	21,092	—

La boucherie ainsi qu'elle se pratique en Amérique offre des résultats remarquables; elle y prend des proportions considérables et forme une des industries les plus impor-

tantes du pays; aussi fera-t-elle le sujet d'un article spécial dans le volume traitant de l'industrie des États-Unis, article qui précisera l'importance et le degré d'utilité du bétail au point de vue des salaisons. Cincinnati et Chicago sont surtout les grands centres du commerce de la viande et dans les journées les plus actives on tue dans les abattoirs de ces localités au delà de 3,600 bœufs et 38,000 cochons.

Pendant les années 1857-58 à 1864-65, Chicago a reçu et expédié vers l'est :

	IMPORTATIONS. — Têtes de bestiaux.	EXPORTATIONS. — Têtes de bestiaux.
1857-58	48,524	25,502
1858-59	140,534	42,638
1859-60	111,094	37,584
1860-61	117,101	97,474
1861-62	204,579	124,145
1862-63	209,655	112,745
1863-64	300,622	187,068
1864-65	303,726	262,446

Les districts des États-Unis qui sont le plus renommés pour la beauté du bétail et la qualité supérieure des produits (lait et beurre) sont :

Le comté d'Orange dans l'État de New-York, notamment aux environs de Monroe, à 92 milles sud-ouest d'Albany, et de Goshen, à 84 milles sud-sud-ouest d'Albany. Goshen surtout est un des principaux foyers de la production du lait et du beurre; ses produits très estimés sont expédiés par chemin de fer sur le marché de New-York. Le terrain de Goshen est très favorable pour les pâturages; la terre y est limoneuse, recouverte d'une couche schisteuse et calcaire;

Le comté d'Oneïda (N.-Y.), qui est peut-être sous le rapport de la production animale le district le plus important des États-Unis.

Le comté de Montgoméry (N.-Y.), où l'abondance et la richesse des pâturages sont telles que le bétail forme la branche la plus considérable de l'exploitation agricole;

Le comté de Lancaster, dans la Pensylvanie, où il y a d'importantes laiteries dont les produits sont très renommés;

Les comtés de Marion, Lorain, Muskingham, Medina dans l'Ohio; celui du Lac dans l'Illinois; ceux de Monongalia, en Virginie, de Lanville, Rudland, Caledonia et Addison dans le Vermont; enfin ceux de Monmouth dans le New-Jersey et de New-Port dans le Rhode-Island.

On peut estimer la valeur de la production annuelle du lait dans les États de l'Union américaine à 130 millions de dollars ou 695 1/2 millions de francs; et celle du beurre à 180 millions de dollars ou 954 millions de francs.

En parlant de la fabrication du fromage (série de l'industrie), nous reviendrons encore sur la production de ces articles si importants.

BÊTES OVINES

Ce bétail est généralement entretenu pour sa laine et pour sa viande; dans les pays chauds où l'entretien des vaches laitières est très difficile, on tire du lait des brebis; mais au point de vue du commerce, ce ne sont que les deux premiers articles (la laine et la viande) qui présentent un grand intérêt.

Les premiers moutons qui furent introduits dans l'Amérique septentrionale, le furent de 1620 à 1630, époque vers laquelle la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales envoya de nombreux troupeaux de bêtes à laine provenant de la Zélande et du Texel dans la colonie de la Nouvelle Hollande.

Dans le Massachusetts, on importa les premiers moutons en 1633 et en 1655, Charlestown possédait déjà 400 têtes, Blackpoint 800, etc. En 1676, sir Edward Randolph, commissaire de la couronne, disait dans une de ses correspondances : « La Nouvelle Angleterre abonde en bêtes ovines. »

Depuis ces époques jusqu'à ce jour, on continua d'importer des individus de diverses races. Les mérinos d'Espagne furent introduits au commencement de ce siècle par le général Humphrey du Connecticut, par M. Jarvis du Vermont (1810) et par M. Livingston du New-York. Cette espèce se perfectionna encore en Amérique, et, en 1864, les mérinos de M. Georges Campbell du Vermont obtinrent le premier prix à l'exposition de Hambourg.

Les races saxonnes furent importées en 1823; mais elles ne supportent pas aussi bien, que celles d'Espagne, le climat rigoureux de la Nouvelle-Angleterre.

Les principales espèces ovines que l'on entretient dans les États de l'Union américaine sont :

Les mérinos. — Ces moutons furent importés de l'Espagne, de la France et de la Saxe et se subdivisent comme suit :

Merinos infantados. — Cette espèce fut introduite par le général Humphrey du Connecticut et n'a pas subi de croisement. Les moutons de cette race, élevés aux États-Unis, pèsent de 100 à 130 livres; ils sont plus ronds dans les côtes, plus larges dans les hanches, ont les membres moins grands et les jarrets plus vigoureux que ceux qui sont élevés en Espagne. Les infantados d'Amérique donnent en moyenne de 9 à 10 livres de laine de belle qualité; la toison est plus longue et plus épaisse que celle des moutons espagnols.

Mérinos paulars. — Moins grands que les précédents; leur laine est de une à deux livres moins lourde que celle des infantados, mais la qualité en est la même.

Mérinos saxons. — Les fermiers américains recherchent peu cette espèce dont les individus ne supportent que difficilement le climat du pays.

Mérinos français. — On a importé, il y a une vingtaine d'années, quelques mérinos de France d'une dimension considérable, de 20 à 25 p. c., supérieure à celle des infantados américains; mais de même que les espèces de Saxe, ils ne purent s'acclimater dans les États du nord et de l'est; aussi a-t-on été obligé de les croiser avec d'autres races, croisement qui, en général, a donné des résultants satisfaisants, sinon sous le rapport de la finesse de la laine, au moins sous celui de la production de la viande.

Leicesters. — Les moutons de cette espèce sont propres à produire beaucoup de viande, mais ils sont à laine grosse et proportionnellement peu abondante. Ils ont un poids variant de 120 à 150 livres et fournissent en moyenne de 8 à 9 livres de laine, soit 2 livres de plus qu'en Angleterre d'où ils sont originaires. La toison offre une crue très embrouillée et des brins fort inégaux entre eux pour la finesse.

Cotswolds. — Ils sont plus grands et plus robustes que les précédents et les brebis soignent mieux leurs petits qui, par conséquent, ne réclament pas autant d'attention de la part des fermiers; leur laine courte présente des ondulations régulières et est fine, douce et souple. On en obtient de 7 à 8 livres par tête.

South Downs. — C'est l'espèce à laine courte la plus anciennement perfectionnée. Les individus d'un an pèsent de 75 à 100 livres; ceux de deux ans de 100 à 120; ils fournissent de 4 à 6 livres de laine. Ils sont peu délicats pour la nourriture et peuvent sans se fatiguer parcourir de grandes distances. Cette race a été croisée avec des espèces d'An-

gleterre et on a obtenu les hampshire downs, les shropshire downs, les oxfordshire downs, etc.

Enfin, il faut encore mentionner l'espèce dite *Texel flandrin*, importée de la Hollande et qui fournit une laine longue et soyeuse.

Les États-Unis possédaient, en 1850, 21,723,220 têtes de bêtes ovines; en 1860, ce chiffre n'avait guère augmenté, puisqu'il ne s'élevait encore qu'à 23,317,756 ou environ 77 bêtes ovines par 100 habitants. Mais depuis 1860 des progrès considérables ont été réalisés, et aujourd'hui les États-Unis possèdent près de 40 millions de moutons, béliers, brebis et agneaux.

Voici les chiffres par État pour les deux années :

	1850. — Têtes.	1860. — Têtes.
Alabama	371,880	369,061
Arkansas	91,256	202,674
Californie	17,574	1,075,718
Caroline du nord	595,249	546,749
Caroline du sud	285,551	233,509
Connecticut	174,181	117,107
Delaware	27,503	18,857
Floride	23,311	29,958
Géorgie	360,435	512,618
Illinois	894,043	775,230
Indiana	1,122,493	2,157,375
Iowa	149,960	258,228
Kansas	»	15,702
Kentucky	1,102,091	938,990
Louisiane	110,333	180,855
Maine	451,577	452,472
Maryland	177,902	155,765
Massachusetts	188,651	114,829
Michigan	746,435	1,465,477
A reporter	6,369,425	10,031,174

	1850.	1860.
	Têtes.	Têtes.
Report.	6,369,425	10,091,174
Minnesota	80	13,123
Mississipi	304,929	337,754
Missouri	762,511	937,445
New-Hampshire.	384,756	310,534
New-Jersey	160,488	135,228
New-York.	3,453,241	2,617,855
Ohio.	3,942,929	3,063,887
Orégon	15,382	75,936
Pensylvanie	1,822,357	1,631,540
Rhode-Island.	44,296	32,624
Tennessee.	811,591	773,317
Texas	100,530	783,618
Vermont	1,014,122	721,993
Virginie	1,310,004	1,042,946
Wisconsin.	124,896	332,454
District de Colombie	150	40
Territoire de Dakota	»	22
Nebraska	»	1,757
Nouveau-Mexique	377,271	836,459
Utah.	3,262	37,888
Washington	»	10,162
Total	21,723,220	23,317,756

Des 23,317,756 bêtes ovines de 1860, 15,104,272 se trouvaient dans les États du nord; en 1864, ceux-ci en possédaient 24,346,591, et en 1865, 28,647,269. Ce dernier chiffre se répartissait entre les diverses provinces septentrionales comme suit :

	NOMBRE.	PRIX MOYEN.	VALEUR.
		Dollars.	Dollars.
Maine	905,847	5.44	4,936,509
New-Hampshire. . .	655,714	5.44	3,568,724
Vermont	1,252,089	5.98	7,493,753
Massachusetts. . . .	201,957	6.20	1,262,232
A reporter. . . .	3,015,607		17,261,218

	NOMBRE.	PRIX MOYEN.	VALEUR.
	—	—	—
		Dollars.	Dollars.
Report. . . .	3,015,607		17,261,218
Rhode-Island. . . .	32,624	6.37	207,898
Connecticut	179,343	6.08	1,080,541
New-York.	4,576,310	5.51	25,226,910
New-Jersey	175,256	6.23	1,093,159
Pensylvanie	2,871,503	5.62	16,166,561
Maryland	250,072	7.01	1,755,505
Delaware	17,500	5.99	104,999
Kentucky	813,400	5.52	4,494,035
Ohio.	5,795,340	5.49	31,816,417
Michigan	3,020,066	5.20	15,726,995
Indiana.	2,455,913	4.71	11,579,630
Illinois	2,062,112	5.25	10,841,554
Missouri	809,565	3.77	3,052,060
Wisconsin	969,925	5.74	5,569,795
Iowa.	1,466,734	5.54	8,136,708
Minnesota.	64,641	5.22	337,750
Kansas.	60,486	4.78	289,386
Nebraska (terr.). . .	10,872	6.10	66,347
Pour l'Union . .	28,647,269	5.40	154,807,466

Si maintenant nous supposons que le nombre de moutons, etc., dans le sud soit resté stationnaire depuis 1860 et que dans la Californie il n'ait fait que doubler — alors que la production de la laine s'y est élevée de 2 1/2 à 7 millions de livres — dans ce cas on atteindrait le chiffre de 36,750,000 têtes que l'on peut diviser comme suit :

Béliers et moutons, 11,200,000; brebis, 14,950,000; agneaux, 10,600,000; ou bien encore, produisant des laines fines (mérinos et métis), 21,000,000; bêtes à laines communes, 15,750,000.

Combien ces 36,750,000 bêtes ovines peuvent-elles fournir de laine? L'évaluation en est assez difficile, le rendement moyen variant suivant la variété et la taille du mouton.

Cependant voici à quels chiffres on peut évaluer approximativement les différentes espèces de bêtes ovines des États-Unis et le poids de leurs toisons.

1. MÉRINOS ET MÉTIS OU BÊTES A LAINES FINES

A. BÊTES DE FORTE TAILLE

			Livres.
3,550,000	moutons	à 10 livres	35,500,000
4,200,000	brebis	à 9 —	37,800,000
3,050,000	agneaux	à » —	»

B. BÊTES DE TAILLE MOYENNE.

2,050,000	moutons	à 9 livres	18,450,000
2,950,000	brebis	à 8 —	23,600,000
1,800,000	agneaux	à » —	»

C. BÊTES DE PETITE TAILLE.

950,000	moutons	à 8 livres	7,600,000
1,550,000	brebis	à 7 —	10,850,000
900,000	agneaux	à » —	»
21,000,000			133,800,000

2. BÊTES A LAINES COMMUNES

A. DE FORTE TAILLE.

1,200,000	moutons	à 7 livres	8,400,000
1,700,000	brebis	à 6 —	10,200,000
1,150,000	agneaux	à » —	»

B. DE TAILLE MOYENNE.

1,800,000	moutons	à 5 livres	9,000,000
2,600,000	brebis	à 4 —	10,400,000
2,150,000	agneaux	à » —	»

C. DE PETITE TAILLE.

1,650,000	moutons	à 3 1/2 livres	5,775,000
1,950,000	brebis	à 3 —	5,850,000
1,550,000	agneaux	à » —	»
15,750,000			49,625,000

De manière que les 36,750,000 bêtes ovines des États-Unis produisent 183,475,000 livres de laines en suint, se réduisant à peu près à 85 millions de livres de laines lavées à fond; quantité insuffisante pour les besoins des manufactures du pays; celles-ci importent annuellement 60 à 70 millions de livres (dont trois cinquièmes qualités supérieures et deux cinquièmes fibres grossières) de l'Amérique du sud, de l'Europe et de l'Afrique. En 1864, les 770 filatures situées dans les provinces du nord ont consommé 120,498,000 livres de laines, tandis qu'en 1860, les 1,909 établissements de l'Union (nord et sud) n'ont consommé que 80,395,000 livres de matière première.

Les principaux marchés aux laines des États-Unis sont : New-York et Boston. Ces deux ports ont importé :

	NEW-YORK.	BOSTON.
	—	—
En 1855	4,790,802	7,245,996
— 1856	»	8,425,807
— 1857	10,183,496	17,941,081
— 1858	6,987,189	10,550,849
— 1859	19,697,025	18,177,378
— 1860	17,073,325	15,298,394
— 1861	12,461,352	16,378,516
— 1862	38,364,042	17,539,933
— 1863	47,571,920	17,371,813
— 1864	51,591,379	20,780,124

Voici la moyenne annuelle des prix (en cents) payés pour les laines fines et les laines communes, sur le marché de New-York, de 1845 à 1863 :

	TARIF. — Droits d'entrée.	Laines fines.	Laines ordinaires.
	—	—	—
1845. . . .	3 cents et 30 p. c.	26 à 28	34 $^1/_4$ à 36
1846. . . .	—	23 à 24	31 $^1/_2$ à 33 $^1/_4$

	TARIF. — Droit d'entrée. —	Laines fines. —	Laines ordinaires —
1847. . . .	30 p. c. ad val.	25 1/4 à 27 1/2	34 1/4 à 36 1/2
1848. . . .	—	25 à 27 1/4	33 à 35 1/2
1849. . . .	—	28 1/2 à 30 1/4	35 à 37 1/2
1850. . . .	—	31 1/2 à 33 3/4	39 à 41
1851. . . .	—	34 à 37	41 à 44
1852. . . .	—	31 à 33	38 1/4 à 41 1/4
1853. . . .	—	39 à 43	48 1/2 à 52
1854. . . .	—	31 1/4 à 33 2/3	41 à 43
1855. . . .	—	28 à 31	31 à 36
1856. . . .	—	36 à 38	43 à 46 1/2
1857. . . .	—	35 à 38 3/4	47 à 51
1858. . . .	24 p. c. ad val.	28 à 32	37 à 41
1859. . . .	—	36 1/2 à 39 2/3	35 à 38 1/2
1860. . . .	—	48 à 50 1/2	48 à 52
1861. . . .	—	31 à 34	42 à 44
1862. . . .	7 cents la livre	49 à 51	52 à 54
1863. . . .	—	66 1/4 à 69	73 à 76 1/2

Californie. — Après les métaux précieux et les céréales le produit le plus important de la Californie est la laine.

L'élève des moutons fut introduite en Californie, au commencement de ce siècle, par les missionnaires catholiques, et, en 1825, les colonies situées entre San-Diego et San-Francisco possédaient déjà 1,005,970 bêtes ovines. Sous le gouvernement de la république mexicaine, ce chiffre ne fit que décroître, et lorsqu'en 1848 on découvrit les riches mines d'or de la vallée de Sacramento, tous les éleveurs abandonnèrent leur première industrie pour se livrer exclusivement aux travaux des mines; en 1852, la production de la laine était réduite à zéro. En 1854, époque à laquelle on commença à s'apercevoir que l'État pouvait offrir à l'homme d'autres ressources que celles des mines, quelques éleveurs, reprenant leur industrie primitive, importèrent quelques moutons de

l'espèce mexicaine; mais, frappés de l'infériorité de ces individus, ils résolurent de les améliorer par le croisement avec les belles races américaines. MM. Curtis et Mc Connell de la vallée du Sacramento firent venir du Vermont quelques béliers de la belle race connue sous le nom de *Mérinos d'Amérique* et provenant des mérinos d'Espagne importés. En 1855, l'espèce française dite mérinos de Rambouillet, les variétés de Cotswold, Leicester, Southdown et la race australienne furent également introduites. Depuis lors, grâce aux croisements continuels et bien dirigés, on a obtenu des races métisses, qui en général, ont éclipsé les types primitifs; la laine a donc atteint un degré remarquable d'amélioration, et, grâce à l'élévation des prix, la production a fait des progrès considérables. De 5,000 livres qu'elle était en 1850, elle s'est élevée :

En 1854.	à	175,000	livres.
— 1855.	»	360.000	—
— 1856.	»	550,000	—
— 1857.	»	1,100,000	—
— 1858.	»	1,428,000	—
— 1859.	»	2,378,250	—
— 1860.	»	3,260,000	—
— 1861.	»	4,600,000	—
— 1862.	»	5,530,000	—
— 1863.	»	6.857,110	—

Les exportations de la laine de Californie se sont élevées :

En 1855	à	2,487	balles de 250 à	300 livres.
— 1856	»	3,924	—	—
— 1857	»	6,664	—	—
— 1858	»	6,494	—	—
— 1859	»	10,570	—	—
— 1860	»	12,082	—	—
— 1861	»	15,984	—	—
— 1862	»	22,113	—	—
— 1863	»	18,146	balles pressées de 5 à 800 liv.	

Ces produits prennent de préférence la route des Iles-Britanniques. Les toisons sont classées comme suit : mérinos pur, 3/4 sang mérinos, 1/2 sang mérinos, première race américaine, deuxième race américaine, première race métisse, deuxième race métisse.

Les prix sont en général de 24 à 28 cents la livre pour les mérinos, 18 à 22 cents pour les espèces américaines, et 6 à 13 cents pour les laines métisses.

PORCS

L'élève et l'engraissement des porcs constituent aux États-Unis l'objet d'nne industrie importante annexée à l'exploitation agricole. Ces animaux étant précoces et prolifiques au point que la truie peut donner jusqu'à cinq portées tous les deux ans, leur nombre tend toujours à augmenter malgré les millions de pièces qui sont annuellement mises en barils dans les abattoirs de Chicago, Cincinnati, Terre-Haute; etc.

Depuis deux ans le nombre des porcs, dans le nord, a considérablement diminué par suite des mauvaises récoltes de maïs, produit qui constitue la nourriture presque exclusive des porcheries et dont le manque a obligé les fermiers à se défaire des porcelets et à ne garder que les verrats et les truies, de manière qu'en janvier 1865 les provinces septentrionales ne possédaient plus que 13,070,887 porcs, contre 16,148,712 en 1864, et 17,060,035 en 1860.

Cette diminution quoique sensible n'a néanmoins pas une grande importance et il suffira de deux ou trois récoltes favorables de blé indien pour dépasser le chiffre de 1860. Car il faut tenir compte de ce que la truie peut recevoir le mâle dès qu'elle a atteint l'âge de 5 mois et que celui-ci est apte à se reproduire à l'âge de 6 à 7 mois et peut couvrir plusieurs

femelles par jour. La gestation ne durant que 113 à 114 jours et le nombre de petits variant de 6 à 10 par portée, la multiplication peut se développer rapidement.

Depuis une vingtaine d'années les races porcines de l'Amérique ont été considérablement améliorées par des croisements avantageux avec des variétés importées de l'Europe, et ces perfectionnements suivis ont eu pour résultat la formation de races nouvelles, sinon supérieures au moins égales à celles qui avaient servi de modèles. L'espèce blanche de Chester et la race noire de Berkshire améliorées sont aujourd'hui les types les plus estimés; après elles viennent les races chinoises, celles du Yorkshire, d'Essex, les Irish-Grazier et les Suffolks.

Les porcs améliorés de Suffolk se rencontrent surtout dans le nord de l'Illinois, le Wisconsin et le Massachusetts. Ils pèsent de 250 à 400 livres, suivant l'âge et le mode d'engraissement.

Les porcs perfectionnés de la variété dite de Berkshire sont en majorité dans l'Illinois où un nommé J. Marchand, du comté de Sangamon, l'introduisit en 1842. Déjà en 1840 un éleveur de l'État de New-York s'attacha à développer l'élevage de cette race et un verrat de Berkshire, réunissant toutes les qualités des deux types de l'Europe et de l'Asie, fut vendu par lui à un éleveur de l'Ohio pour la somme de mille dollars. En 1857, l' « Illinois importing association » importa différents individus de l'espèce d'Angleterre et les vendit à des fermiers aux prix suivants :

Un verrat de	6 mois	à	35 dollars.
—	6 —	»	40 —
—	7 —	»	150 —
—	12 —	»	200 —
Une truie de	10 —	»	250 —

Une truie de 11 —	. . . . »	195 dollars.
— 11 —	. . . . »	195 —
— 12 —	. . . . »	380 —

D'après les renseignements fournis par la statistique officielle, la population porcine dans les différents États de l'Union étaient :

	1850.	1860.
	Têtes.	Têtes.
Alabama	1,904,540	1,736,959
Arkansas	836,727	1,157,379
Californie	2,776	453,523
Caroline du nord	1,812,813	1,883,214
Caroline du sud	1,065,503	965,779
Connecticut	76,472	75,120
Delaware	56,261	47,848
Floride	209,453	274,314
Géorgie	2,168,617	2,036,116
Illinois	1,915,907	2,279,722
Indiana	2,263,776	2,498,528
Jowa	323,247	921,161
Kansas	»	128,309
Kentucky	2,891,163	2,330,595
Louisiane	597,301	642,855
Maine	54,598	54,783
Maryland	352,911	387,756
Massachusetts	81,119	73,948
Michigan	205,847	374,664
Minnesota	734	101,252
Mississipi	1,582,734	1,534,097
Missouri	1,702,625	2,354,425
New-Hampshire	63,487	51,935
New-Jersey	250,370	236,089
New-York	1,018,252	910,178
Ohio	1,964,770	2,175,623
Orégon	30,235	79,660
Pensylvanie	1,040,366	1,031,266
Rhode-Island	19,509	17,478
Tennessee	3,104,800	2,343,948
Texas	692,022	1,368,378
Vermont	66,296	49,433
A reporter	28,355,331	31,574,335

	1850.	1860.
	Têtes.	Têtes.
Report.	28,355,331	31,574,335
Virginie.	1,829,843	1,589,519
Wisconsin.	159,276	333,957
District de Colombie	1,635	1,099
Territoire de Dakota	»	287
Nebraska	»	25,965
Nouveau-Mexique	7,314	9,489
Utah	914	10,780
Washington	»	9,836
Total	30,354,313	32,555,267

Nous avons vu que depuis 1860 le nombre de porcs aux États-Unis s'est sensiblement réduit par suite du peu d'abondance du maïs et de la cherté de ce produit.

La population porcine des provinces du nord était en 1865 :

	NOMBRE.	PRIX MOYEN.	VALEUR.
		Dollars.	Dollars.
Maine	38,221	16,50	630,931
New-Hampshire	32,790	19,12	627,101
Vermont	32,445	18,33	594,795
Massachusetts	50,611	18,99	961,360
Rhode-Island	12,094	17,16	207,600
Connecticut	52,356	17,37	909,685
New-York	699,983	14,13	9,890,762
New-Jersey	183,459	15,18	2,785,828
Pensylvanie	829,728	12,11	10,048,006
Maryland	328,927	10,04	3,302,429
Delaware	32,199	14,74	474,854
Kentucky	1,602,284	6,88	11,031,725
Ohio	1,779,176	9,26	16,484,065
Michigan	339,696	7,25	2,463,645
Indiana	2,025,474	7,08	14,355,544
Illinois	2,034,231	8,68	17,662,212
Missouri	988,857	4,70	4,650,098
Wisconsin	340,638	7,91	2,695,294
Iowa	1,423,567	7,26	10,335.098
Minnesota	109,016	8,42	918,187
Kansas	102,246	5,26	538,036
Nebraska (terr.)	32,889	6,93	228,063
Pour les États du nord	13,070,887	8,55	111,796,318

La statistique divise encore les porcs en deux classes : ceux âgés de plus d'un an et ceux au dessous d'un an. Les premiers figuraient dans le total de 1865 avec 3,267,716 têtes d'une valeur de 46,820,918 dollars, et les seconds avec 9,803,171 têtes d'une valeur de 64,975,400 dollars.

On remarquera par les tableaux qui précèdent que c'est dans les États qui produisent le plus de maïs que l'élève de l'espèce porcine à le plus d'importance. Ce résultat doit être attribué aux avantages économiques que l'on retire de cette industrie, si la base de la nourriture consiste en blé indien. On a calculé que des porcs du Yorkshire bien nourris avec cette denrée gagnent journellement deux livres en poids, ce qui pour 60 jours donnerait 120 livres à 5 cents; soit 6 dollars; pendant ces 60 jours, chaque individu consomme 10 boisseaux de maïs à raison de 20 cents, soit 2 dollars; de manière qu'il reste un bénéfice de 4 dollars par tête.

Le porc est l'article essentiel de commerce d'un grand nombre de villes de l'ouest où les salaisons prennent graduellement une extension considérable. Cincinnati était, il y a quelques années encore, le marché principal de cette marchandise, aussi lui avait-on donné le surnom de Porcopolis; mais depuis le commencement de la guerre civile (1861), le premier rang a été pris par Chicago qui peut d'ailleurs distribuer la viande plus rapidement et plus économiquement que toute autre ville de l'ouest, grâce surtout à ses nombreuses voies de communication : lac, canaux et chemins de fer.

En 1852-53, Chicago recevait déjà 65,158 porcs et en expédiait 10,000.

Ces chiffres se sont accrus presque continuellement et ont été :

	RECETTES.	EXPÉDITIONS.
	—	—
1853-54	73,980	10,628
1854-55	138,565	52,881
1855-56	308,538	187,758
1856-57	220,702	103,074
1857-58	213,216	88,546
1858-59	251,102	46,431
1859-60	255,384	71,226
1860-61	354,684	119,682
1861-62	746,697	228,682
1862-63	1,236,545	316,881
1863-64	1,377,652	471,000
1864-65	1,065,392	306,121
1865-66	801,821	248,158

En 1864-65, on a mis en barils dans les abattoirs de la métropole de l'Illinois 760,514 porcs.

Contre en	1863-64	904,659
—	1862-63	970,264
—	1860-61	271,805
—	1855-56	80,380
—	1851-52	22,036

En 1662-63, on a salé ou fondu dans les États de l'ouest 4,084,582 porcs, pesant en moyenne 191 $^{6}/_{10}$ livres, soit ensemble 782,601,236 livres; la moyenne de la graisse obtenue était de 31 livres par porc. En 1863-64, le nombre mis en barils ne s'est élevé qu'à 3,291,105, pesant en moyenne 189 livres et donnant 26 livres de graisse par tête.

Comme pour la viande de bœuf, nous reparlerons avec plus de détails des salaisons de porcs dans la partie traitant des industries ayant pour base les produits du règne animal. Cependant, avant de terminer ce chapitre, il ne sera pas sans quelque utilité, pour l'appréciation de l'importance de la population porcine des États-Unis par rapport à celle des

autres contrées, de donner quelques chiffres concernant l'Union et les pays d'Europe.

	Nombre.	Par 100 habit.	Par kil. carr.
	—	—	—
États-Unis	32,555,000	103	402
La Russie......	9,500,000	15	165
L'Autriche	7,300,000	20	1,177
La France......	5,800,000	15	1,070
Les Iles Britanniques .	5,100,000	18	1,692
La Prusse......	2,700,000	14	978
L'Espagne.....	1,250,000	8	247
La Scandinavie ...	900,000	18	119
Le Portugal	750,000	22	702
La Belgique	550,000	11	1,869

CHEVAUX

Quoique les Américains ne soient pas de bons cavaliers, leur pays produit néanmoins d'excellents chevaux, notamment dans le Kentucky, la Pensylvanie et l'Ohio. En général, ces chevaux sont d'une bonne grandeur moyenne, ont les membres solides et d'aplomb, les avant-bras et les jarrets larges, les épaules longues et obliques, les genoux bas; pendant le trot ils fléchissent facilement toutes les articulations des membres et lancent leurs jambes d'une manière remarquable. Les plus beaux d'entre ces chevaux sont ceux qui sont élevés dans les comtés de Marion, de Madison et de Lawrence dans le Kentucky, et ceux de la vallée de Conestoga en Pensylvanie.

Dans le Texas et dans le Nouveau-Mexique on rencontre de magnifiques chevaux moustingues ayant des allures rapides et qui étant soumis à l'état de domesticité sont vigoureux et actifs.

Les États-Unis possédaient, en 1850, 4,316,719 chevaux

domestiques. En 1860, ce nombre montait à 6,115,458, chiffre dans lequel les provinces septentrionales figuraient pour 4,199,141. Depuis 1861, les achats faits par le département de la guerre pour les besoins de l'armée ont naturellement réduit les chiffres du recensement de 1860, et en 1865 le Nord ne possédait plus que 3,740,933 chevaux contre 4,049,142 en 1864 et répartis comme suit, avec comparaison de l'état des choses en 1850 et 1860 :

	1850.	1860.	1865.		
	Nombre.	Nombre.	Nombre.	Prix moyen.	Valeur.
				Dollars.	Dollars.
Illinois	267,653	575,161	550,513	81.84	45,059,032
Ohio	463,397	622,829	520,497	73.76	38,396,820
New-York	447,014	503,725	408,763	85.84	35,089,160
Pensylvanie. . . .	350,398	437,654	382,288	86.14	32,931,673
Indiana	314,299	409,604	358,692	77.77	27,899,426
Jowa	38,536	174,957	307,923	84.78	26,108,409
Missouri	225,319	361,874	217,943	76.90	16,960,151
Kentucky	315,682	355,704	209,136	75.74	15,841,009
Michigan.	58,506	154,168	163,768	82.80	13,560,230
Wisconsin	30,179	116,192	154,067	78.72	12,128,987
New-Jersey	63,955	79,707	78,715	104.72	8,243,083
Maryland.	75,684	93,406	78,620	81.43	6,402,796
Maine	41,721	60,638	52,147	70.42	3,966,969
Vermont.	61,057	67,250	49,920	75.18	3,753,338
Massachusetts. . .	42,216	47,786	48,509	78.75	3,658,506
Connecticut. . . .	26,879	33,276	34,554	80.56	2,773,670
New-Hampshire . .	34,233	41,401	34,404	66.37	2,283,616
Minnesota	860	17,122	31,782	85.39	2,713,959
Kansas	—	18,882	27,830	78.16	2,175,573
Delaware.	13,852	16,562	14,112	77.16	1,088,892
Nebraska.	—	4,522	9,687	85.79	831,085
Rhode-Island . . .	6,168	7,121	7,063	79.28	560,015
Ensemble . . .	2,877,608	4,199,141	3,740,933	80.84	302,425,499

Dans les provinces non dénommées en 1865, on comptait :

	1850.	1860.
	—	—
Texas	76,760	320,621
Tennessee	270,636	289,548
Virginie	272,403	287,522
Californie	21,719	160,395
Caroline du nord	148,693	150,661
Géorgie	151,331	130,771
Alabama	128,001	127,205
Mississipi	115,460	117,134
Arkansas	60,197	101,249
Caroline du sud	97,171	81,125
Louisiane	89,514	79,068
Orégon	8,046	36,600
Floride	10,848	13,424
Nouveau-Mexique	5,079	10,119
Utah	2,429	5,145
Washington	—	5,003
Colombie / Dakota	824	725
Ensemble	1,439,111	1,916,317

Au point de vue de l'âge, les 3,740,933 chevaux qui se trouvaient dans les États du nord de l'Union américaine, au 1er janvier 1865, se divisaient comme suit :

	NOMBRE.	PRIX MOYEN.	VALEUR.
	—	—	—
		Dollars.	Dollars.
Au-dessous d'un an	534,275	37.85	20,225,994
De un à deux ans	935,233	59.92	56,040,848
De deux à trois ans	1,246,972	98.65	108,054,751
Au dessus de trois ans	1,024,453	115.28	118,103,90

ANES ET MULETS

Les mulets étant d'un développement précoce et pouvant travailler fort jeunes ont toujours été les bêtes de somme préférées par les Américains, et déjà vers la fin du siècle

dernier l'élève de ces animaux hybrides avait une certaine importance. En 1787, La Fayette envoya au général Washington un âne de la race maltaise qui fut surnommé « le chevalier de Malte. » Après la mort du héros de la guerre de l'indépendance, huit de ses mulets, issus de l'âne maltais et d'une jument de la Virginie, furent vendus à raison de 200 dollars. Depuis lors, on importa encore des individus de Malte, et la production des mulets fit des progrès rapides. En 1850, les États-Unis possédaient 559,331 ânes et mulets; en 1860, ce chiffre avait plus que doublé et s'élevait à 1,129,553, dont 301,609 dans les États du nord; ceux-ci en possédaient au 1[er] janvier 1865, 247,553 têtes, au prix moyen de 102 dollars 8 cents, soit 25,041,488 dollars.

Le tableau suivant, extrait du recensement officiel de 1860, démontre quels sont les États qui entretiennent le plus grand nombre de mulets et ânes :

	1850.	1860.
	—	—
Tennessee	75,303	119,221
Kentucky	65,609	117,635
Mississipi	54,547	112,488
Alabama	59,895	108,701
Géorgie	57,379	101,069
Louisiane	44,849	92,259
Missouri	41,667	80,941
Texas	12,463	63,000
Caroline du sud	37,483	56,456
Caroline du nord	25,259	51,388
Arkansas	11,559	44,158
Virginie	21,483	41,014
Illinois	10,573	38,881
Indiana	6,599	18,627
Californie	1,666	13,744
Nouveau-Mexique	8,654	11,255
Floride	5,002	10,909
Maryland	5,644	9,829

	1850.	1860.
	—	—
Pensylvanie	2,259	8,832
Ohio	3,423	6,917
New-Jersey	4,089	6,362
Jowa	754	5,713
Delaware	791	2,294
Autres États et territoires	2,332	7,858

PRODUCTIONS DIVERSES

Avant de terminer la partie de l'agriculture, il nous reste encore à parler de trois productions animales : la soie, la cire et le miel.

SOIE

La production en cocons des districts séricoles des États-Unis est encore peu importante. Elle ne s'élève guère à plus de 10,000 cocons, dont plus d'un tiers est fourni aujourd'hui par les États du Pacifique, qui ne s'occupent de cette branche de l'agriculture que depuis ces dernières années.

Voici les chiffres pour la production de 1850 et 1860 en livres anglaises :

	1850.	1860.
	—	—
Ohio	1,552	2,166
Michigan	108	1,043
Indiana	387	959
Illinois	47	436
Kentucky	1,281	340
Caroline du nord	229	338
New-York	1,774	259
Virginie	517	225
Jowa	246	217
Pensylvanie	285	163
Missouri	186	127
Autres États	4,231	289
Ensemble	10,843	6,561

Parmi les États qui figuraient, en 1850, dans le chiffre de 4,231 livres, il faut citer :

Le Tennessee pour	1,923 livres.
La Géorgie —	813 »
Le Connecticut —	328 »
Le Vermont —	268 »
Le Maine —	252 »

La consommation annuelle de la soie grége dans les filatures en activité, sur les différents points de l'Union, peut être estimée à 10,000 balles, venant de la Chine et de la France.

CIRE ET MIEL

La production de ces articles a augmenté de 1850 à 1860, de 77 2/3 p. c.; de 14,853,690 livres, elle s'est élevée à 26,386,855 livres, divisées comme suit :

	1850.	1860.		
	Cire et miel.	Cire.	Miel.	Ensemble.
	Livres.	Livres.	Livres.	Livres.
New-York.	1,735,830	121,019	2,369,751	2,490,770
Caroline du nord. . .	312,289	170,495	2,055,969	2,226,464
Kentucky	1,158,019	68,340	1,768,692	1,837,032
Missouri.	1,328,972	79,190	1,585,983	1,665,173
Tennessee	1,036,572	104,286	1,494,680	1,598,966
Virginie.	840,767	95,861	1,430,811	1,525,672
Pensylvanie	839,509	52,570	1,402,128	1,454,698
Ohio	804,275	52,412	1,389,292	1,441,707
Illinois	869,444	56,874	1,333,280	1,390,154
Alabama.	897,021	153,018	1,189,073	1,342,091
A reporter. . .	10,042,698	934,065	16,039,659	16,972,727

	1850.	1860.		
	Cire et miel.	Cire.	Miel.	Ensemble.
	Livres.	Livres.	Livres.	Livres.
Report. . . .	10,042,698	954,065	16,039,659	16,972,727
Indiana	935,329	35,084	1,186,865	1,221,959
Floride	18,971	10,883	1,163,540	1,174,423
Géorgie	732,514	61,505	953,915	1,015,420
Jowa.	321,711	32,802	919,750	952,552
Arkansas	192,338	50,797	802,748	853,545
Michigan	359,232	41,972	728,900	770,872
Mississipi	397,460	40,449	595,859	636,308
Texas.	380,825	26,585	550,708	577,293
Caroline du sud . . .	216,281	40,479	526,077	566,556
Maine	189,618	8,769	314,685	323,454
Wisconsin	131,005	8,009	207,184	215,193
Vermont.	249,422	8,258	204,647	212,905
Maryland	74,802	6,960	193,354	200,314
New-Jersey	156,694	8,130	185,925	194,055
New-Hampshire . . .	117,140	4,936	125,142	130,078
Louisiane	96,701	4,748	90,770	95,518
Delaware	41,248	1,993	66,137	68,130
Connecticut	93,304	4,371	62,730	67,101
Massachusetts. . . .	59,508	3,289	59,125	62,144
Autres États et territ.	6,989	4,787	71,271	76,058
Pour l'Union . . .	14,853,690	1,357,864	25,028,991	26,386,855

Il y a en Amérique des ruches de 100 individus qui fournissent de 100 à 200 livres de produits, tandis que d'autres ne donnent que 25 à 35 livres. Il y a deux ans environ, un fermier du Maryland importa l'abeille d'Italie, et tâche, depuis lors, d'italianiser ses abeilles noires indigènes.

Dans le Texas et dans le Nouveau-Mexique, il y a une espèce d'abeille sauvage très répandue et qui fournit un miel blanc très estimé. Ces hyménoptères bâtissent leurs nids dans des arbres creux et à une certaine hauteur pour se mettre

ainsi à l'abri des animaux malfaisants. Pour obtenir les produits déposés, les habitants du pays chassent les abeilles par la fumée d'un grand feu qu'ils allument au pied de l'arbre, puis ils entament celui-ci et en retirent le liquide précieux qui, mêlé à la farine de maïs, sert à la fabrication d'un pain doux très nourrissant et ayant un goût exquis.

ANNEXE

MONNAIES. — POIDS ET MESURES EN USAGE AUX ÉTATS-UNIS.

MONNAIES.

Le système monétaire aux États-Unis est basé sur le calcul décimal. Le dollar — qui se divise en 10 dimes ou 100 cents — y est la monnaie réelle en usage; il est au titre de 892 millièmes, avec un poids de 25 $^{8}/_{10}$ grains troy ou 26 grammes 95 centigr. et se compte à 5 fr. 35 c.; son signe représentatif est $. — Avant la dernière guerre, l'or était l'étalon monétaire, l'argent ne circulait que comme appoint et n'avait pas même de titre légal. Depuis 1862, le papier — ayant cours forcé — est devenu la base des échanges; les espèces métalliques sont journellement cotées comme toute autre marchandise et au cours de 50 p. c. d'agio; par exemple : 1,000 dollars en or égalent 1,500 doll. pap.

POIDS.

Le tonneau de 20 quintaux ou centweights .	=	kilog.	1,015,940
Le quintal ou centweight de 4 quarter ou 112 livres	=	»	50,797
Le quarter de 28 livres	=	»	12,699
La livre avoir du poids, de 16 onces . .	=	»	0,453,544
L'once	=	»	0,028,236

Le baril de farine pèse .	farine .	196 liv. =	88 kilog. 869
	fût . .	21 » =	9 » 522
	Ensemble . .	217 liv. ou	98 kilog. 391

Le baril de viandes salées	viande .	200 liv. =	90 kilog. 683
	fût . .	40 » =	18 » 136
	Ensemble . .	240 liv. ou	108 kilog. 819

La balle de coton varie beaucoup selon les pays producteurs ; en moyenne elle pèse 400 livres ou 180 kilog. environ.

La balle de laine pèse 300 livres ou 136 kilog. environ.

Le boucaut de tabac varie de 1,000 à 2,000 livres.

Le boucaut de sucre pèse 1,100 livres ou environ 500 kilog.

Le tierçon de riz 620 livres ou 281 à 282 kilog.

MESURES.

Mesures de longueur.

Le mille	=	mètres . .	1609.0000
Le yard	=	» . .	0.9144
Le pied ou foot	=	» . .	0.3048
Le pouce ou inch	=	» . .	0.0254

Mesures de superficie.

Le mille carré	=	mètres carrés	2590.0000
Le yard carré	=	» »	0.8361
Le pied carré	=	» »	0.0929
Le pouce carré	=	» »	0.000645
L'acre	=	» »	4046.6648
—	=	ou ares. .	40.46

Mesures cubiques.

Le tonneau de mer ou load . .	=	mètres cubes	1189.0000
Le pied cube	=	» »	0.0283

Mesures de capacité.

A. Pour les liquides.

La pipe de 120 gallons.	=	litres . .	454
L'indian barrel à 20 gallons . .	=	» . .	75
Le gallon américain.	=	» . .	3.785
Le quart (1/4 de gallon). . . .	=	» . .	0.946
Le pint (1/2 du quart)	=	» . .	0.473

B. Pour les matières sèches.

Le chaldron, de 36 bushels ou 288 gallons	=	litres	1308.4992
Le quarter de 8 bushels ou 64 gallons .	=	»	290.7776
Le bushel ou boisseau	=	»	36.3472
Le gallon	=	»	4.5434

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS.

RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES.

RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES.

INDUSTRIE AGRICOLE.

ANNEXE.

ŒUVRES DES GRANDS AUTEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Éditions in-8° cavalier.

	Fr.	c.
VICTOR HUGO. — Les Misérables. 10 vol. in-8°	60	»
— William Shakespeare. 1 vol. in-8°	7	50
— Les Chansons des rues et des bois. 1 vol. in-8°	7	50
ALPH. DE LAMARTINE. — La France parlementaire (1834-1851). Discours, écrits politiques. 6 beaux et forts vol. in-8°	36	»
— Shakspeare et son œuvre. 1 vol. in-8°	5	»
— Portraits et Biographies (William Pitt, lord Chatham, Madame Roland, Charlotte Corday). 1 vol. in-8°	5	»
— Les Hommes de la Révolution (Mirabeau, Vergniaud, Danton). 1 vol. in-8°	5	»
— Les Grands Hommes de l'Orient (Mahomet, Tamerlan, Zizim). 1 vol. in-8°	5	»
— Civilisateurs et Conquérants (Solon, Périclès, Michel-Ange, Fables de l'Inde, Pierre le Grand, Catherine II, Murat). 2 vol. in-8°	10	»
JULES SIMON. — L'École. 1 vol. in-8°	6	»
— Le Travail. 1 vol. in-8°	6	»
EUGÈNE PELLETAN. — LA FAMILLE. — I. La Mère. 1 vol. in-8°	5	»
— II. Le Père. 1 vol. in-8°	5	»
— III. L'Enfant. 1 vol. in-8°	5	»
EDGAR QUINET. — La Révolution. 2 vol. in-8°	15	»
LOUIS BLANC. — Lettres sur l'Angleterre. 2 vol. in-8°	12	»
— Les Salons du XVIIIe siècle. 2 vol. in-8°	12	»
VICTOR HUGO RACONTÉ PAR UN TÉMOIN DE SA VIE. 2 vol. in-8°, 6e édition	15	»
LAMENNAIS (Œuvres de). 2 vol. gr. in-8° à 2 colonnes	32	»

Éditions in-18 jésus.

	Fr.	c.
VICTOR HUGO. — Les Misérables. 10 vol. in-18	35	»
JULES MICHELET. — La Sorcière. 1 vol. in-18	3	50
— La Pologne martyr (Russie-Danube). 1 vol. in-18	3	50
GEORGE SAND (Œuvres de). — Flavie. 1 vol.	3	»
— Les Amours de l'âge d'or. 1 vol.	3	»
— Les Dames vertes. 1 vol.	3	»
— Les Beaux Messieurs de Bois-Doré. 2 vol.	6	»
— Promenade autour du Village. 1 vol.	3	»
— Souvenirs et Impressions littéraires. 1 vol.	3	»
— Autour de la table. 1 vol.	3	»
— Théâtre complet. 3 vol.	9	»
EUGÈNE SUE (Œuvres de). 37 vol. gr. in-18, à 1 fr.		
— Œuvres diverses. 49 vol. petit in-18, à 50 centimes le vol.		
FRÉDÉRIC SOULIÉ. — Œuvres diverses. Romans. 66 vol. petit in-18, à 50 centimes le volume.		
ALEXANDRE DUMAS. — Les Crimes célèbres. 4 vol. gr. in-18, à 2 fr. le volume.		
JULES SIMON. — L'École. 1 vol. in-18 jésus	3	50

Bruxelles. — Typ. A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.

